

INTRODUCTION

A LA

# SCIENCE DE L'HISTOIRE.

L'EUROPÉEN,

JOURNAL DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES,

deux vol. in-4°, 30 fr.

*Sous presse:*

INTRODUCTION

A LA SCIENCE DE L'HISTOIRE,

ESSAI D'HISTOIRE UNIVERSELLE,

PAR J.-B. BOULLAND.

IMPRIMERIE DE AUGUSTE MIE,

Rue Joquelet, n° 9, place de la Bourse.

([Philippe-Joseph-Benjamin] Buchez)

# INTRODUCTION

A LA

# SCIENCE DE L'HISTOIRE,

OU

## SCIENCE DU DÉVELOPPEMENT

DE L'HUMANITÉ.





PARIS,

PAULIN, LIBRAIRE-EDITEUR,

PLACE DE LA BOURSE.

1833

# PRÉFACE.

---

On a donné le nom de Philosophie de l'Histoire, à l'art de grouper des considérations historiques dans un intérêt philosophique. On a dit que c'était à l'Allemagne que nous devions l'invention de ce moyen de démonstration : c'est une erreur, cette méthode a été usitée de tous tems, et particulièrement en France, dans le dernier siècle : toutes les opinions l'ont successivement employée : aussi faut-il reconnaître qu'elle a encore plus nui à l'histoire, en dénaturant les faits, et en brouillant la chronologie, qu'elle n'a servi aux doctrines qu'elle était chargée de soutenir.

Nous appelons Science de l'Histoire l'ensemble des travaux qui ont pour but de trouver dans l'étude des faits historiques, la loi de génération des phénomènes sociaux, afin de prévoir l'avenir politique du genre humain, et d'éclairer le présent au flambeau de ses futures destinées. Dans cette

vue, le travail n'est profitable que s'il est fait sans passion; ainsi que dans les autres branches des sciences naturelles, le premier mérite est l'exactitude des observations, et la rigueur des méthodes. Le moindre résultat de cette publication sera donc une classification historique à laquelle on pourra ajouter foi.

Il ne s'agit encore ici que d'une introduction. Mais, dans un tems où personne n'est assuré de son lendemain, nous nous sommes crus pressés: à chaque instant, la misère, la maladie, la tourmente politique peuvent nous saisir, et dissiper ces richesses intellectuelles que de bienveillantes circonstances ont concentrées dans nos mains. Nous devons nous hâter, afin que nos recherches, si elles valent quelque chose, ne profitent pas à nous seuls. Déjà la mort est venue frapper, et nous avertir; parmi nous elle a choisi un des plus laborieux, un des plus jeunes (1). Que le lec-

(1) P. Robert, sous-aide au Val-de-Grâce, employé à la Bibliothèque royale, mort à Paris le 18 septembre 1831, agé de 25 ans.

Nous publierons plus tard ses travaux sur les beaux-arts, en les complétant. Nous l'avons promis à notre ami mourant.

teur nous pardonne ce souvenir: c'est presque tout ce qui reste de lui. Notre ami avait conçu un grand projet; parce qu'il voulait faire une œuvre parfaite, il n'a laissé que des fragmens.

La forme que nous avons choisie, pourra paraître étrange; elle est, au moins, neuve; nous l'avons préférée, bien qu'elle fût plus difficile à manier que celles qui sont ordinairement employées dans les ouvrages de ce genre, parce qu'elle répondait à un double but, l'un d'amener le lecteur sur le terrain où nous sommes, par la voie même qui nous y a conduit, en le faisant passer par toutes les idées qui nous ont occupé; l'autre d'ouvrir un cadre qui puisse rallier les travaux détachés qui nous restent à faire en histoire, en métaphysique, en physiologie, etc., ce premier volume sera bientôt suivi d'un second, dont s'occupe mon ami et mon collaborateur Boulland. Il sera destiné à offrir la vérification de la théorie historique par laquelle nous terminerons celui-ci.

BUCHEZ.

# INTRODUCTION

## A LA SCIENCE

# DE L'HISTOIRE.

### PROLÉGOMÈNES.

Pour changer de croyance il faut passer par le doute. C'est une loi commune aux nations comme aux individus. Le doute est mortel aux sociétés; car il ne laisse place qu'aux appétits égoïstes, et fait vivre les hommes, au jour le jour, comme les plus vils animaux. Aussi, toutes les fois qu'une population est travaillée par cette maladie morale, il faut se mettre à l'œuvre, pour chercher le secret qui fait naître, vivre, et mourir les sociétés.

Or, où est aujourd'hui la croyance qui rallie tous les esprits; où est la pensée qui meut tous les bras; la liberté, direz-vous! Mais tout le monde est-il d'accord dans la définition de ce mot et tout le monde en veut-il; l'égalité! mais comment l'établir, et comment faire pour qu'elle soit acceptée par tous. Aujourd'hui, les croyances ne sont que

des opinions. Il n'y a plus que des individualités de nations, de provinces, de position, de métier, d'instinct, en rapports hostiles : l'harmonie n'est nulle part, pas même dans le cercle des plus petites familles. Partout, des égoïsmes jaloux les uns des autres. La population européenne, en un mot, ne vit que de conventions, d'habitudes, et surtout de violences : comme un vieillard, elle dévore l'œuvre de sa jeunesse!

En morale, il n'y a que deux espèces d'actions, les bonnes, et les mauvaises. Or, le bien socialement, c'est le dévouement, c'est le sacrifice ; car, sans eux, point de justice, point de confiance, point de société : le mal, c'est l'égoïsme ; l'égoïsme qui est défiant, disputeur, sans pitié ; l'égoïsme dont l'amitié et l'amour ne sont qu'un desir d'assimilation, une volonté de jouissance ; l'égoïsme qui individualise tout, afin de tout égaler. Eh bien ! cherchez où est le gouvernement, la nation, la province, la classe qui ne soit pas égoïste ; cherchez combien il y a de dévouemens, et vous pourrez peser ce que valent la société, la justice, la confiance actuelles.

Toutes ces personnalités en lutte ont cependant un mot commun ; c'est le cri de douleur que leur arrache le mal qu'elles se font les unes aux autres. On est unanime à se plaindre ; les rois accusent les peuples, et ceux-ci maudissent les rois. Sur chaque degré de l'échelle sociale, c'est une impré-

cation et un reproche; car il n'est pas une partie de cette immense machine qui ne crie, et ne souffre. Toutes les classes de citoyens, toutes les professions demandent un changement, et ressentent un malaise dont la cause leur échappe.

Nous allons pénétrer au fond de ces souffrances et essayer de les mettre à nu. Nous croyons qu'il sera peu d'hommes, alors, qui ne s'oublient eux-mêmes, et qui, épouvantés devant les maux de leurs semblables, ne demandent, enfin, leur part dans les efforts nécessaires pour faire sortir la société du doute qui menace de la tuer.

Nous allons montrer que l'hostilité est partout, et cela tantôt par une fatalité malheureuse plus forte que les désirs les plus bienveillans, et tantôt parce que chacun, avant de penser aux autres, pense à lui. Puisse cet examen triste et long inspirer à nos lecteurs la croyance qui s'est emparée de nous, savoir que tout cela n'est qu'un passage; et leur donner la ferme volonté d'agir de toutes leurs forces afin que le temps de la transition soit abrégé.

Les sociétés sont aujourd'hui livrées à la discrétion des gouvernemens égoïstes, et à la politique de dissociation.

En effet, il n'y a que deux états possibles pour les associations humaines; l'un où le dévouement est présenté comme exemple et comme principe général d'activité; où il y a prévoyance, où chaque

génération est appelée à travailler pour la génération qui suit, comme un père ferait pour ses enfans; où les intérêts sont coordonnés, et chacun paisible dans sa fonction; c'est-à-dire où les mœurs sont pures, la raison des faibles guidée par celle des forts, et les travaux appréciés à leur valeur. Certes, telle n'est point la position de l'Europe; au lieu de cela, c'est l'autre où l'égoïsme est laissé à ses propres inspirations, c'est-à-dire où les mœurs sont mauvaises, et ne peuvent être arrêtées, dans leurs excès, que par la crainte; où chaque génération veut abattre l'arbre pour en dévorer le fruit; où l'expérience est personnelle; où les intelligences fortes ne profitent qu'à elles-mêmes; où l'échange est une bataille.

Il n'y a aussi que deux systèmes de politique et de gouvernement possibles; l'un qui, oubliant qu'il est homme, se meut uniquement en vue des intérêts du grand nombre; l'autre qui, dans chacun de ses actes, a des intérêts individuels pour commencement et pour fin.

Celui-ci, c'est le nôtre; il porte toujours inscrit sur ses drapeaux quelque mot significatif, comme ma race, ma dynastie, mon droit, mes intérêts: l'État, c'est moi, c'est nous, dit-il; et il ne voit dans les hommes que des instrumens, une monnaie dont il se fait des jouissances, ou ce qu'il appelle de la gloire. L'organisation sociale n'est

pour lui qu'un arrangement mécanique qui lui met chaque individu sous la main et à son plaisir.

Un tel gouvernement ne peut être ni fort ni stable, car son résultat inévitable est de partager la nation en classes ennemies. Il est, de sa nature, toujours en défiance dans son propre domaine; diviser pour régner, opposer les hommes aux hommes, les nations aux nations, telle est sa devise, et la condition de sa sécurité.

Un tel gouvernement doit accuser, et être accusé; car il ne peut faire un mouvement sans froisser quelqu'un, et la société aussi ne peut remuer sans blesser un de ses intérêts. Haine, et guerre donc, de gouvernans à gouvernés. C'est le fait qui frappe au premier coup-d'œil jeté sur l'Europe actuelle, et cependant ce n'est là que la moindre partie du mal qui la tourmente.

Aujourd'hui, la société européenne est, sous le rapport des intérêts matériels, partagée en deux classes qu'il faut examiner séparément. Cette division est saillante dans tous les pays soumis au régime des chartes; elle le deviendra dans le reste de l'Europe au fur et à mesure que ce régime acquerra de l'extension, et en Amérique lorsque ses déserts seront peuplés. De ces deux classes, l'une est en possession de tous les instrumens de travail, terres, usines, maisons, capitaux; l'autre n'a rien : elle travaille pour la première. Parlons d'abord de celle qui possède; c'est elle qui gou-

verne sous le nom de pairs, de députés, de juges, jurés, etc.

Les sociétés constituées par les chartes sont basées d'une manière indirecte, mais cependant positive, sur l'hérédité, ou en d'autres termes, sur la propriété héréditaire des titres, et des conditions. Ce fait est moins apparent sans doute que dans le système féodal; il n'est pas un principe; mais pour être moins patent, il n'en est pas moins réel; en effet, la propriété est la base de tout le système représentatif, et la propriété est héréditaire. Ainsi il y a hérédité du pouvoir royal; hérédité des positions sociales qui font les pairs, les électeurs, les éligibles, les juges, les jurés, les conseillers municipaux, les préfets; hérédité dans les familles qui reçoivent de l'université l'éducation nécessaire pour participer aux actes gouvernementaux, etc. Au premier aspect, on refusera de nous croire lorsque nous dirons que la capacité d'élire, d'être élu, d'être juge, d'être élevé à gouverner, etc., est concentrée dans un nombre de familles assez rigoureusement déterminé pour qu'on puisse dire que les fonctions se transmettent par voie d'héritage. On nous opposera le partage égal des biens entre tous les enfans, partage qui paraît tendre à diviser, de jour en jour, la propriété, de manière à forcer enfin chacun à se faire, par ses propres efforts, riche, et par suite gouvernant. Cet argument est spécieux; nous allons y répondre.

D'abord, cet effet ne peut se produire que là où le partage est égal entre tous les enfans, et cela n'est point établi généralement, et pour tous, dans les pays cités. Mais, quand même il existerait partout, quand même en France des résultats ne seraient pas contredits par l'institution des majorats, son effet serait annulé par une force bien plus intense qui ressort de la constitution actuelle du travail; il est prouvé, en économie politique, que, sous notre régime industriel, les capitaux tendent à augmenter dans les mains où ils sont déjà accumulés en plus grandes masses, et à échapper à ceux qui possèdent les richesses les plus faibles. Or, la conséquence de cette loi est de réduire le nombre des familles propriétaires au lieu de l'accroître.

Le seul effet qu'ait produit le partage égal de l'héritage entre les enfans, c'est de porter des hommes qui seraient restés purement oisifs, à se mêler, ou à intervenir par leurs capitaux, dans des opérations industrielles, d'une manière plus directe, et avec plus d'ardeur qu'ils ne l'auraient fait s'ils avaient été mus par le seul désir de jouir de leur fortune patrimoniale. Un grand nombre d'entr'eux en effet s'occupent de faire valoir leurs capitaux, ou même se sont faits chefs d'entreprises.

La possession des instrumens de travail serait, à elle seule, un avantage immense dans une société dont le travail serait l'unique loi. Mais, aujour-

d'hui, à cette possession est attaché le droit de lever sous le nom d'intérêts, de fermage, de loyers, un impôt sur le travailleur qui utilise l'instrument : et de là résulte la possibilité à des familles d'être héréditairement oisives, et héréditairement presqu'à l'abri de toutes les chances dont nous allons parler, et qui menacent plus ou moins tous les hommes qui se font chefs d'industrie.

Nous appelons chefs d'industrie ces hommes qui, chargés par les riches du soin de faire fructifier leurs terres et leurs capitaux, moyennant le paiement d'un loyer, ou possesseurs d'une fortune trop faible pour vivre oisifs, se placent en tête du travail, spéculent et font des bénéfices pour leur compte, gouvernent immédiatement et paient les salariés, et peuvent ainsi arriver, par la suite des générations, à se classer définitivement parmi les propriétaires oisifs. Il est difficile de s'élever à cette position, à moins de circonstances exceptionnelles, lorsque l'on n'a pas reçu quelque part dans ce grand festin d'héritages. Plusieurs choses rendent raison de cette difficulté; mais la principale de toutes, c'est l'éducation, qui, dans nos sociétés, s'achète et se vend.

Les chefs d'industrie placés comme intermédiaires entre les oisifs heureux et les pauvres qui travaillent, se trouvent dans un état de gêne et de contrariété morale facile à apprécier. Ils so[illegible]en

hostilité sourde avec les premiers, qui les rançonnent, et en guerre ouverte avec les seconds, qu'ils exploitent à leur tour.

Le seul réglement du travail existant aujourd'hui, est le principe de la concurrence. Il correspond à l'existence de deux faits : 1° celui de défaut d'ordre dans la production; 2° et celui de lutte entre les producteurs pour la vente des produits sur les marchés.

Le monde est un vaste marché où s'opèrent des échanges continuels, où le prix des produits est fixé par le besoin qui les appelle. Ceux-ci sont-ils en quantité supérieure aux besoins, ils perdent leur valeur; sont-ils trop peu nombreux, ils s'élèvent à des prix qui, le plus souvent, sont un grand mal.

Or, chaque chef d'industrie fait travailler pour vendre; sous peine de ruine, il faut qu'il trouve un certain prix des produits qu'il apporte sur le marché, un prix qui dépasse la valeur exacte du travail nécessaire à leur fabrication; et, pour cela, il faut qu'il ne fournisse pas, lui ou d'autres, une somme de marchandises supérieure à la somme des besoins qui sont à satisfaire. Mais, comment saura-t-il que, tel jour, à telle heure, sur le marché, il se trouvera seulement la quantité nécessaire pour que les prix se maintiennent à un taux raisonnable. Seul, dépourvu de renseignemens, il est obligé de se laisser aller aux chances du ha-

sard, c'est-à-dire aux chances d'un concours de circonstances inconnues; car le mouvement des prix ne dépend pas de la concurrence de dix, de cent producteurs, mais de celle de tous les pays du globe, et de toutes les espèces de produits en même temps.

Ainsi, un chef d'industrie ne sait ni quelle production est utile, ni quelle branche d'industrie présente des avantages aux travailleurs, parce qu'elle est momentanément au-dessous du besoin; et quand il a choisi une carrière, il ne sait point non plus sur quels articles spéciaux il doit diriger la fabrication. A cause de cela, à tout moment il est sur le point de se ruiner; à tout moment il subit des revers qui le perdent, s'il n'est pas très-riche.

Le moyen le plus sûr qu'il possède pour résister aux chances de la concurrence, est de donner les meilleurs produits au plus bas prix possible; à un prix assez bas pour qu'il soit maître du marché malgré tous les efforts, et malgré le nombre de ses compétiteurs; il ne peut obtenir ce résultat qu'en diminuant le prix de la main d'œuvre, et il y parvient par l'invention des machines, et la baisse du salaire de ses ouvriers. Nous verrons plus bas la conséquence de ce fait.

Un autre moyen pratiqué pour résister aux mêmes désavantages, est de les attaquer de front en cherchant à détruire la compétition par la mort

de ses rivaux. Alors, on met ses produits à un prix qui est bien au-dessous de la valeur du travail nécessaire à leur fabrication. Dans cette opération, on compte sur l'étendue de ses capitaux, et faiblesse de ceux de ses adversaires. Ce moyen est assez souvent employé; mais il est usité surtout de nation à nation; il s'appelle alors prime d'exportation.

De pareilles baisses de prix qui vont jusqu'au dessous de la valeur du travail productif, quelle que soit leur cause, ne profitent qu'aux oisifs. Quant aux travailleurs, comme on va le voir, la souffrance d'une classe se propage à toutes les autres.

Sur le vaste marché du monde, où tout vendeur sous un rapport est acheteur sous un autre, les échanges ne se font point de produit à produit, ni même à l'aide de la monnaie; mais au moyen du crédit. Celui-ci consiste dans des promesses réciproques de paiement à temps fixe, garanties par une banque; ces promesses acquièrent la valeur monétaire dans toute l'étendue où la banque est connue, ou, en d'autres termes, où elle a crédit. Mais ces billets, après avoir acquis la valeur dont il s'agit, ont servi à faire des anticipations. Ainsi, dans l'origine, la garantie des promesses de paiement de la part des banques, supposait qu'elles avaient disponible, sous leur main, la valeur de ces promesses soit en argent, soit en marchandises:

il a cessé bientôt d'en être ainsi. Les banques ont renoncé à laisser de cette manière des valeurs oisives, et elles ont basé l'étendue de leurs promesses, non plus sur la force des richesses renfermées dans leurs caisses, mais sur celle des rentrées sur lesquelles elles comptaient, et qu'elles avaient organisées. Par l'adoption de ce système, le crédit a acquis un nouveau caractère, c'est de pouvoir être fondé sur la confiance des parties contractantes et sur leur bonne administration connue. Il est vrai que ce bienfait ne peut être encore qu'imparfaitement réalisé; car il a donné occasion aux usurpations de confiance, au charlatanisme de probité et de capacité, qui sont venus le flétrir et en arrêter l'extension. Néanmoins, ce système produit déjà un avantage, c'est que le capital en circulation s'est, dans le commerce, élevé au-delà des valeurs déja produites, et a compris, par anticipation, même une quantité assez considérable des valeurs en espérance; on a pu escompter des produits futurs, et faire monnaie des bénéfices à venir.

Mais il est résulté de cette dernière circonstance un grave inconvénient qui ne peut disparaître qu'avec notre réglement de l'industrie : c'est que le crédit peut être tout d'un coup réduit à la somme des valeurs encaissées ; et cela arrive toutes les fois que la confiance générale des échangeurs est ébranlée. On sent que lorsqu'un tel événement a lieu, lorsque toutes les anticipations disparaissent de la cir-

culation, une gêne effroyable s'étend dans l'industrie; c'est comme s'il y avait une diminution générale des richesses.

Or, cela arrive très souvent grace à la concurrence. Il est inévitable, en effet, que dans ce combat acharné que se livrent les chefs d'industrie, dans cette ignorance qui préside à leurs travaux et les conduit à produire au-delà des besoins, des pertes immenses ne se fassent. Alors, il y a des impossibilités de satisfaire aux engagemens pris, impossibilité par suite de trouver du crédit; en sorte que, d'une part, ceux auxquels ils avaient promis se trouvent gênés vis-à-vis d'autres envers lesquels ils s'étaient engagés, et ainsi successivement; tandis que, d'autre part, et en un instant, tout le capital fondé sur des anticipations ou sur la confiance se retire et disparait. Toute cette monnaie d'espérances répandues sur la place, et dans la circulation, se trouve annulée en même temps que déçue. Alors ont lieu ces terreurs qui parcourent l'industrie de toutes les nations commerçantes, ces crises financières, dont la reproduction périodique atteste quel temps est nécessaire pour que, dans le grand combat de la concurrence, une certaine masse de capitaux passent des mains des faibles dans celles des forts, pour qu'un certain nombre d'individus se ruinent, et disparaissent.

Mais les inconvéniens du défaut d'ordre ne s'étendent pas seulement à ce qui est industrie pro-





prement dite ; ils atteignent et vicient toutes les autres professions, même ces professions que nos pères appelaient libérales. De même que lorsqu'il s'agit de produire, on ignore, quand il est question de choisir une carrière, quelle est celle qu'il faut adopter de préférence. Là aussi, si le nombre des travailleurs est trop grand, on ne recueillera pour prix d'une longue éducation, d'un pénible apprentissage, que tristesse, déboire et misère. Ainsi cette funeste hésitation de l'avenir, cette crainte d'aveugle saisit l'homme lorsqu'il commence la vie et se cramponne après lui pendant toute sa durée. Il est un signe bien remarquable de cette incertitude cruelle et suivie, c'est que rarement un père, lorsqu'il le peut, jette son fils dans la carrière qu'il a lui-même adoptée.

Dans les professions dites libérales, celles d'artistes, de savans, de médecins, d'ingénieurs, la lutte entre les travailleurs amène un vice analogue à celui que nous avons décrit pour les industriels. L'esprit de guerre entre les hommes est le même ; mais il se traduit par des faits qui diffèrent suivant la profession. Les hommes deviennent fripons ou, comme on le dit, charlatans. On écrase ses concurrens, soit en les empêchant de paraître, soit en s'emparant de leurs conceptions ; on émet des œuvres qui ne sont pas siennes ; on s'en pare ; on les exploite. On fait crier bien haut ses découvertes et son talent ; et cependant il n'y a rien de vrai dans tout cela. Mais on sait qu'il faut mentir et on est

hardi à cela : pour produire cet effet, on s'organise en coteries ; sans doute dans la réalité, dans la vie de l'humanité ces coteries sont des nullités ; mais c'est tout dans le présent. Il arrive donc que l'argent est la loi de tous les hommes, et que des professions qui doivent être des magistratures ne sont plus que d'ignobles métiers, des services de valets. Comment se fait-il que tous les hommes ne s'avilissent pas à ce point ? Comment se fait-il qu'il y en ait qui préfèrent la misère et la mort abandonnée qui la suit, à descendre à ce rôle ? Les fripons appellent ceux-ci des dupes ; en effet, s'il n'y avait pas des hommes probes, le charlatanisme ne serait plus un métier.

Au milieu de tout cela, que gagnent les beaux-arts, les sciences, etc. ; car ceux-ci subissent toujours le sort des pensées de leurs maîtres. Les beaux-arts se rapetissent ou s'avilissent par des productions menteuses, sales, ou mesquines. Les artistes, au lieu d'encouragémens contre le mal, au lieu de peintures morales, inventent des modes, et des amusemens passagers, et comme ces manies d'un jour, après s'être élevés avec elles jusqu'à la popularité, le plus grand nombre voit s'éteindre son nom avant sa mort. Les sciences subissent le sort des arts ; tout ce luxe dont on est si fier, toute cette abondance apparente n'est que répétition, redondance, et stérilité. Ce n'est point à des découvertes profitables à l'avenir qu'on consacre ses

veilles, ce n'est point à celá qu'on pense, c'est à faire finance des découvertes de nos pères, soit en les recouvrant d'un vernis nouveau, soit en les réduisant à des applications. Les savans sont des ingénieurs, et les ingénieurs rien, c'est à dire d'intelligens ouvriers. Combien y a-t-il de savans à l'académie qui, sur leurs nombreuses pages, sur leurs expériences multipliées, n'en laisseront pas une seule qui passe à la postérité, et par conséquent pas une seule d'utile. Ne croyez pas que, dans le plus grand nombre des cas, les académies soient des institutions scientifiques; non : ce sont des tribunes plus élevées, plus retentissantes que les autres, d'où des charlatans viennent appeler le public, et sa faveur productive. Si des travaux véritablement grands et utiles, soit dans les sciences, soit dans les beaux-arts s'opèrent, ceux-là sont le résultat du dévoûment de leurs auteurs; ils sont improductifs, car presque toujours le public ne peut les juger ; et, pour se faire jour, il faut qu'ils percent à travers l'inimitié des coteries, les moqueries, et les brocards des hommes en faveur. Il est remarquable que, dans ces derniers temps, la plupart des grands hommes soient morts pauvres ou à peu près. Nous ne dirons pas combien un tel état de choses est nuisible; il est en effet des hommes qui aiment leur spécialité, qui sont trop fiers, trop bons pour consentir à la fausser; ceux-là, s'ils ne sont riches, sont le plus sou-

vent réduits à laisser une carrière où la faim les poursuit.

Les économistes ont appelé les travaux dont nous parlons, des produits immatériels. Ils disent que s'ils ne sont payés en argent, ils sont payés en considération. Cela n'est pas vrai! car ou ces travaux ont de l'avenir, et le présent, pour lequel ils ne sont pas faits, ne peut les apprécier; ou ces travaux sont des œuvres de mode, et ils sont nuls ou à peu près. Les économistes voient dans la concurrence une grande cause d'émulation. Cela n'est pas vrai encore, surtout pour les produits immatériels. Où sont en effet, aujourd'hui que la concurrence est dans toute sa force, ces œuvres si colossales dans leur nombre et leur étendue qui ont marqué certains âges de l'humanité! Et encore, le peu qui existe dans ce genre, depuis un siècle, a été fait par des hommes chez lesquels le hasard avait réuni le génie et la fortune, par des hommes soutenus par de riches protections, des abbés, etc.

Ne pensez pas non plus, comme on le dit, que les produits industriels gagnent grandement à la lutte de la concurrence. On varie beaucoup, il est vrai, on répète et même on invente du joli. Mais ce n'est pas d'abord l'inventeur qui en profite, c'est son chef. On perfectionne des machines; même remarque. Vous savez que la plupart des ingénieurs qui ont trouvé les combinaisons mécaniques les plus belles, les plus productives, sont

à peu près tous morts dans la misère. D'ailleurs, voyez avec quelle lenteur ces perfectionnemens s'opèrent. Il s'en faut de beaucoup que les applications de la science à l'industrie soient ce qu'elles pourraient être; encore celles qui existent, sont arrivées bien tard, des demi-siècles après qu'elles étaient possibles. Mais aujourd'hui qui a le temps de s'occuper de ces choses! quel ingénieur, quel chef d'industrie voudrait perdre un instant de travail, pour s'occuper d'une œuvre dont le produit peut se faire attendre! Une voie est ouverte, on s'y précipite, en se disant que le but sera pour celui qui courra le plus vite.

Nous nous arrêtons; nous croyons avoir en gros exposé les causes de gêne qui agitent le travail considéré dans ses sommités. Pour les hommes, incertitude au début et dans tout le cours de la carrière, lutte continue, accidens imprévus, nécessité fatale et connue, pour un certain nombre, de succomber; pour les choses, mensonges, charlatanisme, désespoir, sentimens blessés. Chaque homme sent ce mal qui le ronge; c'est une douleur physique et continue, qu'il porte partout, qui le rend aigre, irritable. La colère de l'espoir trompé, ou l'indifférence du désespoir le tourmente. Dans ses momens de raison, il se plaint du pouvoir, il se plaint des hommes, il se plaint surtout de sa condition; il maudit les capitalistes, le crédit, les banques, les coteries, le public qui

le juge, le siècle et le monde où il vit. D'autres fois, pour oublier, il se fait ivre; il rit, il se roule, il danse en attendant la mort. Que voulez-vous; la société est comme un homme dégradé qui cherche un remède à ses maux, un instant d'oubli, et de joie dans le délire du vin. Mais il faut être riche encore pour acheter l'ivresse, et aussi il est bien plus souvent triste et plaintif que gai et fou.

Mais ce n'est pas tout, il est une autre plaie plus profonde et plus hideuse qu'il nous faut étudier. Tout-à-l'heure il nous fallait haïr cette fatalité de la concurrence, cette maladie de l'ordre qui ronge les chefs d'industrie; maintenant il nous faudra haïr ceux-ci, et maudire le réglement qui gouverne l'héritage.

Les chefs d'industrie, nous l'avons déjà dit, sont les instrumens de l'oisiveté des propriétaires; et eux-mêmes exploitent directement les salariés.

Le plus grand nombre des hommes naît au monde nu de tout héritage, pourvu des seules aptitudes attachées à notre organisation. Mais ceux-là n'ont guère le temps d'apprendre; ils n'ont pas le loisir du choix; presque dès leur premier jour ils faut qu'ils vivent; ils sont destinés à exister dans une seule pensée; celle d'éviter la faim; attachés au sol comme des polypes, là où ils viennent au monde, ils travaillent et meurent; car, dans cette classe, les journaliers sont le bas peuple, et les

ouvriers sont l'aristocratie. Si vous avez vécu avec eux, vous savez combien, dans les chaumières du pauvre campagnard, on élève haut le sort de celui qui possède, comme on dit, un métier.

Les salariés sont les égaux des chefs d'industrie en ce sens que ceux-ci ne peuvent ni les tuer, ni les battre, ni leur refuser le salaire promis. Mais, du reste, ils sont complètement à leur disposition quant au taux de ce salaire, et quant aux obligations qu'on leur impose; il leur est défendu de se coaliser pour se défendre, et souvent, là même où la loi pourrait les protéger, ils sont liés par la faim à ne pas vouloir de son secours. Examinons en effet.

Nous avons montré comment, par l'effet de la concurrence, les chefs d'industrie tendent à baisser le prix de leurs produits par le perfectionnement des machines et la diminution des salaires. Nous allons voir quel est le résultat de cette tendance sur la classe ouvrière.

L'invention des nouvelles machines et surtout les crises financières, et les banqueroutes jettent annuellement une certaine masse d'hommes hors des fabriques où elle était employée, et la forcent à chercher de nouvelles occupations. Ainsi, il se forme et se maintient une population ouvrière mobile, sur place en quelque sorte, et cherchant un salaire. Ces hommes n'ont point le temps d'attendre; lorsqu'ils manquent un jour de travail, c'est

un jour de jeûne qu'il leur faut subir. Ils se donnent donc à quelque prix que ce soit, de sorte que ces malheureux luttent entre eux à qui sera employé, et leur moyen c'est de s'offrir au plus bas prix possible. Nous sommes certains que toute la puissance rationnelle de chacun d'eux est employée à trouver le moyen de vivre avec le moins d'argent, à chercher les besoins auxquels on peut, sans mourir ou sans trop de souffrances, refuser satisfaction; car leur seule garantie contre les dangers d'une oisiveté qui est la faim pour eux, c'est la réduction de leurs dépenses, la petitesse de leurs besoins.

Supposons, et cela est arrivé, qu'il soit nécessaire à un chef d'industrie de diminuer les salaires, et qu'il le fasse, il faut que les ouvriers obéissent à cette volonté, car la plupart sont attachés au sol par l'impossibilité de vivre quelques jours sans travail, ils ne peuvent s'éloigner pour aller chercher mieux plus loin; le trouveraient-ils d'ailleurs? et tous, en outre, savent qu'il y a autour d'eux une foule de compétiteurs affamés qui se précipiteront pour remplir, à tout jamais, les vides qu'ils laisseraient dans la population ouvrière du canton.

Or, les salariés forment la masse de la population européenne. En Angleterre, ils en composent les trois quarts, et en France davantage encore; ainsi, dans ce siècle si fier de lui-même, la faim,

la seule faim est la loi souveraine de la conduite morale, rationnelle, et industrielle de l'immense majorité.

Par la raison qui fait que les ouvriers sont obligés de se soumettre à toutes les baisses de salaire, ils ne peuvent non plus refuser aucune condition de travail; ainsi, en Angleterre on a pu exiger d'eux jusqu'à seize heures de travail par jour: certes, c'est une durée qui passe les forces d'un homme, nuisible par conséquent à sa santé; cependant il leur a fallu obéir: comment, en effet, auraient-ils pu s'y soustraire? Nous avons vu, il y a quelques années, que cette obligation avait été imposée même aux enfans, et il a fallu un ordre du parlement pour réduire la durée du travail à douze heures par jour.

Dans la classe des salariés, les enfans travaillent dès qu'ils ont la force de se soutenir eux-mêmes; autrement, ils constitueraient pour leurs parens une charge qu'ils ne pourraient supporter. Mais, il est des travaux auxquels les enfans sont aussi aptes que les hommes, et leur application à ces œuvres a été accueillie avec joie par les chefs d'industrie; car elle leur a donné le moyen de faire opérer ce travail à un très bas prix. Que résulte-t-il de la possibilité de faire ainsi argent des forces des enfans? c'est que les ingénieurs ont cherché à les utiliser d'une manière plus générale; c'est que les parens ont cherché à avoir beaucoup

d'enfans, et ont considéré leur grand nombre comme un bienfait; car ces petits malheureux mangent encore moins qu'ils ne gagnent; et lorsqu'ils deviennent assez grands pour exiger tout leur salaire, alors ils sortent de la maison paternelle, et sont livrés à eux-mêmes. Ainsi chez beaucoup d'ouvriers, la paternité est devenue une spéculation; jugez-en les conséquences morales.

Nous voyons donc comment des hommes sont livrés aux exigences du travail; mis à l'œuvre avant l'âge de leur développement organique, appliqués à une occupation toujours identique, privés, faute de temps, de toute culture intellectuelle et morale, toujours poussés au-delà de leurs forces, recevant en échange une nourriture insuffisante, soumis à toutes les chances maladives de leur profession, toujours tourmentés de la crainte de manquer, sans consolation, sans amis, presque sans famille, que deviendront-ils? leur constitution physique s'appauvrira, ils seront chétifs et malingres; ils deviendront laids, et l'empreinte de leurs maux marquée sur leur face, reproduira le caractère de la débauche, lorsqu'ils n'auront fait d'autre excès que celui du travail et de la misère, et apprêtera à rire et à mépris aux riches: ils mourront avant l'âge; il est constaté qu'ils vivent plus de moitié moins que leurs maîtres; ils mourront seuls, dans des hôpitaux,

sans consolation, sans espoir; leur dépouille sera, comme celle d'un chien, jetée à la voirie ou disséquée.

La charité chrétienne et la philantropie ont ouvert des hôpitaux, et créé des aumônes; mais c'est un faible palliatif à ces maux. Les soins qui leur sont donnés dans les hospices amoindrissent seulement l'effet de tant de causes de maladies; les aumônes sont toujours insuffisantes, car elles constituent une consommation improductive qui se prélève en dernier résultat sur la portion des salariés qui travaille. Ces créations de charité ont cependant pour effet d'empêcher, d'amoindrir l'irritation de cette classe redoutable par son nombre et son désespoir, et elles sont devenues, même dans ces derniers temps particulièrement en Angleterre, un moyen de coercition; car il est des conditions pour parvenir aux faveurs de l'aumône, et entr'autres celle-ci: de n'être point étranger au canton, d'avoir toujours été ouvrier honnête, c'est-à-dire soumis.

Les faits que nous venons de présenter ne sont point exagérés; ils sont tellement hideux, que plus on les considère, plus on y pénètre, plus on les trouve effroyables. Les économistes ont constaté leur existence; ils ont trouvé que dans l'état actuel des sociétés ils étaient inévitables: ils ont dit qu'il y avait sur les limites de la production, c'est-à-dire au dernier rang des salariés, une

masse d'hommes destinés à mourir de leur misère; ils ont dit que les aumônes, les hôpitaux, ne pouvaient empêcher l'existence de ce fait; que ces institutions n'étaient propres qu'à prolonger l'agonie des malheureux, et que par humanité il faudrait les priver de tout secours, afin que mourant plus vite ils souffrissent moins long-temps. Ils ont attribué l'existence des pauvres à ce que les mariages des ouvriers étaient trop nombreux, et trop productifs en enfans; ils ont proposé d'y mettre des bornes, et cela a été fait par une loi dans une contrée d'Europe.

Nous ne citons ces raisonnemens de nos économistes modernes que comme une constatation du mauvais ordre social dont nous déroulons en ce moment le tableau. Ces raisonnemens nous révoltent: on ne peut voir, sans émotion, des hommes calculer la valeur des hommes, étudier leur prix comme on le ferait à l'égard de marchandises, parler de leurs semblables comme s'ils étaient de je ne sais quelle nature; en outre, on ne peut s'empêcher de s'irriter à voir la mesquinerie de leurs raisonnemens? Quoi! la France pourrait nourrir peut-être le triple de sa population, et vous attribuez le paupérisme à ce qu'on fait trop d'enfans! vous ne voyez de remède qu'en châtrant les hommes!

Nous allons maintenant parler de la condition des femmes, en les considérant sous les rapports

matériels que nous venons d'examiner chez les hommes. Les femmes se divisent aujourd'hui en deux classes, celles qui ont une dot, et celles qui n'en ont point. Nous ne parlerons point des premières, tout a été dit sur l'immoralité de ces mariages qui, de la part de l'homme, sont un calcul; et, de la part de la femme, l'achat d'un maître et d'une position sociale : tout a été dit sur ces espérances qui forment, après la dot, la seconde base de ces unions intéressées, sur ces espérances que chacun des époux apporte à son conjoint, fondées sur la mort d'un père ou d'une mère. Mais, pourquoi ces femmes à dot et à espérances qui pourraient vivre libres dans l'oisiveté, courent-elles ainsi après des maris, et consentent-elles à se mettre en marché? c'est qu'on les a élevées si mal, qu'elles sont incapables de se conduire elles-mêmes, instruites comme elles le sont, à une seule œuvre: l'œuvre sexuelle. C'est que hors le mariage et la maternité elles n'ont appris à rien faire de bon et d'utile. C'est que la femme est nulle, ou propre seulement à une vie claustrale, vide de toute amitié, de toute joie, de toute consolation: car la société qui, quoi qu'on dise, n'est point une collection d'individus, mais bien une collection de fonctions, ne se compose que d'hommes ou de couples mariés; les femmes ne savent y être quelque chose que par leurs alliances. La subordination des femmes est établie par la législation,

mais, en outre, cette nécessité du mariage pour être quelque chose dans la société et pour n'être pas isolée, suffirait seule pour les subalterniser. La femme mariée est possédée comme une chose, car il faut qu'elle aille là où son maître va; comme un enfant, elle ne peut ni contracter, ni vouloir sans son autorisation, etc. Ces femmes sont les heureuses, les privilégiées dans leur sexe. En voici d'autres dont la condition est bien autrement triste, car indépendamment des conditions désavantageuses dont nous avons parlé pour les premières, elles en subissent d'autres accablantes, inévitables.

Le plus grand nombre, les trois quarts au moins des femmes, se compose de pures salariées, journalières ou ouvrières. Celles-ci sont en concurrence avec les hommes pour les travaux qui donnent à vivre; car, comme eux, elles n'ont de garantie contre la faim que dans un emploi. Mais, ces malheureuses sont faibles, organiquement maladives et fragiles, moins capables que les hommes de ces efforts prolongés et soutenus, dans lesquels ceux-ci peuvent épuiser, en un instant, leur vie; aussi, lorsqu'on s'en sert, c'est à cause de leur bon marché. Leur salaire est en général de moitié, quelquefois de deux tiers inférieur à celui d'un homme; la plupart du temps elles ne peuvent vivre avec une si faible somme: elles ne peuvent se soustraire à la faim qui les

menace que par l'un des deux moyens suivans : ou bien elles s'associent à un ouvrier qui consent par amour à diminuer sa portion pour en augmenter la leur, ou bien elles vendent leur chair et font argent de leur jeunesse. L'avenir, ces femmes se gardent d'y penser ; toute leur prévoyance ne s'étend pas au-delà de quelques jours, habituées qu'elles sont à l'incertitude de leur fortune misérable, et craignant de regarder trop loin, car elles savent combien la fin de leur carrière est sombre à voir. Ainsi, la vie de ces malheureuses est fondée sur deux choses ; l'une est leur force physique, leur qualité de bêtes de somme et leur sobriété ; l'autre est leur beauté qui leur fait trouver un compagnon de misère, ou quelqu'un pour acheter leur corps. Quel est le résultat de toutes ces influences fatales ; c'est que ces femmes vieillissent et s'enlaidissent avant l'âge ; c'est qu'elles meurent jeunes, ne donnent le jour qu'à des enfans chétifs : c'est qu'elles ne peuvent compter leur sexe pour quelque chose, que lorsqu'elles sont très jeunes, avant que la violence des circonstances sociales où elles sont placées, ait enlaidi l'œuvre de Dieu. Et delà des principes d'une morale dépravée qui leur sont particuliers, et de là une puberté de plus en plus précoce qui les fait femmes de corps, lorsqu'elles sont encore enfans d'esprit ; par suite une infériorité d'intelligence qui semble mériter leur sort.

Ne croyez pas cependant que ces femmes soient arrivées au dernier degré de malheur que la constitution de la société actuelle leur promet. Par l'effet de la compétition entre les salariés, tous les jours, les hommes demandent, avons-nous dit, un moindre prix de leur travail. Or, au fur et mesure que cette baisse des salaires arrive et descend au taux de ceux attribués aux femmes, les hommes prennent leur travail, en sorte qu'on peut dire que les ouvriers tendent à remplacer les ouvrières dans toutes les professions où cela sera possible. Lorsque cette tendance sera accomplie, les yeux seront bien autrement offensés du double spectacle de leur misère, et de leur prostitution.

Voilà quelle est la société moderne; nous venons de la voir sous cet aspect industriel dont les écrivains sont le plus fiers. Mais, comme eux, ce n'est point dans ses richesses mortes, dans la matière qu'elle manufacture, et dont elle se revet, dans ce costume de brillans produits industriels que nous l'avons envisagée; nous avons écarté ces voiles menteurs pour montrer sa chair, pour la faire voir vivante de sa vie réelle, et non de sa vie apparente. Parmi les faits que nous avons cités, nous n'avons parlé que des plus grands : il en est bien d'autres que nous aurions pu rappeler; chacun d'eux, au reste, est écrit au moins dans un ouvrage, répété dans des traités de toute espèce. Que nos lecteurs cherchent ces livres, et ils s'a-

percevront combien nous avons été sobres, et combien nous avons craint d'offenser les oreilles des chastes et de blesser les yeux délicats.

Ainsi, tout individu, homme ou femme, à quelque classe qu'il appartienne, haute ou basse, dès qu'il est du nombre des travailleurs, porte en lui un mal sans fin, et un désespoir sans relâche. Ainsi chacun est forcé à s'agiter et à se retourner, tourmenté par la fièvre de sa douleur sociale. Parmi tous ces individus dont la commune misère forme le caractère de notre siècle, il y a divers groupes de plaintes spéciales, qui successivement s'élèvent, et retombent devant d'autres plus vives. La société se remue et s'agite, montrant successivement quelqu'une de ses parties plus émue, plus violente que les autres, comme un serpent blessé dont le corps ondule et se convulse; et chaque convulsion qui apparaît, bien qu'elle change de place, est le signe d'une douleur ressentie par l'être tout entier. Comment une nation pourraitelle être paisible et calme, lorsque tant de fléaux la parcourent, tant de souffrances l'aiguillonnent. En général, elle ignore d'où part le mal, elle ne connaît point sa cause originelle. Mais, chaque fois qu'elle croit l'avoir trouvée, chaque fois que des hommes lui ont dit avec conviction : La voilà, soyez-en sûr; chaque fois, cette société se soulève; elle confie sa masse à ces hommes, les suit, attend d'eux. Cependant ces hommes se sont trom-

pés ; alors elle retombe fatiguée de ses efforts, triste de tant de sacrifices vains, désespérée, et se croyant vouée au mal comme un condamné à l'échafaud. Mais que d'autres hommes arrivent, qui lui disent encore : C'est cela; de nouveau, elle s'agitera; et ainsi toujours, jusqu'à ce que la vérité se trouve enfin.

Mais ce n'est pas tout : allons plus loin. Nous n'avons vu encore que la fausseté de la position où sont placés les travailleurs ; examinons les contradictions morales et rationelles qui blessent les besoins logiques et sentimentaux des hommes.

L'homme a besoin de croire; pour être heureux et actif, il faut qu'il croie; le degré de son bonheur, comme de son activité, est en raison de la force de sa croyance. Pour prouver ce fait, nous n'invoquerons pas l'observation; il suffira du raisonnement. On ne conçoit pas, en effet, comment l'homme pourrait se déterminer au moindre acte, s'il n'avait une probabilité quelconque sur les suites, l'opportunité, l'appropriation de cet acte, s'il ne comptait au moins quelques chances de ne point se tromper. Il faut que l'homme agisse, c'est la loi de la nature; et l'action ne comporte point le doute. On peut s'expliquer comment un individu dont l'existence est garantie par la commodité de l'héritage, peut s'abstraire du mouvement social et se résoudre un instant à faire le sceptique, nous disons à faire. car, soyez-en certain, il y a des

choses sur lesquelles il ne le sera pas une minute. Mais l'homme qui vit de ses œuvres, et l'humanité, à plus forte raison, ont horreur du doute; ils sont forcés à une croyance par la nécessité de toujours se mouvoir. Un individu peut se contenter d'une certitude qui n'est relative qu'à la durée et au genre de sa vie propre; mais l'humanité qui possède en elle toutes les durées et tous les genres de vie, l'humanité qui ne vient pas de naître et ne va pas mourir, a besoin d'une foi bien autrement spacieuse que quelqu'un de ses membres; car sa croyance doit être proportionnée à l'étendue de son activité en siècles, et en variété.

Aussi, jamais l'homme, jamais l'humanité ne sont complètement dépourvus d'une croyance quelconque; seulement elle peut changer au jour le jour; la vue est courte ou longue, courte comme la vie d'un individu, longue comme celle de l'univers; et suivant que c'est l'une ou l'autre, elle est agitée ou calme, triste ou heureuse.

Qu'est-ce qu'une croyance? Outre que c'est une satisfaction rationelle et industrielle, c'est aussi un espoir. Or, quel plaisir présent, s'il est sans espoir, peut être une joie! Quelle satisfaction actuelle, si elle est incertaine de l'avenir, peut être autre chose qu'ivresse ou folie. Y a-t-il possibilité de satisfaction pure et de bonheur vrai aujourd'hui, s'il y a incertitude pour demain! Et supposez que cela se répète tous les jours, que de-

viendra le plaisir. Il faut donc croire pour être heureux.

Si tout ce que nous venons de dire est vrai, et pensez-y, retournez ces principes sous toutes leurs faces, et vous les trouverez tels; alors il est certain que la société actuelle est à peu près arrivée au dernier degré de malheur intellectuel : car elle croit le moins possible. Nous avons parlé tout à l'heure de cette position sociale, en vertu de laquelle chaque homme est voué à une incertitude douloureuse sur son sort temporel, à un désespoir renaissant, où les plus heureux sont toujours menacés, où chacun se sent partie d'un tourbillon où il ne se meut qu'à condition d'être froissé, et choqué par toute la masse. Une telle situation ne peut que troubler toutes les aptitudes de croyance, les tromper toutes; il en est peu, si fermement établies qu'elles soient, qui puissent résister aux négations de fait, qui, chaque jour, viennent assaillir sa faiblesse. Il n'y a dans le monde que hasard aveugle, ou fatalité inflexible, voilà les axiomes que les malheurs de tous les instans inspireront! Et, si quelqu'un mêle le nom de Dieu, on lui demandera de quelle nature est cet être qui permet tant de maux; il est trop grand pour s'occuper de nous, diront les uns : il n'y en a pas, diront les autres, car nous ne concevons pas un Dieu qui fait le mal. C'est ainsi que l'homme, qui aujourd'hui ne s'occupe que du présent, c'est-à-dire que de sa

personne, qui ne regarde ni le passé, ni l'avenir, devient forcément athée.

Parmi toutes les idées qu'on présente à la société, nulle ne peut la consoler; car aucune ne lui donne l'espoir de voir finir ses maux, et aucune ne lui en rend une raison satisfaisante; les uns lui disent: Dieu te punit pour nous avoir abandonnés, pour n'avoir pas su souffrir en silence, etc. Mais, dira-t-elle, suis-je donc faite pour souffrir, et pourquoi suis-je punie? D'autres, plus nombreux et plus écoutés, lui disent : Chacun peut croire ce qui lui plaît, car il n'y a pas une croyance plus vraie qu'une autre. Or ceux-là n'expliquent rien; ils réduisent en axiome ou en droit ce qui est; et les hommes peuvent leur dire avec raison : Ce n'est pas la liberté de croire à volonté que je vous demande, mais une croyance, une sécurité un espoir.

Aimer, pour la société comme pour l'homme, c'est le bonheur; mais amour est synonyme de paix et de foi : car il est impossible au malade qui souffre aussi bien qu'au malheureux qui craint et qui doute, fût-il entouré de caresses, de pouvoir jamais éprouver ce doux et riant sentiment. Celui-ci suppose en effet une harmonie complète entre toutes les relations de notre être; il suppose que rien ne nous froisse, ne nous affecte douloureusement, et ne nous force à nous replier sur nous-mêmes; il suppose enfin qu'on ne trouve

que bienveillance autour de soi, et que, soit qu'on se laisse aller aux impressions qui viennent du dehors, soit qu'on agisse, on n'est jamais ni offensant, ni blessé: or, ce sentiment ne peut exister dans la condition d'hostilité forcée où sont placées aujourd'hui les diverses classes d'hommes. C'est la pensée contraire qui les anime : c'est un instinct haineux, un esprit de destruction qui les pousse et s'excite par ses propres manifestations dans cette lutte de chacun contre tous, où la conservation est le salaire du combat, la mort la conséquence du repos pacifique.

Cette sensation de soi toujours présente, toujours poignante ne laisse pas même de place à la sympathie. Entièrement occupé de soi-même, on n'a point le temps de regarder les autres; et si on arrête les yeux sur leur misère, on puise quelque consolation à les voir se tourmenter dans le même mal qui nous oppresse. Aussi le sentiment sympathique est arrivé aujourd'hui à son minimum d'influence. S'il en était autrement, faudrait-il que nous vinssions ouvrir aux hommes les yeux sur les souffrances excessives de leurs semblables! Il en est d'ailleurs une preuve irrécusable : on a dit que les haines nationales s'effaçaient, et l'on a raison; mais, si ce fait se produit, ce n'est pas parce que la haine diminue dans le monde; c'est au contraire parce qu'elle s'individualise. On n'a plus d'amour que pour soi-même, on ne tient

plus à aucun sentiment de collectisme, et on est par suite devenu indifférent pour sa nation; on ne voit plus au-dehors comme dans son pays que des individus.

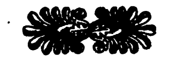
Le dogme de la liberté est l'unique principe moral de la société moderne. Or il exclut toute pensée d'amour ou de sympathie. Il apprend à l'homme à être égoïste, à faire de sa personne son Dieu, sa foi, sa gloire, sa raison et sa force; de plus, il lui montre sa personnalité toujours menacée, et la met toujours en jeu: un tel principe est au cœur une hostilité, une crainte, une irritation continue, qui ne permettrait chez ses croyans ni confiance, ni épanchemens, ni amitié, s'ils lui restaient tout-à-fait fidèles, et si leur nature d'homme, plus forte que leur théorie, ne les en faisait pas sortir.

Le mot liberté a, au moral, les mêmes conséquences que celui de concurrence en industrie. Loin d'être capable de consoler du doute que les hommes puisent dans tout ce qui les entoure, il vient, au contraire, ériger le scepticisme en principe; loin de calmer la douloureuse irritation qui les tourmente, il vient piquer la plaie vive, et en faire une condition d'existence. Ce dogme établit en effet que chaque homme est une liberté vis a vis de toutes les autres, liberté qui n'a de limites que la liberté de ses voisins. En traduisant cet axiome, il faut en conclure d'abord,

comme la chose la plus générale, qu'il n'y a ni bien ni mal absolu, en sorte que l'homme n'est point en lutte contre la fatalité des choses, la difficulté de faire le bien, l'homme n'est point en effort pour vaincre des résistances de l'ordre brut, ou la violence charnelle de ses propres et fâcheux instincts ; mais qu'il n'a d'autre loi pour borner ses appétits que la résistance des appétits des autres, qu'il n'a à vaincre d'autre force que celle de ses semblables ; il ressortira de là la tendance suivante ; c'est que la vie sociale est nuisible à tous ceux qui ne savent pas s'en faire un instrument de jouissance à leur profit. On pourra dire : il n'y a point d'ordre dans les choses, il n'y a que hasard et caprice ; il n'y a point de religion vraie : ce n'est qu'une opinion sans importance ; d'où il résulte qu'il y aura, au choix, une religion particulière pour chaque spécialité, chaque division de territoire, différente pour les riches et pour les pauvres ; il n'y aura pas non plus une éducation morale une, il y en aura de diverses espèces ; l'instruction se vendra ; les pauvres, qui ne peuvent rien acheter, n'en auront point, il n'y a point d'aptitudes spéciales, chaque homme est propre à tout, c'est-à-dire il deviendra ce qu'il pourra ; il n'est point permis d'empêcher un homme de se perdre, et de commettre des crimes ; la politique a pour but de balancer les uns par les autres la lutte des intérêts individuels, etc. Tout

cela, en résumé, veut dire qu'il n'y a rien, soit comme idée, soit comme pouvoir, à qnoi l'humanité puisse avoir foi, se confier et obéir.

Tel est l'état de l'Europe; tel est l'état des populations les plus avancées, de celles dont la civilisation et les doctrines gouvernent le monde. Ce collectisme d'hommes et de générations créé pour durer toujours, cette humanité constituée à si grands frais et par tant de dévoûmens dans les siècles passés, doivent-ils donc périr, et être ramenés à la vie individuelle et sauvage par cet égoïsme fatal qui met l'hostilité partout! En présence d'un tel spectacle, vis-à-vis d'un pareil doute, il est impossible de rester indifférent. C'est pour nous comme s'il s'agissait de choisir entre la vie et la mort. Homme, il faut répondre.



# INTRODUCTION

## A LA SCIENCE

# DE L'HISTOIRE.

---

## LIVRE PREMIER.

---

Du jour où nous avons senti le mal qui ronge la société, du jour où nous n'avons pu rencontrer un homme sans avoir l'ame émue de pitié ou aigrie de colère ; de ce jour, nous avons pris le bruit de notre siècle en haine ; nous avons détesté tout ce dont il fait œuvre. Mais nous n'avons désespéré ni de l'humanité, ni du monde. Le vif sentiment de douleur qui remue les populations, nous a prouvé qu'il y avait là plus de vie qu'il n'en fallait pour nous sauver ; et nous n'avons pas douté de la durée du monde.

D'ailleurs, ce n'est pas la première fois que des sociétés sont mortes d'égoïsme ; et l'histoire nous

apprend que toutes les nations nouvelles se sont formées au milieu d'un troupeau d'hommes à demi sauvages. Ainsi, cette position européenne si triste à voir, pourrait en effet n'être qu'une transition ; et peut-être ces évènemens ne sont-ils eux-mêmes qu'un effet d'une fatalité quelconque attachée à l'espèce humaine, la manifestation d'une loi analogue à celles qui règlent les mouvemens des corps bruts ; il fallut le savoir !

Nous avons donc cherché la science de l'histoire. Nous nous sommes servi des travaux antérieurs ; nous les avons comparés, combinés ; nous y avons ajouté sans doute ; et nous croyons enfin avoir conquis la méthode de déduire de l'histoire passée, l'histoire à venir du genre humain.

Alors, il a été démontré, pour nous, comment il arriverait que la misère actuelle disparaitrait pour un certain temps ; comment, après cette durée, de nouvelles douleurs sociales appelleraient un état politique nouveau, dont nous avons pu esquisser les généralités.

C'est à faire voir ces choses que les livres suivans vont être consacrés.

## CHAPITRE PREMIER.

Il est un fait hors duquel on ne peut concevoir un homme; une condition d'existence, dont on ne pourrait l'isoler sans l'anéantir; c'est la société: sans elle, en effet, on ne comprend pas comment il viendrait au monde, ni comment il vivrait.

Or, il n'y a société que là où il existe un but commun d'activité, qui rallie tous les hommes dans un même desir, un même système, et un même acte. Cette unité d'intérêts et de mouvemens est la condition absolue, non-seulement d'existence, mais encore de conservation de toute association quelle qu'elle soit. Cette unité vient-elle à disparaître, l'association est à l'instant même dissoute! Cela est évident en logique et en fait, tellement qu'il est inutile de s'arrêter à le démontrer, inutile de rappeler que l'histoire n'offre pas une contradiction à cette loi. Il suffisait de l'exposer pour la faire reconnaître.

Il en résulte que la durée de la socié
force sont proportionnées à la fécondité e
gie du principe d'activité qui la réunit
commun est-il de nature à engendrer u
de buts et d'actes secondaires, dont l'acc
ment successif exige plusieurs siècles; l
vivra pleine de force et d'homogénéité,
cet espace de temps, et marquera de son
large place dans l'histoire. Cette doctrine
traire, ne comprend-elle qu'un seul a
pourra mouvoir en commun tous les e
tous les corps, mais cela ne durera qu'un ins..nt.

Dès qu'il y a but commun, par suite il y a possibilité et nécessité logique de coordonner la série des actes à accomplir pour atteindre la fin proposée dans un certain temps : en d'autres termes il y a nécessité qu'il existe un gouvernement qui prévoie par quels points il faut passer pour arriver au résultat, et qui arrange et classe les différens mouvemens et leurs divers modes, dans l'ordre exigé par la fin même qu'il s'agit d'atteindre; il y a nécessité d'un gouvernement qui détermine le travail de chaque instant, distribue les ouvriers, et règle les jours de marche. Plus le but est éloigné et fécond en actes, plus le gouvernement a besoin de puissance, et plus, en effet, il en possède. Un principe commun d'activité, qui n'enferme en lui pas au-delà de la possibilité d'un seul acte, peut à toute force se passer de gouverne-

ment; car sa réalisation s'opère d'un seul coup, et sans qu'il y ait besoin d'une succession d'efforts divers, et par suite d'aucune coordination. Il n'en est pas de même lorsque la route à parcourir est longue; alors il est besoin d'un gouvernement bien maître de ses opérations et complètement libre dans son œuvre. Voilà pourquoi une démolition peut s'opérer d'une manière anarchique, et pourquoi toute fondation ressort d'un pouvoir.

Telles sont les propriétés ou facultés sociales d'un but d'activité; mais quels sont ses élémens constitutifs; comment en établir la formule?

Dans la société il n'y a, en réalité, rien de semblable à ce que l'on appelle jeunesse et décrépitude chez l'individu : les générations ne se succèdent pas une à une; tout est mêlé, de telle sorte que la naissance, la mort, l'adolescence, la maturité et la vieillesse, sont toujours présentes en même temps, et dans les mêmes rapports numériques. C'est un être collectif destiné à vivre indéfiniment avec une énergie égale à celle qu'il déploya son premier jour; pour lequel le présent n'est jamais rien, et constamment l'avenir est tout; qui est placé entre un passé dont il part sans cesse, pour s'avancer vers un futur qui se renouvelle sans finir. Comment trouver une formule inépuisable comme l'activité sociale, une formule qui ne passe jamais, et contienne toujours en elle un avenir indéfini?

On ne peut évidemment la chercher que dans

quelque chose de plus grand que la société, dans quelque chose qui la comprenne elle-même toute entière. Ainsi s'agit-il de déterminer le but d'activité d'une nation, il faut le trouver par définition du but d'activité de l'humanité; s'agit-il de reconnaître le but final de l'humanité, il faut le chercher dans quelque chose qui soit plus qu'elle, dans la formule de la fonction du globe terrestre et du système planétaire auquel il appartient; car il n'y a que le monde qui soit plus grand que l'humanité. Enfin, l'on ne peut savoir le but de la création entière qu'en connaissant la volonté de Dieu.

C'est ainsi qu'il ne peut exister véritablement de but d'activité social, que du point de vue de la fonction de l'humanité sur la terre.

Cette vérité a été sentie instinctivement par les plus minces faiseurs de doctrines politiques; car tous, sans en excepter un seul, voyans ou aveugles, qu'ils l'avouent ou qu'ils le taisent, partent d'une hypothèse explicative des phénomènes universels.

Or, par quels moyens atteindre la connaissance de cette haute fonction humanitaire, dont tous, hommes et nations, nous sommes les ouvriers: qui nous la révèlera!

Nous allons invoquer le seul instrument qui reste lorsque la tradition n'est plus un témoignage suffisant, et que la vue sensuelle nous manque, le

raisonnement; il va nous donner la solution que nous cherchons.

Si l'humanité est fonction de l'univers, et c'est ce que nous sommes obligés d'admettre, car il serait absurde de penser que l'existence des hommes soit en contradiction complète avec des forces qui sont infiniment supérieures à celles qu'ils possédent eux-mêmes! puis donc que l'humanité est ainsi un des rouages du mécanisme universel, nous devons conclure qu'elle n'a subsisté jusqu'à ce jour, et qu'elle ne vit encore, que parce qu'elle agit conformément à sa loi de création. Evidemment, elle ne pourrait manquer un seul instant aux conditions imposées à son existence, sans être anéantie; à la moindre opposition, elle serait broyée par les forces qui agissent autour d'elle.

Or, elle a déjà beaucoup vécu, beaucoup agi; elle a engendré bien des sociétés différentes d'aspect qu'elle a repris pour en engendrer de nouvelles; et toutes ces choses ont été faites incontestablement, ainsi que nous venons de le voir, dans la ligne de ses fonctions universelles. La loi humanitaire est écrite dans ces faits. En conséquence, il nous est commandé de chercher dans l'histoire, et possible d'y trouver la loi de génération des phénomènes sociaux, qui ne peut être autre chose que la manifestation même de la loi fonctionnelle. Il y a donc lieu à une science de l'histoire.

Nous avons marché long-temps pour arriver à

cette conclusion. Ce n'est pas que la route fût longue à parcourir, mais il nous a fallu faire de nombreux détours afin que nos lecteurs ne fussent pas trop étonnés en entrant dans le pays nouveau où nous voulons les introduire. En effet, le mot science, inscrit en tête de cet ouvrage, dit tout. Savoir, en effet, dans le haut langage, c'est prévoir; et prévoir, au point de vue social, c'est connaître le but d'activité le plus général, de manière à pouvoir en déduire tous les buts secondaires qui y sont contenus, ceux des nations, comme ceux des individus.



## CHAPITRE II.

La science de l'histoire est assise sur deux idées; celle de progrès et celle de l'analogie des facultés de l'humanité avec celles de l'homme individuel. Nous devons la première à Bacon, et la seconde à Condorcet.

La pensée progrès suppose admises deux conceptions, qui n'ont point été trouvées simultanément. L'une, c'est la continuité spirituelle de l'espèce, en vertu de laquelle les chairs peuvent changer, les individus être remplacés par d'autres, sans que jamais l'œuvre collective des hommes soit interrompue; on appelle humanité cette union des générations de tous les temps, dans une même activité, comme on donne le nom de nation à une population agissant dans un même but pendant plusieurs siècles. L'autre conception, c'est celle de progressivité elle-même, c'est-à-dire d'une activité constante produisant sans cesse des faits

nouveaux et des faits plus grands, de telle sorte que le dernier suppose ou embrasse toujours tous ceux qui ont été engendrés avant lui. La première de ces vérités ne pouvait être trouvée que du point de vue d'une doctrine semblable à celle qui régnait dans le moyen âge; elle a été démontrée avant celle du progrès dont nous venons de fixer la date.

Le progrès doit être examiné sous deux points de vue, celui de l'humanité et celui du globe terrestre. Ce sont les deux aspects de notre fonction; l'un relatif à nous, conclut à l'amélioration de notre condition; l'autre se lie aux transformations qu'a subies et que doit subir encore notre système planétaire.

L'examen du fait de la progressivité ne peut donner que le résultat de l'activité humaine. Mais l'étude comparée des facultés individuelles et des facultés humanitaires, donne la loi de l'activité elle-même. Cette dernière étude est l'objet de la physiologie sociale.

## CHAPITRE III.

Le sentiment progressif, le desir et l'espérance d'un avenir meilleur est toujours vivant et actif dans le cœur de l'humanité; c'est son état normal. Toutes les fois où, comme à notre époque, ses anciennes croyances meurent, où ses habitudes et ses attachemens héréditaires se brisent, ce sentiment s'empare d'elle plus vivement que jamais, la détache du présent, et l'occupe de ses enfans; jamais d'ailleurs l'humanité ne se sent stationnaire, car jamais elle ne cesse de faire effort, et la résistance qu'elle éprouve suffit à lui révéler la constance de son mouvement progressif. Cette sensation d'avancement continu, toute obscure qu'elle ait été jusqu'à ce jour, est marquée dans toutes les doctrines religieuses par les satisfactions qu'elle demande et qu'elle reçoit, et, en outre, dans une multitude d'efforts que l'histoire rapporte. Ainsi, Rome avait reçu la promesse de l'empire

du monde, et ne cessa d'agir dans le but de cette gloire. Ainsi, l'église chrétienne devait être universelle, et combattit dans l'espérance de ce bienfait. Mais de ce sentiment tantôt vague, tantôt contenu dans une enceinte limitée, à l'idée de progrès telle que nous la possédons aujourd'hui, il y a une distance immense; il y a toute celle qui existe entre une sensation obscure et un raisonnement positif, entre une personnalité d'existence sociale et l'ensemble des possibilités terrestres.

«Tout ce qui appartient à ce monde, disait Ocellus de Lucanie(1), est mobile et changeant. Les sociétés naissent, croissent, et meurent comme des hommes, pour être remplacées par d'autres générations de sociétés, comme nous serons, nous autres, remplacés par d'autres générations d'hommes.»

La philosophie grecque n'alla pas au-delà de cette conception. Elle s'appliqua à décrire par quels degrés l'homme s'élève de la vie errante et sauvage des forêts, à l'état social, et à chercher la cause des dissolutions des cités; mais rien de plus. Le plus grand nombre de nos philosophes ne s'est pas élevé au-delà.

Avant de concevoir l'idée de progrès, il faut, en effet, pouvoir admettre que l'humanité est, dans la succession non interrompue des générations d'hommes, de nations et de systèmes qui

(1) Ocellus Lucanus, élève de Pythagores, Περὶ τοῦ παντός,

constituent sa vivante activité, comme une pensée qui se développe, continue et croissante, sans cesser d'être la même, dans la succession des générations de mots, de phrases, et de raisonnemens qu'elle embrasse: or, il y a deux mille ans, on possédait trop peu d'observations, trop peu de faits historiques pour qu'on pût distinguer au milieu des croissances et des décrépitudes des sociétés alors connues en si petit nombre, si semblables d'ailleurs en apparence les unes aux autres, ce qui était passager et fragile comme elles, de ce qui, doué d'une force impérissable d'avancement continu, en sortait avec les hommes, pour entrer dans un autre système politique; on ne pouvait s'élever à ce degré d'abstraction où l'on se représente l'humanité comme un homme qui, dans la voie d'une entreprise quelconque, et dans le but d'une œuvre à accomplir, se sert de divers instrumens, et les jette au fur et mesure qu'il a terminé la partie de la tâche à laquelle ils étaient appropriés. Les différences étaient trop peu marquées, lorsqu'on passait de l'observation d'un siècle à un autre, pour être visibles, à moins que l'on ne fût averti, et on ne l'était pas. Ces différences ne pouvaient apparaître que lorsque par suite d'une marche prolongée, bien que toujours cadencée suivant le même pas, on verrait entre le point de départ et le point où l'on était arrivé, quelque opposition capitale qui pût servir à mesu-

rer le mouvement, et l'espace parcouru, comme par exemple l'abolition de l'esclavage; il fallait de plus, pendant la durée de cette longue route, avoir traversé bien des contrées avant qu'on reconnût que quoique semblables entr'elles en ce qu'elles étaient toutes cultivées par des passions et des intérêts humains, elles différaient cependant en raison directe de l'espace qui les séparait. C'est en un mot parce que l'histoire était encore trop courte que l'idée de progrès n'eut pas même l'occasion de naître chez les anciens, bien que le sentiment existât.

Dans la société chrétienne même, cette idée ne se trouva pas. On n'alla pas au-delà de l'idée de l'éducabilité de l'humanité; et l'on crut que la théorie catholique était le dernier terme des perfectionnemens humains. Cependant le nouveau testament renfermait plusieurs passages qui indiquaient que la révélation n'était pas complète, qu'il y avait quelque chose au-delà du dogme biblique, qui annonçait enfin que l'enseignement évangélique s'était arrêté au point où les hommes du jour pouvaient le comprendre, à un point que les hommes dépasseraient lorsque leurs yeux seraient plus largement ouverts; mais on ne fit pas attention à ces passages par lesquels le révélateur voulait lier le livre du progrès chrétien aux livres des progrès futurs.

C'est au seizième siècle que les premiers germes

de cette idée furent jetés dans le monde philosophique. Depuis cette époque jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, elle s'est précisée par des travaux successifs, dont nous allons esquisser brièvement l'histoire. Sans doute, cette découverte parait bien tardive lorsqu'on se rappelle combien fut constant, et sans cesse impulsif, le sentiment d'avenir, lorsqu'on réfléchit combien la pensée de l'avancement est une conclusion nécessaire d'une étude rationnelle des facultés humaines : examinons en effet.

Tout montre que l'homme a été organisé, non pas comme les animaux pour accomplir un rôle par son simple mouvement individuel, mais pour être partie d'un grand être, l'humanité, à laquelle seule appartient la fonction. Dans notre espèce, l'individu n'a un rôle que comme partie de la masse sociale; l'humanité seule a une destinée qui se rapporte au but général des mouvemens de l'univers. Ainsi nous sortons imparfaits du sein de nos mères, pour subir la faiblesse prolongée de l'enfance et de la jeunesse, en sorte que les impulsions égoïstes de l'instinct sont insuffisantes à nous faire vivre, en sorte que par une imitation prolongée nous subissons l'impression du monde humain qui nous entoure, et que nous sommes longuement soumis à l'éducation paternelle. Ajoutez à ces conditions d'existence, ces facultés qui sont, pour nous, ce que les dents et les griffes sont

pour le lion, qui sont nos armes, ces facultés d'accumuler et de transmettre en signes, d'une manière jusqu'à ce jour indéfinie, toutes les espèces de richesses; il en résultera que la seule succession de père à fils suffirait à former un être continu d'une durée indéfinie, dont l'activité ne présenterait pas une seule lacune possible. Mais, l'être est plus compact que cela. Les générations ne se succèdent pas une à une, l'un venant lorsque l'autre s'éteint; elles se mêlent au contraire si bien que la naissance et la mort, la jeunesse et la maturité, le dévouement et l'égoïsme, tout est simultané. Cette masse aux millions de têtes et aux millions de bras, où se trouve toujours dans le même rapport l'ardeur juvénile, la sagesse du vieillard, et la vigueur tenace de l'âge adulte, est constamment douée de la même activité, de la même avidité, et de la même force. Qui l'empêchera de dévorer l'espace placé devant elle? On conçoit que Dieu seul le pourrait; surtout lorsque l'on voit que chaque membre de ce grand corps peut vivre seulement à condition d'être homogène à la masse.

Jusqu'à ce jour, et à jamais cela sera, vivre fut desirer, fut raisonner, fut mouvoir. Et le desir sans satisfaction c'est la faim et bientôt la mort; le raisonnement sans résultat, c'est la douleur et le brisement; la faculté de mouvoir si elle ne meut, ce n'est rien. Or, toutes les faims sont-

elles, ont-elles jamais été rassasiées; tous les raisonnemens sont-ils faits; savons-nous toutes choses; la seule surface de la terre a-t-elle été toute entière remuée? Non sans doute: aussi l'humanité excitée sans cesse par des facultés qui ne sont que des appétits, éperonnée à chaque relais par le mal, court pour trouver des satisfactions. Le besoin est sa fortune; elle le porte avec elle, comme un boulet la vitesse qui le dirige et le pousse.

L'activité humaine s'exerce dans des buts dont le nombre est organiquement fixé, et à l'occasion d'objets également déterminés. Or, que chacun de ces actes soit représenté par un chiffre, et l'on concevra que les chiffres, s'accumulant continuellement[1], finiront par égaler toutes les quantités contenues, soit dans le but, soit dans les objets sur lesquels on s'exerce. Il est vrai qu'il y a des chiffres qui se consomment; mais ne tenons compte de ce fait, car la consommation n'est jamais complète ou absolue. Ainsi, s'agit-il de l'action sur le monde extérieur, on conçoit que le nombre des actes transformateurs puisse arriver à égaler la somme même de la masse du globe. S'agit-il de science, on conçoit que l'accumulation des faits atteigne le summum des possibilités d'existence terrestres; de même s'agit-il des modes expressifs appelés beaux-arts, on voit qu'on parviendrait à épuiser tous les modes possibles. Ainsi, rien ne paraît plus rationel que cet enrichissement croissant et régu-

lièrement continu de l'être humain, par l'accumulation de ses œuvres. Il paraît même au premier coup d'œil impossible de concevoir qu'il puisse en être autrement; en sorte que si l'on trouvait dans la vie de l'humanité des lacunes où les richesses diminuent en quantité, en masse, on devrait rationnellement être conduit à chercher les causes de cette anomalie, et non pas à nier le progrès comme condition d'existence des sociétés humaines.

Mais les choses ne se passent pas complètement ainsi que nous venons de le supposer. Les produits sont de deux espèces. Les uns impérissables comme l'humanité, qui n'ont d'existence que dans les hommes, et les autres de nature à être usés plus ou moins vite. Les premiers se rapportent à sa vie spirituelle, se transmettent par la parole, l'écriture, se réduisent en théorie, et se conservent dans la mémoire. Les autres sont du domaine de la vie physique, et ont une existence extérieure à l'homme. Or, dans les premiers, la croissance est sans interruption, et sans amoindrissement possible; car chaque pas un peu marqué, chaque période de travaux, se nomme, et reçoit un signe qui ne se perd plus. Ainsi, pendant que des œuvres d'art se détruisent par leur durée, avec le temps l'humanité qui les avait produits grandit, acquiert de nouveaux sentimens et ajoute de nouveaux signes à ceux qu'elle possédait déjà. Ainsi, les œuvres

industrielles peuvent périr, la nature sauvage remplacer la nature cultivée; mais, l'art d'agir sur le monde extérieur, l'art de s'approprier les forces de la nature pour remuer ses masses, cet art ne recule pas, parce qu'il est spirituel; au contraire, à des théories, il en ajoute d'autres plus puissantes; c'est ainsi que le progrès est une conséquence inévitable de l'activité humaine. La prétendue station des époques qu'on appelle vulgairement barbares, tant de fois apportée comme objection, ne peut déjà plus se comprendre; et, dans le fait, elle n'existe pas: car il est historiquement certain qu'après ces époques accusées de barbarie, l'humanité s'est montrée plus forte, sous tous les rapports, qu'au moment où elle y entra.

Ce n'est point ainsi, ce n'est point par des raisonnemens que l'idée de progression continue s'est précisée chez les philosophes modernes. Elle se présenta d'abord comme un sentiment d'espérance au milieu des desirs d'amélioration et de réformation qui agitaient l'Europe. Celui-ci devint ensuite confiance dans l'avenir et mépris du passé. « J'adresse ce livre à ceux qui pensent que les choses nouvelles valent mieux que les anciennes, uniquement à cause de cela, qu'elles sont plus nouvelles, » disait Paracelse. Des pensées analogues respirent chez tous les réformateurs, et s'expriment dans cette lutte d'écoles contre écoles où les unes combattaient pour l'ancien, les autres pour le nouveau.

Colomb s'embarquant pour l'Amérique avec une espérance qui lui vaut une certitude, est l'image de tous ces grands et énergiques novateurs.

Le sentiment du progrès, toutes ces espérances qui en étaient l'élément, et en constituaient en quelque sorte l'analyse, devaient, en raison même de leur vivacité, exciter des hommes à vérifier s'il y avait là quelque chose de réel, à chercher si l'on pouvait leur donner quelque foi. Or, pour cela il fallait se démontrer qu'il existait entre les révolutions sociales, dont on possédait alors une très longue histoire, un lien qui en fît l'unité, de telle sorte que, malgré leur multiplicité et leurs variétés, elles se rattachassent cependant à un seul principe, en un mot qu'elles eussent leur loi; il fallait prouver que ces révolutions, quel que fût leur ordre de succession, étaient mues par une force d'une énergie supérieure à toute opposition individuelle, qu'elles étaient inévitables. Ces révolutions étaient-elles successivement causes les unes des autres, de manière que la dernière fût l'effet de la précédente; ou bien, étaient-elles produites par quelque autre principe caché profondément dans la nature humaine? Ces problèmes résolus, il fallait encore découvrir à travers la poussière de tous les drames politiques, ce qui était impérissable, c'est-à-dire acquis pour toujours aux hommes, de ce qui passait pour jamais, et restait abandonné sur la route. Nous verrons tout-à-l'heure, dans les quelques mots

de F. Bacon que nous allons exposer, que ce grand homme avait pensé tout ce problème ; c'est-à-dire espéré grandement, puis réfléchi qu'il fallait vérifier, comme nous venons de le dire, puis enfin proposé de le faire.

Mais arrêtons-nous un instant sur ce sentiment supérieur, moteur de tant de belles œuvres, en vertu duquel des hommes d'un jour désirent, espèrent un bien qui ne sera pas le leur, et qui appartiendra à des générations qu'ils ne touchent même pas par les liens de l'amitié paternelle ; cet amour pour des choses qui ne sont pas encore ; ce dévouement à des intérêts qui ne connaitront pas leurs bienfaiteurs ; ces sacrifices qui ne recevront pas même un salaire de reconnaissance ; toutes ces nobles passions qui se plaisent dans la générosité et le désintéressement ; cette loi de l'esprit plus forte que notre volonté, que nos instincts, que notre égoïsme, qui nous force à l'œuvre dès qu'on l'a vue ; tout cela ne serait-il qu'erreur et folie : tout cela ne serait-il que le délire de cette chair qui meurt et qui pourrit ? Ce sentiment qni nous unit au festin des sociétés à venir, comme si nous devions y épuiser notre propre faim, est-il une déception ! Dira-t-on que nous nous intéressons aux sociétés futures par une sympathie de même ordre que celle qui fait que nous nous laissons émouvoir par un drame au théâtre ; que nous vivons dans l'avenir comme dans un roman qui

nous plait; mais, on ne peut sympathiser avec une découverte scientifique qu'on ne présume même pas; mais on ne se dévoue pas à un drame ou à un roman. On n'y a pas foi; et s'ils nous émeuvent, c'est sans doute parce qu'ils réveillent quelque particularité qui est en nous : or, quelle est celle de nos facultés qui répond à la pensée de l'immense avenir. Certes, il y a quelque chose dans cette certitude qui fait nôtre, un temps où nous ne serons plus comme hommes. Il y a là une manifestation d'un moi qui se sent éternel, et s'attache à des œuvres qui se rapportent à l'éternité. Nous avons conscience d'une tâche dont nous sommes tous ouvriers solidaires, et que le progrès de l'humanité accomplit.

Ce fut, comme nous l'avons dit, dans le seizième siècle, lorsque l'œuvre du moyen âge vint à éclore et à porter ses fruits, que le mot et l'idée d'un progrès sans crainte de rétrogradation surgit de toutes parts. Lorsque le sentiment de l'égalité des hommes, introduit par le christianisme dans les esprits des serfs et des ouvriers, réunis en communautés bourgeoises, inspirait les révoltes d'Angleterre et de Bohème et l'insurrection de Luther; lorsque le besoin de communication intellectuelle sorti de l'église, et se répandant dans les masses, appelait une satisfaction que l'imprimerie venait de lui donner; lorsque l'ardeur et l'investigation scientifique de douze siècles accumulés inspirait

Paracelse, Galilée, Kepler, Vesale et Harvey ; que la chimie assurait aux nations chrétiennes une supériorité définitive sur toutes les autres, en donnant aux armées la poudre à canon, et qu'enfin la science, interprêtée par Colomb, donnait aux hommes un monde de plus, et une industrie immense ; alors, en effet, quelle espérance d'avenir ne devait-on pas concevoir ; et quelle devait être cette espérance, assuré qu'on était, que la civilisation ne pourrait plus être troublée! On peut juger de l'intensité de cette foi dans l'avenir, à l'intrépide et virulente audace des uns, et à la joie pure qui saisissait ces autres savans qui fermaient leur livre par une prière; la communication de leurs découvertes ne suffisait pas à contenter leur cœur; ils y voyaient une fécondité surhumaine, et ils remerciaient humblement Dieu.

Cette idée d'un progrès sans plus de rétrogradation possible, n'est, à notre connaissance, exprimée positivement, nulle part avant F. Bacon ; nulle part ailleurs, avant ce livre, elle n'est présentée comme un but d'étude historique.

Machiavel, dont les travaux ferment le quinzième siècle, et ouvrent le seizième, ne s'est pas élevé au-delà des conceptions grecques, si brièvement exprimées par Ocellus. Suivant lui, il y a un cercle fatal que toutes les sociétés doivent parcourir (1). Au commencement, les hommes se réu-

(1) Machiavel, discours sur Tite Live.

nissent pour se défendre; le plus fort et le plus grave est choisi pour chef. Bientôt, dans cette petite société, les crimes appellent des lois et des peines; et, de là, la justice. Alors, on prend pour chef le plus juste au lieu du plus fort. Plus tard, d'élective, la souveraineté devient héréditaire, et la conduite des rois irrite les passions; ils craignent la colère qu'ils ont soulevée, et deviennent des tyrans. Cependant la multitude se révolte, et, après avoir chassé le despote, elle se soumet à ceux qui l'ont conduite au combat. C'est là l'origine de l'aristocratie, qui, devenue héréditaire, engendre des enfans qui recommencent les crimes des rois. Les masses, de nouveau provoquées, se révoltent et établissent le gouvernement populaire, qui ne tarde pas lui-même à amener l'anarchie; alors on en revient à la monarchie, et l'on recommence ainsi le cercle. Tel est, dit Machiavel, la marche des choses entre le mauvais et le pire. Mais on peut obtenir un état solide en combinant les trois espèces de pouvoirs, le monarchique, l'aristocratique et le populaire. C'est ce que fit Lycurgue à Sparte. Une combinaison analogue existait à Rome, où les consuls représentaient le roi; les sénateurs, l'aristocratie; et le tribunat, le peuple.

On voit, par ce petit exposé, combien l'époque que nous assignons à l'introduction de l'idée d'avancement, dans le domaine intellectuel, est exacte. Il est d'ailleurs curieux de voir la vieillerie de ce

système, qui est aujourd'hui celui de tant de gens, vis-à-vis la pensée que Bacon va inaugurer devant nous. Il n'était pas inutile d'ailleurs de présenter une théorie que Vico, plus tard, combina avec les indications du chancelier d'Angleterre.

Les plus graves des choses humaines, dit Bacon, sont les révolutions des religions et des sectes. Ce sont comme autant de cercles qui font mouvoir les esprits et les gouvernemens (1). Cependant l'histoire sociale et sacrée, l'histoire du monde, sans celle des lettres (sciences, philosophie, jurisprudence et belles-lettres), et des arts (industriels et pratiques), est comme une statue de Polyphème sans œil; elle manque alors d'expression, elle est privée de ce qui peut indiquer son génie et sa valeur. Pour faire cette histoire, il faudra procéder d'après les principes suivans : on rappelera les doctrines et les procédés qui ont régné dans les divers âges et les diverses contrées du monde; on racontera leurs antiquités, leurs progrès, leurs migrations, leurs rétrogradations. On étudiera l'occasion et l'origine des inventions; le mode de transmission ou d'enseignement; les institutions d'encouragement et de pratique; on écrira la vie des sectes, leurs controverses, etc. On notera les auteurs et les livres principaux, les écoles, leurs

(1) De Augmentis Scientiarum, lib. 2, cap. 4. OEuvres morales et politiques. Paris, 1686.

successions, les académies, les sociétés, colléges, ordres, enfin tout ce qui se rapporte à l'état des lettres. Avant tout, on aura soin de montrer nettement les causes des événemens. Quant à la méthode à suivre dans ce travail, il faudra chercher, dans les faits eux-mêmes, à reconnaître les moyens de diviser la narration par époques, et à classer celles-ci en séries. Le but d'une telle histoire ne sera point de satisfaire une vaine curiosité, ou de relever, à tous les yeux, la valeur des lettres; il est plus sérieux et plus grave : il en devra résulter la connaissance des révolutions intellectuelles, de telle sorte qu'il soit possible d'en déduire l'institution du meilleur régime.

Cette proposition de Bacon ne contient encore aucune parole sur un progrès sans rétrogradation future. Mais il est évident que sa mise à exécution n'aurait pas manqué de faire voir qu'il y avait eu, dans le passé, un avancement. C'est aussi ce qui parut évident aux yeux des savans, qui se mirent à écrire dans le seizième siècle, encore d'après les conseils du grand philosophe, les annales des spécialités, des sciences, des lettres et des arts, pour servir à fonder la grande histoire du monde. Mais, ailleurs, Bacon disait qu'il travaillait à l'instauration d'une philosophie qui n'aurait rien de vain ni d'abstrait, mais conduirait à mieux les conditions de la vie humaine. Depuis les vingt-cinq siècles passés, ajoutait-il, au-delà desquels il n'y a plus

de certitude historique, il y en a tout au plus cinq qui servirent à l'avancement des sciences. On peut compter trois révolutions et trois périodes de doctrines, l'une chez les Grecs, une autre chez les Romains, une autre chez nous. Le reste de l'espace est occupé par d'autres études, ou par des guerres; c'est un désert stérile et vaste, sans moisson scientifique. Mais, quand on se figure les circonstances dans lesquelles trois fois les lettres ont reparu, et qu'on médite en même temps combien aujourd'hui elles nous arrivent fortes; quand on pense à tous ces beaux monumens des écrivains anciens que l'imprimerie sauve, à jamais, de tout naufrage, à la puissance des civilisations modernes, à cette propriété inséparable de la durée, en vertu de laquelle la vérité grandit chaque jour, nous ne pouvons refuser l'espoir qui nous saisit d'une époque supérieure à tout ce qui a existé(1). Allons donc, hâtons-nous; jetons de côté cette habitude de passions qui s'attachent aux extrêmes opposés de l'antiquité et de la nouveauté du temps présent. Les filles du temps imitent les manières de leur père; comme lui, elles dévorent leurs enfans. L'antiquaire ne voit qu'avec envie les progrès modernes; la jeunesse n'est pas satisfaite d'ajouter, elle veut éliminer le passé. Certes, le conseil du prophète a une certaine vérité : arrêtez-vous sur la vieille route, et

(1) De Augmentis, lib. 8, aph. 97.

de là, voyez quelle est la voie droite et bonne, et marchez sur celle-ci. Il faut étudier l'antiquité, mais, pour regarder, et chercher, afin de découvrir le meilleur chemin; lorsqu'on l'a trouvé, il faut hardiment s'avancer. L'antiquité du siècle est la jeunesse du monde; notre temps sera aussi un jour l'antiquité, et le point de départ pour les siècles futurs (1). Car il faut attendre la perfection des sciences plutôt de la succession des fatigues, que de l'habilité de quelqu'un, et de l'intelligence d'une poignée de gens (2).

Nous ne nous arrêterons pas davantage à compiler, ainsi que nous venons de le faire, des passages de Bacon, il nous suffit de dire qu'il en est beaucoup d'autres où il exprime cette pensée d'un avancement fait comme par bonds successifs dans le passé, et qu'il espère devoir, dans l'avenir, prendre un pas régulier et soutenu. Aujourd'hui, il nous est facile de voir une certaine définition du progrès dans les images et les détails qui l'enveloppent; mais il ne devait pas en être ainsi pour ceux qui lisaient ces livres, il y a un siècle ou deux. Aussi, presque tous les hommes qui, sous sa direction, écrivirent des histoires spéciales, notè-

(1) De Augmentis, lib. 1.

(2) Sagesse mystérieuse des anciens. Promethée, Paris, 1641.

rent mais ne reconnurent pas le mouvement d'avancement dont il s'agit. Cependant, plus tard, leurs écrits devaient le rendre évident à des yeux plus habiles. Parmi le petit nombre de ceux qui démontrèrent la réalité des espérances de Bacon, nous citerons le Français Leclerc. Il commença une histoire de la médecine (1), dans laquelle il se proposait de trouver l'origine de cet art, de montrer quels avaient été ses progrès de siècle en siècle, quels changemens il y avait eu dans les systèmes et les méthodes, au fur et mesure des découvertes, etc. Son livre devait, en un mot, présenter les principaux raisonnemens, et les expériences les plus considérables, à l'aide desquels la médecine était arrivée au point actuel. Cet ouvrage, comme ceux du grand homme que nous citions tout à l'heure, tombait au milieu d'une discussion qui durait encore sur la valeur relative des anciens et des modernes. Mais arrivons aux essais d'un homme qu'à bon droit, nous pouvons considérer, comme un enfant, un disciple de Bacon, je veux parler de l'Italien Vico, bien que dans celui-ci il ne soit pas question de progrès.

Suivant Vico (2), le monde social est l'ouvrage des hommes. Il faut rechercher dans l'étude de ses révolutions quels sont les principes immuables

(1) Histoire de la Médecine, Paris, 1696 et 1729.

(2) Principes d'une science nouvelle relative à la nature commune des nations, éd. 1725, 1730 et 1744.

et les faits fondamentaux d'où dépendent ses mouvemens, et son existence. Par là on expliquera comment se forment et comment se maintiennent les sociétés; et l'on possédera une histoire des idées humaines qui pourra servir à jamais de base à la métaphysique. Toutes les institutions sociales, toutes les révolutions tournent enfermées dans trois coutumes, la religion, le mariage, les sépultures. Examinons, en effet, les faits historiques. Les traditions les plus reculées nous racontent trois âges, celui des Dieux, celui des héros et celui des hommes. Voici comment elles s'expliquent.

Dans le premier âge, les plus intelligens, comme les plus forts, parmi les hommes errans dans les forêts, sous l'influence de la terreur que leur inspirent, à la première réflexion, les phénomènes inexpliqués qui les entourent, se cachent dans les cavernes des montagnes, adorent et craignent Dieu. Ils voient dans les accidens et les bruits de cette nature mystérieuse, les gestes et la parole de l'être tout-puissant; ils l'interprêtent et se gouvernent par les auspices. Ils instituent le mariage comme un lien sacré, et fondent ainsi la famille avec ses traditions et ses droits héréditaires sous le gouvernement d'un chef guerrier et prêtre en même temps. Les travaux agricoles commencent, et le mystérieux lien de la sépulture vient lier le sol à la famille. Bientôt les hommes errans, restés

faibles d'intelligence et moindres de force musculaire, viennent demander asyle et protection à ces chefs puissans par les auspices et les armes. Ils deviennent leurs cliens dévoués, et restent impies, sans Dieu et sans pudeur, se laissant guider comme un troupeau par les pasteurs des peuples. C'est là l'âge divin.

Mais après un certain temps de la vie patriarchale, les chefs deviennent des maîtres durs; les cliens plus intelligens s'irritent et menacent. Alors les chefs des familles s'unissent entre eux pour former par leur union un faisceau solide et redoutable autant par les armes que par une plus grande protection divine. Parmi eux, ces chefs se choisissent quelquefois un roi, quelquefois un administrateur temporaire. Tel est l'origine de la cité antique qui commence toujours par une aristocratie ayant la triple alliance des auspices, du mariage et de la sépulture, qui gouverne la plèbe des cliens impies et sans pudeur. Ce temps est l'âge héroïque.

Cet état social porte en lui les germes de sa destruction. Les cliens, les plébéiens tendent à sortir de leur néant; ils réclament une part dans le gouvernement. Rome nous offre un exemple des troubles civils, au milieu desquels l'aristocratie perd sa puissance, et vient partager l'empire avec les enfans de ceux dont elle était la maîtresse. C'est l'âge des hommes qui commence. Enfin, lorsque cesse cette lutte de classes, lorsque

les hommes ne sont plus unis par le besoin de la défense et de la conquête d'un bien commun, ils s'abandonnent aux inspirations de leur égoïsme; les mœurs se détruisent, et la monarchie est acceptée comme un remède à une dépravation qui ne peut plus se gouverner. Ce pouvoir ne peut arrêter le torrent des mauvaises mœurs : il ne reste pas, non plus, toujours national et se corrompt à son tour. Alors la société s'en va en lambeaux. C'est ainsi, dit Vico, que les nations tendent par corruption à se diviser et se détruire elles-mêmes, et que, de leurs débris dispersés dans les solitudes, elles renaissent et se renouvellent semblables au phénix de la fable. L'histoire, suivant cet auteur, nous offre écrite deux mouvemens semblables et successifs; dont l'un fut antérieur à la corruption romaine, et dont l'autre, partant de l'invasion des Barbares, nous offre une nouvelle succession de l'âge divin, dans le gouvernement de l'église, de l'âge héroïque, dans la féodalité, et se trouve arrivé à la monarchie.

Tel est le système de Vico. Les livres de M. Ballanche en offrent une ampliation étendue. On voit que l'auteur, bien qu'il se fût nourri de la lecture de Bacon, mais peut-être parce qu'en même temps il avait étudié Platon avec autant de soin, est complètement anti-progressif. Dans son histoire, il se montre fataliste, c'est-à-dire partisan de la philosophie grecque qui admet une succession seu-

lement circulaire des phénomènes sociaux. Cependant son travail est un essai vigoureux pour découvrir, dans les faits du passé, une loi unitaire explicative. C'est à cause de cela, sans doute, qu'il a sollicité des travaux en Allemagne, et qu'il a été analysé dernièrement en français. D'ailleurs, quelques exemplaires de ses ouvrages furent connus en France (1), et peuvent avoir aidé Boulanger dans ses recherches. C'est en partie à cause de tout cela que nous en avons fait mention ici; car la généralité de son histoire est fausse.

Nous avons cru devoir encore en parler pour montrer que la continuation directe des idées du seizième siècle sur la progressivité de l'espèce humaine, se trouve, dès le dix-huitième, presque uniquement dans les philosophes français, en sorte que c'est dans les écrits de notre langue que les érudits doivent aller rechercher les divers élémens de cette conception. Nous repoussons ainsi toutes les tentatives envieuses qui détourneraient l'attention du point où est la mine qu'il faut fouiller.

Il nous paraît évident, en effet, qu'il existait en France, dans le dix-huitième siècle, une école formée des hommes supérieurs dans toutes les spécialités, et dont la seule croyance, dont nous poursuivons ici l'histoire, formait le lien; école

(1) Voir le Journal de Trévoux, septembre 1726.

sans chef, sans titre distinctif, invisible aux yeux vulgaires, parce qu'elle ne mêlait point sa pensée dans le mouvement qui préparait la révolution. L'idée d'un progrès social continu, sans crainte de rétrogradation, résultat inévitable de l'accumulation des travaux des hommes, se transmettant et s'accroissant de siècle en siècle, en formait la base. L'existence de cette école se manifeste non-seulement dans plusieurs titres et préfaces, dans le système de coordination de plusieurs ouvrages de ce temps; mais nous allons voir, coup sur coup, apparaître deux hommes pour écrire qu'elle est le but de leurs plus sérieuses études. Nous citerons d'abord Boullanger; la manière dont il exprime sa croyance, le système dont il l'enveloppe, son âge enfin nous montrent qu'il est le premier en date. (1)

« La partie la plus utile de l'histoire, dit Boullanger, n'est point la connaissance des usages et des faits; c'est celle qui nous montre l'esprit qui a fait établir ces usages et les causes qui ont amené les évènemens. Nul auteur n'a encore cherché l'histoire du genre humain dans l'esprit des établissemens qu'il a faits dans tous les âges (2). » C'est une étude nouvelle à laquelle il faut procéder; il en résultera une confiance dans l'avenir propre à

(1) Boullanger est mort en 1759.

(2) Antiquité dévoilée.

guérir du désespoir qui nous saisit à l'aspect de la société présente. En effet, le progrès des connaissances, en agissant sur les puissans, et sur la raison publique, continuera de leur apprendre ce qu'il leur importe pour le vrai bien de la société: « c'est à ce seul progrès qui commande d'une façon invisible et victorieuse à tout ce qui pense dans la nature, qu'il est réservé d'être le législateur de tous les hommes, et de porter insensiblement, et sans efforts, des lumières nouvelles dans le monde politique, comme il en est porté tous les jours dans le monde savant (1). »

Partant de ces idées générales, Boullanger propose de fonder, sous le nom d'économie politique, la science de maintenir les hommes en société et de les y rendre heureux. Il propose d'en chercher les moyens dans l'histoire, et voici comment il y procède lui-même : on va voir que la progressivité forme le nœud entier de l'activité dont il essaie de présenter le drame.

Le genre humain a débuté dans la carrière de la civilisation par la théocratie; et une étude attentive du culte primitif montre qu'il est empreint de la terreur due au souvenir de la grande catastrophe physique qui avait dispersé les hommes. Cependant l'état théocratique n'arriva que successivement à un degré élevé de splendeur. Après le

(1) Économie politique.

déluge, il y eut d'abord des familles dont le lien unique était la religion, une religion sombre, mystérieuse, pleine de sacrifices, et de prières. Lorsque les familles se furent multipliées, et que la propriété eut paru, il fallut un chef; ce fut Dieu, Dieu souverain du monde. Il y eut des lois, et, pour magistrats, des prêtres. C'est l'époque que toutes les histoires anciennes désignent sous le nom de Règne des Dieux. Dans cet âge, il y eut dans la société *unité de principe, d'objet, et d'action.* La religion était austère, le culte simple, sans images ni temples; l'agriculture, le travail, l'industrie, la population, l'éducation, étaient soumis à une police simple et sévère; car les lois domestiques étaient les seules lois de la société. Cependant, les temples se construisirent; on y déposa le code des lois, et de leur sein sortirent des oracles par lesquels le sacerdoce disposa des passions et des forces des hommes. Ces établissemens, utiles d'abord, devinrent nuisibles par leur multiplicité. De cité à cité, il s'établit des différences de cultes et de croyances. Bientôt chaque ville crut à ses idoles; elle en fit des fétiches; en sorte que la pluralité des temples engendra la pluralité des religions et des dieux. Les individualités nationales se multiplièrent avec les individualités de culte; et la haine et la guerre divisèrent les nations. On doit considérer le Mosaïsme

comme une *sage réforme* de la théocratie égyptienne.

Le deuxième âge, c'est-à-dire, suivant la fable, le règne des héros ou demi-dieux, commence lorsque les chefs des théocraties ayant cessé de croire, se servent, dans leurs intérêts égoïstes, des lois et de l'organisation religieuse établies ; et que par eux la servitude religieuse se changea en servitude civile. C'est alors que les nations dégoûtées du joug qu'on appuyait sur elles au nom de Dieu, perdant par l'exemple de leurs chefs la crainte religieuse primitive, voulurent des rois pour les gouverner ; ceux-ci furent des dieux terrestres. « Ainsi le premier âge de la théocratie avait rendu la terre idolâtre parce qu'on y traita Dieu comme un homme ; le second la rendit esclave parce qu'on y traita l'homme, héros ou roi, comme un dieu. »

Le troisième âge, celui des hommes, fut celui des républiques. Les excès du despotisme firent retourner les peuples aux autels. Elles reprirent Dieu pour roi ; ainsi Athènes, en chassant ses tyrans, éleva une statue à Jupiter, le prenant désormais pour souverain unique. Mais, de ville à ville, il y eut inimitié, et guerre ; de ville à ville, il y eut un dieu différent ; la terre fut pleine d'idolâtrie, et de tourmentes anarchiques.

La monarchie devait être le terme de tous ces mouvemens ; elle seule représente l'unité sociale ;

elle seule peut constituer unitairement l'éducation et la morale, sans imposer la servitude civile. Aussi la monarchie survint. Le moyen âge nous présente un dernier effort de la théocratie; il tombe enfin devant les progrès de l'esprit humain (1), devant ce fleuve immense qui grossit tous les jours, et que rien, si ce n'est un déluge, ne peut arrêter. On a dit l'Europe sauvage, l'Europe païenne, l'Europe chrétienne, il faudra qu'on dise enfin l'Europe raisonnable. Envisageons l'avenir avec complaisance, et ne doutons pas du bonheur futur des sociétés; le sage sème un grain très long à produire; il n'en a que la peine, les races futures en ont le fruit.

D'après cette esquisse des recherches auxquelles Boullanger consacra sa courte vie, et dans l'intérêt desquelles il étudia la géologie, les langues et les livres de l'Orient, d'après cette exposition de son système historique, on voit qu'il concluait à la monarchie représentative telle qu'elle est faite dans le temps présent. On doit regarder l'ouvrage de l'abbé Saint-Pierre, sur la paix perpétuelle, comme une réalisation de cette théorie. Au reste, les opinions historiques de Boullanger furent discutées fortement et donnèrent lieu à un grand nombre d'investigations et de disputes sur les sociétés primitives. Si ce philosophe ne fut

(1) Économie politique.

pas l'unique promoteur de ces travaux, au moins doit-on croire qu'un grand nombre d'entre eux eurent pour origine la pensée du problème qu'il cherchait lui-même.

Turgot, (1) qui commença par être prieur de Sorbonne et finit par être ministre d'état, qui par conséquent commença sa carrière par la philosophie religieuse, et la finit dans le tourbillon et les détails des affaires, présente l'idée de progrès avec une précision telle, qu'il n'est guère douteux qu'il eût dépassé Condorcet, s'il eût consacré à sa culture le temps qu'il perdit à administrer le pays.

Il débuta en 1750 par un discours en Sorbonne sur les avantages que l'établissement du christianisme a procurés au genre humain. Là, il montrait comment le patriotisme étroit des anciennes républiques, l'esprit de race, l'égoïsme absolu des cités antiques qui engendra la cruauté dans la victoire, l'esclavage du vaincu, et la domination absolue de la force, s'étaient effacés devant le principe de charité et d'égalité proclamé dans les évangiles; comment, enfin, les gouvernemens avaient appris à être humains. Il proclama que le christianisme avait fait avancer le genre humain. Il fut plus précis dans un second discours prononcé, la même année, au même lieu, sur les pro-

(1) OEuvres de Turgot, tom. 2; Paris, 1808.

grès successifs de l'esprit humain. « Les phénomènes de la nature soumis à des lois constantes, disait-il, sont renfermés dans un cercle de révolutions toujours les mêmes. Tout renaît, tout périt, et dans ces générations successives, par lesquelles les végétaux et les animaux se reproduisent, le temps ne fait que ramener à chaque instant l'image de ce qu'il a fait disparaître. La succession des hommes, au contraire, offre, de siècle en siècle, un spectacle toujours varié. Tous les âges sont enchaînés par une suite de causes et d'effets, qui lient l'état présent du monde à tous ceux qui l'ont précédé. Les signes multipliés du langage et de l'écriture, en donnant aux hommes le moyen de s'assurer la possession de leurs idées, et de les communiquer aux autres, ont formé un trésor commun, qu'une génération transmet à l'autre, ainsi qu'un héritage, toujours augmenté des découvertes de chaque siècle; et le genre humain, considéré depuis son origine, paraît, aux yeux d'un philosophe, un tout immense, qui lui-même a, comme chaque individu, son enfance et ses progrès.

La marche des hommes est partout la même, mais d'une vitesse inégale, en sorte qu'aujourd'hui même, la surface du globe nous présente en quelque sorte sous un seul coup d'œil, les monumens, les vestiges de tous les pas de l'esprit humain, l'image de tous les degrés par lesquels il a passé,

l'histoire de tous les âges. Ce mouvement ne s'aperçoit jamais plus que dans les révolutions qui changent les nations; ainsi que les tempêtes qui ont agité les flots de la mer, les maux inséparables des révolutions disparaissent : le bien reste, et l'humanité se perfectionne.

Sans doute, bien des erreurs, bien des superstitions et des égaremens monstrueux ont marqué les premiers pas de l'humanité. Mais, dans cette progression lente d'opinions, et d'erreurs qui se chassent les unes les autres, il semble voir ces premières feuilles, ces enveloppes que la nature a données à la tige naissante des plantes, sortir avant elles de la terre, se flétrir successivement à la naissance d'autres enveloppes, jusqu'à ce qu'enfin cette tige paraisse et se couronne de fleurs et de fruits, image tardive de la vérité. »

Turgot cherche la preuve de ces idées générales, dans une exposition historique, dont il suffira ici d'extraire la réflexion qui marque le plus combien ce philosophe était étranger aux préjugés du dix-huitième siècle. Au sein de la prétendue barbarie du moyen âge, dit-il, il s'est fait de vrais, d'immenses progrès. C'est sous cette terre si rude en apparence que se sont développées les racines de la riche moisson que les derniers siècles ont recueillie et dont nous jouissons.

Dans un plan d'histoire universelle, écrit de premier jet, et que Turgot voulait faire en oppo-

sition à celle de Bossuet, il devient plus précis encore que dans les discours que nous venons de faire connaître. Quelques parties de ce travail ont même, ainsi que nous allons le voir, évidemment servi presque textuellement à Saint-Simon et à Auguste Comte, dont nous allons parler tout-à-l'heure.

Il établit d'abord que l'histoire embrasse la considération des progrès successifs du genre humain, et le détail des causes qui y ont contribué; il débute par un discours sur le progrès du gouvernement et de la morale, où nous recueillons les généralités suivantes :

Il cherche des exemples de l'état des associations primitives, dans les peuplades sauvages actuellement existantes. Les peuples ont été successivement chasseurs, puis pasteurs, puis enfin, agriculteurs. La supériorité de courage, de raison, et de force créa les chefs. La guerre engendra l'esclavage.

L'oisiveté de certaines classes favorisa les progrès de l'esprit. — L'inégalité de forces physiques engendra l'esclavage et la prostitution des femmes; mais au milieu de tous les maux, de toutes les mauvaises passions, et même à leur aide, les sociétés s'avancèrent, guidées par la providence, vers un état meilleur. Lorsque j'examine l'histoire générale des peuples, et leurs mouvemens, « je crois voir, dit-il, une armée immense dont un vaste génie

dirige tous les mouvemens. A la vue des signaux militaires, au bruit tumultueux des trompettes et des tambours, les escadrons entiers s'ébranlent, les chevaux même sont remplis d'un feu qui n'a aucun but; chaque partie fait sa route à travers les obstacles sans connaître ce qui peut en résulter. Le chef seul voit l'effet de tant de marches combinées; le chef seul, Dieu, sait le but.» Cette image représente exactement l'effet produit sur le lecteur par la peinture historique que Turgot ébauche dans son premier discours.

Dans son second discours, il cherche à déterminer les progrès de l'esprit humain, ou, en d'autres termes, des théories des sciences, et des beaux-arts. Voici ce que nous y remarquons particulièrement. Nous changeons seulement l'ordre dans lequel les idées sont présentées.

1. Toutes les fois qu'il s'agit de trouver la cause d'un effet, ce n'est que par voie d'hypothèse qu'on peut y parvenir. On ne peut vérifier une hypothèse, qu'en dévoloppant ses conséquences, et en les comparant aux faits. Si tous les faits qu'on produit, en conséquence de l'hypothèse, se retrouvent dans la nature, précisément tels que l'hypothèse doit les faire attendre, cette conformité qui ne peut être l'effet du hazard, en devient la vérification, de la même manière qu'on reconnaît le cachet qui a formé une empreinte en voyant que tous les traits de celle-ci s'insèrent dans ceux du cachet.

« Avant de connaître la liaison des effets physiques entre eux, il n'y eut rien de plus naturel que de supposer qu'ils étaient produits par des êtres intelligens, invisibles, et semblables à nous; car à quoi auraient-ils ressemblé? Tout ce qui arrivait sans que les hommes y eussent part, eut son Dieu, auquel la crainte et l'espérance fit bientôt rendre un culte, et ce culte fut encore imaginé d'après les égards qu'on pouvait avoir pour les hommes puissans. » C'est l'époque qu'Auguste Comte (1) appelle époque de la méthode théologique.

« Quand les philosophes eurent reconnu l'absurdité de ces fables, ils imaginèrent d'expliquer les causes des phénomènes par des expressions abstraites, comme *essences*, et *facultés*; expressions qui cependant n'expliquaient rien, et dont on raisonnait comme si elles eussent été des *êtres*; l'on multiplia les facultés pour rendre raison de chaque effet ». C'est l'époque qu'Auguste Comte appela celle de la méthode métaphysique, nom que Turgot lui donne aussi dans un autre endroit de son ouvrage.

« Ce ne fut que bien tard, en observant l'action mécanique que les corps ont les uns sur les autres, qu'on tira de cette mécanique d'autres hypothèses

(1) Cours de politique positive; Catéchisme des industriels, deuxième cahier.

que les mathématiques purent développer, et l'expérience vérifier ». C'est là ce qu'Auguste Comte nomme méthode positive. Il nous paraît évident que ces phrases de Turgot contiennent l'idée que l'élève de Saint-Simon a développée : Seulement il l'a transportée à la science politique comme à toute autre, offrant les mathématiques comme méthode générale de raisonnement. Turgot encore avait indiqué cet usage ; car dans ce même discours, il classe l'histoire parmi les sciences physiques. Voici maintenant comment il décrit la révolution scientifique par laquelle on sortit de l'époque métaphysique pour entrer dans celle des théories mécaniques.

2. « *Bacon* fut le premier qui sentit la nécessité de ramener à l'examen de l'origine des idées prétendues abstraites. A sa suite, *Galilée* et *Képler* jettent par leurs observations les vrais fondemens de la philosophie. Mais ce fut DESCARTES qui, plus hardi, médita et fit la révolution. *Locke* marcha dans sa direction à l'analyse des sensations et la poussa beaucoup plus loin que lui, *Berkeley* et *Condillac* l'ont suivie. Ils sont tous des enfans de Descartes.

« *Descartes* a envisagé la nature comme un homme qui, plongeant sur elle d'un vaste coup-d'œil, l'embrasse tout entière et en fait, pour ainsi dire, le plan à vol d'oiseau.

« *Newton* l'a examinée plus en détail. Il a décrit le pays que l'autre avait découvert.

« On a pris à tâche d'immoler la réputation de Descartes à celle de Newton. On a imité ces Romains, qui, lorsqu'un empereur succédait à un autre, ne faisaient qu'abattre la tête du premier et y substituer celle du second. Mais dans le temple de la gloire il y a de la place pour tous les grands hommes. Entre ces deux puissans génies est arrivé ce qui arrive toujours dans tous les genres. Un grand homme ouvre de nouvelles routes à l'esprit humain : pendant un certain temps tous les hommes ne sont encore que ses élèves; peu à peu cependant ils applanissent les routes qu'il a tracées; ils réunissent toutes les parties de ses découvertes, ils rassemblent et inventorient leurs richesses et leurs forces, jusqu'à ce qu'un nouveau grand homme s'élève, qui s'élance du point où son prédécesseur avait conduit le genre humain, aussi haut que ce prédécesseur l'avait fait, de celui où il était parti. »

Dans cette énumération des idées générales de Turgot, nous ne devons pas oublier ce qu'il dit des beaux-arts. Il les considère comme progressifs, et contrairement à l'opinion de son temps, il n'hésite pas à considérer les modernes, et le moyen âge surtout, comme supérieurs aux Grecs sous ce rapport. Mais, si dans tout ce que dit ce philosophe, on trouve une confiance absolue dans l'avenir,

on n'y voit rien, non plus, de net sur l'institution de moyens de le prévoir, d'après l'étude des faits passés. Il n'en est pas de même de Condorcet. L'œuvre de celui-ci est dans toutes les mains ; cependant elle est tellement importante sous ce rapport, que nous demanderons au lecteur la permission de lui en faire passer ici sous les yeux les parties les plus saillantes. N'oublions pas d'ailleurs dans quelle position était Condorcet lorsqu'il consigna sur le papier ses plus chères pensées. Pressé par la persécution, et poursuivi par l'échafaud, il ne put qu'ébaucher quelques parties de son projet monumental ; il ne put qu'en démontrer, en quelque sorte, la possibilité par un essai.

1. « Le progrès, dit-il, est soumis aux mêmes lois générales qui s'observent dans le développement individuel de nos facultés, puisqu'il est le résultat du développement, considéré en même temps dans un grand nombre d'individus réunis en société. Mais le résultat que chaque instant présente, dépend de celui qu'offraient les instans précédens, et influe sur celui des temps qui doivent suivre. »

2. « S'il existe, ajoute-t-il plus bas, une science de prévoir les progrès de l'espèce humaine, de les diriger, de les accélérer, l'histoire de ceux qu'elle a faits doit en être la base première (1). »

(1) Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain.

3. « Si l'homme peut prédire avec une assurance presque entière les phénomènes dont il connaît les lois; si lors même qu'elles lui sont inconnues, il peut, d'après l'expérience du passé, prévoir, avec une grande probabilité, les événemens de l'avenir; pourquoi regarderait-on comme une entreprise chimérique, celle de tracer le tableau des destinées futures de l'espèce humaine, d'après les résultats de son histoire? Le seul fondement de croyance dans les sciences naturelles, est cette idée que les lois générales, connues ou ignorées, qui règlent les phénomènes de l'univers, sont nécessaires et constantes; et par quelle raison ce principe serait-il moins vrai pour le développement des facultés intellectuelles et morales de l'homme que pour les autres opérations de la nature! (1) »

4. « Nos espérances sur l'état à venir de l'espèce humaine peuvent se réduire à ces trois points importans : La destruction de l'inégalité entre les nations, les progrès de l'égalité dans un même peuple, enfin le perfectionnement réel de l'homme. » En d'autres termes : 1° « Y a-t-il sur le globe des contrées dont la nature ait condamné les habitans à ne jamais jouir de la liberté, à ne jamais exercer leur raison? 2° La différence de lumières, de moyens ou de richesses, observée jusqu'à présent

(1) Loc. cit. 10e époque des progrès futurs de l'esprit humain.

chez tous les peuples civilisés, entre les différentes classes qui composent chacun d'eux; cette inégalité, que les premiers progrès de la société ont augmentée, et pour ainsi dire produite, tient-elle à la civilisation même, ou plutôt aux imperfections de l'*art social?* Doit-elle continuellement s'affaiblir pour faire place à cette égalité de fait, dernier but de l'art social, qui diminuant même les effets de la différence naturelle des facultés, ne laisse plus subsister qu'une *inégalité utile à l'intérêt de tous*, parce qu'elle favorisera les progrès de la *civilisation, de l'instruction*, *et de l'industrie*, sans entraîner ni dépendance, ni humiliation, ni appauvrissement? En un mot, les hommes approcheront-ils de cet état, où tous pourront, par le développement de leurs facultés, obtenir des moyens sûrs de pourvoir à leurs besoins? 3° Enfin l'espèce humaine doit-elle s'améliorer, soit par de nouvelles découvertes dans les sciences, et dans les arts, et, par une conséquence nécessaire, dans les moyens de bien-être particulier, et de prospérité commune; soit par des progrès dans les principes de conduite, et dans la morale pratique; soit enfin par le perfectionnement réel des facultés *intellectuelles, morales et physiques*, qui peut être également la suite ou de celui des instrumens qui augmentent l'intensité, et dirigent l'emploi de ces facultés, ou même de celui de l'organisation naturelle de l'homme.

5° L'histoire, ajoute Condorcet, répond affirmativement à ces trois questions : ainsi les différences entre les hommes ont trois causes principales : « l'inégalité des richesses ; *l'inégalité d'état entre celui dont les moyens de subsistance, assurés pour lui-même, se transmettent à sa famille, et celui pour qui ces moyens sont dépendans de la durée de sa vie, ou plutôt de la partie de sa vie où il est capable de travail ;* enfin l'inégalité d'instruction. » Or, ces trois espèces d'inégalités diminuent continuellement. Il est aisé de prouver que les fortunes *tendent* naturellement à l'égalité, si les lois civiles n'établissent pas des moyens factices de les perpétuer, et de les réunir dans les mêmes familles. *Aujourd'hui, les hommes sont divisés en deux classes, celle qui vit en sécurité du revenu d'une terre ou d'un capital, et celle qui est la plus nombreuse et la plus active, qui vit de son travail dans la dépendance, et la misère.* Pour que cet état ne soit plus, il suffit que le crédit cesse d'être un privilége attaché aux grandes fortunes ; les tontines sur la vie paraissent un puissant moyen d'effacer l'inégalité qui pèse sur les hommes à leur naissance, etc.

« 6° Dans l'avenir, l'inégalité naturelle de capacité servira au lieu de nuire. »

7° « Parmi les progrès de l'esprit humain les plus importans pour le bonheur général, nous devons compter l'entière destruction des préjugés

qui ont établi entre les deux sexes une inégalité de droits funeste à celui même qu'elle favorise, etc. »

Nous serions trop longs si nous voulions exposer les idées saillantes, et justes, jetées à profusion, bien qu'en désordre, dans l'ouvrage de Condorcet. Il suffisait de faire connaître les germes principaux qui sont passés et se sont développés dans la pensée de Saint-Simon : tel que l'idée d'une science destinée à prévoir les progrès futurs de la société, et fondée sur l'analogie des facultés individuelles et sociales; tel que les principes de la division des forces humaines et intellectuelles, morales, et physiques, dont l'étude historique est présentée isolément; tel que l'observation des tendances qui se marquent dans l'histoire, et qui indiquent l'avenir probable des institutions, et des faits où elles se manifestent; tel que la division des résultats des travaux sur le développement de l'humanité, en deux branches, savoir : la science du développement lui-même, et l'art social; tel enfin que la division des sociétés actuelles en propriétaires oisifs par héritages, et en travailleurs pauvres.

En même temps que ce grand philosophe cherchait à tirer de l'idée progrès les bases d'une science nouvelle, et d'une politique positive, la certitude d'un avancement sans interruption dans le passé, et sans arrêt possible dans l'avenir, se

confirmait par la production d'une multitude de travaux, et de discussions historiques spéciales, à tel point que nul homme au courant des œuvres importantes du temps ne pouvait conserver le moindre doute à cet égard. Parmi ces écrits, nous citerons l'histoire des mathématiques de Montuclat; nous ne croyons pas qu'il y ait d'esprit assez rebelle pour résister à cette lecture. Là, on trouve l'exposition du mouvement de l'esprit humain dans des questions d'une netteté, et d'une rigueur qu'on ne peut récuser; et l'on voit l'humanité procéder à la découverte successive des vérités, avec une régularité, et dans une suite parfaite, s'élevant, par degrés, exactement suivant l'ordre que les maîtres ont choisi comme le meilleur pour l'enseignement des sciences mathématiques dans leurs écoles.

Vinrent enfin les Jacobins. Il est incontestable, en effet, pour tous ceux qui ont étudié la vie des principaux d'entre eux, qui ont suivi la conduite des élèves qu'ils ont laissés, qu'il y avait là une haute pensée pratique, déduite de la philosophie dont nous venons d'exposer les généralités.

Nous terminerons la série des philosophes français, qui par Saint-Simon s'est continuée jusqu'à nous, en donnant l'analyse d'un traité de Kant qui fut publié en allemand en 1784, et dans notre langue en 1801 (1), et qui, par conséquent, doit

(1) Conservateur, recueil de morceaux inédits par François de Neufchateau, Paris, an VIII, tom., 2, p. 57.

être compté dans la somme des travaux qui ont servi de guide à l'esprit français moderne.

Kant avait pour point de départ la pensée que l'ensemble de l'univers était organisé dans un but, en sorte que toute partie, bien que soumise à une loi et à une destinée propres, était un moyen de la tendance universelle. L'homme était partie de cet immense système d'agens, et concourait harmoniquement avec eux, et en conséquence l'homme avait sa loi, son but particulier; examiné individuellement, l'homme avait reçu et possédait dans son ame un idéal de la perfection morale, qu'il pouvait et qu'il devait réaliser; ainsi bon par essence, il était cependant pourvu d'appétits et d'instincts physiques qui l'entrainaient au mal; la nécessité de triompher de ce mal, et d'établir invariablemnt le bien, le poussait à la conception d'une société civile et morale, uniquement fondée sur les lois de la vertu, dont Dieu même serait le législateur, et le chef suprême. Kant, partant de ces principes, en déduisit les propositions suivantes:

1. « Toutes les dispositions naturelles d'une créature sont telles, qu'elles doivent enfin se développer entièrement, et d'après un but. »

2. « Toutes les dispositions naturelles de l'homme, et qui sont fondées sur l'usage de sa raison, doivent se développer entièrement, non point à la vérité dans l'individu, mais bien dans l'espèce entière. »

3. « La nature a voulu que tout ce qui dans l'homme serait par-delà l'ordre mécanique de son existence animale, il le tirât tout entier de son propre fond; et qu'il ne pût prendre part à tout autre bonheur, ou à toute autre perfection qu'au bonheur ou à la perfection qu'il se serait procurés lui-même, dégagé de tout instinct, et par sa propre raison. . . . .

Ici se présente un étrange phénomène. Les plus anciennes générations semblent ne s'être péniblement agitées qu'en faveur de celles qui les ont suivies, et ne s'être soumises à tant de travaux et de fatigues, que pour préparer à celles-ci un nouvel échafaud, d'où elles pussent élever, toujours plus haut, l'édifice dont la nature a tracé le plan; de telle sorte que les plus reculées jouissent enfin du bonheur d'habiter cet édifice, auquel une si longue suite de leurs prédécesseurs auront constamment travaillé sans savoir ce qu'ils faisaient, et sans qu'ils pussent prendre part à la félicité qu'ils préparaient pour d'autres. Quelque difficile que ceci soit à concevoir, la nécessité s'en fait évidemment sentir dès qu'on admet ce simple exposé: une espèce d'animaux est douée de raison, et, comme classe d'êtres raisonnables, elle doit enfin parvenir au développement complet de ses dispositions naturelles. Mais elle est composée d'individus qui tous passent, et périssent : l'espèce seule demeure; seule elle est immortelle. »

4. « Le moyen dont se sert la nature pour opérer le développement des dispositions de l'espèce, c'est *l'antagonisme* des hommes dans la société, comme pouvant y devenir enfin la source d'un ordre légitime » (1).

5. « Le plus important des problèmes pour les hommes, à la solution desquels la nature le contraint, c'est d'atteindre à l'établissement d'une société civile générale qui maintienne le droit ou la liberté de chacun. »

6. « On peut considérer l'histoire de l'espèce humaine en grand, comme l'exécution d'un plan caché de la nature, laquelle tend à établir une parfaite constitution intérieure ; et, pour y parvenir, une pareille constitution extérieure des états, comme le seul ordre de choses où puissent se développer entièrement les dispositions qu'elle a placées dans l'espèce humaine. »

7. « L'essai philosophique d'une histoire universelle d'après un plan de la nature, qui tendrait à établir parmi les hommes une parfaite société civile, doit être regardé non-seulement comme praticable, mais encore comme devant concourir à l'exécution de ce plan. »

Kant, on le voit d'après cet exposé de généralités sur l'histoire, bien qu'à l'aide d'une lecture

(1) Par le mot antagonisme, l'on entend la lutte du bien contre le mal.

attentive, et dans les commentaires dont il les a accompagnées, et que nous ne pouvons citer ici, on y trouve une portée très étendue, Kant est bien au-dessous de Turgot, et surtout de Condorcet. Cependant il nous paraît à peu près certain que son écrit a été connu de Saint-Simon; c'est ce qu'on peut supposer d'après quelques expressions que ce philosophe a employées. Il est d'ailleurs tellement ignoré en ce moment, en France, que nous-mêmes, intéressés, ainsi que nous le sommes, à toutes les espèces de publications de ce genre, il y a à peine trois ans que nous avons appris qu'il existait, et que nous avons pu y jeter les yeux.

Nous venons de fermer le compte du dix-huitième siècle, et de présenter les principaux chiffres du trésor de savoir et de bienfaits, dont Saint-Simon se fit le dépositaire, et qu'il sut grossir et faire fructifier. Maintenant que nous connaissons le secret de cette fortune que nous cherchons nous mêmes à accroître, si nous essayons d'apprécier, parmi ses auteurs, quel fut le rôle de Saint-Simon, nous verrons qu'il la fit ce qu'elle est, en y introduisant l'idée de la charité chrétienne. Ce fut un sentiment d'amour, et de pitié, qui le poussa à collecter cet héritage des siècles à venir; ce fut ce même sentiment qui le fertilisa, en y jetant ces mots: Amélioration du sort de la classe la plus pauvre. Nous allons offrir un tableau général des idées de ce grand philosophe. Nous les jetterons

en bloc sans nous occuper de distinguer les découvertes qui lui appartiennent, de celles qu'il a empruntées à ses prédécesseurs. L'examen auquel nous venons de nous livrer nous dispense de ce travail. Saint-Simon a dit:

« Le but le plus général de la politique est l'amélioration de la condition sociale, c'est-à-dire de l'état moral, intellectuel, et physique de la classe la plus pauvre.

Celui qui ne sympathise pas avec le grand nombre, est indigne du pouvoir; est incapable d'un rôle politique.

Aujourd'hui, le plus grand nombre des hommes souffre: car la révolution après avoir beaucoup détruit, n'a rien édifié. Le peuple veut aimer, il ne peut que haïr. Il veut croire, il faut qu'il doute. Il veut vivre de travail, il faut qu'il meure d'oisiveté.

Hâtons nous donc de nous mettre à l'œuvre pour la réorganisation de la société européenne. Bien des essais ont été déjà tentés dans ce sens, mais tous ont été rejettés, parce que les uns n'étaient que des répétitions d'un passé dont les hommes ne veulent plus, et les autres étaient basés sur des principes ou des abstractions métaphysiques; sur des conventions sans existence réelle.

C'est aux savans qu'il faut confier l'élaboration de l'œuvre de réorganisation, afin qu'ils n'y fassent entrer que des élémens positifs.

Le passé ne nous laisse qu'un seul exemple bon à suivre, c'est la division du pouvoir, en spirituel, et en temporel; division au-delà de laqnelle il n'y a pas de perfectionnement possible.

Les savans doivent adopter cette idée que le dix-huitième siècle a léguée à l'avenir: c'est que l'humanité est progressive.

Ils doivent encore adopter cette autre idée; c'est que tout est lié, en sorte qu'une même loi gouverne l'univers, les nations, et les hommes.

Ils doivent enfin renoncer à l'emploi exclusif de la méthode dont ils se servent aujourd'hui. L'analyse n'est qu'une moitié de l'instrument intellectuel; l'autre moitié est la synthèse: en effet, le perfectionnement s'opère par un passage continuel, et successif, du procédé à priori, au mode à postériori.

Les savans construiront une science de l'humanité, une *physiologie sociale*, dont les premiers principes seront que l'espèce humaine est un être collectif, qui se développe dans la succession des générations, suivant une loi que l'on peut vérifier par l'observation.

Alors, ils pourront reconnaître quels sont les agens constans du progrès, et savoir par là quels sont les élémens positifs d'une réorganisation sociale véritable. Ils verront que la cause du progrès c'est le travail; et qu'il y a trois espèces de tra-

vaux également indispensables : ceux des artistes, ceux des savans, et ceux des industriels.

Alors, ils pourront prévoir l'avenir politique des hommes, et y guider les peuples.

Alors, ils verront que nous sommes dans une époque critique analogue à celle où vivait Socrate; et que nous marchons vers une époque de réorganisation.

Le plus grand service qu'un homme puisse rendre aux autres, la plus belle gloire, le plus grand mérite qu'il puisse acquérir devant Dieu, et ses semblables, c'est de hâter cette époque.

Pour juger de ce qui est à faire dans ce but, il faut se placer dans l'avenir, et, considérant de là l'espace qui le sépare du temps où nous vivons, reconnaître par quels efforts successifs il peut être franchi.

Aux yeux de l'avenir, ce qui caractérisera le passé, c'est qu'il fut un temps de guerre, et de conquête; c'est que sa civilisation avait pour principe l'exploitation de l'homme par l'homme;

En sorte que le plus grand nombre des hommes fut successivement esclave, serf, et salarié;

En sorte que la douce et pacifique influence des femmes y fut toujours méconnue; les plus heureuses étaient esclaves de leur mari; et le grand nombre des instrumens de plaisir, et des prostituées;

En sorte que le *moyen âge* paraîtra bien nommé; il

présente la lutte entre deux sociétés; l'une pacifique tendant à s'établir, et à laquelle l'avenir succéde; l'autre militaire, allant s'affaiblissant, et qui est destinée à mourir.

Les révolutions passées ont été longues, cruelles, et accompagnées de nombreuses destructions; car on n'avait su les prévoir. Il n'en sera pas ainsi de celle que j'annonce; elle pourra être pacifique, parce qu'elle aura été prévue dans toutes ses parties.

La doctrine d'avenir que j'annonce, sera l'état définitif de l'humanité; car elle constituera la société pour le progrès, et sur le travail, l'élément positif de tout perfectionnement; et il n'y aura plus d'autres divisions parmi les hommes, que celles établies par la différence des aptitudes, et des services.

Tout ce que je dis est contenu dans la belle parole de Jésus-Christ: *tous les hommes sont frères*. Je fais ici, comme chrétien, une simple œuvre de théologien; comme philosophe, un travail à la Socrate. Dieu a parlé, une seule fois, par la bouche de son fils; et, dans un seul mot, il a mis tout ce que l'humanité avait à faire à jamais. »

Telles sont les idées générales que Saint-Simon a développées dans un grand nombre d'ouvrages; mais il les a revêtus tous d'un caractère extrêmement remarquable. Dans aucun d'eux, il n'essaie, ni n'annonce la prétention de construire lui-même

la science qu'il appelle de tous ses vœux; il demande à d'autres de la faire; il s'offre pour ouvrier à tel maître qui voudra se servir de lui dans ce but. C'est seulement de la politique actuelle dont il s'occupa directement; il écrivit pour en changer la direction; il attaqua les oisifs, releva les travailleurs; proposa des moyens pour améliorer le sort de ces derniers. Cependant il avait complétement conscience du rôle qu'il accomplissait; une seule fois, il douta de l'œuvre à laquelle il avait attaché sa vie, et voulut se tuer. Ainsi Saint-Simon était un homme aimant, auquel sa sympathie pour les maux présens donnait de l'audace, un homme modeste, car il doutait de lui au point de n'oser essayer le grand travail de la science de l'histoire; au point d'avoir cru un jour plus aux moqueries des sots, aux sarcasmes des ignorans, qu'à sa propre raison, et de désespérer; Saint Simon est mort chrétien.

Il a lutté et souffert toute sa vie. Il s'est vu quelquefois dépouiller; il a vu des hommes qui n'avaient de mérite que celui de lui avoir dérobé une idée, acquérir une fortune littéraire, pendant que lui restait chargé de ridicule. Cependant, un mal auquel il ne devait pas s'attendre, c'est à celui qui serait fait à son nom. Mais cela est encore des choses qui passent, et nous ne devons pas nous en occuper ici.

Nous nous sommes lentement, et pesamment

traînés sur l'exposition des travaux du dix-huitième siècle; mais nous avions un motif. Il nous importait de convaincre les esprits rebelles, qu'il y a, ici, quelque chose; il nous fallait essayer d'ouvrir l'oreille de ceux que la paresse, la grandeur, les jouissances rendent sourds : pour le bien de nos semblables, ce sont les hommes du pouvoir qu'il nous faut surtout faire écouter; il faut que nous nous fassions entendre de tous ceux qui gouvernent, et se flattent encore de trouver le monde humain immobile, ou qui, se croyant plus puissans que lui, le veulent tenir posé comme une statue de pierre sur un piédestal. Nous ne pouvions trop faire pour attirer l'attention des hommes qui, nous jugeant d'après notre misère, et notre faiblesse personnelle, ont pris jusqu'à nos efforts en dédain. S'ils veulent nous accorder la parcelle d'oisiveté, ou le coup-d'œil qu'ils donnent quelquefois à des jeux scientifiques, nous espérons que l'ombre du géant que nous essayons de décrire leur apparaîtra enfin et les frappera assez pour qu'ils comprennent la voix qui répète à leurs oreilles, la menace de Moïse: si vous ne croyez, vous serez punis dans vos enfans.



## CHAPITRE IV.

L'idée de progrès n'est que vague et imparfaitement assimilable aux faits, et, ce qu'il y a de profond et de réel dans cette conception, reste inaperçu, si elle n'est fortifiée et consolidée par son union avec une autre pensée non moins importante et tout-à-fait religieuse, celle de la dépendance des parties d'un ensemble de mouvemens harmoniques. S'il n'en est ainsi, l'histoire ne nous offre plus qu'un enseignement imparfait; les faits nous apparaissent sans justification, dépourvus de leur signification la plus importante, tels qu'ils se montraient aux philosophes du dernier siècle; le mal n'est que mal; son but reste ignoré : le passé ne nous présente plus qu'une lutte entre des efforts progressifs, et des volontés méchantes et rétrogrades; le secret de cette lutte, et ses bienfaits nous échappent. Élevons nous donc à la conception de la liaison des faits, et de l'harmonie universelle

dont notre monde, l'humanité, les nations ne sont que des parties.

Nous examinerons cette question sous deux points de vue, 1° celui des hommes, et 2° celui de l'univers.

I. Toutes les parties de l'humanité tiennent les unes aux autres, et pas un mouvement ne peut s'opérer dans une d'elles, sans que la masse entière ne soit ébranlée; pas un son s'élever, qu'il ne se propage. Ainsi une révolution ne peut s'accomplir dans une nation, sans qu'elle ne retentisse à côté d'elle; bien plus, ce changement ne peut avoir force pour vivre et s'achever, si autour on n'y est préparé. — Une nation ne peut recevoir une croyance, si elle n'est incrédule et déjà infidèle à la foi de ses pères. — Un peuple n'en peut conquérir un autre, si ce dernier n'est disposé à la conquête; autrement, celui-ci pourra être exterminé, mais non soumis.

Pour avoir une idée complète de cette liaison des parties à l'ensemble, de cette dépendance qui fait de la multiplicité des individualités humaines, un être collectif, il faut examiner ce qui se passe dans les limites de la vie particulière d'une nation, et appliquer les résultats de l'observation à l'humanité, pour juger du grand par le petit. Dans une nation, le mouvement de chaque classe se montre clairement subordonné à celui du tout, et réciproquement. On voit très bien qu'il ne suffit

pas que les guides veuillent, il faut encore qu'ils puissent, et, pour cela, il faut qu'ils fassent vouloir à tous; aussi le mouvement politique, intérieur de cette société, peut être défini; le travail par lequel se rapprochent, et se confondent enfin les hommes les plus avancés, et ceux qui le sont le moins, les hommes les plus heureux, et ceux qui souffrent le plus. Prenez en effet l'histoire d'une de ces nations de l'antiquité dont nous connaissons la fin; voyez la, à son origine, et voyez la, lorsqu'elle meurt; vous appercevrez d'abord des classes extrêmement distinctes; il en est une qui gouverne, et qui est, sous tous les rapports, à une distance énorme de celles qui sont gouvernées; mais, allez au bout : là, vous ne trouvez plus de classes, et vous reconnaîtrez, que le nombre des hommes avancés, forme la masse de la société, au lieu d'y être en minorité comme dans les premiers temps; tout est alors à peu près de niveau. On comprendra, sans que nous nous y arrêtions, combien il faut de transformations diverses avant qu'un changement aussi fondamental s'accomplisse, et combien de temps leur est nécessaire; car chaque modification de détail est à elle seule une grande révolution dans le temps où elle naît, bien qu'elle ne soit qu'un passage à un changement plus considérable encore (1).

(1) Voyez l'Histoire de la république romaine.

C'est ainsi que chaque pas de l'humanité entière est soumis à des conditions de nombre, de voisinage, de parties en un mot. Car le rôle, que dans une société particulière joue chaque classe de citoyens; dans l'humanité, ce sont les nations qui l'accomplissent: ensorte que le progrès de l'espèce, indépendamment des conditions qui lui sont propres, se complique encore de celles nécessaires au développement de chaque peuple particulier.

Des philosophes frappés du mélange de langages, d'opinions, de croyances, qui apparaît à certaines époques de l'histoire, voyant chaque société différente apporter son tribut dans cette somme de variétés humaines, et remarquant, en outre, que chacune d'elles venait d'un climat différent; ces philosophes, au lieu de voir dans ce phénomène de fusion, seulement l'effet des nécessités dont nous venons de parler, ont cru que le progrès de l'humanité n'était autre chose que cette sorte de syncrétisme; ils ont cru que le perfectionnement de notre espèce n'était que la formation du total des inspirations propres aux divers climats. Cette opinion est, sans aucun doute, absolument fausse; nous la citons cependant : car elle nous dispense de nous arrêter longuement sur la démonstration d'une unité dans l'humanité; cette erreur, quelle que réelle qu'elle soit, semble avoir été destinée à la prouver par ses livres.

Il n'est pas douteux, il est même certain en fait,

que le concours de plusieurs nations vers un même but, hâte le progrès. Il en est là comme dans toute œuvre humaine, à laquelle la division du travail est appliquée; la marche est plus rapide, plus sûre, et plus facile. Une nation isolée, réduite à ses propres forces, se traînerait sur la voie du perfectionnement, et avec plus de peine. Sans doute, elle n'en avancerait pas moins, mais gravissant lentement les degrés, que plusieurs, en réunissant leurs forces, franchissent en courant. La suite de cet ouvrage offrira plusieurs exemples de ce fait, qu'il serait d'ailleurs irrationel de rejetter, comme on le verra plus tard.

Lorsqu'on examine la position de l'humanité vis-à-vis de l'ensemble phénoménal dans lequel elle existe, on arrive facilement à concevoir qu'elle est fonction de l'univers, dans la rigueur mathématique de ce mot. Cette vérité est évidente, sous quelque face qu'on l'examine. Ainsi, lorsque l'on consulte les faits, on trouve les conditions auxquelles elle subsiste, et qui sont telles que l'existence sentimentale, rationnelle ou industrielle de l'homme n'y admet pas le moindre changement. D'un autre côté, on aperçoit la nécessité de notre intervention, et l'on voit comment notre présence dans ce monde est la cause de modifications qui sont aussi une condition finale de l'état phénoménal actuel. Enfin, consulte-t-on le raisonnement? alors on ne peut concevoir comment une partie pourrait

être contradictoire à l'ensemble ; comment surtout une fraction minime, ainsi que nous, vis-à-vis du monde, pourrait être en opposition avec ses masses puissantes ; et, par l'impossibilité d'admettre une idée aussi absurde, on est forcé de croire que l'espèce entre comme fonction dans l'ensemble des fonctions ordonnées qui forment l'univers, et que ses actes, ses progrès, sont un point de la durée de l'immense harmonie. Alors on arrive même à comprendre que les très grandes révolutions de l'humanité correspondent à de petites révolutions du système planétaire.

Ce que nous avançons ici, bien qu'incontestable, ne peut manquer de soulever des répugnances. Cependant nous ne faisons qu'exprimer, en une forme abrégée, ce que de purs savans, dont quelques-uns sont placés au premier rang, ont exprimé plus longuement. Les astrologues du moyen-âge basaient leurs investigations sur les destinées humaines, sur un raisonnement de ce genre ; mais ils eurent le tort, d'abord, de chercher dans des mouvemens des astres, l'avenir des individus ; en outre ils cherchaient mal ; car, en général, un tel genre d'études ne peut être fructueux, parce que les grandes révolutions sociales sont rares, et parce que les faits de cet ordre sont trop peu nombreux pour donner lieu à la formation d'une série. Enfin, nous possédons un meilleur moyen de prévoir l'avenir, c'est la science sociale elle-même. Il ne

faut prendre nos paroles que pour la valeur que nous leur avons donnée nous-mêmes ; et quant à ce que nous avons ajouté sur la correspondance des grandes révolutions de l'humanité avec des phénomènes remarquables dans le système planétaire, il ne faut y voir que l'explication de certains signes célestes, dont l'apparition fut simultanée à de grands événemens humains.

Au reste, des savans modernes dont le nom et la précision sont le plus respectés, et l'incrédulité certaine chez quelques-uns, ont, sous d'autres formes, exprimé la pensée dont les astrologues voulaient si mal à propos tirer parti (1). Ces savans, qui considéraient, il est vrai, l'état actuel comme constant, pensaient que le mouvement du dernier des animaux faisait aussi rigoureusement partie nécessaire du mouvement universel, et était aussi rigoureusement réglé, que celui de la terre elle-même, dans notre système planétaire...

Nous avons considéré le progrès dans les hommes : les réflexions précédentes nous conduisent à le considérer dans le globe lui-même. Ainsi, cette vérité acquérera une force irrécusable, et prendra, plus qu'il n'est même nécessaire, sa valeur religieuse.

II. L'état phénoménal actuel a commencé. Anté-

(1) Leibnitz, Laplace, Calcul des probalités ; Biot, etc., Mémoire lu à l'Institut en 1819, non imprimé.

rieurement, il a existé plusieurs états différens les uns des autres; les recherches et les discussions géologiques modernes ne laissent pas de doutes à cet égard. Les couches superposées qui forment l'écorce du globe, annoncent qu'il y a eu, avant nous, une succession de temps divers bien différens du nôtre. Chacune d'elles conserve dans son sein les débris des êtres qui animaient sa surface. Chacune d'elles est caractérisée, signée en quelque sorte par les squelettes, et les empreintes d'une classe spéciale d'animaux. Plus on s'enfonce, plus ceux-ci sont d'une organisation inférieure en ce qui se rapporte à la vie de relation; plus on se rapproche de notre sol, plus les organisations se relèvent et nous révèlent des existences physiologiques rapprochées de la nôtre: mais, nulle part, ce n'est nous que l'on rencontre; ce sont, tout au plus, quelques-uns de nos animaux domestiques.

Lorsqu'on examine l'embryon humain, le fœtus encore enfermé dans le ventre de la mère, et qu'on suit son développement depuis le moment de son apparition en germe, jusqu'à celui où il présente une formation achevée, on le voit passer par des états d'animalité différens, s'élevant par des évolutions successives, du rang animal où l'organisation est la moins riche et la plus simple, jusqu'à celui où elle est la plus compliquée et la plus puissante, jusqu'à l'homme. Cette croissance, qu'on appelle embryogénie, se retrouve dans le globe

terrestre. Dans son écorce, on rencontre superposées, dans le même ordre successif que celui observé dans le développement du fœtus, les débris des classes d'animaux, dont l'embryon humain reproduit les organismes, pendant son évolution dans le sein maternel. On peut dire, avec rigueur, que le globe est l'œuf où le germe de l'humanité a été déposé, et s'est développé en passant par une suite de transformations androgéniques, dont nous retrouvons tous les débris, jusqu'au moment où il est parvenu à l'état d'homme, et où il a été mis en possession du libre arbitre. Alors l'humanité a commencé sa vie en parcourant la succession d'âges ou de durées phénoménales, dont nous essaierons ici l'histoire.

Ainsi le progrès est un fait universel, un fait plus qu'humain; ainsi, aux grandes transformations embryogéniques ou androgéniques qui devaient conclure à l'espèce humaine, correspondirent de grands cataclysmes, comme, dans notre durée phénoménale, on rapporte que de petits phénomènes planétaires apparurent simultanément avec les grandes révolutions de nos âges sociaux. Ainsi, l'humanité se meut suivant une loi plus haute qu'elle, bienfaisante, mais rigoureuse, une loi devant laquelle elle n'existe que comme fonction.

De ce que cette loi est immuable dans son cours et dans ses fins, il ne faut pas conclure cependant que l'humanité est poussée mécaniquement dans

une direction forcée, quelles que soient ses volontés ; qu'en un mot, elle n'est pas libre. Etudions en effet cette question du libre arbitre dont on s'est tant occupé à toutes les époques, qu'on a toujours admis, sans pouvoir ni l'expliquer, ni le comprendre ; et nous verrons que l'existence d'un but, d'une fin déterminée, n'est point contraire à la liberté d'action de l'être social, et à plus forte raison à celle de l'individu.

Mais, auparavant, arrêtons-nous pour remarquer quelle invincible preuve de l'existence de Dieu se tire de celle du progrès. Qu'on nous permette de faire une courte halte pour montrer comment notre doctrine tout entière en est une démonstration à jamais irrécusable, et au-dessus de toute incrédulité ; car, pour nier Dieu, il faut la nier elle-même. Cette interruption d'ailleurs n'est pas complètement étrangère au sujet qui nous occupe ; car, de même qu'il n'y a que deux systèmes sur la cause générale de l'univers, le matérialisme (1), et le spiritualisme, il n'y a aussi que deux doctrines correspondantes sur l'activité humaine, celle du fatalisme, et celle de la liberté

Pour vérifier la valeur et la force d'une doctrine quelle qu'elle soit, il faut la saisir dans la conclu-

(1) Nous ne parlons pas ici du Panthéisme, parce que c'est la même chose que le matérialisme, le nom changé, seulement avec une valeur scientifique moindre, et souvent l'hypocrisie de plus.

sion ou l'application la plus générale, la plus complète, la plus rigoureuse qui ressort de l'ensemble de ses raisonnemens, et de ses principes ; et, lorsqu'on la possède, la comparer au fait le plus général et le plus sûr qui résulte de la considération de l'ensemble des faits. Or, la conclusion pratique la plus rigoureuse, et la seule universelle, du matérialisme, c'est le fatalisme ou le mécanisme (1). En effet, dans cette doctrine l'ordre ne peut être autre chose qu'un enchaînement de mouvemens où la force motrice est constamment en action, constamment déterminante dans un sens toujours le même ; l'existence du plus petit acte n'est explicable que comme celui d'un rouage dans une machine ; autrement, il faudrait admettre l'intervention dans l'univers, d'un être qui ne serait pas matière. Dans un tel enchaînement mécanique de causes qui ont été effets, et d'effets qui vont être causes, un seul ordre général de mouvement est possible, c'est l'ordre circulaire, dans lequel, au bout d'un certain espace de temps, les mêmes phénomènes se reproduisent. Ainsi, nous possédons la conclusion générale pratique du matérialisme : maintenant comparons la au fait observé le plus universel ; nous trouvons qu'elle est fausse. En effet, le fait synthétique est que le mouvement

(2) Étudiez, en effet, tous les matérialistes et tous les panthéistes forts; les ouvrages sont innombrables. Étudiez Laplace, et nos savans modernes.

n'a pas lieu en ligne circulaire, n'a pas lieu même en ligne droite, mais, au contraire, en ligne ascendante. Le mouvement universel est progressif ; et cette observation n'est pas tirée seulement de ce qui se passe dans la durée de notre état phénoménal, mais encore de ce qui s'est passé dans les divers états du globe qui ont existé avant nous ; et la rigueur des procédés scientifiques nous force même à conclure que le progrès s'accomplira un jour par une nouvelle évolution terrestre, où l'humanité disparaîtra pour faire place à quelque autre existence animale plus élevée.

Or, qui dit progrès, dit but final ; car chaque pas n'est tel, que relativement à celui qui le suit. L'humanité ne peut donc douter que son existence n'ait un but, et qu'elle ne soit ici pour amener un résultat, qui n'apparaîtra que lorsqu'elle ne sera plus. En conséquence, aussi, les hommes, soit nations, soit individus, ont une fin qui est ailleurs que dans leur personnalité propre ; ils ont un rôle à accomplir ; ils ont à suivre une loi morale qui est au-delà, et indépendante d'eux.

Mais comment l'homme est-il libre ? Mais pourquoi le mal existe-t-il ?

Croyez en Dieu, croyez à l'immortalité de l'ame, et il n'y aura pour vous plus de doute, plus de mystère. Écoutez, en effet.

Le libre arbitre n'existe qu'à condition de son objet, car c'est, en d'autres termes, la liberté de

choisir entre plusieurs désirs, entre plusieurs directions différentes; sans ce milieu, où nous vivons, si fécond en sujets de détermination, bons et mauvais, aisés ou difficiles, le libre arbitre serait comme s'il n'était pas, n'ayant ni occasion, ni pouvoir de se manifester.

Or, toutes les choses du monde où nous sommes, et sur lesquelles nous sommes appelés à choisir, toutes ces choses sont enfermées entre deux limites infranchissables, celle du bien, soit matériel, soit moral, et celle du mal, soit matériel, soit moral; et cela est, soit qu'il s'agisse de l'individu, soit qu'il s'agisse de la société, soit qu'il s'agisse de l'homme, soit qu'il s'agisse de l'univers.

Entre ces limites, on ne voit pas ce qui pourrait arrêter le libre arbitre; dans cet espace, les hommes sont souverains maîtres de leurs actions. Il y a bien des degrés de bien et de mal à parcourir; il y a bien des termes de choix; mais, quoiqu'on veuille, on ne peut aller au-delà des extrêmes qui sont physiquement fixés, matériellement déterminés; on peut, par le désir, dépasser ces bornes du monde où nous vivons, mais l'on ne pourrait faire plus. Toutes les passions égoïstes, tous les vices, toutes les méchantes actions ont naturellement pour terme inflexible leur excès même; terme où il n'y a pas de chair qui ne soit satisfaite. Et aussi tous les dévouemens ne peuvent dépasser certains sacrifices.

La présence de ces limites dernières, imposées au bien comme au mal, et entre les quelles les positions laissées à notre choix sont innombrables, nous explique comment l'ordre subsiste en même temps que la liberté, et en forme la condition d'existence; elle nous explique comment les caprices du libre arbitre se combinent avec l'immutabilité de la loi providentielle.

Demanderez-vous pourquoi ces limites sont celles du bien et du mal, et non pas d'autres; pourquoi Dieu a placé la volonté humaine dans une alternative si cruelle, de n'atteindre au bien le plus souvent que par le sacrifice de soi, et de ne pouvoir se livrer aux voluptés de l'égoïsme qu'en nuisant presque toujours aux autres.

Remarquez; le mal, au point de vue physique ou de notre chair, c'est le travail, c'est la lutte; c'est de ne point satisfaire nos appétits; c'est le sacrifice. Au contraire, le bien, au point de vue spirituel, au point de vue de notre fonction religieuse dans le temps, c'est le travail, c'est le dévouement. Or, le premier est la condition, la cause matériellement impulsive du mouvement progressif des sociétés humaines : le second est le lien par lequel nous sommes rattachés au système général du monde, et l'origine de la morale, c'est-à-dire de tous nos mérites aux yeux de nos semblables, et de Dieu.

En effet, dans la vie de l'humanité, n'est-ce pas

parce qu'il y a des hommes qui cèdent à tous leurs désirs, qui repoussent le travail comme un mal, tandis que d'autres subissent la faim et la fatigue; n'est-ce pas à cause de cela que le mouvement ascendant des classes inférieures a lieu; c'est aussi parce que le sacrifice est une souffrance, et parce qu'il y a peu d'hommes capables de s'y soumettre, que les classes inférieures sont obligées de conquérir, c'est-à-dire de mériter toute espèce d'allégement à leurs peines. Au contraire, comment le globe est-il modifié, c'est par le travail; pourquoi les hommes s'aiment-ils entre eux, et sont-ils dignes d'être aimés? n'est-ce pas le fait du sacrifice.

On peut parcourir toutes les catégories opposées du bien et du mal, et l'on trouvera toujours ce même résultat, que leur existence indéfiniment variée ouvre au libre arbitre une carrière immense, en même temps qu'elle est l'origine du mouvement progressif, et l'élément de l'ordre fixé par la Providence?

Mais la mort, dira-t-on, est un mal qui n'a point de compensation! C'est une erreur : sans la mort, il n'y aurait point de progrès; tout eût été immobilisé pour toujours. La société humaine aurait été une machine où l'habitude eût annullé la liberté. Sans la mort, point de mérite, point de bonté, point de sacrifice; tout eût été égoïsme. Sans la mort, enfin, à quoi bon des individus, tant de millions de moi vivans, et libres? Quel fait,

en effet, quel raisonnement constate plus hautement l'individualité de chacun, que la mort!

Outre les limites extrêmes du bien et du mal, entre lesquels le libre arbitre existe, il y a celles de temps et de lieu. Sans doute, les premières restent fondamentalement toujours les mêmes; mais les occasions changent en nombre relatif, et varient de caractère: par exemple, le mal est moins puissant, moins dangereux; il s'applique à d'autres faits. Ce changement est l'effet du progrès.

La vie de l'humanité, comme celle de l'individu, est enfermée dans un espace où elle doit faire ce qu'elle est appelée à produire. Dans cette étendue, elle est souveraine maîtresse de ses actions; et en supposant que sourde à toutes les tendances, à tous les besoins, à la raison déposée dans son sein, méconnaissant tous les avis qui lui sont révelés, elle restât agissant directement contre sa fin terrestre et spirituelle, rien ne serait changé dans l'ordre universel. Un acte de la volonté divine suffirait pour réparer tout ce qu'elle aurait manqué à faire. Une durée lui est donnée pour préparer son sort; celui-ci est à sa disposition; mais cette durée est bornée. Le terme venu, les circonstances où l'humanité était libre, cessent avec elle. On peut concevoir, en effet, très bien, comment la volonté de Dieu peut intervenir d'une manière en quelque sorte intermittente, alors de ces grands cataclysmes, où le monde reçoit une

impulsion et une valeur nouvelles. Ailleurs, rien de forcé.

Aussi, c'est toujours par choix que les hommes entrent dans les nouvelles doctrines; c'est leur volonté qui décide entre le passé et l'avenir; lors même que des avis ou des signes sont donnés, ils sont tels que l'interprétation leur est nécessaire, et que la liberté de choix existe encore toute entière à leur égard. Quand on examine comment les transformations de ce genre s'opèrent, lorsqu'on les voit commencer par un individu, et n'arriver à être sociales qu'après que la multitude des individus et plusieurs générations d'hommes ont exprimé leur volonté; on est prêt à se plaindre, à se fâcher que des changemens si féconds en bienfaits aient lieu si lentement. On est tenté de s'irriter de tant de liberté laissée à notre ignorance, comme autrefois on se plaignait de l'injustice de Dieu, lorsqu'on se croyait ses créatures esclaves. Mais l'humanité est pourvue de tous les moyens propres à découvrir la voie où elle est appelée à marcher pour son bien. Nul avis ne lui est refusé; nul signe ne lui manque; ensorte que l'on peut dire que nulle combinaison plus parfaite ne pouvait exister propre à concilier l'indépendance dans le choix, et son mérite, avec l'inflexibilité des conditions de bonheur; le libre arbitre, avec l'ordre.

# CHAPITRE V.

## PHYSIOLOGIE SOCIALE.

### PROLÉGOMÈNES.

Lorsqu'on s'est convaincu que l'humanité est progressive, on est, dès ce moment, certain que les souffrances actuelles ne sont que passagères, et que les nations sortiront un jour du milieu des circonstances qui leur pésent. En effet, il y a équation complète entre les idées comprises sous ces divers mots, progrès, perfectionnement, amélioration, etc. Car il serait absurde en logique, et révoltant en sentiment, d'admettre que le perfectionnement dans les choses humaines fût de les rendre pires.

L'espoir que les souffrances actuelles des hommes ne seront pas, à tout jamais, le partage de

leurs enfans, est consolant sans doute; mais il ne suffira pas aux rationalistes qui s'occuperont de ces questions. Ils chercheront comment leurs semblables pourront s'affranchir. Cet espoir ne suffira pas non plus aux hommes doués de sympathie; car ceux là sentent trop vivement les maux qui les entourent, le malaise qu'ils y puisent est trop grand, pour qu'ils ne s'efforcent pas d'adoucir une douleur insupportable, en s'occupant des moyens d'en tarir la source. Passons rapidement en revue les diverses pensées qui peuvent naître dans les intelligences de cet ordre. Cet examen sera un enseignement, et en même temps une confirmation de la route où nous nous engageons.

Il est d'abord évident que les misères sociales ne sont point arrivées par l'intervention d'une puissance quelconque en dehors de l'humanité. Nulle force extérieure à elle, n'existe sur le globe, qui lui soit supérieure; nulle force sur la terre n'existe hors de son sein, qu'elle ne soit capable de combattre, et de surmonter. C'est par une succession de révolutions ou de transformations opérées par elle, sur elle, chacune nettement désirée, parfaitement raisonnée, et bien calculée, faite enfin avec amour et dévouement, que la société Européenne est arrivée à l'état de discordance dont elle souffre. On peut dire qu'elle a voulu positivement, l'un après l'autre, les divers actes dont la fin a été ce que nous éprouvons aujourd'hui.

Maintenant encore, c'est sous l'influence de sentimens, dont l'origine est toute entière dans son sein, qu'elle s'agite, et crie. Or, puisque, par sa propre force l'humanité est arrivée où nous sommes, elle en peut, elle en doit aussi sortir par sa propre force. D'où pourrait-il lui venir des secours? de Dieu seul; mais Dieu l'a fait libre, et ne parle jamais aux hommes que par une voix humaine. Elle doit donc mettre sa confiance en elle-même; elle aura raison de ne point attendre; car rien ne lui viendra, si elle ne le trouve; elle ne trouvera rien, si elle ne le cherche; elle n'obtiendra rien, si elle ne le veut. Il faut donc chercher; et nous particulièrement qui sommes appelés aux travaux d'esprit, il faut nous mettre à l'œuvre.

Lorsque la médecine n'est point encore un art raisonné, ou lorsque la physiologie individuelle se tait sur un point quelconque, on procède empiriquement. La maladie étant donnée, on essaye successivement des médicamens, abandonnant l'un, pour passer à un autre lorsqu'on a vu le premier manquer l'effet qu'on en attendait. De cette manière, et à force de tâtonnemens douloureux, on arrive, quelquefois, à trouver le remède qui guérit. Mettons que le malade soit l'humanité: il faut chercher le remède qui pourra la guérir; procéderons-nous en empiriques; faudra-t-il qu'elle subisse l'application d'une suite de tâtonnemens, et d'essais, encore, dans une espérance incertaine!

Cela serait triste à penser, vain à conseiller, et irrationnel à croire nécessaire. Irons-nous aux nombreux et savans écrivains politiques de notre temps, pour leur demander un spécifique? mais ils ne nous enseignent rien qui ne soit, ou qui n'ait été. Ainsi, les uns ont formulé, avec sagacité et netteté, la loi du mouvement social présent; ils en ont déterminé le principe, et, adorant leur découverte, à genoux devant leur travail, ils en font la règle éternelle des sociétés humaines; en d'autres termes, ils affirment qu'il n'y a rien, ou presque rien à changer à ce qui est. D'autres préfèrent quelqu'un des systèmes politiques qui ont existé ici, ou là-bas; pour ceux-là, rien de mieux que de faire un, ou deux, ou trois pas en arrière. D'autres encore ont combiné les systèmes de diverses dates, afin d'annuler les avantages des uns par les inconvéniens des autres. Nous ne rencontrons là que des moyens déjà jugés; et puisque nous croyons que l'humanité est progressive, nous nous garderons bien de chercher à la guérir en lui appliquant ce qu'elle ne put supporter autrefois, ou ce qu'elle rejette aujourd'hui. D'ailleurs, cette tendance progressive d'amélioration nous étant prouvée, nous ferons mieux de chercher là l'indication du remède; il nous est même déjà facile de voir qu'en admettant ce fait, par définition, nous admettons aussi qu'elle parcourt une série linéaire de termes enchaînés entre eux dans une progression réguliè-

rement ou mathématiquement croissante; et que nous pouvons espérer parvenir à connaître la loi de la proportion. Laissons donc tous ces rêves d'antiquaires; attachons-nous à l'indication; mais gardons-nous de nous trop hâter; nous qui craignons Dieu, nous qui avons du cœur, prenons garde de chercher notre instruction dans des tentatives purement expérimentales. Depuis quarante ans, en France, tous les gouvernemens qui se succèdent sur son sol, ne font autre chose. Il semble que notre malheureux pays soit l'âme vile sur laquelle on s'est dit, faisons une expérience.

Sans doute, quand on est en présence des maux dont souffre la société, lorsqu'on croit en avoir trouvé la signification, et saisi la nature, on est sentimentalement porté à en appeler brusquement à un état contraire; en haine du système qui fait souffrir, on veut de suite avoir recours à un système qui lui soit directement opposé. Il n'est point difficile, et c'est le fait du premier mouvement, lorsqu'on pense connaître le fait qui produit le mal, de nommer le fait qui en paraît le remède parce qu'il lui est complétement contraire. Mais, qui nous assurera que telle est l'origine réelle du malaise social; comment nous prouverez-vous qu'elle est là toute entière, uniquement là; d'où saurons-nous si votre remède ne va pas guérir une maladie par une autre? en d'autres termes, comment avez-vous découvert que la cause

était uniquement celle-là, et pas mille autres encore? En effet, l'immense difficulté dans les choses sociales, c'est de pénétrer dans les entrailles de l'humanité, non-seulement pour reconnaître le besoin présent, mais encore pour sentir celui qu'elle éprouvera pendant des siècles. Cette difficulté est si grande, que l'on peut nommer le petit nombre de ceux qui, dans la longue vie de l'humanité, en ont marqué les époques par une découverte de ce genre: cette difficulté est si grande, que, de nos jours, les hommes nombreux qui font de la politique leur unique affaire, ne se sont pas encore aperçu de l'origine du malaise social actuel et qu'ils s'acharnent, pour le détruire, à des œuvres sans rapport avec lui.

Mais, supposons que l'idée générale d'un système social opposé en principe au système qui fait souffrir, ait été trouvé par sympathie: supposons que par des déductions tirées de cette hypothèse, on découvre quelques principes suffisans pour offrir les bases d'une association politique: nous posséderons une doctrine à peu près complète. Or, on peut aimer les hommes au plus haut point, être déterminé par les sympathies les plus énergiques à un dévouement absolu; mais cela ne suffira pas encore pour que tous admettent une doctrine, quelque soit le nom dont elle se décore; on lui demandera ses titres; on lui demandera si elle est la meilleure; on voudra qu'elle se

fasse aimer pour elle-même, et non estimer seulement pour ses bonnes intentions; enfin on voudra savoir comment, et par quels moyens elle espère parvenir à se réaliser.

Une doctrine nouvelle n'est reconnue vraie par l'humanité, et elle n'a en effet cette qualité, que du moment où elle remplit les trois conditions suivantes : 1° de se faire aimer pour elle-même, indépendamment de toutes les sympathies puisées dans l'état actuel, qui ne doivent lui servir que d'introduction; 2° d'être démontrée supérieure rationnellement à toute autre; 3° et enfin de nature à faire sa place dans le monde par sa propre force, ou en d'autres termes, d'inspirer la confiance de sa réalisation inévitable et complète.

Nous insisterons, un instant seulement, sur cette troisième condition; les deux premières sont évidentes. Quant à cette dernière, elle n'est point sans doute toujours absolument indispensable, lorsque les autres existent : on a des exemples de systèmes qui se sont fait adopter, et qui ont eu un commencement d'exécution, sans qu'ils eussent complètement satisfait à cette clause; disons cependant en passant que ceux-ci étaient tous athées ou critiques, et ne durèrent que comme essais. Mais pour qu'une doctrine ait la valeur qui s'attache aux choses durables, pour qu'elle ait le caractère de solidité qui donne la confiance aux hommes; il faut, nous le répétons, qu'elle s'annonce

comme apportant des faits qui seront inévitablement, et qu'elle se fasse reconnaître en quelque sorte comme capable de se réaliser par elle-même. Cette condition correspond au sentiment qui dicte à tout disciple cette question qu'il adresse à son maître: Comment ces choses pourront-elles s'établir? Or, une doctrine n'a que deux manières de répondre à une semblable demande: c'est de prouver, soit qu'une puissance surhumaine l'a marquée pour but à l'humanité; soit qu'il est dans la nature de l'être humain d'arriver à tel but, et par des procédés de telle espèce. La réunion de ces deux derniers moyens de démonstration achevera de réaliser le plus haut degré de conviction possible.

En résumé, pour qu'une doctrine acquierre la valeur sociale la plus haute, il faut que, sous tous les rapports, elle soit reconnue n'être autre chose qu'une prévision de l'avenir; car aimer ce qui n'est encore qu'une doctrine, c'est aimer une espérance ou désirer; et cet acte, comme celui de démontrer, et de sentir une force ou un règne inévitable, c'est toujours prévoir. La foi, en un mot, n'est autre chose que l'assentiment, dans une seule pensée, du sentiment, du raisonnement, joint à la conviction de sa force.

Ainsi le christianisme n'a triomphé que par la foi. Il appelait la paix, la fraternité, et l'égalité entre les hommes, et il montrait par des argumens supérieurs à toute négation, que telle était la vo-

lonté de Dieu. Il faisait aimer le résultat, le démontrait, le faisait voir inévitable, en prouvant la bonté et la toute puissance de Dieu. Avant le christianisme, on avait, par sympathie pour les esclaves, pu dire que les hommes étaient égaux, et, par haine pour la guerre, qu'ils étaient frères; mais ces paroles n'avaient pas inspiré la foi, et aussi elles étaient restées sans conséquences graves. En effet, une croyance purement sympathique ne peut produire qu'un emportement de dévouement passager; elle ne suffira pas pour résister, avec constance, au scepticisme rationnel, et aux impulsions continues des passions et des intérêts individuels. Quant à une croyance purement rationnelle, elle cédera toujours à un intérêt immédiat; il n'y a pas d'exemple d'homme qui ait donné sa vie plutôt que de désavouer une pensée purement scientifique : quant aux passions et aux attachemens égoïstes ou individuels, ils ne peuvent être vaincus que par la conviction en une force plus puissante qu'eux, et qui les brisera, s'ils n'obéissent.

Le christianisme, en inspirant la foi, avait fait croire à un avenir inévitable dans toute l'étendue du terme; mais, comme dans cette prévision, il n'y avait rien de relatif à l'exécution temporelle, comme la volonté de Dieu n'était, en outre, donnée qu'en termes généraux, il arriva que ce fut avec grande peine que le catholicisme s'établit, et encore

il n'inspira jamais en ses actes la complète confiance dont il avait besoin. En effet, si la loi venait de Dieu, son mode d'application venait des hommes. Aussi, combien lui fallut-il de temps, de martyrs, et de guerres, avant que sa prédication fût admise et constituée politiquement! Combien lui fallut-il même de tâtonnemens ruineux, où des nations entières se perdirent, de discussions sanglantes, avant que le meilleur mode de prédication fût trouvé! Enfin, il ne réussit point à se réaliser complètement; il ne parvint point à se purifier de tout alliage étranger; le pouvoir temporel resta en lutte avec lui, le souilla de ses vices, et amena sa chûte. Il n'est pas douteux que, si, à leur début dans la carrière d'amélioration chrétienne, les hommes eussent déjà connu le terme le plus avancé où devait les conduire leur foi, et aperçu les stations principales à franchir, pour parvenir à sa complète satisfaction terrestre, il n'est pas douteux que les temps n'eussent été abrégés; les déviations où se perdirent les Ariens et les Grecs, ainsi que les guerres séculaires eussent été évitées; enfin la décadence ne fût pas même arrivée.

C'est ainsi que dans le passé, toute inspiration de la foi, ou toute prévision sur l'avenir social, fut le résultat d'une révélation directe de Dieu aux hommes, où les événemens terrestres n'étaient qu'implicitement compris, mais non annoncés. A un degré, ou à un autre, il en résulta des in-

convéniens analogues à ceux que nous avons observés dans le christianisme, savoir, quand il s'agissait d'interpréter le dogme et de passer aux réalisations, des hésitations et des incertitudes qui se traduisirent en luttes sanglantes, et en des séparations fâcheuses.

Quant à nous, pouvons-nous éviter ces malheurs à nos enfans; en d'autres termes, est-il possible à l'homme de prévoir quelle sera l'histoire de l'humanité dans son avenir terrestre?

Avant de passer à la démonstration de cette possibilité, arrêtons-nous pour répéter les avantages de ce genre de prévoyance : par ce moyen, on pourrait long-temps prendre dans l'avenir, pour la présenter aux hommes, une doctrine qui, indépendamment même de toute révélation, viendrait inspirer la foi, c'est-à-dire réunir sur elle l'assentiment du desir, de la raison, et la confiance en son inévitabilité; par ce moyen, on pourrait présenter tous les termes principaux par lesquels devrait s'opérer la réalisation politique des diverses parties de cette doctrine. Alors donc enfin, à la foi spirituelle révélée, qui jusqu'à ce jour a seule guidé l'humanité, viendrait se joindre une foi en quelque sorte terrestre ou physique; et l'espèce acquerrerait un agrandissement de croyance d'une force à jamais supérieure à toute négation sceptique; car celle-ci a toujours eu pour origine la science des choses de la terre, cette science qui n'était que

de l'ignorance, cette science qu'enfermait le fruit de l'arbre du bien et du mal.

La possibilité de prévoir dans l'étendue de notre durée phénoménale, est prouvée d'une manière générale : il est inutile d'insister sur ce point. En astronomie, en physique, en chimie, en physiologie, on prévoit pour des temps relatifs à l'espèce de phénomènes propre à chacune de ces spécialités, et, bien que, sous ce rapport, ces sciences ne soient pas encore achevées, elles sont cependant assez avancées pour offrir un exemple incontestable de la puissance rationelle que l'homme peut acquérir. Dans ce qui est relatif à l'humanité, il n'existe encore rien de pareil à ce qui est dans ces sciences. Nous allons examiner si l'histoire leur est assimilable, et si la collection des faits historiques est susceptible du même usage que la collection des observations faites dans les diverses branches naturelles dont nous avons parlé.

# PHYSIOLOGIE SOCIALE.

---

## PREMIÈRE PARTIE. — GÉNÉRALITÉS.

La longueur de cette première partie, la difficulté, et le nombre des questions qui y seront traitées, nous engage à en donner ici la raison générale ou l'argument. Nous croyons par ce moyen en rendre la lecture plus facile et plus fructueuse.

Toute science est successivement à deux états différens; l'un où la prévoyance est déduite d'une probabilité acquise par l'observation, et d'où il résulte qne les phénomènes se passent de telle manière; l'autre plus parfait, où la prévoyance est fondée sur la connaissance d'une formule exprimant la loi de génération des phénomènes. Toutes les spécialités scientifiques actuelles sont, en raison de leur degré particulier d'avancement, dans la première ou dans la seconde de ces deux positions.

Ainsi, pour notre sience de l'humanité, nous montrerons d'abord pourquoi, et comment on peut appliquer à l'histoire la méthode d'observation et de probabilité usitée dans les sciences na-

turelles, et construire de cette sorte une vraie physique ou mathématique sociale.

Puis, de plus, nous essaierons de décrire la loi de génération des phénomènes sociaux, et d'en donner la formule.

La différence qui existe entre les deux positions scientifiques où nous avons l'intention de placer notre doctrine historique, peut être éclaircie à tous les yeux par un exemple. Ainsi, en astronomie, on était arrivé, par l'observation, à reconnaître l'ordre phénoménal, de manière à prévoir les positions variées des planètes, les éclipses, etc., long-temps avant Newton. Ce fut lui qui acheva l'astronomie, et en fit véritablement une science positive, en publiant la formule générale qui exprime la loi de génération des faits célestes.

Pour arriver ainsi à la construction d'une formule, il faut déterminer par hypothèse ou par expérience, quelle est la constante de chaque fait, et puis quelle est la constante de relation des faits entre eux. Cette opération terminée, il ne reste plus qu'à comparer le résultat obtenu à ce qui est en réalité, soit en employant ce résultat comme moyen de classification ou d'explication des phénomènes passés, soit en s'en servant comme moyen de prévoyance pour l'avenir, ou à l'egard des choses encore inconnues. Si ces expériences réussissent, on est certain que la formule est exacte.

Il faut donc, pour l'institution de notre science de l'humanité, étudier la loi de chaque fait particulier, et celle de relation de ces faits entre eux. Or, nous ne pouvons parvenir à ce résultat, qu'en allant le chercher dans l'observation de l'élément même de l'humanité, c'est-à-dire dans l'individu; ou, en d'autres termes, en essayant de construire à l'aide de la physiologie individuelle, une physiologie sociale. Ainsi, nous pourrons acquérir une formule doublement vérifiable, l'une dans chaque vie particulière, l'autre dans la vie collective de l'espèce.

Ces préliminaires suffisent, nous le pensons, pour donner l'idée du travail qui va suivre. Nous entrons donc dans le sujet, en commençant par l'exposition des raisonnemens et des moyens à l'aide desquels on peut construire une physique sociale. Quand nous l'aurons terminé nous aurons atteint le point où Saint-Simon et Auguste Comte ont laissé la méthode et la science historiques.

## § Ier.

Le but immédiat de l'investigation scientifique, est de trouver l'ordre de succession des phénomènes, et de connaître leurs relations réciproques de dépendance, de manière que, un état phéno-

ménal étant donné, on puisse, par un calcul plus ou moins compliqué, découvrir quel état phénoménal l'a précédé, et quel sera celui qui lui succédera. Il est évident qu'on n'est déterminé à entreprendre des recherches, en vue d'une telle découverte, qu'autant qu'on admet l'existence d'une *constante* ou d'un principe invariable dans l'ordre de production phénoménale, au moins pendant toute notre durée planétaire: il est évident aussi qu'en même temps on admet certaines variations dans le mouvement de cette durée; car sans cela il n'y aurait point lieu de prévoir, puisqu'il n'y aurait pas plusieurs phénomènes, mais un seul d'une durée indéfinie; supposons par exemple qu'il n'y ait plus de nuit, et qu'il fasse constamment jour, il n'y aurait lieu à aucune prévoyance à ce sujet. Ainsi tout essai de recherches en vue de prévoyance, suppose l'admission simultanée de deux conditions, savoir: d'un principe d'ordre invariable ou d'une constante motrice, et d'une variation quelconque dans la manifestation des phénomènes.

Il suffit donc, pour démontrer que l'on peut faire de la collection de nos faits historiques, le même usage scientifique auquel on fait servir toute autre espèce de collection de faits, il suffit de faire voir que l'histoire de l'humanité offre des constantes, et des variations. C'est ce que nous allons faire.

Jusqu'à ce jour, l'existence de *constantes* dans la vie de l'humanité a été généralement admise par les divers auteurs qui se sont occupés de politique; bien plus, ils n'ont vu et constaté que ce seul fait: seulement ils ont varié quant à sa désignation; les uns le voyant dans l'organisation individuelle; les autres dans la raison de l'homme; les uns dans les nécessités constitutives du pouvoir; les autres dans le sentiment religieux; les uns dans les besoins de l'échange; les autres dans le climat, etc.; mais tous ont admis que l'humanité tournait dans un même cercle de conceptions et d'actes. C'est par suite de cette erreur qu'ils n'ont pas aperçu le progrès. Aussi, on ne nous niera point l'existence des constantes en général. Nous ne pouvons, même, rencontrer d'objections à notre doctrine, que de la part de ceux qui admettent les constantes, comme des absolues. En conséquence, considérant celles-ci comme prouvées par une multitude de livres, nous allons passer à l'examen de la seconde condition.

Lorsque l'on envisage d'une manière abstraite les conditions d'existence de l'individu ou des nations, il est certain que l'on ne peut apercevoir de variations; mais lorsque l'on descend dans le fait, il n'en est plus de même. On trouve que ce principe abstrait ne se résout jamais absolument de la même manière, et qu'il est susceptible d'une multitude de réalisations et de pratiques différen-

tes. C'est là l'origine des variations qui constituent le mouvement progressif de l'humanité.

Ainsi, les aptitudes des hommes sont toujours dans le même nombre ; les zoologistes vous prouveront qu'une seule faculté ajoutée changerait la nature humaine. Mais, par suite de la longue suite de générations se succédant dans une série d'états de civilisations croissantes, les aptitudes ont varié en ce sens qu'elle sont devenues plus puissantes et plus étendues. Non seulement elles sont devenues plus puissantes et plus étendues ; non seulement à cause de cela elles sont devenues plus exigeantes et plus actives ; mais encore leurs appareils organiques se sont développés ; aussi peut-on affirmer en général que, par suite de la longue civilisation, les hommes sont devenus non seulement moralement meilleurs, mais encore physiquement, en sorte que la différence des races d'hommes aujourd'hui vivantes, n'est que l'expression de la différence des états de civilisation actuellement dispersés sur la surface du globe.

Le milieu sur lequel, et à l'occasion duquel ces aptitudes s'exercent, est de deux sortes : humain, et étranger à l'homme, ou brut en quelque sorte. Or, quant au monde humain, le besoin de la vie sociale a toujours été le premier de tous les intérêts. Mais cette vie sociale offre une multitude de possibilités ou de pratiques différentes, et en conséquence donne l'occasion d'une multitude

d'expériences : c'est une suite d'essais pour trouver le meilleur régime ; de là une incitation continuelle à changer dans l'espérance du mieux ; ajoutez à cela le développement des aptitudes qui s'opère incessamment, et vous comprendrez que nécessairement il s'y produit des variations considérables. Le monde brut, lui-même, sur lequel nous agissons, bien que restant le même quant au nombre des phénomènes, change quant à leur intensité relative. Ainsi notre longue action sur ce domaine l'a rendu plus approprié à notre existence ; elle l'a perfectionné dans notre sens. Comparez, par exemple, les terres incultes, et celles qui depuis long-temps sont soumises à notre influence, vous verrez que les secondes, toutes choses égales d'ailleurs, ont été assainies, échauffées, ameublies, couvertes de routes, de canaux, de maisons, etc. La nature physique est modifiée à notre profit ; cependant elle n'est point changée ; car les physiologistes vous diront qu'en supposant une seule classe de phénomènes naturels de plus ou de moins, la vie de notre espèce n'est plus possible.

Ces facultés, ce monde extérieur humain et brut, ont toujours agi les uns sur les autres dans le même sens ; voilà la constante : seulement, comme les unes se sont accrues en énergie, et les autres appropriées de plus en plus à cette énergie, il en est résulté une succession régulière de variations, c'est-à-dire ce mouvement que nous nommons

progressif, et dont nous nous sommes occupé plus haut.

Au reste, dans le sujet spécial que nous traitons, il est facile de déterminer nettement, et de faire saisir par tout esprit, la nature des deux espèces de faits dont il s'agit, en montrant leur cause. L'origine des constantes est la spontanéité humaine elle-même, et tous les élémens actifs qui lui sont subordonnés; les variations sont l'expression de toutes les difficultés qu'offre la réalisation, c'est-à-dire des luttes de diverses nature que l'homme est obligé de soutenir, soit contre le monde extérieur, brut et humain, soit contre le monde même de ses propres passions : elles sont l'occasion et la preuve de son libre arbitre.

Il est inutile de nous arrêter plus long-temps dans cet examen; on pourrait en renforcer la conclusion, en établissant une comparaison entre des états sociaux séparés par de longs espaces séculaires, et en faisant saillir toutes les différences qu'ils présentent relativement les uns aux autres. Mais, plus tard, ces questions seront traitées, en sorte qu'il serait superflu de s'en occuper en ce moment; et d'ailleurs il est démontré et au-delà maintenant que l'histoire présente les deux conditions principales nécessaires à la fondation scientifique; il nous reste seulement à nous occuper des procédés d'arrangement qui doivent servir à la constructio ı de l'instrument avec lequel nous

devons découvrir l'avenir, et même le passé antérieur à l'histoire.

Le procédé à employer est très simple, et il est une conséquence directe des raisonnemens qui précèdent. Il faut prendre les diverses *constantes sociales* que l'histoire nous fait connaître; faire de chacune d'elles une spécialité; et, sous chaque titre spécial, ranger dans leur ordre de succession historique, c'est-à-dire par ordre de dates, les variations qui leur appartiennent, et dont elles sont en quelque sorte le siége.

Qu'est-ce en effet qu'une constante sociale? C'est toujours l'un des problèmes dont la solution est un des élémens constitutifs de la société, une de ses conditions d'existence, tels que la définition du bien et du mal, le but d'activité, le système des fonctions sociales, le système des relations au double point de vue des devoirs envers la société, et des devoirs envers les individus, etc.

Que sont les variations qui peuvent s'élever à l'égard de ces constantes? Elles ne sont autre chose que les solutions diverses apportées aux problèmes fondamentaux de toute existence sociale; c'est le résultat d'impulsions progressives qui viennent changer des institutions incomplètes, ou qui viennent modifier des formules qui représentent inexactement les besoins des populations; ce sont, en un mot, les définitions diverses qui peuvent

intervenir sur les constantes, et les expressions de ces définitions.

Or, après avoir rangé, ainsi que nous l'avons dit plus haut, ces variations par ordre de date, sous le titre de leur constante, et après avoir fait, ainsi, de leur succession, une ligne qui s'étendra depuis les temps certains de l'histoire jusqu'à nos jours, on observera ce qui s'y est passé. Inévitablement alors on reconnaîtra le fait suivant : une lutte entre deux systèmes, l'un qui va diminuant de puissance, l'autre qui croît incessamment en force et en intensité.

En effet, dans les choses humaines, du moment où il est reconnu qu'il y a des problèmes constans, il ne peut plus y avoir de changement que celui qui suppose un passage d'une solution mauvaise à une solution meilleure; par conséquent, sur la ligne des efforts divers dont une constante est le siége, il ne peut y avoir que deux ordres d'actes, les pires dont on s'éloigne, et les meilleurs qu'on adopte successivement; en d'autres termes, tout acte modificateur a un double caractère, celui d'amoindrir le mal et d'accroître le bien.

Ainsi, dans chaque ligne de variations, il sera facile de trouver un double sens, et par suite d'établir la tendance améliorâtrice et progressive qui s'y manifeste.

Ceux qui ne voudraient pas aller chercher dans l'histoire les constantes sociales, peuvent, pour

construire les lignes de faits dont nous venons de parler, recourir à un moyen plus court, mais moins sûr. Qu'ils se demandent, et cherchent quel est le fait le plus nuisible à l'amélioration de la condition sociale des hommes, et quel est celui qui lui est le plus favorable. Puis, lorsqu'ils les auront trouvés, qu'ils constituent chacun de ces faits comme têtes de colonne, et qu'ils rangent après eux toutes les variations qui s'y rapportent; ils arriveront, s'ils ne sont pas trompés dans la désignation de leur chef de file, à un résultat analogue à celui décrit dans le paragraphe précédent (1).

Ces classifications linéaires de faits par ordre de date, et d'après leur homogénéité, ou l'identité de la constante originaire, constituent ce que l'on

(1) Il pourra paraître curieux de voir comment A. Comte a exposé, dans le Catéchisme des industriels publié par Saint-Simon, le procédé historique dont nous nous occupons ici. Il dit, 2me cahier, page 110: «Lorsqu'en suivant une institution et une idée sociale, ou bien un système d'institutions et une doctrine entière, depuis leur naissance jusqu'à l'époque actuelle, on trouve que, à partir d'un certain moment, leur empire a toujours été en diminuant ou toujours en augmentant, on peut prévoir, avec une complète certitude, d'après cette série d'observations, le sort qui leur est réservé: dans le premier cas, il sera constaté qu'elles vont en sens contraire de la civilisation, d'où il résultera qu'elles sont destinées à disparaître. Dans le second, au contraire, on concluera qu'elles doivent finir par dominer.»

appelle des *séries*, c'est-à-dire, par définition, une suite de grandeurs croissantes, ou décroissantes. Nous allons insister, un instant, sur les propriétés de cette construction.

Les séries du genre de celles dont nous nous occupons, sont très comparables aux *progressions* dites *arithmétiques*. Dans celles-ci, lorsque l'on connaît trois termes, quelle que soit leur position dans la série, on peut trouver tous les termes soit antérieurs, soit postérieurs possibles: cela est rationnellement, et expérimentalement démontré. Or, dans les progressions propres à la science de l'histoire, nous avons, comme dans les mathématiques, le premier terme qui est le problème social ou la constante, puis la tendance qui est l'analogue de la raison de la progression, contenue comme elle dans les diverses variations qui forment la série. De ce qu'une série historique rigoureusement établie, est semblable à une progression arithmétique, nous concluerons qu'elle a des propriétés analogues, c'est-à-dire, qu'en connaissant plusieurs termes, et possédant, au-delà de ce qui est nécessaire en mathématique, le premier terme ou la constante, nous pourrons en conclure ce qui a été antérieurement, comme ce qui sera par la suite.

Dans tous les cas, si l'on n'arrive pas à des conclusions aussi nettement arrêtées, aussi précises que celles qui s'obtiennent en mathématique par

des chiffres ou leurs analogues, la nature humaine des faits ne se prêtant pas au même genre de rigueur, on pourra, toujours, trouver pour résultat d'avenir, que le fait examiné est croissant, et par suite acquérera son summum d'existence, ou qu'il est décroissant, et en conséquence se réduira à rien; et, pour résultat d'antériorité, des conclusions opposées.

Lorsque ce genre d'investigation aura été appliqué à toutes les manières d'être de l'humanité, on comprend que l'avenir social des hommes sera connu jusqu'à un certain point, c'est-à-dire, en tout ce qui n'est que la somme combinée des conclusions données par les diverses séries spéciales.

Ce n'est point, nous le croyons, par le raisonnement que nous venons d'exposer, qu'Auguste Comte et Saint-Simon sont arrivés jusqu'à concevoir la construction des séries historiques; probablement ils y ont été conduits par une voie plus courte, que nous allons exposer. Lorsque l'on est bien convaincu que le progrès est le fait humain le plus général, on admet par définition que l'histoire de l'espèce ne peut présenter que deux ordres de faits: les uns nuisibles, et qui diminuent successivement; les autres utiles, et qui grandissent au fur et mesure que les autres sont amoindris. Ainsi, on trouve de suite l'indication de deux séries directement en lutte l'une contre l'autre, et dont la formule est facile à trouver, à l'aide de

quelque réflexion; l'une sera désignée par ces mots: Amélioration de la condition sociale de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre; l'autre sera appelée, diminution de l'exploitation de l'homme par l'homme. Ces séries pourront engendrer par de simples définitions, une multitude de séries secondaires; comme, par exemple, tendance pacifique en opposition avec amoindrissement du système guerrier; accroissement de l'influence morale et scientifique, diminution de celle exercée par la force, etc. Telle est la première conclusion directe du fait progrès bien compris. Si l'on continue alors à en chercher toute la valeur, et si l'on veut en tirer toutes les conséquences possibles, on réfléchira que ce progrès sera au futur ce qu'il a été dans le passé; on lui accordera nécessairement un avenir: de cette manière, ce fait pourra devenir une occasion de prévoyance, un élément de science positive. Mais, quels seront les perfectionnemens futurs? évidemment ils seront la conséquence et suivant le sens de tous les perfectionnemens antérieurs: ainsi, la classification des faits historiques, fondée d'après le principe qu'on vient d'établir, sera le moyen d'instituer une prévoyance sociale.

En outre, considérant la tendance à l'amélioration, comme une force qui meut l'humanité, nous pourrons conclure que sa vîtesse va croissant en raison de la durée du mouvement; en

effet, à chaque pas les obstacles diminuent, la route à gravir devient plus douce, et la marche est plus rapide parce qu'elle est plus facile. On pourra donc arriver, avec un peu de soin, à calculer approximativement la rapidité des mouvemens sociaux ou des révolutions à venir. Cette réflexion même explique déjà pourquoi, au fur et mesure qu'on s'approche de notre âge, les organisations politiques ont moins de durée, et se succèdent avec une rapidité croissante en raison directe, en quelque sorte des temps antérieurs.

Nous ne croyons pas qu'on puisse contester, en rien, la rigueur scientifique des raisonnemens de méthode précédens. On ne peut mettre en doute que la certitude des faits auxquels cette méthode serait appliquée. Il nous faut donc dire quelques mots de cette incertitude de l'histoire, que les sceptiques du dix-huitième siècle se sont, tant de fois, étudiés à démontrer. Sans nous occuper de discuter la valeur de leurs argumens, et de leur doute systématique, nous répondrons à l'objection tirée de leurs écrits, en peu de mots. Dans l'intérêt de la rigueur des conclusions données par les séries, il est complétement inutile d'examiner la véracité de tel ou tel historien. Il ne s'agit pas en effet ici de tenir compte de quelque biographie d'homme, ou de cité, de quelque drame politique; mais des idées régnantes à telle

époque, des lois, des mœurs, des classifications et des actions sociales, existant à telle date, etc. : or, que nous importe qu'un historien de cette date raconte inexactement quelque petit événement de son temps! nous avons son livre; nous savons sa position dans la série des livres; nous y voyons respirer certaines croyances, certaines mœurs, etc.; voilà tout ce qu'il nous faut; car ce livre est lui-même un fait.

Ainsi, on voit que considérée d'une manière abstraite, l'histoire est propre aux mêmes usages scientifiques que toute autre collection de faits; les mêmes modes d'investigation lui sont applicables, et donnent lieu à des résultats de même nature et de même valeur. Cependant, nous n'avons encore décrit que les procédés d'un système de prévoyance sociale, fondée sur l'observation de l'ordre dans lequel les phénomènes se succèdent. Nous n'avons pas exposé la loi de génération de ces phénomènes, nous n'en avons point donné la formule. La méthode que nous venons de tracer, mérite, à tous les titres, le nom de méthode mathématique appliquée à l'histoire; rien n'y est vivant; il n'y a en elle rien de l'homme, si ce n'est elle-même. Mais, les considérations qui vont suivre, et à l'aide desquelles nous allons essayer de construire une physiologie sociale, acheveront, nous l'espérons, de donner à l'histoire sa valeur de science positive.

## § II.

Nous commencerons par nous occuper des conditions auxquelles la méthode précédente ne satisfait point, c'est-à-dire, des doutes, et des lacunes qu'elle laisse.

La formation des séries ne peut être opérée sans altérer, sous quelques rapports, la raison des choses sociales, ou le caractère unitaire de l'humanité; cette opération laisse des hiatus, qu'elle ne peut servir à effacer. En effet, tous ces faits isolés ainsi, pour former des spécialités à part, ont des relations de dépendance de série à série; relations qui leur servent d'explication les uns aux autres, et rendent compte de certaines différences dans la marche des variations, dont la raison ne se trouve pas dans la série elle-même.

Il est très vrai que l'on peut adopter dans l'étude des séries, un ordre qui supprime une grande partie des embarras, et des causes d'erreur dues à l'arrangement dont il s'agit; c'est de commencer le travail par les séries les plus générales, par celles qui paraissent dominer, ou déterminer le mouvement de toutes les autres. Mais, cette étude ne nous sauve pas de tous les inconvéniens; et d'ailleurs, il s'agit de savoir, sûrement, quelle est la série la plus générale; on peut facilement se tromper à cet égard. Cela est déjà arrivé; Saint-

Simon, pendant une partie de sa vie, Auguste Comte, encore, et nous-mêmes, pendant longtemps, nous avons pris la série scientifique comme la plus déterminante, ou la plus génerale : enfin, l'on peut ne pas apercevoir quelques séries; l'on peut en oublier : cela est aussi déjà arrivé ; et l'on conçoit qu'un tel oubli, ne fût-il que d'une seule, devient l'origine de graves erreurs.

Il est très difficile, en outre, de trouver les bases ou constantes qui doivent servir à la fondation d'une série : ajoutez que, parce que l'on aura vu une manière d'être, jusqu'à ce jour incessamment présente dans la vie sociale, on pourra la prendre pour une constante, pour une nécessité inhérente à la nature humaine; et cependant ce sera un fait ou une série qui devra disparaître, et qui n'existe que comme dépendance d'un autre fait ou d'une série plus générale. Il n'est pas douteux que par des tentatives multipliées, et un examen attentif de l'ensemble des coordinations, et des conclusions déjà possédées, l'on ne parvînt à rectifier plusieurs erreurs, et à découvrir le plus grand nombre des vrais points de départ propres à servir de têtes de colonnes. En effet, du principe même de la création des séries, on peut déduire que tout arrangement de faits historiques qui ne présente point de termes de croissance, ou de décroissance bien arrêtés, et visiblement bien enchaînés, qui, par conséquent, ne conduit pas à une conclusion claire,

est un arrangement faux; de même, on peut déduire de ce principe, que toute contradiction, dans les conclusions, suppose un vice dans la fondation des séries; car toutes les négations finales ne doivent avoir pour résultat que la confirmation des conclusions positives. Mais, malgré la certitude que nous tirerions de ces criterium, sur la valeur de notre travail, nous n'en serions pas davantage assurés d'avoir trouvé, et de connaître toutes les séries existantes, non plus que de n'être pas réduits, par suite, à accuser une énorme lacune. Enfin, nous manquerions, dans le cas même le plus heureux, de ce genre de certitude qui résulte de la conviction, que l'arrangement ne vient pas de nous, mais seulement nous a été donné, et n'est, en un mot, qu'une découverte et une observation.

La facilité de ces divers genres d'erreurs, et l'espèce de crainte que leur possibilité inspire, peuvent n'être que faiblement évidentes pour les personnes peu avancées dans notre doctrine; mais elles sont saillantes à nos yeux, et nous croyons que, par la suite, elles le deviendront également pour nos lecteurs. Il est d'ailleurs un mode d'un usage, si ce n'est facile, au moins d'une sûreté incontestable, tant pour la découverte des séries que pour leur classification en raison de leurs rapports de co-ordination. Ce moyen est de faire intervenir au début de notre science sociale une autre science qui s'en présente comme le point de départ natu-

rel : nous voulons parler de la physiologie individuelle.

En effet, il est certain que malgré toutes les circonstances particulières qu'emporte avec elle l'existence collective des hommes, la vie sociale est entièrement humaine; car tout ce qui est en elle, part des individus, ou y retourne. Ainsi, quand on dit que l'humanité doit être considérée comme un homme sans commencement ni fin, toujours jeune, toujours ayant besoin, et toujours actif, on ne fait pas une image, mais on dit une vérité.

Les constantes ou forces motrices de l'humanité, réduites à leurs élémens les plus simples, ne sont évidemment autre chose que des facultés individuelles élevées à leur summum, plus les différences qu'apporte leur arrangement en institutions sociales, et le perfectionnement. Ces arrangemens sont susceptibles d'un certain nombre de variétés, en rapport avec le nombre de termes nécessaires pour parvenir du point où la combinaison, d'où résulte la vie collective, est la plus artificielle possible jusqu'à celui où la société n'est qu'une co-ordination de la division du travail, en rapport avec la co-ordination naturelle des besoins et des facultés existant chez chaque individu, alors que chaque fraction de la multitude des membres associés serait une fonction d'un système hiérarchiquement organisé conformément à la hiérarchie naturelle existant entre les fonctions dans chaque homme.

Il nous semble que personne ne peut nier que les facultés abstraites de l'humanité ne soient identiques à celles de l'individu. Ainsi, en admettant que toute richesse morale et intellectuelle nous soit venue par révélation, en sorte que nous n'aurions rien trouvé par nos propres efforts, et que nous aurions tout reçu, on est toujours forcé de reconnaître que chaque homme est, comme l'humanité entière, approprié à l'intelligence et à la pratique des vérités qui lui ont été révélées. Si, en effet, il n'était pas apte à concevoir ces choses, comment les aurait-il parlées et conservées! Ainsi, ce serait élever une discussion oiseuse, que de nier à l'individu les facultés qui sont dans l'humanité, et réciproquement. Ainsi, ceux qui admettent la révélation, n'ont aucune raison pour refuser d'entrer sur le terrain où nous arrivons. Qu'ils acceptent avec nous ce fait presque niais à force d'être vrai, et nous laissent répéter, que dans une société, il ne peut exister d'autres puissances actives, soit aptitudes, besoins ou facultés, que celles qui résultent des hommes qui la composent. On peut se représenter cette société comme une addition d'unités, et ses propriétés comme la somme de ces unités combinées. L'homme, ou plus exactement l'homme uni à la femme, est l'élément social, au-delà duquel la collection ne peut contenir que les variétés qui résultent des diverses combinaisons possibles entre la multitude des élémens. Or, les

bases du développement social ne sont pas autre chose que les facultés de ses élémens ; ce sont des existences constantes ; les variations se rencontrent seulement dans leurs différences d'énergie, ou dans leurs moyens, c'est-à-dire dans le mode dont leurs relations réciproques peuvent être instituées.

Si l'on se porte, d'ailleurs, à l'origine des premières sociétés, alors que nul travail accumulé n'existait encore, et nul héritage spirituel, ou matériel, on ne peut concevoir comment de prime abord, tous les actes faits en commun auraient été autre chose que la manifestation des aptitudes, des besoins, et des facultés de l'homme à leur état le plus simple, c'est-à-dire à l'état individuel. C'est un individu qui a inauguré la société. Partie de ce point, l'humanité s'est élevée agrandissant ses diverses existences fondamentales par une éducation que chaque génération perfectionnait, par la division du travail, etc. Or, dans la formation des séries sociales, il n'y a pas de mode plus sûr que de partir de la faculté individuelle même ; c'est comme si on les prenait à leur début, lors de leur manifestation sociale primitive. De cette manière, la base réelle de la progression nous est donnée ; il ne reste plus qu'à classer, par ordre de date, les phénomènes appartenant à chacune d'elles, afin de pouvoir en suivre la marche.

Aussi, nous, c'est à la physiologie individuelle

que nous demanderons l'indication des bases de nos séries sociales. En vertu de ce procédé, nous n'inventerons rien, et nous n'invoquerons, en aucun temps, l'hypothèse pour la vérifier ensuite, bien que cela soit d'usage dans les sciences les plus positives; et à cause de cela, nous donnerons à notre nouvelle science le nom de physiologie sociale.

Dans l'usage que nous allons faire de la physiologie individuelle, nous ne sortirons point des faits qui sont universellement admis aussi bien par les matérialistes, que par les spiritualistes, et les hommes religieux; nous nous servirons seulement des élémens dont on use dans les écoles d'anatomistes et de médecins. Notre but, en agissant ainsi, est de laisser de côté tout ce qui pourrait donner lieu à une discussion, qui serait déplacée, et de nul intérêt ici; nous ne serons donc, dans tout ce que nous allons dire, que purement naturalistes.

## § III.

### CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA PHYSIOLOGIE INDIVIDUELLE.

1. La première, et la plus importante observation anatomique qui se présente en abordant la physiologie individuelle, c'est que l'homme est une unité. Il est celui de tous les animaux où elle

est le plus fortement organisée. Chez lui, toutes les fonctions partielles sont unies à un centre nerveux dont elles dépendent, et la vie de chacune d'elles est absolument attachée à l'intégrité de celui-ci. Au contraire, chez la plupart des animaux, et, plus ou moins, chez tous ceux qui sont au-dessous des mammifères, on peut supprimer le centre, sans que la vie cesse dans le reste du corps; souvent même, après une telle perte, elle dure encore des mois (1). Mais, chez l'homme, la vie s'éteint à l'instant même où la *centralité* est seulement blessée: quant aux parties dont le reste du corps se compose, quant à ses membres, il peut, ainsi que les autres animaux, en perdre impunément un grand nombre: il n'est fragile que lorsque la lésion porte atteinte à l'organisme nerveux qui le constitue être un. Aussi, plus dans l'échelle des animaux, ceux-ci se rapprochent de nous, plus on voit se prononcer l'organisation anatomique qui révéle l'unité d'être, plus on voit se renforcer le lien des parties à l'ensemble. Nous som-

(1) On conserve au cabinet du Jardin des Plantes, un Salamandre qui, après avoir eu la tête et une partie du col enlevé, vécut assez long-temps, et assez bien, pour que la plaie résultant de cette amputation, se cicatrisât: encore, il ne mourut que par défaut de soins. C'est à M. Dumeril que l'on doit cette expérience, dont on possède au reste beaucoup d'analogues.

mes, dans cette croissance, le dernier terme de perfection sur le globe.

Cependant, il ne faut pas croire que le centre où tout vient, et d'où tout part, soit un point fixe, et déterminé dans un atôme cérébral quelconque. La première pensée des anatomistes à l'aspect de l'unité humaine, fut cette conclusion matérialiste. Il n'y a pas de recherches, d'expériences, qu'ils n'aient tentées depuis deux cents ans, pour découvrir ce point d'union des parties; peut-être n'est-il pas une fraction de l'encéphale qui n'ait été indiquée comme en formant le siége; mais partout où l'on a voulu la saisir, on ne l'a point trouvée. Aussi, la centralité est un fait que l'organisme entier dénote, et enferme d'une manière générale dans le crâne, mais qui, d'après les doctrines modernes les plus avancées, n'a point de siége fixe, et change de place suivant ce qu'elle meut.

Cette centralité unitaire de l'organisme nerveux doit être considérée comme la traduction corporelle de notre unité spirituelle. Si nous observons, en effet, l'homme dans l'état d'activité; nous verrons qu'il est un, toutes les fois qu'il veut, qu'il fait, etc. A cet égard, nous renverrons aux métaphysiciens et aux physiologistes dont les observations ont constaté, au-delà de ce qui est nécessaire, ce fait dont la démonstration est partout, dont chacun est fermement assuré, et fait la base

de toute son activité, et que nous pouvons d'ailleurs trouver toujours présent en nous, dans les manifestations diverses du sentiment du moi.

2. Après avoir posé ce premier fait, nous en rapporterons un second qui nous paraît le plus général, après lui, en physiologie individuelle. Les physiologistes reconnaissent dans l'homme deux vies, l'une qu'ils nomment particulièrement animale ou de relation, l'autre qu'ils appellent organique ou végétative. La délimitation de ces deux vies n'est point encore parfaitement établie, ou plutôt convenue; il y a encore discussion à cet égard: mais rien n'est mieux prouvé que la réalité de cette division. En effet, en se plaçant aux points extrêmes de l'une et de l'autre, les différences qui les distinguent deviennent saillantes. Ainsi, il est des actes dont nous avons conscience et qui sont soumis à notre volonté; ceux-là appartiennent à la vie animale: mais, il est en nous d'autres phénomènes qui se passent sans que nous en ayons le moindrement conscience, et complétement hors de l'influence de notre libre arbitre; seulement nous en percevons le résultat; par exemple, entr'autres, nous ne sentons rien des transformations dont la fin est la nutrition, nous ne pouvons directement rien sur elles; nous en percevons seulement l'effet, qui sera tantôt un besoin de réparation, la faim ou la soif, tantôt un

besoin de mettre en action tel ou tel de nos appareils.

Comme il est nécessaire, ici, de déterminer précisément les limites auxquels l'une et l'autre vie se rencontrent, et s'unissent en quelque sorte, nous dirons d'une manière seulement générale que ces limites sont les sens internes qui nous font percevoir des besoins, et nous annoncent l'état végétatif de notre organisme.

3. Les besoins sont les points d'union de la vie végétative et de la vie animale. C'est par eux que nous sont révélées les exigences et les appels de l'organisme. Or, ceux-ci sont de bien des genres: au premier abord, on serait porté à croire qu'ils comprennent seulement les instincts qui sont relatifs à la conservation de l'individu, et à celle de l'espèce. Les physiologistes ne se sont même, guères, occupés que de ceux-là; en effet, ce sont ceux qui parlent le plus haut, et dont les exigences sont les plus apparentes. Il est certain cependant qu'il existe beaucoup de besoins qui, pour ne parler qu'après que celui de conservation est satisfait, et d'une manière moins claire, n'en sont pas moins vifs, et moins impérieux. Tels sont ceux qui appellent diverses espèces d'activité cérébrale, et qui se témoignent par les douleurs, et les lassitudes inquiètes de l'ennui; tels sont ceux d'émotion sentimentale qui s'annoncent par un trou-

ble général, et agitateur, qui rappelle celui qui accompagne les grandes passions. Enfin, les besoins revêtent une multitude de caractères spéciaux; ils varient de formes jusqu'au point, dans les maladies, d'indiquer les traitemens qui peuvent les faire disparaître.

Lorsque les besoins ne sont pas satisfaits, ils deviennent des douleurs, des tristesses, des agitations mélancoliques; et quelquefois enfin ils amènent la mort; leur satisfaction est en général un plaisir.

4. Les facultés de la vie animale doivent, de toute nécessité, intervenir ou agir, pour que les besoins obtiennent satisfaction. A cette fin, elles doivent accomplir les actes assez compliqués qui répondent aux trois conditions suivantes: il faut que par elles, le besoin soit connu dans son objet, c'est-à-dire, converti en désir ou en appétence; il faut que les moyens d'obtenir cet objet soient trouvés; et enfin qu'ils aient été mis en exécution: en sorte que la satisfaction de la vie végétative est absolument soumise, et dans son degré, et dans son mode, aux décisions et à l'habileté de la vie animale.

Or, il est, le plus souvent, assez difficile de connaître l'objet d'un besoin: l'appétence se révèle ordinairement par une tristesse, un malaise si peu déterminé, des désirs si vagues, que l'on peut rester long-temps dans le doute. Il est peu de

personnes, par exemple, qui n'aient vu chez une jeune fille restée pure, ignorante comme elle doit l'être, qui n'aient vu, au moment où elle naît à la vie sexuelle, ces chagrins sans objet, ce dégoût de tout ce qu'elle aimait, cette inaptitude à tout ce qu'elle faisait si bien autrefois, enfin, ces larmes sans motifs, et dont elle s'étonne sans pouvoir s'en défendre; tous ces symptômes, qui annoncent au médecin qu'un âge nouveau commence pour elle: tant que l'objet de tout ce trouble reste inconnu, il dure; il est fini, lorsqu'enfin, son but est découvert. Il est bien peu de besoins qui indiquent clairement l'aliment qui leur est nécessaire. Ceux de conservation sont peut-être les seuls dont l'appel soit facile à comprendre; au fur et mesure qu'on s'éloigne de ce but premier de tout être créé pour vivre, ils deviennent de plus en plus obscurs, sans être moins douloureux. Cependant, ce premier pas dans la voie des opérations que la vie animale doit accomplir avant de pouvoir imposer silence à la vie végétative, est le moins empêché; il est le seul où le monde extérieur ne nous offre aucun obstacle. On comprend, sans peine, que les actes rationnels, les actes d'habileté et de force qui leur succèdent, exigent des tâtonnemens innombrables, et présentent des difficultés croissantes au fur et mesure qu'on approche de la réalisation.

5. Nous allons, dans ce paragraphe, rechercher

quels sont les modes généraux, ou la loi générale d'activité de la vie animale.

La vie animale procède tout autrement que la vie végétative. Dans celle-ci, il n'y a que deux états possibles ; celui du besoin exprimé d'une manière plus ou moins énergique, depuis le degré du simple malaise, jusqu'à celui de la douleur; et celui de satisfaction, élevé à divers degrés, depuis celui de soulagement jusqu'à celui de satiété. Les actes de la vie animale n'ont point cette simplicité; au contraire, ils sont plus ou moins compliqués. Tout résultat, chez celle-ci, est une combinaison dans laquelle plusieurs facultés ont pris part; si bien que, comme dans la vie végétative, on peut observer la continuité la plus marquée qui puisse exister dans l'homme, au contraire, on remarque dans la vie animale le plus haut degré d'intermittence, ou de mobilité d'aspects; en d'autres termes, tout y est successif. Il n'est point d'acte de la vie animale, sauf un très petit nombre, qu'il serait facile de compter, qui ne se compose de plusieurs termes, qui se suivent, les uns les autres, dans un ordre indispensable à sa bonne exécution. Nul acte n'est le résultat de l'activité d'une seule faculté; il est toujours le produit composé des relations de plusieurs facultés mises en jeu. Aussi, faut-il dire qu'après l'unité, qui est le fait dominant dans cette vie, la successivité est le plus général.

Dans tout phénomène de la vie animale, quelqu'il soit, il est donc facile de remarquer, 1° que le fait de l'unité humaine se révèle au début même de la succession d'actes qui composent ce phénomène, la suit, la lie en quelque sorte à elle-même; 2° que chaque acte partiel se présente comme le produit d'une faculté particulière, offrant un caractère qui le fait distinguer, parfaitement lié à celui qui le précède, et à celui qui le suit; jusqu'à l'activité finale de ce mouvement qui se présente aussi comme la mise en jeu d'une aptitude spéciale. Chacun de ces actes partiels emploie un certain temps à se faire; et fatigue un organe particulier.

Examinez, en effet, un homme opérant l'acte animal le plus simple, c'est-à-dire, remué par le malaise d'un besoin non satisfait; vous verrez que l'unité d'être se nomme d'abord, et se tient toujours présente pendant sa durée entière. Après cela, vous observerez comment le besoin est converti en un desir par la découverte de son objet ou de son but; puis, vous trouverez le raisonnement des moyens nécessaires pour atteindre ce dernier, et, enfin, vous verrez mettre en jeu l'appareil qui agit sur le monde extérieur, et l'assimilation de l'objet opérée par un autre organe, terminer cette succession en satisfaisant le besoin. Or, dans cette période de phénomènes, il n'y a que deux faits généraux présens; l'un est l'unité individuelle qui domine et qui meut le tout, et

qui ne cesse d'ailleurs de se nommer; l'autre est la pluralité des actes qui se sont succédés.

Ainsi, dans l'activité animale, répétons-le, il n'y a que deux phénomènes généraux, et nettement différenciés, dont nous ayons à chercher la la loi, dont nous puissions nous servir : l'un est l'unité ou la centralité, l'autre est la successivité. Ce sont des points de départ certains, incontestables; aussi, nous ne les quitterons pas. Au reste, nous ne sommes pas les premiers qui aient exposé cette doctrine; nous ne croyons pas, sauf les termes et la précision peut-être, qu'il y ait un idéologiste, ou un physiologiste qui soit parti d'une autre bâse pour raisonner sur l'activité humaine; seulement ils ont presque toujours eu le tort de laisser ces principes, après les avoir posés, sans en tirer les conséquences, se pressant de se jeter dans des questions qui leur sont étrangères, ou qui se seraient trouvées éclaircies à leur place, s'ils avaient suivi la route où ils avaient fait leurs premiers pas (1). Il est vrai qu'il n'est rien moins que facile de comprendre comment ces manières d'être existent simultanément, et plus encore comment elles opèrent dans les détails. La seule observation de l'homme vivant et agissant, est même insuffi-

(1) Nous citerons parmi les idéologistes modernes qui ont le plus clairement exprimé ce que nous venons de dire nous mêmes, Kant, Cousin, Gall, Spurzheim, etc.

sante pour en faire pénétrer le secret. Or, en aucune chose, les hommes ne se contentent du doute, et d'un demi savoir. Le besoin de connaître les opérations de l'esprit, a fait qu'on a suppléé à ce qui nous manquait du côté de l'observation, par des hypothèses plus ou moins rapprochées, plus ou moins éloignées de la vérité.

Le système entier d'action, dont nous nous occupons, a pour siége l'appareil nerveux. L'anatomie de celui-ci peut donc nous en offrir, en quelque sorte, le plan graphique, et nous en faire comprendre aussi bien les généralités, que les détails; en conséquence, nous allons essayer d'en décrire les traits principaux; et, disons le d'avance, cette étude, en nous donnant une confirmation complète de ce que nous avons observé à l'état phénoménal, nous montrera, en même temps comment l'unité primordiale se combine avec la successivité des actes secondaires.

Mais, y a-t-il, en effet, quelque rapport positif entre cet organisme matériel, et les faits animés dont il s'agit?

6. L'anatomie du système nerveux, telle que nous l'a fait connaître, et la comparaison des animaux, et l'embryogénie, et l'expérience, et l'étude directe, offre constamment le même système de rapports entre des parties invariables en nombre et en propriétés. Nous sommes certains que nulle opération animale ne peut avoir lieu sans lui, et

sans qu'une modification ne soit produite dans son sein; nous sommes donc obligés de croire que l'organisme que nous y trouvons, est la représentation exacte, si ce n'est la limitation du système idéologique lui-même; car il serait absurde de penser que l'organe d'une fonction soit indifférent ou contraire à l'accomplissement de son rôle. Tout cet appareil instrumental, dans ses dispositions régulières et constantes, correspond nécessairement à l'usage général qu'en fait l'esprit; et par suite nous révèle le mode invariable des principales opérations de celui-ci. En conséquence, la description de cet appareil est en réalité le moyen le plus court, et le plus rigoureux en même temps, de faire comprendre les questions dont nous nous occupons dans ce chapitre.

Or, dès ce moment, l'imagination ne peut plus être accusée dans la solution des problèmes relatifs au système des opérations animales, quelles qu'elles soient. L'observation peut être invoquée et une observation dont les élémens sont si variés, si nombreux, qu'ils offrent toutes les chances possibles pour la découverte de la vérité.

Il résulte, en outre de l'existence, d'un mécanisme nerveux de ce genre, la conséquence capitale qu'il y a une logique humaine invariable. En effet, qu'entend-on par ce mot logique? La loi qui lie un principe à ses conséquences, ou des conséquences à un principe. Or, on comprend que toute

modification, de quelque part qu'elle vienne, déposée dans un point de cet organisme, en raison de sa nature, amène une succession inévitable de modifications diverses; succession qui constitue un véritable mouvement logique. On conçoit encore comment le résultat de cette succession d'activités partielles diverses, sera exact, si chacune des fractions mises en jeu est dans ses relations avec toutes les autres dans un état normal déterminé, c'est-à-dire en état de santé; tandis qu'au contraire, le résultat sera médiocre ou faux, si un plus ou moins grand nombre de ces fractions n'agit pas convenablement. Par le mot logique, nous devons donc entendre, et nous entendrons dans tout le cours de cette ouvrage, ce fait de la nécessité imposée à toute idée, à toute sensation, et à toute action, de subir cette sorte de circulation à travers les diverses portions de l'organisme nerveux, dont le nombre et les aptitudes spéciales sont appropriées à sa nature; ensorte que tout principe et toute sensation engendre invariablement ses conclusions. Par cette définition, nous faisons intervenir la logique dans tous les actes humains, qu'ils soient moraux ou intellectuels, ou même locomoteurs; mais aussi nous lui donnons sa véritable valeur, en la reconnaissant comme le sens le plus général et le plus sûr de ceux donnés à l'homme; celui qui résulte de la combinaison de tous les autres.

7. L'appareil nerveux de l'homme présente

un centre, et des extrémités, qui sont mis en relation entre eux par des liens de même nature, dont presque chaque point est doué d'une aptitude particulière qui modifie tout ce qui y passe, soit que cela vienne d'en haut, soit que cela vienne d'en bas. On peut s'en faire une idée en se figurant une pyramide à un seul sommet, et à une base immense, qui serait composée d'une multitude de petites pyramides superposées les unes aux autres, la base des supérieures posées sur les têtes des inférieures, et en touchant plusieurs, de manière à ce qu'au fur et mesure qu'on s'éléverait, le nombre de ces corps irait en diminuant, et se terminerait enfin à l'unité. Supposez ensuite que ces corps soient doués de propriétés différentes, ensorte, cependant, que les supérieures résument toujours les modifications éprouvées par les inférieures, bien qu'en y ajoutant de nouvelles qualités; et supposez encore que chaque ligne horizontale des petites pyramides, chaque tranche, soit liée par un contact latéral, de manière à ce que la modification éprouvée par une d'elle puisse influencer toutes celles qui sont sur cette même ligne, et vous aurez une idée assez exacte de l'appareil nerveux. La pyramide du sommet représente l'encéphale; les pyramides de la base, les extrémités de l'appareil nerveux, ou les sens; les pyramides intermédiaires superposées, l'échelonnement de ganglions nerveux où se modifient les impressions; leur con-

tact latéral représente les relations des ganglions, en vertu desquels ils sympathisent ou agissent synergiquement.

Les extrémités des nerfs sont, les sens qui plongent, soit dans le monde extérieur à l'homme, soit dans son monde végétatif ou charnel; et les rameaux qui ordonnent aux muscles d'agir, ou qui commandent aux mouvemens. Chacun de ces sens, doué d'une aptitude particulière et invariable, convertit les impressions qu'il reçoit, les résume, et les fait siennes. La plupart des sens sont unis entre eux par des liens nerveux, à l'aide desquels ils s'influencent les uns les autres. Au-dessus d'eux, en franchissant, afin d'abréger plusieurs des degrés ganglionnaires, dans lesquels leurs impressions viennent pour être admises et modifiées, ou pour être repoussées, au-dessus d'eux, sont les appareils des ganglions de co-ordination où se combinent, et se modifient encore les impressions, qui sont admises. Au-dessus de ceux-ci encore, ou plutôt plus profondément, nous arrivons à un centre, la moëlle épinière, où s'opèrent des combinaisons qui offrent décidément le caractère animal. On a vu agir et vivre des animaux réduits à ce seul appareil; et il est à peu près certain que plusieurs classes d'animaux n'ont pour appareil nerveux que l'analogue de cette moëlle. Enfin vient l'encéphale, organe qui n'a avec le monde extérieur que des rapports très indirects, puisqu'il a

tout l'organisme que nous venons de décrire pour intermédiaire, puisqu'à la différence de tous les autres appareils, il peut être au plus haut degré d'action, sans que rien s'en révèle au dehors. En lui, se trouve une représentation, et une co-ordination organisées de toutes les manières d'être de l'économie, ainsi que de toutes nos relations avec le monde extérieur; mais organisées d'une manière déterminée, chez tous les hommes la même. Là, les actes ne ressemblent en rien à ce qu'ils étaient plus bas; ils offrent au dernier degré le caractère animal. Là, toute modification acquiert une signification spirituelle; l'ébranlement de l'air, dont l'oreille avait fait un son, y devient musique ou parole; les sensations y deviennent des signes; les images des idées, etc. Là, enfin, est la centralité humaine.

On a cherché, plusieurs fois, à déterminer le nombre et la nature des aptitudes intra crâniennes; mais parce qu'on procédait *à postériori*, ou en matérialiste, c'est-à-dire, par en bas, on s'est trompé. Voici ce que nous dirons à cet égard, sans autre prétention que d'indiquer un travail à faire, et non pour donner un résultat. L'organisme encéphalique présente un ensemble d'élémens simples, ou d'aptitudes racines, dont le nombre est déterminé. Chacun d'eux peut être représenté par un signe. Ces élémens peuvent se combiner de manières extrêmement variées, à deux, à qua-

tre, etc., en sorte à donner lieu à une multitude de résultats différens. Cependant, parce que le nombre des aptitudes simples est limité, le nombre de leurs relations, et leurs modes, le sont aussi. Toutes les possibilités de combinaisons existent en puissance en quelque sorte, mais elles sont loin d'être en acte. C'est une instrumentation préparée, établie; mais dont nous n'avons encore fait jouer que des parties; c'est comme un alphabet qui pourrait exprimer des millions de sons divers, et qui n'a encore servi qu'à en rendre quelques milliers.

Il est impossible à l'anatomie même aidée de l'expérience physiologique, et de l'observation médicale, d'arriver, dans ces questions, à prouver plus que les généralités que nous exposons, savoir qu'il existe des aptitudes racines, dont les relations opérées, suivant des lois fixes, comprennent tous les actes humains possibles. C'est à la philologie à rechercher quels sont ces élémens racines, et les lois délicates qui président au détail des combinaisons diverses qui peuvent s'opérer entre elles. En effet, les langues sont incontestablement, la traduction fidèle de tous les actes que l'esprit opère à l'aide de l'instrumentation encéphalique. Au reste un bien petit nombre d'aptitudes suffisent pour donner lieu à l'esprit d'établir une multitude immense de relations variées. Examinez, en effet, les racines des langues chez les

divers peuples, leurs symboles, leurs hiérogly-phes primitifs: vous trouvez au plus deux ou trois centaines de significations mères, dont la combinaison peut donner lieu à l'expression de quatre-vingt mille idées différentes, comme on le voit chez les Chinois. Enfin, examinez plus attentivement ces symboles parlés ou écrits; vous les trouvez, partout, semblables au fond, en sorte qu'il vous sera démontré que les hommes séparés par des distances immenses, sans rapport entre eux, se ressemblent jusque dans les premières expressions de leur pensée, comme vous les verrez se ressembler dans leurs actes, et leurs conceptions originaires. Nous aurons bientôt occasion de revenir sur la philologie, afin d'y montrer comment s'y traduit le fait de l'unité, et de la pluralité.

8. Maintenant que nous avons montré comment l'appareil de la vie animale était formé d'un centre, et d'extrémités composés d'une multitude d'aptitudes diverses, sens, nerfs du mouvement, ganglions transformateurs, etc., et que nous avons fait voir par l'anatomie qu'il existait entre toutes ces parties un système de relation invariablement déterminé; pour achever ces considérations de physiologie, il nous reste à montrer dans le but de l'usage que nous devons en faire, quelle est la loi qui préside à la vie intime des nerfs. En voici la formule:

« Les phénomènes de la sensibilité et de l'inner-

« vation se comportent comme s'ils avaient lieu,
« dans chaque division spéciale du système ner-
« veux, par la déperdition successive d'une QUAN-
« TITÉ accumulée dans la pulpe médullaire; déper-
« dition dont la durée est en raison inverse de
« l'intensité des phénomènes, et en raison directe
« de l'activité de la circulation locale, c'est-à-dire,
« dont la durée est d'autant plus courte que les
« phénomènes sont plus intenses, et d'autant
« plus longue que la circulation locale est plus
« active. » (1) D'où résultent les généralités suivantes:

« La névrosité ou capacité de produire des phénomènes de sensibilité ou d'innervation, est en rapport direct avec l'intensité de la circulation dans le système de nerfs où on examine celle-ci. Elle augmente lorsque la circulation devient plus active; elle diminue lorsque l'état inverse existe. En un mot, sa production appartient à la vie végétative.

« La névrosité diminue ou disparait au fur et à mesure qu'il se produit des phénomènes de sensibilité, et d'innervation, quelle que soit leur cause.

« Soit que la circulation continue, soit qu'elle ait été supprimée, la névrosité disparaît de la même manière; mais, si la circulation continue elle s'é-

(1) Essai de coordination des phénomènes qui ont pour siège le système nerveux, Journal des Progrès, 1828.

puise moins vîte, et elle se reproduit au bout d'un espace de temps appréciable; si la circulation est supprimée, la névrosité ne reparaît plus.

« La destruction de la névrosité est toujours locale, ainsi que sa reproduction. Autant une excitation amène de phénomènes synergiques, ou sympathiques, autant il y a d'abolitions successives de névrosité, autant il y a de nécessités répétées de reproduction.

« La sensation ordinaire, et la douleur ont pour origine les mêmes nerfs. (Il est des nerfs dont les impressions ne sont perçues par le cerveau que lorsqu'ils sont douloureux).

« La sensation, comme le mouvement, ordinaires, amènent une très petite déperdition de névrosité.

« La douleur amène une très grande déperdition de sensibilité.

« Le plaisir est la sensation simple de certains appareils.

« Lorsqu'il y a suractivité locale de la circulation, la névrosité locale s'accroît au point qu'une impression qui, dans l'état ordinaire, eût causé une sensation simple, devient l'origine d'une douleur.

« Tous les phénomènes nerveux sont intermittens, parce qu'ils nous représentent une succession de périodes de déperditions, et de reproductions de névrosité.

« Plus la déperdition est grande dans un temps

donné, plus le besoin de réparation se fait rapidement sentir.

« La fatigue est le sentiment du besoin de réparation partielle ou générale. Le sommeil est l'expression de ce besoin, et, en même temps, l'époque de la réparation générale. »

9. Nous connaissons maintenant toutes les généralités de la physique animale, sous le double rapport de ses conditions anatomiques, et de ses conditions d'activité. On voit que le fait du mouvement logique d'une impression quelconque est doublement constaté, par le trajet qu'elle parcourt, et par l'épuisement qu'elle cause dans chacune des aptitudes qu'elle traverse. On voit encore comment, l'intermittence étant la loi de toute activité dans cette vie, le passage d'une impression de points en points nerveux, est le seul mode par lequel la continuité dans l'acte peut se combiner avec l'intermittence, etc.

Nous laissons de côté toutes les autres conséquences immédiates que nous pourrions tirer de ces considérations sur l'anatomie, et la nutrition du système nerveux; elles nous détourneraient du but que nous poursuivons. Nous prions seulement nos lecteurs de bien fixer ces faits dans leurs esprits; ce sont des choses certaines, et au-dessus de la discussion, dont nous aurons plusieurs fois occasion de faire usage par la suite. En ce moment, nous allons examiner qu'elle est, au point de vue

de la certitude, la valeur de cet organisme, en d'autres termes, quelle confiance méritent l'appareil logique, et les sens.

Saint-Simon l'avait exprimée en rappelant ce vieil axiôme philosophique; l'homme est un petit monde, qui résume, en lui, le grand, dans le sein duquel il vit.

En effet, que pouvons-nous savoir de tout ce qui nous est extérieur, au-delà de ce qui est écrit en nous? Le phénomène se compose constamment de deux élémens : l'un qui est notre aptitude propre, l'autre qui est une certaine existence extérieure : Ainsi, la lumière est telle que nous la voyons seulement aux yeux; car, en examinant son action dans d'autres circonstances, nous reconnaissons qu'elle agit tout autrement que comme lumière. Il en est de même de tout élément de sensation; il n'est ce que nous le reconnaissons être, que relativement à nous, et même quelquefois relativement à un seul de nos sens. Parlant religieusement, Dieu a voulu que les choses nous apparussent sous les formes nécessaires au rôle qu'il nous a donné. Consultez les travaux des naturalistes; et vous verrez comment leurs expériences, et jusqu'à leurs erreurs, prouvent que notre assertion est rigoureusement vraie. Ils vous diront, par exemple, et cela certes est faux, qu'il est quelques animaux qui ont des sens que l'homme ne possède pas, car ils font des actes que nous ne pouvons expliquer.

Cette assertion, comme toutes leurs autres paroles, vous rappelera que le sens le plus général des travaux des physiologistes, c'est que rien n'est dans l'homme qui n'y soit déterminé à l'avance, et que tout ce qui peut exister hors de nous, au-delà de ce que contiennent les aptitudes organisées dans notre chair, est pour nous comme s'il n'était pas.

Qu'importe, au reste, qu'il y ait hors de nous des existences que nous ne pouvons ni penser, ni sentir? nous n'en avons pas besoin, et la probabilité de les voir un jour est un grand salaire à espérer. Qu'importe que dans les choses qui nous apparaissent du monde extérieur, l'exacte réalité soit couverte du voile phénoménal! Nous sommes sûrs qu'il y a une certaine réalité sous cette apparence; nous les connaissons suffisamment pour nos plaisirs, pour nos peines, pour notre fonction. Ce qui constate la véracité de nos sens, ce sont les actes que nous produisons d'après leurs indications; tant que nous rencontrons un rapport exact entre leurs perceptions, et ce que nous trouvons dans le monde environnant, que nous fait de ne pouvoir pénétrer au-delà de la valeur relative des objets! Un fou, n'est tel, que parce que quelqu'un de ses sens, externes ou internes, voit mal.

Rappelez-vous maintenant ce que nous disions, il y a un instant, du système logique, de cette

co-ordination préparée de toutes les manières d'être humaines dans ses relations terrestres, soit pensées, soit sensations, soit actes, et vous verrez que les diverses conceptions sur l'ordre et les ensembles, aussi bien que la connaissance des parties, sont là mise en jeu ou la représentation d'un ordre et d'un ensemble, qui est en nous, organisé comme appareil; en sorte que toutes ces systématisations, ces classifications, que nous écrivons sur le papier, ne sont que des essais, pour reproduire au dehors, et mettre à l'usage de la société, ce qui est écrit en nous.

Cette conclusion, qui n'est autre chose que l'exposition du fait physiologique lui-même, nous donne la formule de la certitude humaine. L'esprit qui est en nous, est appelé à une fonction terrestre, et il est pourvu de toute l'instrumentation nécessaire à l'accomplissement de ce but. En conséquence, la certitude, au point de vue absolu, est la conscience de notre existence comme fonction; au point de vue relatif, c'est la conscience de notre organisme, c'est là le fait obscur que tous les débats sur la certitude cherchaient à éclaircir; c'est là l'origine de l'autorité invoquée tant de fois, et tant de fois contredite, de cette autorité qui est la somme des actes humains de tous les âges, et de toutes nos traditions, en même temps que l'homme lui-même de tous les jours.

Le problème, dont nous venons de donner

l'explication physiologique, est le même que Platon poursuivait, et qu'il essayait de résoudre par sa théorie de la certitude tirée de l'existence d'un monde archetype, et d'idées absolues qui en émanaient. Seulement, il mettait ce monde, et ces idées, au nombre des existences spirituelles, tandisque ce n'est en réalité qu'un organisme donné à l'homme pour sa fonction terrestre. Au reste, c'est par la considération de ce fait, qu'on comprend comment la vérité passe si facilement d'un homme dans un autre, parce qu'elle trouve, chez tous, un domicile qui lui est préparé, et qui l'attend. Par là, enfin, nous rejettons cette discussion propre à notre temps, sur la certitude que les uns font venir des sensations, et les autres du seul sentiment intime; car elle n'est ni dans l'un, ni dans l'autre; mais dans tous les deux à la fois.

Une seule objection se présente : comment, nous demandera-t-on, se fait-il que les hommes se trompent si souvent, et soient si longs à trouver cette vérité de leur but, et de leurs moyens terrestres, si réellement ils ont en eux toute cette vérité écrite? la réponse est facile.

La vérité n'existe pour l'individu que pour être réalisée, c'est-à-dire: transmise à d'autres. Ainsi, elle n'est connue par quelqu'un, que lorsqu'il est parvenu à la mettre en état d'être propagée. C'est pour cela qu'on a dit avec raison, qu'elle n'existe

point tant qu'elle n'est pas exprimée en signes transmissibles par la parole, l'écriture, et toute autre espèce de langage. C'est pour cela qu'on a dit encore avec quelque raison, qu'on pouvait juger du degré d'avancement d'une science par la perfection de son langage, et que la précision de la mathématique tenait à la bonté de ses moyens d'expression.

Si tous les hommes avaient une capacité égale, on ne concevrait point cette nécessité de la réalisation, par le langage, des choses qui sont dans l'organisme humain. Les hommes seraient comme les animaux, tous également instruits. Mais les aptitudes sont loin d'être égales, et aussi cette nécessité se trouve être la même chose, en d'autres termes, que celle de donner une éducation. L'inégalité des aptitudes elle-même est l'origine de la société, et du progrès; c'est elle qui constitue, au fond, la supériorité de l'homme sur toutes les autres existences terrestres; car, religieusement, on doit dire que l'âme humaine est appelée à perfectionner autant le globe qui lui est soumis, que le corps qui lui sert d'organe intermédiaire; or, perfectionner, au point de vue physique, c'est changer les rapports des forces existantes les unes à l'égard des autres; en sorte que dans l'ordre brut c'est faire prédominer certaines tendances sur d'autres; et dans l'ordre humain, c'est faire effort pour mettre à l'état d'existence extérieure ou de

réalisation, le système entier des puissances qui nous est donné comme organisme. Dès le premier jour, l'homme renfermait toute sa fonction en puissance, comme le globe la possibilité de toutes les transformations que nous pouvons lui faire subir.

Ces réflexions nous conduisent naturellement à l'examen des conditions de la réalisation, et à la recherche de la formule générale qui est applicable à leur production.

10. Nous venons de voir que l'organisme nerveux se compose d'un centre, et d'extrémités qui plongent les unes dans la vie végétative, les autres dans le monde extérieur; plus, d'un appareil que nous avons appelé logique, qui est l'intermédiaire entre eux, et la base de la successivité. Nous ne pouvons donc trouver d'activité animale, dans l'homme, ou de réalisation, que suivant l'une de ces trois conditions; nous allons, sous le titre de chacune d'elles, étudier les opérations dont elles sont le siége.

Dans le système nerveux, toute activité ne peut avoir que l'une des deux directions opposées suivantes, savoir: du centre aux extrémités, ou des extrémités au centre.

Ainsi, la centralité ne peut être qu'à deux états différens, celui où elle excite le système, celui où elle est excitée. Mais chacun de ces états offre des caractères très variés que nous allons parcourir.

Dans le premier état, sans aucune influence externe ou interne, sous la seule intervention de la force de spontanéité qui est en nous, la centralité s'émeut. Dans ce cas, elle peut agir sur les extrémités, ou les laisser dans le repos. Supposons que cette activité pure de toute impression extérieure, soit portée à son summum de puissance, alors il arrivera qu'elle reproduira la somme entière des activités humaines qui sont possibles, soit conceptions, soit sensations, soit actes; car elle les possède toutes organisées et à ses ordres. Supposons la à quelque degré d'intensité moindre, elle reproduira une quantité des activités humaines possibles en rapport direct avec cette intensité. Plus elle s'approchera de son summum de puissance, plus elle s'approchera de ce qui est la vérité pour nous, plus elle baissera, plus elle s'éloignera de la vérité. Cette position de la centralité est l'état à priori, celui où, sans provocation, l'on crée les synthèses et les hypothèses. Cette position est extrêmement rare; nous dirons bientôt pourquoi. On peut presque compter les hommes qui s'y sont placés; ces hommes sont tous des révélateurs ou des inventeurs plus ou moins généraux.

Lorsque la centralité agit spontanément sur les extrémités, la conception est toujours faite; elle meut alors l'appareil dans sa direction qui est forcément synthéthique; soit qu'elle vienne de créer la synthèse, soit qu'elle l'ait reçue et apprise.

Dans le cas où la centralité est excitée par une modification qui lui vient des extrémités ; ou bien, elle est en repos : alors elle est passive à l'égard de cette sollicitation ; elle la reçoit, la laisse aller, et déterminer en elle le résultat qui lui était approprié : ou bien, elle est à l'état d'activité, lorsque cet appel lui parvient : alors, si cette modification n'est pas dans le sens de son activité, elle est repoussée tant qu'elle ne lui est pas supérieure en énergie ; et, dans tous les cas, elle est modifiée. Dans cette dernière circonstance, la centralité a une direction déjà déterminée, elle est à l'etat de synthèse.

Dans le cours de cet ouvrage, nous appellerons, en général, *état actif* ou *synthétique*, celui où la direction part du centre, et domine toute impulsion venue de la circonférence. Nous appellerons *état à priori* celui de création ; et *état analytique* celui où, sciemment ou sans connaissance de la cause, on se livre, en vertu d'une synthèse antérieure, à l'étude des détails, ou aux conséquences des faits particuliers. Enfin nous désignerons sous le nom de *passivité* celui où la direction vient absolument de la circonférence ; et *d'à posteriori* celui où le cerveau est excité seulement par des impressions venant des extrémités.

L'étude des extrémités, ou des sens tant internes qu'externes, est moins intéressante que la précédente, cependant nous devons nous en occu-

per; nous sommes fâchés, sans doute, dans un ouvrage de ce genre, de nous arrêter si long-temps, sur un sujet si ardu; mais, cela est indispensable; on nous reprocherait, et nous nous en voudrions, de ne pas l'avoir fait.

Les sens qui forment dans le système nerveux les dernières extrémités qu'il soit utile d'examiner ici, sont de deux ordres. Les uns nous mettent en rapport avec le monde phénoménal environnant. Nous les appellerons sens de relation. Les autres, nous instruisent de l'état végétatif de notre chair; nous les appellerons sens végétatifs ou internes. Indépendamment de ces sens, qui tous transmettent au centre les événemens de la circonférence, il y en a d'autres, qui sont de vrais agens d'influence du système nerveux sur lui-même, ou de celui-ci sur les autres parties du corps : nous les appellerons sens d'innervation. Ils pourraient être classés aussi, en sens d'innervation de relation, et en sens végétatif d'innervation. En effet, les premiers commandent les mouvemens de l'appareil locomoteur; les autres, au contraire, vont agir sur les organes de la vie végétative; c'est à ces derniers qu'il faut attribuer ces agitations de toute la machine, ces troubles de colère, de sympathie, qu'une idée, un cri, un regard occasionnent. Ce nom de sens, que nous appliquons à quelques parties du système nerveux qui préside aux phénomènes de mouvement animal ou

organique, nous sera contesté par les physiologistes modernes; cependant qu'ils regardent attentivement les faits où ces phénomènes se manifestent; ils verront, alors, dans chacun d'eux, une unité, et une indépendance, qui force d'admettre un centre d'action; outre que dans beaucoup de points, la disposition anatomique nous montre l'existence d'un centre spécial (1).

Tous les sens de relation peuvent être excités, ou mus; excités par les faits extérieurs; mus par la volonté. Il en est de même de l'appareil d'innervation musculaire.

Les sens végétatifs ne peuvent qu'être excités, ou appaisés.

Les sens végétatifs d'innervation peuvent être excités par une impression venant de quelqu'un de leurs congenères, et mus par l'action de la centralité.

En général, ils sont toujours passifs, soit que l'activité leur vienne du dehors, soit qu'elle leur vienne du cerveau.

Les sens, ainsi que nous l'avons vu, sont mis en rapport avec la centralité par un appareil intermédiaire que nous nommons logique; nous allons rechercher les lois de son activité.

Nous remarquerons, d'abord, et sans vouloir

(1) Voyez les dispositions du grand sympathique, du pneumogastrique, de leurs ganglions, de leurs plexus.

tirer actuellement aucune conséquence de notre observation, mais seulement afin que l'on n'oublie pas le fait qui en est le sujet, nous remarquerons que l'appareil logique est au moins double; en effet, ainsi que nous l'avons vu, il existe d'abord à l'état de dissémination, comme dispersé ou écarté dans toutes les parties du corps; enfin, sans tenir compte de la moëlle épinière, il est répété une deuxième fois, dans la masse encéphalique; sans doute dans ce point, il prend un caractère nouveau; les sens cérébraux, et cérébelleux, ne sont plus que des représentations perfectionnées, des sens inférieurs; mais malgré ces grandes modifications, il n'en est pas moins vrai que toutes les facultés dispersées dans l'économie, ainsi que leurs relations, sont abstraitement reproduites dans le cerveau, le cervelet, et leurs dépendances.

Les phénomènes successifs ont tous pour siége l'appareil logique car, sauf la spontanéité dont l'intervention constitue la centralité, à vrai dire, les sens jusqu'à leurs derniers filamens, et en un mot, tout fait d'activité qui a une durée, depuis le point le plus élevé jusqu'au plus bas, tout en fait partie. Dans leur manifestation, ces phénomènes suivent un ordre constant, qu'il est facile d'étudier dans sa généralité, si ce n'est dans les détails.

L'ordre général de succession présente le passage dans les trois états suivans; d'abord sentiment de besoin, de desir, ou d'appétence; ensuite

raisonnement approprié; ensuite détermination ou réalisation. Chacun de ces trois termes généraux du mouvement logique peut être décomposé en plusieurs termes secondaires, dont la manifestation offre assez de durée dans l'individu, pour pouvoir encore être reconnue. Toutes les recherches de l'ancienne métaphysique s'appliquent à ces termes secondaires de la successivité, particulièrement à ceux que comprennent l'espace occupé par le raisonnement; mais, pour être utilisées, elles ont besoin d'un nouvel examen, et d'un remaniement complet, dont il serait entièrement inutile de nous occuper en ce lieu.

On n'exigera, sans doute, point de nous, que nous prouvions que l'ordre le plus général de la successivité est tel que nous venons de le dire, c'est-à-dire, qu'il se décompose en trois termes principaux, sentiment, raisonnement, et réalisation. Pour repousser le doute, nous ne pouvons invoquer que l'observation dont nous avons tiré tout ce que nous avançons ici, une observation tellement évidente, qu'elle n'a, jusqu'à ce jour, échappé à personne, et qu'elle a été transmise, de siècle en siècle, sans éprouver jamais une seule contestation. Au reste, pour enlever toute espèce de scrupule, il suffit d'exprimer cet ordre de succession en termes plus abstraits, nous dirons donc qu'il n'est autre chose que la manifestation du besoin, et la relation établie entre ce

point de départ, et sa conséquence dernière. Nous ne croyons pas qu'il soit possible à personne de refuser l'observation présentée sous cette forme ; cependant, celle-ci est rigoureusement la même chose, sauf les mots, que cet autre, passage successif à l'état de sentiment, de raisonnement, et de réalisation. Mais, on nous demandera, sans doute, pourquoi nous donnons le nom de logique à l'appareil qui est le siége de cette successivité, et le nom de mouvement logique au phénomène lui-même ; si c'est par défaut d'autre expression que nous l'avons fait, ou si c'est avec intention ? car, nous nous servons d'un mot dont l'acception est depuis long-temps fixée, et consacrée à désigner l'opération intellectuelle par laquelle nous constatons la réalité ou l'appropriation d'un fait, ou d'un acte.

C'est avec intention que nous avons employé le mot logique ; en nous en servant, nous n'avons point voulu en changer la valeur, celle de désigner l'opération par laquelle la vérité se constate ; mais, nous avons voulu qu'il comprît enfin tous les élémens de la vérité ; et le raisonnement n'en est pas le seul. Nous avons voulu lui rendre sa force expressive, antique, éclaircir l'obscurité cachée sous ces mots λογος, *verbum*.

En effet, rappelons-nous ce que c'est que l'arbre nerveux, comment il est l'élément de la certitude, comment, depuis la manifestation à priori, et la

plus large de la spontanéité, jusqu'au dernier acte d'analyse, tout y est contenu, tout y passe, il nous paraîtra évident que nulle partie ne peut en être détachée comme un instrument logique tout entier ; la vérité est en lui, mais en lui dans l'état d'intégrité; l'erreur résulte de l'isolement de ses parties. Par exemple, la synthèse et l'analyse combinées sont des moyens de certitude; isolées l'une de l'autre, elles conduisent à des erreurs qu'elles sont l'une et l'autre, séparément, incapables de rectifier, et même d'apercevoir; par exemple, les hommes ne sont jamais certains d'un sentiment ou d'un raisonnement, pris isolément; mais lorsqu'une conception a passé par ces états, qu'elle est en même temps passion, et démonstration, les hommes se font tuer pour elle. Il faut, en effet, que les savans aient bien présent à l'esprit que toute découverte de leur ressort, qui ne peut être adoptée par le sentiment, quelleque soit son apparence positive, n'est qu'une vérité relative au temps où nous vivons, et n'enferme en elle rien d'absolu, ni de durable. Les hommes n'ont de certitude que pour les choses auxquelles ils font le sacrifice de leur vie.

Au reste, en résumant tout ce que nous venons de dire sur la vie animale envisagée dans l'individu, nous allons montrer, de reste, comment dans l'intervention seule de toutes ses facultés sur un même sujet, réside la certitude, et comment,

lorsque l'action de l'homme est intégralé, tous les procédés de vérification, que nous appelons méthodes, ont été mis en jeu.

L'homme ne peut opérer que synthétiquement ou analytiquement, dans l'une et l'autre de ces manières d'être, il peut être soit actif ou à priori lorsqu'il procède spontanément, soit passif et à posteriori lorsqu'il reçoit la direction du dehors.

L'opération synthétique est celle où d'une conception générale qui embrasse la somme entière ou à peu près entière de l'activité humaine qui est en puissance, on descend à tous les modes partiels d'activité. Si la synthèse est vraie, on doit, en venant d'elle, arriver aux dernières limites sans en manquer une seule, et en même temps sans avoir laissé immobile un seul point de l'échelonnement de facultés qui unit le centre à la circonférence. La synthèse est fausse s'il se trouve un seul point extrême qui ne s'y rattache pas par un lien bien visible.

Dans l'opération analytique, au contraire, on part d'un point extrême, pour monter à des généralités de plus en plus grandes.

Or, il est évident que ces deux opérations contraires, l'une qui descend, l'autre qui remonte, se servent réciproquement de preuves, ou jouent, l'une à l'égard de l'autre, le rôle de vérification. Car, ou les deux mouvemens s'accordent, et s'unissent en se joignant sur les mêmes degrés, ou ils

se contredisent, et passent l'un à côté de l'autre en se niant réciproquement: Il ne peut y avoir de vérité aux yeux des hommes que là où leur concours donne un résultat identique.

La synthèse est l'opération la plus humaine de toutes. Au contraire, l'acte analytique est ce qui l'est le moins. Or, en fait, toute analyse est un acte de vérification par le contact du monde extérieur à l'égard des conceptions internes; tandis que la synthèse est le moyen de vérification des impressions venues du dehors par l'intervention du monde humain.

Entre ces deux manières d'être opposées, il n'y a pas d'états intermédiaires autres que celui du passage de l'une à l'autre. A moins que l'homme ne dorme, il ne peut être autrement que dans l'une ou dans l'autre. L'analyse, au reste, est l'état habituel de l'individu; car, quelle que soit la société dont il fait partie, il ne peut être synthétique que par la pensée générale qui préside à son existence. Toute son activité, sauf son but, est analytique. Examinons, en effet, en détail, en quoi consiste cette dernière opération; nous l'envisagerons sous deux points de vue, c'est-à-dire comme volontaire, et comme excitée. Nous n'avons pas besoin de dire qu'il ne sera question ici que de l'analyse, envisagée à son dernier degré, comme il n'était plus haut, question que de la synthèse élevée à sa plus grande puissance.

Lorsque l'individu se livre à l'analyse volontairement, il est certain qu'il est sous l'influence d'une synthèse, et qu'il cherche soit à la perfectionner en la complétant dans ses détails, soit à la vérifier, soit à la mettre à exécution, etc. : car toutes ces opérations sont les mêmes quant au résultat. Mais, ce qu'il y a d'important à remarquer dans ce travail, en vue surtout de la conclusion sociale, c'est que l'individu n'y dépense qu'une somme d'activité très petite, car il ne met, jamais en jeu, à la fois, qu'une seule de ses facultés. Pendant toute sa vie, il peut être occupé de la même opération.

Lorsque l'individu s'abandonne à la passivité analytique, alors il présente une mobilité extrême; chacune de ses facultés, soit de conservation, soit de raisonnement, soit de sympathie, intervient à son tour, pour lui commander un acte, qui, pendant un instant, le domine tout entier, et qui, lorsqu'il est accompli, le laisse à un autre moteur. C'est aux individus ainsi abandonnés, que sont applicables ces remarques des moralistes sur les passions qui gouvernent les âges de la vie. Il est certain qu'un homme qui ne serait absolument qu'analyse, descendrait au rang des bêtes, de ces machines animales, mûes pour la seule satisfaction de l'instinct qui parle, immobiles, et assoupies, si l'instinct se tait.

En définitive l'individu est, jusqu'à un certain

point, à l'état analytique, toutes les fois que toutes ses facultés ne sont pas en jeu en même tems. Il y est au minimum, lorsqu'une cathégorie entière de facultés est en action; il y est au maximum, lorsqu'une seule faculté est mise en jeu.

C'est ici le lieu de caractériser, par opposition, l'acte synthétique. Nous supposerons que nous le voyons se produire à priori, et dans sa plus haute généralité, afin de savoir ce qu'il coûte, et pourquoi il est si rare. Le maximum d'activité étant connu, on comprendra, d'après cet exemple, le prix et la difficulté relative de toutes les positions à priori secondaires où l'homme peut se trouver.

L'état de création de la synthèse exige le plus haut degré d'exaltation ou d'activité de l'organisme nerveux. Elle suppose, en effet, d'abord un effort énorme de la part de celui qui est à l'œuvre, pour s'isoler complétement de ce qui l'environne, de manière à ne plus voir qu'en lui, à percevoir seulement son organisme dans les aptitudes qu'il renferme, et dans leurs co-ordinations; un effort énorme pour s'isoler de toute espèce de mémoire, de manière à ce que sa personnalité se produise pure aux yeux de son esprit; encore faut-il que cet effort soit opéré en un moment. Cet état synthétique à priori, suppose ensuite que l'homme intérieur est en activité dans toutes ses parties, de manière à se percevoir lui-même tout entier en un instant, se sentir, se résumer, et trouver enfin

le *mot*, le *verbe* de son existence. Encore un tel état d'activité ne peut durer que quelques minutes; car il ne faut que quelques minutes pour que la névrosité soit épuisée dans un nerf: aussi, à considérer toutes les synthèses qui ont jusqu'à ce jour commandé les peuples, et elles s'élèvent à un bien petit nombre, on reconnaît que leurs auteurs ont eu seulement le temps de commencer; ils n'ont fait que poser les premiers principes; mais ils les ont posés purs sans qu'aucune recherche antérieure les eût guidés ou trompés. Ainsi tous ces chefs des peuples ont raconté les périodes géologiques de notre monde; ils ont dit, il y a des siècles, avant qu'il existât la moindre science, ce que nos travaux modernes ont mis hors de doute seulement depuis quelques années. Mais, après s'être élevés à cette hauteur, où ils débutent comme sachant tout, sans avoir rien appris, ils tombent de suite au niveau de la faiblesse de leur temps; l'œuvre de vérité n'est que commencée; c'est au raisonnement, et à l'analyse à la compléter.

Si vous doutez que l'opération dont il s'agit ait lieu de cette manière, examinez comment se sont faites les synthèses moins difficiles, et plus voisines de nous, celles qui s'appliquaient à des questions secondaires, à des sciences par exemple. Interrogez l'auteur; il vous racontera qu'après avoir eu présent, en un instant, dans l'instant que dure une seule pensée, tout le monde de faits qu'il fal-

lait co-ordonner, il a senti cette co-ordination ; il a été comme frappé par un éclair de vérité. Ainsi, avant toute analyse la découverte était faite, c'est-à-dire la formule humaine trouvée.

Ainsi, en conclusion, la vie animale chez l'individu consiste dans une activité alternative qui va du centre à la circonférence, ou de la circonférence au centre, en passant par les trois états successifs de sentiment, de raisonnement, et de réalisation. Plus l'homme possède bien les synthèses de son être, plus le centre est actif, c'est-à-dire à priori à l'égard du monde extérieur ; et aussi l'humanité domine d'autant plus dans ses actes ; moins, au contraire, l'homme est synthétique, plus il se rapproche des bêtes, mûes par les seuls détails de la vie végétative, et sensuelle.

Maintenant nous allons transporter ces considérations de la vie individuelle, dans l'étude de la vie des sociétés. Nous allons les convertir en une méthode d'investigation pour la découverte des facultés de l'humanité. Nous suivrons dans ce travail, l'ordre que nous avons observé dans l'exposition physiologique que nous terminons ici.

## § IV. — PHYSIOLOGIE SOCIALE.

1. De même que l'individu est un, parce qu'il a un centre d'existence, l'humanité est une, soit

qu'on l'envisage dans un temps limité, soit qu'on la considère dans sa continuité.

Or, qu'est-ce qu'une unité ou une centralité dans un homme? Nous avons vu que ce n'était pas un point anatomique; et que dans la masse centrale, il existe une multitude de points qui peuvent, suivant l'occasion, être momentanément le centre matériel d'action: il ne s'agit plus d'ailleurs de considérer la machine; mais de dire comment s'y crée l'unité ou la centralité humaine.

Une unité, une centralité humaine ne peut être qu'une pensée centrale. Depuis long-temps, il est prouvé que rien n'existe dans notre intelligence qui ne soit signe, et formule; il y a long-temps que l'on a démontré que, sans les signes, l'homme ne serait qu'une collection d'instincts pourvue d'un appareil locomoteur, c'est-à-dire peu de choses au-dessus d'une machine. Et, qu'est-ce qu'une centralité exprimée en signes, si ce n'est une pensée, une formule prédominante.

Le signe est le fait de la force spontanée qui est en nous. C'est elle, sans aucun doute, qui est le centre mobile par lequel tout phénomène de névrosité acquiert une signification nommée à juste titre spirituelle, transmissible par la parole, conservable par la mémoire.

Comment en douter! tous les phénomènes de la vie, sauf celui-là, peuvent être rapportés à des modifications naturelles des propriétés des corps.

bruts, ou des corps végétaux, à des actes physiques ou chimiques, etc.. Le pouvoir de nommer, au contraire, la création du signe, est le fait humain par excellence; celui qui nous constitue ce que nous sommes; c'est, dans les propriétés qui se voient en nous, la seule qui nous soit spéciale. D'ailleurs, il n'y a rien de matériel dans cet acte, car c'est au moment même où la névrosité vient de disparaître, où la cellule nerveuse est vide, que la sensation existe pour nous, en recevant une signification.

Toute formule ne peut pas indifféremment devenir prédominante, et centrale, chez un individu quel qu'il soit, en effet, il faut pour cela qu'elle soit représentative de l'activité de son instrument, et en harmonie avec elle. Cette formule, d'ailleurs, doit être la résultante ou l'effet du contact de l'esprit et de l'organisme encéphalique. L'observation démontre que le nombre est limité de celles qui peuvent se mêler à tout, se présenter dans tous les modes d'activité de l'être humain. Aussi ont-elles toujours l'un des deux caractères suivans: ou elles sont égoïstes, relatives purement à la conservation, et à la satisfaction des besoins de la vie végétative; ou elles sont sociales, et alors on les appelle conscience.

De même que toute centralité dans l'individu, est une pensée formulée, de même, dans l'être collectif, l'unité est une doctrine sociale; et de

même encore que toute pensée n'est pas susceptible de devenir centrale chez l'homme individuel, de même, dans l'humanité, toute doctrine ne peut pas devenir sociale.

2. L'humanité présente, comme l'individu, deux vies, l'une organique ou végétative, l'autre animale. En raison de la structure de l'être examiné, on pourrait aussi donner à la première le nom d'instinctive, et à la seconde celui de spirituelle.

La vie instinctive de l'être collectif, doit être considérée d'abord comme la somme combinée des besoins végétatifs des individus qui la composent. Mais elle a encore une bâse de plus, l'inégalité des positions sociales, inégalité en vertu de laquelle nul n'a été, jusqu'à ce jour, complètement satisfait, savoir : les plus heureux, quant à leurs besoins de sentiment, et les plus pauvres, quant aux plus grossiers de leurs appétits. Cette inégalité a fait qu'il a constamment, jusqu'à ce moment, existé dans l'humanité bien plus de desirs en état d'appétence, qu'il n'y en avait à l'état de satiété; de telle sorte, qu'en se plaçant au point de vue collectif, on peut dire que les besoins de l'humanité ont à peine encore été un seul instant à moitié satisfaits.

Ainsi, l'humanité, jusqu'à ce jour, a constamment eu besoin : elle ne peut même jamais sortir complètement de cet état; car la seule chose qui dépende d'elle, c'est de faire cesser les souffrances

qui résultent de l'inégalité des conditions. Mais, cette cause effacée, elle ne pourra encore rester oisive, l'activité qui appéte, consomme son objet, et n'est satisfaite que tant qu'elle est occupée à le consommer. Tous les besoins sont comparables à la faim; ils se taisent quelques momens, pour se réveiller, ensuite, aussi éxigeans qu'auparavant. Ainsi, ils ont constitué, et constitueront une sensation toujours renaissante, toujours vive, et par là ont imposé, et imposeront à l'humanité une tendance continue et invariable, dont le mouvement progressif est la fin.

Les besoins individuels reçoivent une signification sociale, par les institutions, et les mouvemens civils qui les représentent. Ainsi, il ne s'agit plus seulement de faim et de soif, mais de l'intérêt de conservation sociale, et individuelle, traduite par des institutions; il ne s'agit plus d'amour physique, d'intérêt paternel ou maternel, mais de mariage, mais de famille, etc. En tenant compte de cette observation, il devient facile d'établir d'une manière positive les vraies constantes sociales, afin de les faire servir à l'usage que nous avons décrit plus haut, c'est-à-dire à la formation des séries. Les doutes, les hésitations qui devaient nécessairement accompagner ce travail, lorsque nous procédions par la méthode mathématique ou physique, cessent d'exister du moment où la physiologie sociale nous donne nos points de départ. Il

résulte de son emploi dans cette circonstance, plusieurs autres avantages sur lesquels nous allons nous arrêter un instant.

Les actes de l'humanité à l'occasion de chaque constante ou pour la satisfaction de chaque besoin, sont toujours doubles, les uns contraires, les autres favorables; il ne peut en être différemment, puisqu'il y a mouvement progressif, puisqu'il y a variation; autrement il y aurait immobilité, c'est-à-dire un seul phénomène d'une durée indéfinie. Chaque constante doit donc toujours servir d'origine à deux séries, l'une favorable, l'autre défavorable. Ainsi, en prenant le besoin d'égalité comme exemple, il ne peut y avoir moins de deux systèmes d'actes, ceux qui lui donnent satisfaction, et tendent à prédominer, et ceux qui lui sont opposés, et vont en s'amoindrissant.

Or, il faut remarquer que dans cette manière de procéder, nous ne sommes qu'observateurs. La bâse nous est donnée par la physiologie; le reste par l'histoire; aussi bien l'ordre de succession que la valeur des faits. Ce n'est pas nous qui les interprétons en effet; leur caractère est déterminé pour chaque série, par la série correspondante qui lui est contradictoire. Ce dernier genre de preuve donne au travail entier une rigueur qu'il est difficile de trouver dans aucune autre spécialité scientifique.

Il est inutile, d'ailleurs, de revenir ici sur le

mode de construction des séries, sur leurs propriétés, et leur valeur Nous nous sommes suffisamment étendus, plus haut, sur ce sujet.

En ne considérant ce mode d'investigation que comme méthode de recherche, on peut lui donner le nom de méthode analytique ou à posteriori. En effet, lorsque nous l'employons, nous nous considérons comme ne faisant pas partie de l'espèce humaine; ainsi que les physiciens, nous n'y apportons ni désir, ni haine : nous sommes purement des naturalistes observateurs. Cette méthode peut s'appeler analytique ou à posteriori, en ce qu'à l'égard de toute spéculation sur l'avenir politique, elle est un excellent mode de vérification, un instrument qui ne peut être faussé, en ce qu'elle ne s'occupe que de séries isolées de faits; et, enfin, en ce qu'elle est incapable, par elle seule, par sa propre action, de donner lieu à la moindre co-ordination, à la moindre synthèse.

En effet, en supposant que nous ne possédions que cette seule méthode de prévoyance, voici comment nous serions obligés de procéder pour trouver une synthèse, c'est-à-dire, l'idée générale du système social avenir. Toutes les séries, ayant fourni leurs résultats, il nous faudrait prendre la somme des idées et des institutions dont elle nous aurait donné la croissance, puis chercher un système social qui correspondît aux faits que celle-ci nous fournit; il nous faudrait imaginer l'arrange-

ment politique dans lequel ces divers faits pourraient se combiner. Ainsi, cette synthèse ne nous serait point donnée par la seule mise en œuvre des séries, mais bien par une hypothèse ou par un raisonnement établi sur les résultats qu'elle nous aurait fournis. Or, on peut trouver plusieurs organisations politiques, qui paraîtraient à nos yeux du 19e siècle satisfaire aux données des séries. Il y en a, en ce moment, déjà deux de publiées, l'une où le principe de l'organisation est la division du pouvoir en spirituel, et en temporel (1); l'autre où ce principe réside dans l'unité de ce pouvoir (2). Cependant, bien certainement, il n'y a qu'un seul système qui réponde parfaitement aux nécessités de l'avenir. Nous verrons tout à l'heure comment on peut procéder à sa découverte.

Avant de quitter ce sujet, nous ferons remarquer encore, que les besoins de l'humanité lui imposant une tendance continue, il arrive aussi que les séries présentent un mouvement de modification lente, mais sans interruption dans leurs croissances, et leurs décroissances relatives. Elles diffèrent, à cet égard, complètement des modes que nous allons examiner à l'instant. Pour elles, il n'y a point d'époques de perturbation apparente, ou d'intermittence comme nous allons en trouver

(1) Saint-Simon. Aug. Comte.

(2) Les religionnaires Saint-Simoniens.

dans les fonctions de la vie animale; pour elles, il n'y a point de lacunes, point de ces mouvemens alternatifs de synthèse et d'analyse: le sens est continu, et d'une intensité toujours la même.

2. La physiologie sociale doit admettre dans l'humanité une vie animale ou de relation, dont les manières d'être reproduisent les analogues des phénomènes que nous avons remarqués dans l'individu. Dans la vie de l'être collectif, le jeu des facultés spirituelles est également indispensable à la satisfaction des besoins instinctifs; et ceux-ci sont soumis absolument à leurs décisions.

La vie animale ou spirituelle de l'humanité ne présente relativement à celle de l'individu, que les différences qui tiennent aux conditions mêmes du collectisme. Elles sont toutes parfaitement appréciables, parfaitement explicables dans leurs causes et leur nature. Examinons, en effet.

D'abord, comme observation générale, des phénomènes qui dans l'individu n'occupent que quelques minutes de sa vie, et souvent beaucoup moins, acquièrent dans l'humanité des durées séculaires. L'œuvre que, dans l'homme, une faculté opère, est accomplie dans l'espèce, suivant son importance, tantôt par une nation qui disparaît avec elle, tantôt par une génération, et au moins par un homme. Tous les actes prennent une étendue, et une grandeur en rapport avec celles de l'être. Mais, cette différence se comprend facilement;

elle est la moins importante. Celles qui suivent méritent une attention plus sérieuse.

L'humanité nous présente, comme l'individu, le fait du mouvement actif du centre à la circonférence, ou l'état de synthèse; le fait du mouvement de la circonférence au centre ou l'état d'analyse, *d'analyse*, disons-nous, car jamais l'humanité n'est complètement à l'état passif; et un espace intermédiaire ou de transition entre ces deux états. L'ensemble de ces trois états réunis constituent, dans l'humanité, l'analogue de ce que nous avons appelé phénomène logique chez l'individu. Arrêtons-nous, un instant, pour caractériser chacune de ces positions sociales différentes. La synthèse dure des siècles dans l'humanité, au lieu des quelques minutes qu'elle occupe dans l'individu; c'est un dogme social universel. Le mouvement du centre à la circonférence, n'est autre chose que l'extension successive de la doctrine sociale à toutes les particularités qu'elle peut, ou qu'elle doit embrasser. C'est le fait d'une pensée qui doit être universelle, et qui va s'étendant de la sommité aux détails, en passant par l'échelonnement de tous les besoins, de tous les raisonnemens, de tous les actes qu'elle est destinée à comprendre. Ce mode d'extension, cette application croissante à des faits de jour en jour plus nombreux, est la vérification de la doctrine elle-même. En effet, elle cesse d'être vraie, dès l'instant où elle rencon-

tre des existences dont elle ne rend pas compte, ou auxquelles elle ne satisfait pas; et c'est ce qui est constamment arrivé jusqu'à ce jour.

L'analyse, au contraire, n'est point une doctrine sociale; loin de là, elle est constituée par l'absence de tout système; le mouvement de la circonférence au centre, n'est autre chose que l'excitation causée par des intérêts de détail qui surgissent et qui viennent, par momens, donner un mouvement presque commun à une aggrégation d'individus qui n'a plus de société que le nom. L'état de transition existe pour le passage de l'état de synthèse à celui d'analyse; mais il n'y a pas d'intermédiaire entre cette dernière et le système opposé. En effet, des points de vue pris dans des intérêts qui ne sont qu'individuels, qui ne veulent être que tels, et qui par suite appartiennent toujours au tems, ou au moment, sont impropres à engendrer une synthèse. Ces intérêts sont à un but social, ce qu'un instinct passager serait à un but individuel, c'est-à-dire complétement stériles en tout ce qui n'est pas eux-mêmes.

Le passage de la synthése à l'analyse se fait par la réduction de la doctrine unitaire primitive, à des particularités sociales de plus en plus étroites; jusqu'à ce que l'individualité, et le présent apparaissent enfin seuls; de même que dans l'individu il s'opère par la transition d'une faculté de moins en moins centrale.

Tous ces phénomènes sociaux, dans chacun des temps de leur production, offrent la successivité que nous avons dit être propre à chaque acte partiel de l'homme individuel; ils commencent par un sentiment, se continuent par un raisonnement, et s'achèvent par une pratique.

Ce mouvement entier est dans l'humanité l'analogue de ce que nous appelons acte logique chez l'individu. Dans celle-ci, en effet, jamais il n'y a d'analyse que par conséquence d'un état synthétique antérieur; car l'analyse est impropre à former un peuple ou à engendrer un but commun d'activité; il faut que la société soit déjà toute faite, pour qu'elle ait occasion ou possibilité de se manifester. C'est toujours par un acte synthétique que les sociétés commencent; aussi les analyses qui en signalent les derniers momens ne peuvent être opérées que comme conclusions du système unitaire qui régnait antérieurement.

Nous appellerons âge logique, le mouvement social qui représente l'acte logique complet, et qui commence avec la révélation d'un but d'activité propre à engendrer une synthèse, et se termine, avec l'état d'analyse, à l'invention d'une nouvelle doctrine unitaire.

Maintenant examinons chacun de ces états en particulier.

3. L'état de synthèse envisagé abstractivement de sa formule spirituelle, et comme valeur unique-

ment physique, est synonime de but commun d'activité. Une pensée ne peut être sociale à ce point, qu'à condition de présenter aux hommes une œuvre à accomplir; œuvre par laquelle ils sont constitués être collectif et reçoivent un nom, et dans laquelle chaque partie intégrante, chaque individu, chaque génération, a sa part de travail, sa part d'espérance, et de satisfactions. Du but commun se déduisent nécessairement deux choses, savoir: une série d'actes successifs et généraux entrepris dans la vue de l'avenir de l'être collectif, et en outre une hyérarchie d'actes à accomplir dans chaque moment de la vie de cet être. Or, tous ces actes sont des hommes; ainsi, d'une part ce sont des gouvernans, des dynasties, des générations; de l'autre la hyérarchie sociale et ses variations.

En effet, la successivité des actes dont se compose un seul acte, est la même chose que la successivité des divers travaux nécessaires pour arriver à un résultat qui est cependant un. Aussi donne-t-elle lieu à ce qu'on appelle division du travail, soit que l'on considère chacune des œuvres partielles comme un temps du mouvement général, soit qu'on les envisage comme opérées, dans la même époque, par des individus différens concourant, chacun pour une part, au but commun. Le principe qui engendre le travail, est le point de départ de la division des actes elle-même.

La division du travail, soit dans l'espace, soit dans le temps, a des limites qu'elle ne peut franchir ; ce sont celles de la division des actes préétablie dans l'organisme humain ; elle ne peut, en un mot, donner lieu à une seule fonction au-delà des possibilités que tous les individus contiennent en puissance. Seulement elle est d'autant plus parfaite, que chaque possibilité humaine est confiée à un agent mieux différencié ; et, tout est, d'ailleurs, admirablement préparé, pour qu'il en soit ainsi ; car l'intensité des aptitudes varie d'individu à individu. Mais en arrivant à ce degré extrême, il faut que chaque acte, ainsi représenté par un ouvrier différent, ou par une génération, soit co-ordonné avec tous ceux auxquels ils se rapporte, et en vue de son résultat, de la même manière qu'il le serait, s'il était opéré, avec toute la série de ceux auxquels il tient, par un seul homme ; de telle sorte qu'il n'occupe ni plus de place, ni plus d'effort, ni plus de temps qu'il n'en tiendrait, si un individu l'accomplissait tout seul. En un mot, la division du travail n'est fructueuse, qu'autant qu'après avoir été isolées, toutes les parties sont ralliées les unes aux autres, convergeant vers un centre social, exactement comme toutes les facultés dont elles sont l'expression, sont organiquement enchaînées chez un individu.

Ce que nous avançons ici, est tellement vrai, que toutes les fois qu'un acte, résultat de la division du travail, s'opère dans la société au-delà de ce

qu'il est nécessaire, c'est-à-dire s'empare de plus de place, et prend plus de temps qu'il n'en doit occuper; toutes les fois qu'il sort des limites qui lui sont imposées par ses rapports, cet acte reste nul en tout ce qu'il a de trop; les hommes qui l'ont exécuté souffrent ou meurent. En industrie, les économistes appellent cela produire trop.

Ainsi, on voit que la division du travail suppose la co-ordination des parties, c'est-à-dire un gouvernement; et, bien plus, que le travail ne se divise jamais que par déduction d'un point de vue unitaire et, synthétique. Il est même à remarquer que nul système d'actes n'existe aujourd'hui à l'état de division, qui n'ait commencé auparavant par être exécuté par une seule main. L'homme, en quelque sorte, commence par tout faire, ou autrement l'humanité commence par n'admettre dans son sein que quelques spécialités très générales, qu'elle confie à diverses aptitudes ouvrières : puis, successivement, ces spécialités se subdivisent jusqu'à ce point où elles pourraient atteindre un dernier terme de spécialisation possible, qui n'a pas encore existé jusqu'à ce jour.

Nous avons peut-être trop insisté sur le mode par lequel s'opère la division du travail dans l'espace, et dans le temps; mais nous voulions fixer fortement l'attention du lecteur sur ce fait; parce que lorsqu'on le connaît bien, on sait alors parfaitement ce que c'est qu'une synthèse faite hom-

mes, et en quoi consiste le mouvement du centre à la circonférence qui en est la vie. Nous croyons que l'examen précédent ne laisse point de doute, sur ce fait, que l'humanité procède à la division du travail en partant de l'unité qui est le but, pour arriver aux détails qui sont les moyens. Comment, d'ailleurs, s'il en était autrement, pourrait-on fonder un système de peines et de récompenses, et un système d'éducation soit générale, soit professionnelle, etc. Au reste, ce que nous avons dit pour la division des travaux, est vrai pour toutes les manières d'être de l'humanité, aussi bien pour le mode de génération des actes scientifiques, et sentimentaux, l'application des théories à la pratique, etc., que pour les actes industriels.

Après avoir ainsi exposé en quoi consiste abstractivement la synthèse, et l'avoir décrit sous son aspect physique en quelque sorte, nous allons rechercher quelles sont ses conditions d'existence spirituelle, comme doctrine, ou comme centre d'idées.

Il faut à l'humanité un but d'activité qui comprenne toujours le passé, et toujours l'avenir, qui rattachant le dernier au premier, détermine le mouvement présent. Il faut enfin que chacun de ses membres, dans toute sa personne, et sous toutes ses manières d'être, soit rattaché à toujours à ce but immense dont on raconte le commencement, et dont on ne dit pas la fin terrestre. Car, dans

l'humanité il n'y a point de solution, il n'y a pour elle ni naissance, ni mort; le présent n'est qu'un point qui lie le présent à l'avenir.

L'individu trouve dans la société le but de son activité; il y voit son passé, et son avenir; mais l'humanité, où trouvera-t-elle son but? Sera-ce dans quelque chose de plus petit qu'elle! Non, sans doute: quelle vie sur le globe est aussi large que la sienne; quel effort peut comprendre le sien! Elle demandera donc son but à quelqu'existence plus vaste, et plus puissante qu'elle même; c'est-à-dire à l'univers. Pour cela il lui faudra savoir où tend l'ordre, et la hiérarchie des forces universelles dont elle fait partie, et afin de savoir ce but de l'univers, elle ira chercher son origine.

L'esprit humain, en effet, est, par la nécessité de l'organisation rationnelle qui lui est imposée, forcé de pousser les questions jusqu'à leur dernier terme. Or, où trouvera-t-il l'unité, d'où seule il peut conclure un but commun, et des fonctions particulières; ce ne sera point dans la fin, puisqu'elle n'est que la conséquence de la durée du but lui-même; ce ne sera point au milieu de la durée, dans cet espace où chaque partie fonctionne suivant sa loi particulière de liberté ou de fatalisme, où il n'y a que des relations d'influence qui sont évidemment données; il ira donc chercher le secret du problème dans un point de départ commun, dans un commencement, une origine, une

création. Arrivé à ce terme, à ce point suprême le plus éloigné qu'il puisse apercevoir, il sera de toute nécessité, sans pouvoir s'en défendre, contraint de nommer une volonté, une puissance de spontanéité; en un mot, de prononcer ce mot, Dieu; il faudra qu'il assiste à une création; là seulement il trouvera l'unité d'où il pourra déduire toutes les conditions de sa fonction, où il pourra trouver enfin une certitude, et avoir une occasion de manifester l'amour qui est en lui, la possibilité de reposer sa faiblesse, la satisfaction du sentiment d'immortalité si profondément empreint en son être, etc.

Ainsi, une conception vraiment synthétique, est toujours la religion.

C'est, en effet, de cette formule seule que l'on peut déduire toutes les solutions dont l'humanité a besoin. Alors, on peut dire positivement comment notre espèce est fonction de l'univers; le but d'activité est donné par la définition même de la fonction; on sait comment et pourquoi elle a été posée sur le globe, par conséquent quels devoirs il lui faut remplir, et enfin comment et pourquoi elle cessera, un jour d'exister sur la terre. Ces solutions, par leur seule définition, et c'est là le caractère de la vérité absolue, ces solutions répondent à une multitude de problèmes secondaires, inexplicables par toute autre voie, tels que ceux-ci: la différence des existences soit visibles, soit invisibles, qui fait des unes des agens libres, et des autres des agens aveugles;

l'existence des hommes à l'état d'agens libres, afin d'aimer et d'être aimés; l'existence de certaines lois logiques organisées dans l'homme, et correspondant aux lois universelles, afin qu'il ait possibilité de prévoir, et d'agir; l'existence de certains besoins de conservation, afin que la transformation de la nature soit opérée, pour le bonheur de l'homme, autant que dans l'intérêt du but de la création; comment des limites sont imposées à la vie terrestre des hommes, autant comme condition de liberté, qu'afin que son erreur ne nuise pas à la fonction; comment enfin le mal est là condition du bien, en même temps que la règle de la liberté, et par suite l'élément du progrès, etc.

Dites, vous qui lisez ceci: y a-t-il une preuve plus grande de la vérité de la religion, que cette puissance d'expliquer tout ce qui est inexplicable sans elle? Parmi les formules scientifiques auxquelles vous croyez, en connaissez-vous une qui soit appuyée sur une pareille et aussi rigoureuse vérification? Matérialistes, Panthéistes, cherchez dans vos doctrines quelque chose de ces solutions; vous ne pouvez que nier l'existence des problèmes, et rester impuissans, et les yeux fermés devant eux. Allons, prédicateurs de mensonges, soyez francs; convenez que vous avez la vue courte: et au lieu de rester assis dans la boue, montez à l'échelle; vous y verrez, peut-être: si vous vous obstinez à rester en bas, certes, l'humanité vous laissera et vous oubliera où vous êtes.

La conception religieuse n'est donc, comme on vient de le voir, qu'une grande vue finale sur l'humanité; en sorte qu'il n'est pas, dans l'espèce, une partie, une faculté, une joie, une souffrance, qui ne devra y trouver un but d'activité. Ainsi la religion unit l'individu à l'ensemble. Comme l'humanité est fonction de l'univers, la nation et l'individu sont fonctions de l'humanité. De cette manière, ils se trouvent saisis, et chargés d'un devoir; ils ont une valeur dans le monde; pourvus, dans cette fin, des mêmes moyens généraux que l'espèce, de liberté, de raisonnement, et de force motrice, pouvant, comme elle, mériter, c'est-à-dire aimer, et être aimés, marcher droit, ou se tromper, enfin avoir plaisir et dévouement à vivre, etc.

Il n'y a pas plusieurs religions, mais une seule. En effet, le nombre et la nature des problèmes dont l'humanité demande la solution comme une condition de son existence, une nécessité de son être, ces problèmes sont toujours les mêmes; les possibilités de solution qui leur correspondent ne sont pas non plus multiples, mais unes et invariables; aussi, parce que nous donnerons à la religion différens noms de peuples ou de temps, parce que nous montrerons, sous ces variétés de noms, quelques diversités minimes, il ne faut pas croire, à cause de cela, qu'il y ait quelque chose d'arbitraire dans cette haute synthèse. Les problèmes résolus sont fondamentalement les mêmes;

les solutions sont également identiques; elles ne varient que dans quelques détails de forme, c'est-à-dire dans les conséquences que les hommes ont tirées du principe lui-même. En effet, avons-nous dit plus haut, jamais jusqu'à ce jour une synthèse n'a été livrée complète à l'humanité; la solution des questions secondaires, et les co-ordinations inférieures ont toujours été abandonnées au raisonnement analytique ou à postériori. Ajoutons que jusqu'à ce jour le langage n'a pas encore été assez parfait, ou l'intelligence des hommes assez ouverte, pour que la généralité pût être exprimée rigoureusement dans son intégrité, et dans des paroles qui ne fussent pas des images et des drames.

Dans ces questions, les mots ont une importance, l'erreur, en effet, se revêt de ces mots. Sans doute, elle est impuissante à dire rien de ce que dans la religion du genre humain on comprend sous certaines paroles. Mais, parce qu'elle en use, bien qu'ils couvrent un espace vide, elle se trompe elle-même, et elle trompe les autres par des fantômes de vérité. Disons donc quelque chose des mots: par dogme, religieusement, on entend, la narration qui contient exprimée la solution de tous les problèmes fondamentaux nécessaires à l'existence des hommes comme humanité. C'est ce qui éternellement doit être enseigné; c'est ce qui éternellement doit guider toute espèce d'activité humaine, sociale ou partielle. Le dogme n'est parti-

culièrement ni un exposé sentimental, ni un exposé scientifique. C'est une narration unitaire, qui satisfait à toutes nos manières d'être, et nous présente Dieu sous tous les aspects que nous pouvons concevoir en lui. Tels furent tous les dogmes enseignés jusqu'à ce jour, en diverses langues, et en divers temps. Scientifiquement parlant, l'épithète dogmatique, signifie des théories naturelles qui sont de nature à se rapporter au dogme religieux, et dignes d'être enseignées sous lui.

Le mot culte veut dire le mode éternel des communications entre Dieu, et les hommes, soit de lui à eux, soit d'eux à lui; de lui à eux, par l'enseignement et l'inspiration; d'eux à lui par la prière et le sacrifice. Et, sous ce rapport, il est en même temps sentiment, raison, et acte. C'est, en effet, la forme sous laquelle le dogme reçoit sa réalisation spirituelle, car là on enseigne à aimer, on inspire le dévouement, on commande l'acte.

Dans l'état social, synthétique ou religieux, les buts des nations, des générations, et des individus sont des devoirs déduits de la fonction de l'humanité.

4. La transition de l'état de synthèse à l'état opposé, c'est-à-dire de l'état de collectisme ou religieux, à l'état d'individualisme ou irreligieux, s'opère par une succession de synthèses de plus en plus petites, qui sont toutes des déductions de celle qui les précédait. C'est, en réalité, *une ana-*

*lyse qui commence*, et procède avec ordre, débutant par isoler de l'unité, et faire vivre séparément les unes des autres, les premières généralités qui se déduisent du système universel antérieur. Chacune de ces époques de dégradation est constituée par l'admission d'un but d'activité commun à un certain nombre d'hommes, et tiré d'un intérêt, secondaire il est vrai, mais encore assez puissant pour devenir un centre important d'activité, et pour être le principe d'un mouvement de plusieurs siècles. Sous l'invocation de ce but, des nations se constituent, et se nomment. C'est l'époque des grandes individualités, et des religions protestantes.

Il arrive alors à l'humanité ce qui arriverait à un individu qui viendrait de quitter le but social, et qui, ensuite, trouverait encore en lui au moins deux buts spéciaux assez étendus pour lui faire sentir encore qu'il est une fonction de l'humanité et de l'univers, pour lui servir de principe d'action; en un mot deux systèmes de facultés à besoins assez énergiques pour s'emparer de sa vie, les facultés de sentiment ou de sympathie, et celles de conservation.

Nous aurions pu comprendre ces transitions dans l'histoire du développement de l'analyse, mais les différences sociales qu'elles présentent, leur caractère encore religieux, nous ont paru nécessiter un examen particulier.

5. Nous ne parlerons dans ce paragraphe, consacré à l'examen de l'état analytique, que de cet état parvenu à son summum; car, ce n'est que par la comparaison des extrêmes, que nous pouvons définir nettement des manières d'être opposées. D'ailleurs, nous venons, sous le nom d'époque de transition, de décrire l'analyse à son début.

Dans l'état analytique pur, le but de la société, celui même de l'humanité, sont déduits de l'individualisme, ou des droits des citoyens, pour parler le langage moderne. Il n'y a de devoir, dans la société, que celui de respecter les droits des autres, s'ils en ont, et l'homme est appelé à considérer sa personnalité comme égale de celle de l'être collectif; en effet, il ne lui doit rien au-delà de ce que celui-là lui doit à lui-même. Ici point de passé, point d'avenir social; le présent est seul quelque chose, c'est-à-dire tout ce qu'il peut être. Ce n'est plus l'humanité qui se meut, et dirige les fractions de temps, et de nations; mais ce sont les fractions, les circonstances momentanées qui la gouvernent. L'organisation n'est qu'un arrangement mécanique, un systéme de garanties réciproques à l'aide duquel chaque égoïsme peut se mouvoir aussi librement que le permettent les égoïsmes qui l'entourent; dans lequel, la morale n'a d'autre définition que l'intérêt personnel bien entendu ou bien raisonné; où, par suite, la probité est chez les

uns une faiblesse d'esprit, et chez les autres une habileté, etc.

Cependant, cet état offre un avantage en vertu duquel il est une fonction du développement de l'humanité. En effet, en mettant en saillie les seuls individus, en proposant leurs intérêts temporels comme le but unique du système social, il met au jour tous les intérêts individuels que les organisations sociales précédentes n'ont point satisfaites ; il appelle les classes d'hommes, dont le système précédent justifie la position, à demander leur part temporelle ; il rend leur misère hideuse, car il la montre sans consolation, et sans autre but que d'accroître les jouissances de quelques hommes qui n'ont plus d'autre valeur que la leur propre, c'est-à-dire, celle de leur égoïsme. En un mot, il appelle tous les individus à faire valoir leurs droits. En cela, l'état analytique achève constamment, dans la condition sociale des hommes, l'amélioration pensée dans les époques précédentes,

Il accomplit la même fonction dans toutes les manières d'être de l'humanité. Il est comme un accusateur public, chargé de dénoncer les vices, et les fautes aussi bien théoriques que pratiques de l'état qui le précède.

6. Chacune des manières d'être différentes, soit la synthèse, soit l'analyse, soit les positions intermédiaires entre la première et la seconde, s'en-

gendrent par une succession de périodes, dont l'observation est importante. Chacune d'elle, avant d'être constituée et en pleine activité, présente trois stades de développement; 1° elle débute par un sentiment; c'est d'abord un besoin, un malaise inconnu dans son origine et qui agite la société; ce besoin est transformé en un désir, du jour où il est formulé par quelqu'un. 2° Alors commence la période de raisonnement, où l'on cherche les moyens de répondre au désir, et où l'on discute sa valeur. 3° Enfin, cette opération terminée, l'on commence à agir; et l'œuvre de réalisation sociale s'opère.

Nous ne nous arrêterons pas à étudier ces trois modes de la successivité sociale; plus tard, nous nous en occuperons en détail. Nous ne répondrons pas non plus à cette question qu'on pourrait poser : ces périodes existent-elles? Sont-elles les seules ? Pour qui aura lu attentivement ce que nous avons dit plus haut, pour qui connaît l'homme, ou, s'est seulement observé lui-même, il ne peut rester de doutes à cet égard. Non seulement il est impossible de concevoir qu'il en soit autrement; mais encore c'est un fait, et de tous les faits le plus fréquent, et le plus facile à reconnaître. Ce serait déjà en douter, que d'en tenter la démonstration.

7. Résumons maintenant, sous une formule abréviative, les généralités de physiologie sociale que nous venons de présenter ; nous avons reconnu :

1° Que l'humanité est une, en ce qu'elle présente toujours le même système de facultés agissantes vis-à-vis le même monde, le même besoin d'unité, vis-à-vis le même besoin d'invidualité; d'où il résulte qu'elle présente des constantes.

2° Que l'humanité est progressive parce qu'elle est toujours active; car agir, c'est vivre, et la vie est d'autant plus intense, que l'activité est plus grande.

3° Que l'activité a lieu par une succession alternative de mouvemens à priori et à posteriori, c'est-à-dire de synthèse et d'analyse, se développant pour satisfaire à des tendances invariables.

Nous pouvons donc comprendre la loi du développement de l'humanité, sous la formule suivante, qui contient la loi logique et la loi de tendance; l'humanité procède entre des données constantes, savoir: son unité et ses individualités, elle-même et le monde extérieur, les subalternatisant alternativement les uns aux autres, de manière à réaliser entre eux le système de relations harmoniques établies dans l'organisme individuel.

Par définition, une formule qui exprime la loi de génération des phénomènes, est un instrument de prévoyance. Il en est ainsi dans la seule science spéciale qui posséde sa loi, dans l'astronomie. En effet, du moment où l'on sait comment les phénomènes s'engendrent, il est facile de calculer lorsque l'un d'eux est donné, quel sera celui qui suc-

cédera, et comment il succédera. Il en est ainsi dans notre science du développement de l'humanité; la loi logique est un instrument de prévoyance incontestable. Il suffit de savoir à quelle position de la synthèse, ou de l'analyse une société se trouve, pour connaître à quel état elle marche. Et de plus, si l'on examine dans toutes ses parties la position qu'on aperçoit, de manière à bien l'apprécier, l'on pourra dire avec certitude à quel degré dans le développement de ses constantes elle tend à arriver; ainsi que déterminer toutes les révolutions antérieures par lesquelles elle a passé.

L'humanité, en effet, ne peut être que dans l'un des deux états opposés dont il s'agit, ou passant de l'un à l'autre, et suivant qu'une société a produit ces actes alternatifs un plus ou moins grand nombre de fois, elle est inévitablement dans une position plus ou moins avancée dans la satisfaction de ses besoins tendanciels.

Si l'on nous demandait pourquoi cette alternative de mouvemens est nécessaire, et si l'on peut admettre que l'humanité soit, à tout jamais, réduite à faire ainsi? Nous répondrions que cela a été et sera, parce que l'être collectif est nécessairement soumis à la double tendance du but commun, et de l'intérêt individuel; en d'autres termes, à la double condition de centraliser et d'individualiser; et parce que c'est à l'aide de ce

mouvement qu'elle approprie l'unité aux détails, et réciproquement.

Si, dans tout le passé, cette alternative d'activités différentes, ces passages de l'unité à l'individualisme, ont existé, occupant chacun de longs espaces historiques, on en peut trouver la cause, en ce que jamais encore aucune synthèse n'a su rallier à elle toutes les particularités; aussi ces dernières se sont toujours insurgées pour venir critiquer qui n'avait pu les comprendre.

Le mouvement logique est tellement inhérent à la nature humaine, qu'il ne peut disparaître qu'avec celle-ci; mais on comprend très bien qu'il puisse dans l'avenir s'exercer presque simultanément, de manière à ce qu'on cesse de voir ces immenses lacunes alternatives dont nous parlons. Cependant, il ne peut en être ainsi que dans le cas où la synthèse à venir serait plus complète qu'aucune de celles antérieures, c'est-à-dire aussi unitaire qu'individualiste. Il y a lieu d'espérer que le jour de cette parfaite harmonie viendra. Il n'y a pas encore eu, en effet, de société qui se soit organisée pour être progressive; jamais homme n'avait conçu cette propriété de leur collectisme, et cette fonction. En conséquence, jusqu'à ce jour, toutes choses se sont faites comme indépendamment de la volonté des pouvoirs constitués, et toutes les révolutions ont marqué leur passage par des organisations politiques spéciales.

Au reste, la réalité de la loi logique de l'humanité est parfaitement constatée. L'histoire nous présente, tant de fois, la répétition des mouvemens qui la composent, soit qu'on étudie les généralités, soit qu'on observe des spécialités, qu'il est impossible de douter de son existence. Nous pouvons donc nous aider d'elle avec une complète confiance.

Pour l'observateur, l'étude des procédés à l'aide desquels cette loi opère, donne lieu à un genre de certitude qui n'existe dans aucune autre science que la nôtre. Ainsi, par l'exacte appréciation des faits qui composent une époque, il peut se placer dans la position même où l'humanité était alors, et s'identifier avec ses besoins et ses passions. Alors, il n'a qu'à laisser marcher l'instrument logique qu'il possède en lui, et il arrivera aux mêmes résultats que l'être collectif lui-même; résultats qu'il pourra ensuite aller retrouver dans l'histoire. Il aura deviné l'humanité parce qu'il est homme. Cette méthode offre donc cet avantage sur tout autre procédé rationnel, de donner à la prévoyance, outre la confiance qui résulte du rigoureux emploi d'un instrument scientifique, la certitude qui est la conséquence de l'assentiment de notre personnalité toute entière.

Enfin, les conclusions acquises par l'étude isolée de chaque série tendancielle, doivent se trouver en harmonie avec les résultats découverts à l'aide de la méthode logique. De ce concours, il

résulte une somme de probabilités telles que n'en possède pas la plus certaine de nos spécialités physiques. Ajoutez, nous le répétons, qu'à cette certitude toute scientifique, vient se joindre celle qui résulte de l'approbation entière du sentiment et de la raison de chaque individu.

9. On reconnaît une synthèse à son mode d'origine et de procession. Elle est constituée par la définition d'une seule idée, celle de Dieu; par l'application de la définition d'une seule volonté, celle de Dieu.

Comme doctrine, et comme réalisation, elle vient de haut, et semble indépendante de tous précédens; en un mot, elle naît à priori, et, à ce titre, elle est une révélation. Soit qu'elle apparaisse dans un désert, soit qu'elle arrive au milieu de sociétés déjà existantes, elle fait son peuple, elle crée ses hommes, sa société: pour cela, elle commence par en haut, organisant ce qu'il y a de plus élevé, et ne descendant jamais à un degré de l'échelle des fonctions, sans avoir constitué celui qui le précède.

C'est une unité qui par définition atteint toutes les particularités, et toutes les individualités.

Pour créer sa société, elle a deux moyens: comme doctrine, la persuasion; comme réalisation, la force. Le progrès consiste à diminuer, et à supprimer enfin le dernier, pour ne laisser subsister que celui qui s'adresse à l'esprit.

Si un seul des caractères abstraits que nous venons de présenter, manque, vous pouvez prononcer hardiment que ce n'est point là une synthèse.

Outre ces signes fondamentaux, on peut faire intervenir, pour la reconnaître, des conditions de position. Ainsi une synthèse ne naît jamais qu'alors qu'il n'y a pas encore de société, ou au milieu du désordre d'une époque analytique. Elle est marquée au coin de l'originalité la plus complète; et, cependant, elle ne nie rien de ce qui a existé avant elle. Elle ne commence pas par une discussion; elle se pose, et n'arrive à la controverse qu'en descendant.

On reconnaît l'analyse aux caractères opposés, elle naît toujours à posteriori, au sein d'une synthèse, dans un peuple tout fait, dont elle vient mettre en saillie quelques spécialités, et quelques individualités. Arrivée à son summum, elle présente des fractions multiples en action; sans montrer ni leur origine, ni leur raison; elle présente une division du travail toute faite, mais sans co-ordination des parties, et sans indiquer ni pourquoi, ni comment elle s'est faite.

La synthèse, comme doctrine, présente des relations toujours désignées par des signes positifs; l'analyse, des caractères de relation toujours négatifs; et, comme réalisation, celle-ci défend plus qu'elle n'ordonne; elle punit plus qu'elle ne récompense, etc.

La synthèse s'avance l'œil fixé sur l'avenir; l'analyse s'avance toujours l'œil fixé sur un passé quelconque qu'elle critique.

Toute l'époque renfermée entre le moment où l'humanité sort d'un ensemble synthétique, et le temps où elle arrive à ce dernier degré de critique analytique, toute cette époque va déliant tout ce qui était lié, détruisant pièce à pièce l'ancien édifice, et faisant de chacun de ses morceaux une spécialité, un but d'existence; en un mot, elle va individualisant, de plus en plus, les doctrines, les sociétés, les générations et les hommes. Mais dans cet œuvre d'individualisation, il y a, comme nous l'avons déjà dit, plusieurs temps distincts. Nous appelerons le premier, temps de protestation; c'est celui de la révolte contre l'application politique de l'ancienne synthèse. On prétend seulement la réformer: on en appelle aux intérêts et aux passions des nations, des classes, des individus, et aux enseignemens de livres primitifs. Nous nommerons le second, temps de critique proprement dite; c'est celui où l'on attaque la synthèse ancienne dans la vérité même de sa doctrine. Nous nommerons le troisième, temps, époque des chartes; c'est alors qu'on érige l'individualisme en principe social, et qu'on a recours aux arrangemens mécaniques.

Il n'est pas inutile de nous arrêter un moment à étudier la fonction de ce dernier état; car c'est seulement lorsque cette fonction est terminée, que

le mot de la synthèse future, et du but des sociétés avenir, est prononcé. Dans l'époque des chartes, l'humanité reste progressive, parce qu'elle est toujours soumise aux impulsions tendancielles : et bien que celles-ci agissent isolément, elles n'en agissent pas moins d'autant plus énergiquement, qu'elles font partie de l'égoïsme de chaque individu; et nulle puissance morale n'est là pour modérer leurs appétits. L'humanité ne rétrograde donc pas un instant, elle n'est pas un instant stationnaire. Elle renverse toutes les institutions crées par l'ancienne synthèse, que leur immobilité condamnait à périr; et, dans cet œuvre, ce qu'il y a de remarquable, c'est que, constamment, elle ne procède pas d'autres principes moraux, que de ceux qui lui ont été enseignés par cette synthèse elle-même. En effet, alors l'unique lien des hommes est l'habitude morale qu'ils ont reçue, et qu'ils transmettent à leurs enfans. De quelle doctrine pourrait-il leur en venir une nouvelle? Ainsi, c'est dans le sens de cet enseignement primordial que le progrès s'opère encore dans les diverses directions isolées. Ainsi, dans l'époque des chartes, l'humanité atteint les dernières conséquences de la synthèse précédente. Elle vit encore de son esprit, sans vivre de son ordre. Voyez, par exemple, toutes nos révolutions modernes : malgré leurs prétentions contraires, elles sont toutes chrétiennes dans leur principe moteur, et leur but.

On peut tirer de cette observation, un enseignement pour le temps présent. C'est que le moment d'une révélation n'est pas encore venu; la fécondité de la morale chrétienne est loin d'être épuisée; car le principe de la souveraineté du peuple qui en est un de ses aspects, commence à peine son rôle. Si donc il se trouvait, parmi nos lecteurs, quelques uns de ces hommes qui croient à une révélation actuelle; qu'ils réfléchissent à cette remarque que nous faisons en passant; qu'ils s'assurent de son exactitude.

Le rôle critique est achevé lorsqu'il ne reste de l'ancien édifice rien que la réalisation égoïste de ses dernières conséquences morales, alors la synthèse paraît, pour donner à ces égoïsmes de nouveaux devoirs, et un nouveau but d'activité, elle s'élève par divers temps. D'abord, elle n'existe que comme doctrine; et elle a, sous ce titre, trois révolutions à subir; la première est celle de conversion, c'est celle où l'on prêche, et l'on obtient un assentiment volontaire des individus à un acte religieux temporel; la seconde est celle où l'on discute sa meilleure organisation politique; la troisième est celui de la pratique, ou de la réalisation dans tous les sens.

§ V.

Ainsi l'humanité est comme un homme; comme lui, elle est douée d'une spontanéité qui la pousse.

et de besoins qui exigent satisfaction; pour elle, vivre, c'est agir; et plus elle agit, plus elle vit.

Son principe d'activité est un, car il est représenté toujours par un but. Mais elle a deux vies, l'une animale, l'autre végétative; et elle reproduit dans ses actes le mode de chacune d'elles. Parce qu'elle a une vie végétative, elle est soumise à des tendances invariables; parce qu'elle a une vie animale, elle offre les alternatives et les successions du mouvement logique.

Les mots vie animale, vie végétative, que nous avons empruntés à la physiologie individuelle, sont incomplets et inexacts; nous avons donc appelé la première vie instrumentale, l'autre vie élémentaire.

Un acte logique, dans l'humanité comme dans l'homme, se compose et du mouvement du centre à la circonférence, et du mouvement de la circonférence au centre; il n'est complet qu'autant que ces deux mouvemens ont été opérés dans leur ordre méthodique, c'est-à-dire, en commençant *à priori*; et finissant analytiquement

Lorsqu'un semblable mouvement a été opéré intégralement; un autre tout pareil, lui succède. Nous appellerons âge logique, chaque acte ainsi achevé; et nous dirons en conséquence que l'humanité, comme un homme, croît d'âges en âges, mais qu'elle n'a pas de décrépitude, parce que ses âges

sont spirituels, et non charnels, ainsi que ceux de l'individu.

L'âge logique, envisagé comme acte unique et dans son ensemble, ainsi que chacun des modes généraux dans lesquels ils consiste, considérés aussi comme actes isolés, présentent trois périodes principales; la première de sentiment ou de besoin, la seconde de raisonnement, la troisième de réalisation. L'humanité, dans ces manifestations, diffère des l'individu, seulement en cela, qu'elle n'a que des besoins humanitaires, ou de collectisme, qu'elle n'exprime ses raisonnemens que par des mouvemens de masses, et qu'elle ne réalise que par des œuvres civiles ou politiques.

Le progrès dans l'espèce humaine est donc le résultat de l'activité constante des tendances, et de la succession des âges logiques.

## § VI.

En terminant ici les généralités de la physiologie sociale, nous croyons utile de résumer toute la partie métaphysique des raisonnemens que nous venons de présenter. Ce travail est la transition naturelle qui nous conduira à l'examen des activités sociales partielles, dont nous allons commencer à nous occuper dans la section suivante.

Il faut distinguer, dans l'homme individuel, l'âme

ou la puissance de spontanéité, de l'instrumentalité nerveuse qui lui obéit. Dans l'humanité, il faut distinguer la croyance, de l'instrumentalité qui lui est soumise, ou de l'organisation sociale.

Toute manifestation de l'âme est soumise à des conditions matérielles de durée et de mécanisme; ensorte que jamais l'âme ne peut se montrer dans son unité telle qu'elle est, tout d'un coup; il faut qu'elle passe par les conditions de la successivité; son unité ne peut se révéler que par parties.

L'âme est une puissance, en même temps, de sentiment, de raisonnement, et de réalisation. Si elle était indépendante des conditions de temps et d'espace, elle apparaîtrait *une*, montrant, simultanément, dans leur unité, ses trois facultés. Mais si l'âme pouvait apparaître ainsi pure au milieu du monde, si l'homme pouvait être ainsi spontané sans condition, l'homme serait un Dieu. Toutes les fois donc que l'âme humaine se réalise dans le milieu où elle est placée, elle est obligée de mettre en jeu l'une après l'autre, l'une de ses trois puissances, et d'agir successivement, dans un but temporel, soit d'analyse, soit de synthèse. Il résulte de là, quant à l'humanité, que la spontanéité d'un homme ne peut se révéler qu'à condition de revêtir l'une des trois formes dont il s'agit, ensorte que la réalisation sociale ou collective ne peut aller au-delà d'exprimer l'unité sous plusieurs aspects. Enfin, il en résulte qu'elle ne peut exprimer, simulta-

nément, ces diverses manières d'être, au dégré de réalisation temporelle, que par la division du travail.

Des conditions de temps imposées à l'âme, il en résulte une fonction à accomplir, un but à son activité; or, c'est par suite de cette fonction, ou de ce but temporel, que l'âme est à l'état passif ou actif, analytique ou synthétique. De même, c'est par son but d'activité, que l'humanité est placée successivement dans une organisation synthétique ou analytique.

# PHYSIOLOGIE SOCIALE.

---

## DEUXIÈME PARTIE.

Nous examinerons dans cette seconde partie les trois manières d'être successives les plus générales de l'homme, et ainsi que nous l'avons déjà fait, nous conclurons de l'individu à l'humanité. Nous la diviserons en trois sections. Nous nous occuperons, dans la première, du sentiment, et de ses expressions; dans la seconde, du raisonnement, et des sciences; dans la troisième, de l'action, et de l'industrie.

Les conclusions métaphysiques par lesquelles nous avons terminé la section précédente, nous serviront d'introduction à ce que nous venons dire ici. Il suffira d'y joindre, les quelques explications suivantes, pour rendre facile la lecture de ce qui va suivre, et nous soustraire à la nécessité de nouvelles répétitions.

A chacune des puissances, dont se compose l'unité de l'âme, sentiment, raison, et motricité, correspond un système de combinaisons organi-

ques, d'où résulte une manière d'être phénoménale différente, et bien caractérisée, et une espèce appropriée de puissance physique. Sans doute, lorsqu'une impression est donnée à l'appareil nerveux, soit qu'elle vienne du centre, soit qu'elle arrive par la circonférence, les lois de la circulation directe de ganglions en ganglions, ou d'aptitudes en aptitudes, que nous avons décrites, restent les mêmes; mais, soit dans ce trajet, soit à son commencement, il s'établit des relations latérales en quelque sorte, qu'en médecine on appelle synergiques et sympathiques, et en vertu desquelles interviennent des activités ganglionnaires spéciales, d'où il résulte que l'impression peut changer, jusqu'à un certain point, de caractère. Examinons, en effet.

Toutes les fois qu'une impression, en suivant sa route logique, est de nature à mettre en jeu, par une relation latérale, le système nerveux d'innervation végétative, en d'autres termes, le système des appareils de conservation, cette impression prend le caractère sentimental. Observez, en effet, en médecin, les phénomènes organiques qui précèdent, accompagnent et suivent la manifestation sentimentale, vous verrez que toute la vie organique est émue, modifiée; et vous comprendrez comment de cette émotion, il en ressort pour l'individu une énergie impulsive, une violence de besoin qui sont plus ou moins rapprochées de cel-

les qu'il éprouverait si la mort le menaçait. Or, suivant les individus, la vie végétative est plus ou moins sensible; l'état sentimental, par suite, plus ou moins facile à produire; et ensuite toutes les sensations, toutes les idées ne sont pas propres à toucher de cette manière l'égoïsme.

Au contraire, lorsque l'impression suit purement sa route logique, c'est un raisonnement.

Pour que l'appareil moteur agisse, il faut que, le raisonnement achevé, le besoin par lequel il a commencé, ou l'impression du début, subsiste encore, ou se présente; alors seulement a lieu l'acte transformateur.

Si nos lecteurs veulent bien méditer, d'après ces indications, sur la nature physiologique des trois modes généraux de manifestation dont il s'agit, ils trouveront facilement l'explication de toutes les différences qui les signalent. Mais ce n'est pas tout.

A chacune, encore, des trois puissances de l'âme, à chacun des trois modes de combinaisons organiques, qui leur sont appropriés, ainsi que nous venons de le voir, correspond plus spécialement un double système d'aptitudes et d'organismes; l'un arrangé pour l'expression, formant véritablement l'instrument de réalisation à l'aide duquel l'individu agit sur ce qui lui est extérieur; l'autre établissant avec le monde qui nous entoure les relations à l'aide desquelles nous percevons ce

qui s'y passe, c'est-à-dire, nous sympathisons, nous sentons simplement, ou nous sommes mis en mouvement comme des automates en quelque sorte. Quelques mots suffiront pour rendre ces différences visibles ; car, ici, nous ne faisons point d'hypothèses ; nous racontons seulement des observations.

Le sentiment, en effet, est pourvu d'un ensemble de moyens organiques à l'aide desquels il se manifeste. On ne peut d'abord ne pas tenir compte de l'expression que donne à la face, au geste à la parole, à la voix, l'émotion végétative dont nous avons parlé plus haut. Mais, en outre, des facultés particulières forment son apanage. Ce sont celles que les anatomistes ont appelées sens de la musique, de la peinture, de l'architecture, etc.

D'un autre côté, nous sommes instruits de ce qui se passe au dehors, nous sentons les sentimens qui existent extérieurement, par l'effet de l'imitation sympathique. Il est des sons, des gestes, des œuvres d'art, qui, une fois senties, provoquent, plus ou moins inévitablement, suivant notre sensibilité, l'émotion de l'appareil entier de la vie végétative, de telle sorte que nous imitons complètement, et dans toutes ses variétés, l'émotion qui les a produites.

La raison a pour expression, les combinaisons du langage et des signes dans lesquelles elle se décrit elle-même, et qu'elle offre comme la repré-

sentation exacte de ses propres opérations. Par cette seule exposition, l'auditeur peut être convaincu, car il a en lui un appareil logique, analogue à celui du maître qui lui parle. Si donc le mouvement du sien suit et répète le mouvement de démonstration qui se développe devant lui, il sera convaincu. Si non, il restera incrédule. Car, que notre lecteur y réfléchisse, les lois du langage et les lois logiques sont identiques (1). D'ailleurs, toute espèce de sensation peut être l'objet de l'opération logique.

La motricité est pourvue d'un appareil d'influence sur le monde extérieur bien visible, et qui a tous les caractères d'une machine arrangée pour agir matériellement. Elle se manifeste en opérant des transformations du monde extérieur. Tel est tout ce systèmes d'organes pectoraux et abdominaux, qui modifient si puissamment la matière environnante; tel est surtout le système locomoteur.

La motricité est excitée par diverses sensations qui l'appellent puissamment à résister et à agir. Tels sont le sentiment du froid, des odeurs, certaines douleurs cutanées, etc. Le système musculaire est en rapport tellement direct avec ces im-

(1) On possède des observations très curieuses sur l'influence physique qu'un raisonnement peut avoir sur un autre organisme. La contradiction complète cause une véritable douleur, dont la répétition altère la santé, et a conduit plusieurs malheureux au tombeau.

pressions, que souvent il est mû automatiquement par elles; et qu'il agit encore sous leur influence, même chez l'animal auquel la tête a été enlevée. Enfin, dans certains appareils, la motricité apparaît, le plus souvent, sous la seule impression de la sensation, et comme un effet purement mécanique.

Nous n'avons pas besoin de répéter que toutes ces puissances de l'organisme, instrumens des puissances de l'âme, soit aptitude logique, soit aptitude d'innervation végétative, soit aptitudes locomotrices; tous ces appareils dont nous venons de parler, constituent des besoins. Tous, à certains momens, veulent agir; ils se fatiguent, dorment, et s'éveillent. Il leur faut alors un sujet pour occuper leurs forces: s'il leur manque, ils font souffrir, et quelquefois ils tuent; s'ils l'obtiennent, ils nous rendent heureux.

Ainsi, l'organisation sympathique a besoin d'être occupée; si elle n'est émue, elle tourmente l'individu qui la laisse inactive; et enfin si l'on persiste à la laisser immobile, elle nous rend malades, nous fait hypochondriaques, ou fous. De même, les besoins de musique, de peinture, etc., se manifestent chez tous les hommes, ils se retrouvent, pleins d'énergie, jusque dans les productions rudimentaires des sauvages les moins avancés.

L'appareil logique demande à agir non-seulement dans quelques-unes de ses parties, mais encore dans toutes; il va jusqu'à demander inévita-

blement certaines solutions. Si l'on refuse de le satisfaire, il souffre; c'est le doute, c'est l'ennui, dont l'excès ne manque guères d'amener un état maladif, un danger, qui nous punit de notre paresse. Si l'on ne le satisfait qu'incomplétement, il nous cause un malaise qui gêne, agite, et trouble la vie que nous avons voulu nous faire. Quant aux besoins de locomotion, ils sont tellement évidens qu'ils ont été désignés par un mot. On appelle hommes d'action, ceux chez qui ils sont le plus développés; ce sont eux d'ailleurs qui ont engendré les satisfactions appropriées de la promenade, et de la danse.

Les énergies individuelles que nous venons de décrire, sont celles qui constituent la vie active des sociétés. Elles sont l'élément des plus générales divisions du travail; après elles, il n'y a plus que les aptitudes, et les facultés spéciales, qui sont représentées par des constantes particulières. Ces énergies donnent origine à des institutions politiques. Ainsi, nous trouvons dans les sociétés des représentans du pouvoir sentimental sous tous ses aspects; on appelle prêtres et prophètes, ceux par qui l'imitation du sentiment de la pensée générale descend jusqu'aux extrémités, et par qui l'imitation des douleurs d'en bas remonte au sommet. On appelle artistes, les représentans de toutes les facultés expressives partielles, tels que les architectes, les musiciens, les poëtes. Nous trouvons

les représentans de la puissance rationnelle, et de tous ses besoins, sous le nom de théologiens, ou de savans, les uns occupés à tirer des conséquences de l'idée générale, les autres les vérifiant par l'observation, ou la pratique. Enfin, la force locomotrice est élevée au rang d'institution sous le nom de guerriers, ou d'industriels.

Nous allons procéder à l'étude particulière de chacune des manières d'être spéciales de l'homme, et de l'humanité.

---

## SECTION PREMIÈRE.

### CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LE SENTIMENT, LA MORALE, ET L'ART.

---

#### I.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'état sentimental n'est point un phénomène primitif, un effet direct de l'activité d'une faculté quelconque; il est un résultat. Il est la conséquence de l'intervention de l'esprit au milieu de plusieurs actes organiques combinés, et, en conséquence, dépendant

de conditions d'existence assez compliquées. Rappelons-nous en effet ce que nous avons vu dans le chapitre précédent.

Un nombre considérable de facultés affectives, ou de sens nerveux, dorment et se nourrissent dans les profondeurs de l'économie animale. Mais chacune d'elles, au réveil, demande à dépenser l'énergie acquise pendant le sommeil. Cet appel est impérieux; il est de la nature des tendances brutes; il suit inévitablement et aveuglément sa loi. Lorsqu'on ne donne pas à la faculté ce qu'elle veut, elle s'épuise à tourmenter l'individu qui ne l'a pas comprise; c'est une douleur qui abat, une agitation qui désespère jusqu'à faire pleurer, un agacement qui donne des convulsions. Cette souffrance ne cesse que pour recommencer un instant après.

Il faut que l'homme obéisse, et cherche le remède à son mal; il faut qu'à force d'agitation, il le trouve, ou qu'il meure. Or, l'objet dont la possession peut seule appaiser ce malaise, le moyen normal à l'aide duquel l'activité du sens interne peut être occupée et s'épuiser, est presque toujours placé en dehors de nous. De là, la nécessité que le raisonnement intervienne, et que l'esprit nomme l'objet, et donne ainsi la signification de tout ce trouble, et son but. Dès que cette opération est faite, le sentiment existe, ce n'est plus une souffrance qui est présente à la pensée, et qui l'agite;

c'est une passion, un desir , une faim déterminée qui nous pousse. Cependant la violence reste la même; l'homme ne peut s'arrêter sur ce premier pas, car il sent toujours vivre en lui une énergie qui le mord, et le fouette; mais il va au but, et cela, déjà, est une satisfaction.

Ainsi, en résumé, le sentiment n'existe qu'autant que l'objet de l'appétit est connu, et nommé; il n'existe que par son but, c'est-à-dire qu'avec un signe, ou une formule. Autrement ce n'est qu'un malaise vague, une maladie. Pour être, il faut qu'il aime, qu'il haïsse, ou qu'il imite.

On conçoit que la formule à l'aide de laquelle une faculté organique reçoit une existence, une valeur de sentiment, n'a rien d'arbitraire. Il n'y en a pas plusieurs possibles, mais une seule; car il faut, nécessairement, qu'elle comprenne, en elle, l'activité et son véritable objet. Aussi, c'est avec raison que l'on dit, que le sentiment ne nous trompe pas; et, en effet, par cela seul qu'il existe, il exprime une réalité vivante en nous. Ce n'est pas à dire qu'il ne s'attache jamais à une idée fausse; il peut soutenir de son énergie une erreur; mais, alors, c'est parce que cette erreur se rattache à quelque vérité qui est en nous, soit égoïsme, soit dévouement.

Le sentiment acquiert toute la puissance organique de la faculté dont il est le signe. Comme elle, il est aveuglément impulsif. Lorsqu'elle dort,

il dort. Lorsqu'elle s'éveille, il s'éveille. Autant elle est puissante, et excitable, autant lui-même il est fort, et irritable. La concordance est complète. Il résulte de là qu'il offre bien des degrés d'énergie, depuis celui où il meût la vie entière d'un individu, jusqu'à celui où, paraissant d'une manière intermittente, il n'en occupe que quelques instants.

En effet, puisque le sentiment n'existe qu'autant qu'il est un signe, on comprend que sa formule peut embrasser la somme des activités partielles, ou une seule de ces activités. Dans le premier cas, il aura toute la force des appétits de nature diverse, qui sont contenus dans l'homme; il sera toujours éveillé; son impulsion sera continue et partout présente : dans le second, au contraire, il sera intermittent comme la faculté qui lui donne naissance, et ne commandera que quelques instants de la vie, que quelques actes.

Le sentiment défini ainsi que nous venons de le faire, préside et se mêle à tous les modes d'activités humaines; c'est lui qui donne le but et apparaît le premier dans la succession que suppose toute espèce d'action; c'est lui qui nomme et guide. Sous le nom de desir, il engendre les passions; sous ce nom encore, il crée l'hypothèse qui meut l'atelier scientifique; sous le nom de besoin, il préside à la conservation de l'individu, et de l'espèce, et à la transformation de la nature ex-

térieure. L'homme sent la présence du sentiment à la vive ardeur qui s'empare de son être, et le précipite en avant; à l'émotion qui l'agite; à la force dont il est doué : par lui, il sent se développer dans son sein une puissance de raison, et de muscles, dont il ne se doutait pas, et qui lui rendent tout facile; car, dans le plus minime des actes, il met l'énergie qu'il déploierait, s'il s'agissait de se débattre contre la mort. Il a en lui une force qui, comme une vîtesse d'attraction déposée dans une pierre qui tombe, l'attire irrésistiblement vers l'obstacle, s'accroît par le mouvement même, et se carre par la distance: il faut arriver, être satisfait, ou mourir.

Le sentiment est, à lui seul, une force qui suffirait à mouvoir les hommes, et il vaut, sous ce rapport, plus que toutes les autres facultés de leur être; mais, s'il existait seul, il constituerait une attraction de l'ordre de celles qu'on observe dans les corps bruts, un instinct de bête; dans ce cas, non-seulement son énergie pousserait un homme vers son objet, et l'y collerait en quelque sorte; mais encore il ferait de tous les hommes une masse uniforme attachée à un objet, comme des paillettes de fer, à un aimant. En effet, il se communique et se transmet avec une rapidité que lui seul possède, avec celle de la parole, ou du regard; car pour se propager, il suffit qu'il se montre, et qu'il dise c'est moi.

II.

D'après ce que nous venons de dire, un sentiment, quel qu'il soit, est toujours le résultat de la combinaison d'un acte spirituel avec un état matériel ou nerveux. Mais, dans cette opération, l'âme peut avoir agi spontanément, ou après avoir été sollicitée; c'est-à-dire que la modification dans la matière nerveuse, peut avoir succédé à l'acte de l'esprit, ou l'avoir précédé et produit. Or, suivant que c'est l'un ou l'autre de ces deux cas, le résultat sentimental est complètement différent. Cette différence ne dépend point de l'esprit; mais des positions variées où peut se trouver l'instrument charnel : ainsi, pour apprécier l'opposition des résultats, il nous faut examiner la physique sentimentale, c'est-à-dire connaître, d'une manière générale, le mécanisme physiologique des passions affectives. Au reste, en nous livrant à cette étude, nous ne ferons que suivre le procédé d'exposition que nous avons employé plus haut, lorsque nous faisions précéder la physiologie sociale, par une description de l'homme individuel.

III.

Ce que nous avons dit de la centralité intracranienne de l'homme, est applicable, en tous points,

aux sentimens. Il est certain que toutes les aptitudes de modification sentimentale, qui sont possibles dans l'économie animale, sont répétées dans l'organisme encéphalique; il est encore certain que chaque faculté est indépendante d'un point central anatomique quelconque; et que, dans les cas où elles sont émues synthétiquement, ce phénomène général a lieu sous la seule influence de la spontanéité spirituelle; ensorte que l'on chercherait, vainement, un atôme matériel où placer l'unité affective. On peut, en effet, se représenter le sentiment comme le fait d'une particularité de l'organisme ou ganglion nerveux qui constitue chaque aptitude humaine.

Ces généralités ne sont qu'une conséquence de ce que nous avons trouvé en étudiant l'unité humaine. C'est en examinant les détails de l'instrumentalité sentimentale que nous allons rencontrer les différences caractéristiques.

L'organisme sentimental présente deux systèmes, l'un excitateur où la passion n'est qu'une sensation; l'autre expressif où la passion se traduit en actes.

L'homme est placé à l'état sentimental excitatif, soit par une sensation interne que nous appellerons instinct, soit par imitation ou par sympathie.

L'instinct n'est autre chose que l'émotion d'une aptitude, qui a besoin d'agir, soit après un long repos, soit au contact d'une impression qui lui

vient du monde extérieur, quelle que soit la voie par laquelle celle-ci lui est transmise. Telles sont, pour offrir un exemple grossier de ces deux cas, et la faim qui se développe par suite de la vacuité prolongée de l'estomac, et cette autre faim qui naît à l'odeur de certains alimens, etc.

Cet ordre de sensation et d'instincts se rapporte tout entier à la conservation de l'individu. On peut y rattacher aussi les appétits sexuels qui ont pour fin la conservation de l'espèce.

Les appétits instinctifs peuvent être éveillés ou mis en activité de deux manières. Ou bien, ils s'émeuvent en quelque sorte par l'effet de la spontanéité qui leur est appropriée, c'est-à-dire au contact de quelque fait de leur monde interne ou externe; alors, ils ne parlent jamais qu'isolément, les uns après les autres, et encore chacun d'eux est intermittent: ou bien, ils sont émus d'en haut, par un acte de volonté, sous l'influence d'un signe spirituel; dans ce cas, ils peuvent être tous mis simultanément en activité.

On conçoit que dans ces deux circonstances opposées, l'intensité impulsive sera bien différente. Dans la première, elle sera la plus petite possible; et dans la seconde elle s'élevera à sa plus haute puissance. A cause de cela, une formule générale de conservation pourra toujours dominer toutes les faims spéciales.

L'état sympathique mérite un long examen, car

c'est l'instrument à l'aide duquel on pénètre dans le cœur, l'intelligence et le corps des masses; nous allons donc nous arrêter un instant à l'étudier physiologiquement; cela fera comprendre combien ce sens de l'artiste est puissant et sûr.

Pour apprécier sa véritable nature organique, il faut l'étudier dans les cas où ses symptômes acquièrent leur summum d'intensité, et où, par suite, ils constituent de véritables maladies. Nous reconnaîtrons alors que la sympathie est en réalité une imitation. C'est l'effet d'une machine organisée qui, dans ses mouvemens, répète ceux d'une autre machine organique; ensorte que si la première souffre, la seconde ressent la même douleur; si la première éprouve de la joie, la seconde reproduit ses émotions heureuses. En effet, à l'aspect des convulsions éprouvées par un malheureux, il y a des individus qui ont des convulsions; une femme, en présence des douleurs de sa fille qui devient mère, éprouve toutes les douleurs de l'accouchement, et ses suites. On a vu des imitations de ce genre devenir assez fréquentes, assez générales pour constituer de véritables épidémies. Il y a, d'ailleurs, des faits d'imitation qui sont journaliers; tels sont ces accès de rires, de pleurs, de folie, d'enthousiasme, de courage, qui d'un homme passent à une multitude; tels sont ces mouvemens automatiques, toutes ces habitudes d'expression dans les gestes, le langage, l'intonation, qui pas-

sant de quelques-uns dans des masses, se dessinant d'avantage, et croissant de génération en génération, finissent par devenir des caractères nationaux, et de race, reconnaissables même à l'œil le moins attentif, et plus puissants que le climat.

Mais, avant qu'un fait humain, une expression animale quelconque, arrivent jusqu'à être imités, et reproduits par un autre organisme, il faut qu'ils passent par l'esprit, ou, parlant physiquement, qu'ils traversent les sens et le cerveau. C'est celui-ci qui les juge, les repousse ou les laisse passer; c'est celui-ci qui admet la sympathie, ou ne l'éprouve pas; il faut, en quelque sorte, qu'un homme se croie capable d'imiter le signe qui le frappe, pour que cette imitation ait, en effet, lieu.

Il est si vrai que le sentiment sympathique est obligé de passer par l'esprit, que la volonté peut l'empêcher; la sensation qui venait apporter la modification imitatrice, s'éteint devant une détermination contraire. La volonté en détourne l'organisme, de la même manière qu'il éloigne la vue d'un objet qui lui déplaît : les observations, à cet égard, ne manquent pas. Enfin, on peut être assez distrait, assez occupé d'une autre pensée, pour que l'occasion de sympatiser passe inaperçue, et que l'organisme reste immobile seulement parce qu'il n'a point vu. Aussi, pour éprouver cet accroissement d'existence, entrer dans cet état

d'excitabilité qui nous fait vivre de toutes les vies qui nous entourent, ou qui seulement sont passibles, il faut avoir appris à s'y livrer; il est besoin, pour le ressentir au plus haut degré d'une éducation spéciale, qui nous ait habitué à nous porter au devant, qui nous en ait fait un besoin, et qui nous ait exercé à nous y laisser aller. L'imitation sympathique peut s'élever chez tous les hommes à un certain point; mais elle est susceptible d'un degré d'étendue et de puissance qui est au-dessus des forces du plus grand nombre, et le privilège de quelques-uns.

C'est parce que la sympathie est possible à un degré suffisant à tous, que les individualités de peuples, de nations, de races, et de castes se créent, et se perpétuent héréditairement dans la grande famille humaine, par la seule raison qu'ils se réunissent dans un même temple pour adorer Dieu, et s'asseoient autour d'un même foyer.

La sympathie peut être à l'état actif ou passif, c'est-à-dire mûe par la volonté; ou abandonnée aux hasards des contacts avec l'extérieur. Dans ces deux positions, les conséquences ne sont plus les mêmes, ainsi que nous le verrons dans la suite de cette section. Dans la première, il y aura toujours simultanéité imitatrice. Le mouvement imitateur aura lieu malgré les répulsions de détail qu'il pourra rencontrer; il lui suffira de trouver plus d'harmonie que de contradiction. Dans la seconde,

au contraire, chaque propriété sympathique sera mise en jeu successivement; la découverte d'un seul point de répulsion. arrêtera le phénomène tout entier.

L'appareil sympathique est l'occasion d'une souffrance dont il est important de tenir compte. Nous la nommerons antipathie; c'est une véritable douleur, c'est-à-dire, le sentiment d'une contrariété organique profonde. Elle est vive surtout lorsque la disposition à imiter est active. En effet, l'individu ouvert à sentir avec son semblable, à partager son existence avec lui, vient-il à rencontrer un être que son éducation, et sa destination ont fait froid, et égoïste; dès le premier abord, il se sent repoussé; car la sympathie nous donne comme un nouveau toucher, qui trouve sur la figure, dans les gestes, dans le langage, une sensation qui nous révèle les sentimens profonds de celui qu'on étudie. Devant ce visage qui la repousse, l'être sympathique souffre; l'homme disposé tout à l'heure à aimer, et à compatir, est maintenant mal à l'aise; il est en proie à une douleur physique qui le pique et le mord : il devient irritable, méchant sans sujet apparent. Et s'il s'épanche, ce sera pour faire partager son mal, et se venger. C'est ainsi que l'appareil sympathique devient le siége de ces mouvemens antipathiques, qui produisent la colère, l'ironie, et le sarcasme.

Ainsi, les variétés d'aptitudes sentimentales ex-

citatives qui sont comprises dans l'organisation nerveuse de l'homme, peuvent être généralisées sous deux appellations qui indiquent très nettement l'opposition qui existe entre elles. Les unes se résument pour constituer une unité sentimentale de conservation; elles sont l'origine de l'égoïsme. Les autres forment l'appareil sympathique; des physiologistes ont cru trouver le ganglion qui sert de lien unitaire à ces dernières, et l'ont appelé le sens de la bienveillance ou de la bonté; quoiqu'il en soit, attendu le genre de direction qu'elles donnent à l'individu dans ses relations avec ses semblables, elles sont l'organe évident de la passion sociale par excellence, de l'amour.

Si le lecteur se rappelle ce que nous avons dit plus haut, il sera inutile de lui redire en ce lieu, comment ces organismes, même quand ils s'éveillent par besoin de dépenser les forces qu'ils ont acquises, constituent toujours une excitation, une sorte de spontanéité d'un ordre inférieur; car ils ne se manifestent jamais que parce que l'esprit les a compris, les a mis en position d'être à l'état de sentiment en leur nommant leur objet ou leur but; ou bien parce qu'il s'en sert comme d'instrument.

Ainsi, l'homme dans toute espèce de relation sociale, porte en lui-même, la double impulsion vers le bien, et vers le mal. Il est appelé à choisir entre le besoin de sympathie, et le besoin de conservation; et, soit qu'il aime, soit qu'il s'enferme

dans son égoïsme, c'est toujours par élection, c'est qu'il le veut.

Forcément et de prime abord, le sentiment de conservation est celui qui a le plus d'influence sur nos déterminations. Cette disposition est établie dans l'intérêt même de notre être. Ce n'est qu'alors que celui-là est satisfait, que l'appel sympathique a lieu. Mais, dans ce moment, il n'y a pas égalité complète entre les deux besoins passionnés; car de même que dans le premier moment, lorsqu'il s'agissait de l'intérêt de vivre, l'égoïsme était tout puissant, affamé et sans oreilles, de même, dans le second moment, lorsque la vie est assurée, la disposition bienveillante prédomine; de telle sorte que si l'on considère les chances qui poussent, dans la société, un homme dans le choix de l'un de ces deux états, on verra que le plus grand nombre le conduisent vers celui qui est le plus social, et l'engagent à aimer. Quelle admirable combinaison!

On conçoit facilement, d'après cette exposition, comment au fur et mesure que l'humanité se développe, et que la sécurité quant à sa conservation remplace le doute, et la crainte, on conçoit comment les hommes deviennent, en quelque sorte fatalement, plus bienveillans, ou meilleurs. On comprend, encore, comment la perfection d'une formule sociale consiste dans le degré d'union qu'elle fonde entre ces deux passions mères de

notre être, en leur donnant un but commun. Nous verrons dans un instant que la religion seule peut accomplir une telle fin, en créant dans chaque esprit la puissance d'une volonté, d'un à priori inébranlable.

Il nous reste maintenant à examiner en quoi consiste l'organisme sentimental expressif. Mais il faut nous arrêter un instant sur ce fait, que le sentiment est pourvu d'une instrumentalité propre à agir sur le monde extérieur : c'est l'occasion d'appeler l'attention de nos lecteurs sur la généralité de la division trinaire qui se reproduit dans la manifestation de toute faculté humaine. C'est toujours une impression analogue à un besoin qui se présente au début, puis vient ensuite une espèce appropriée de mouvement logique, puis enfin un acte. Dans notre étude du sentiment, il est vrai que nous ne parlons que des impulsions qui président au début, et des expressions qui en sont l'acte final; mais il est impossible de ne pas reconnaître qu'entre les premières, et les secondes, il y a un mouvement de circulation de ganglions en ganglions qui en forme la véritable et nécessaire logique. Aujourd'hui, il nous serait impossible de le décrire; probablement, un jour, on pourra en faire, en quelque sorte, l'anatomie.

L'instrumentalité expressive est encore très imparfaitement connue. Les anatomistes lui assignent

un appareil de sens spéciaux qu'ils appellent sens de l'architecture, de la peinture, de la musique, de la mimique, etc. Mais il nous paraît qu'on ne peut encore rien dire de positif au-delà de la généralité suivante : Lorsque l'homme est placé sous l'influence d'un sentiment, il est porté, et forcé quelquefois de reproduire, dans son habitus et ses actès extérieurs, l'émotion végétative qui est en lui.

L'instrumentalité dont il s'agit, ainsi que les appareils excitatifs que nous avons examinés plus haut, peut être mûe activement, ou mise en jeu passivement. Dans le premier cas, c'est unitairement qu'elle opérera; dans le second elle ne reproduira qu'une expression de détail. Dans le premier cas, elle aura les chances les plus nombreuses pour se faire imiter, pour éveiller dans les spectateurs l'émotion qui l'a provoquée elle-même à agir, car elle attaquera l'être passionné tout entier et simultanément par tous les sens : dans le second cas, au contraire, elle aura la moindre influence possible; car elle ne pourra agir que sur un besoin de détail analogue à celui qu'elle réfléchit elle-même; encore faudra-t-il que celui-ci existe déjà : autrement, l'action serait absolument nulle, et peut-être repoussante.

En résumé, l'appareil du mode sentimental se compose des appétits de conservation, du besoin de sympathie, et des appels des sens d'expression.

Ainsi la somme des facultés qui ne peuvent être satisfaites qu'en société, est bien plus grande que celle des appétits qui peuvent se contenter dans la solitude; elle est à ces derniers, au moins comme deux est à un.

## IV.

C'est un acte spirituel qui donne une valeur à ces divers mouvemens nerveux, et fait un signe de chacun d'eux. Or, cet acte, ainsi que nous l'avons déjà dit, intervient de deux manières, ou à priori, ou à postériori. Dans le premier cas, la spontanéité humaine met l'appareil sentimental en mouvement; dans le second, elle ne fait que constater, et nommer en quelque sorte, la nature de ce mouvement. Étudions ces deux manières d'être séparément.

L'âme humaine, comme nous l'avons dit dans la première partie de ce chapitre, est une; et si son activité ne se manifeste qu'en revêtant la forme de la successivité trinaire, cela tient aux conditions même qui lui sont imposées par l'instrumentalité nerveuse dont nous examinons ici une partie. Puisqu'il en est ainsi, l'à priori pur en fait de sentiment, ne peut être qu'une des modalités d'une doctrine centrale: et, en effet, nous ne connaissons historiquement aucune conception

sentimentale qui puisse être considérée comme absolument spontanée, que celles qui émanent de l'un des dogmes religieux qu'on appelle révélés. Par conséquent, tout acte spirituel spontané en fait de sentiment est essentiellement socialisateur; et la spontanéité ne revêt un caractère particulièrement sentimental, que par la direction spéciale qu'elle imprime à l'instrument nerveux.

Il paraît, au premier aspect, presque impossible de concevoir comment cet effet s'accomplit; comment une doctrine purement spirituelle est assez puissante pour dominer et régler l'énergie de tous les besoins spéciaux dont nous avons décrit la violence. Cette difficulté nous semble devoir être éclaircie par les réflexions suivantes: Le sentiment n'est qu'un des modes d'activité de l'organisme, et il n'existe qu'à condition de ne subir aucun empêchement grave de la part de l'appareil logique, par exemple. Ainsi les énergies des besoins spéciaux seront, matériellement parlant, impuissans devant une doctrine spirituelle qui forme la centralité de toute l'activité humaine possible. Enfin, dans l'instrumentalité sentimentale elle-même, les aptitudes de sympathie et d'expression auxquelles la vie sociale est nécessaire, sont bien plus nombreuses que les simples besoins qui peuvent se satisfaire dans la solitude; et par conséquent, dans la durée de la veille; les impulsions socialisantes occupent un temps bien plus long que les appétits

instinctifs. Ajoutons qu'une des conditions du dogme, est de faire, autant que possible, du dévouement, un intérêt égoïste.

La formule conçue à priori donne à toutes les énergies de l'appareil sentimental une impulsion commune, un *desir* commun, dans lequel se confondent leurs appétences particulières, dans lequel elles trouvent leur synthèse. On conçoit très-bien, sans chercher a expliquer le fait par un exemple, comment ce desir peut d'un homme passer dans plusieurs, et former une société; puisque, comprenant en lui toutes les variétés de sentiment possibles, il tend à les satisfaire toutes par un même acte.

Pour être sentimentalement spontané, il n'est pas nécessaire d'être soi-même l'inventeur de la formule qui constitue le desir synthétique; il suffit de la connaître. Lorsque les hommes sont entrés dans la voie d'une pensée à priori, ils tiennent inévitablement de cette manière d'être. Ils ont, en eux, sa valeur de spontanéité. Désormais ils n'agiront plus que sous l'unique influence du mode à priori imprimé dans leur esprit. Pleins de la doctrine qu'ils ont apprise, ils suivent déterminément les manières, et les conséquences de celle-ci: ils ne pensent qu'avec elle, ou plutôt c'est elle qui pense en eux; et aussi leurs actions ne sont produites que par une cause intérieure ou toute spirituelle. Ces hommes imitent leur maître,

mais ils n'imitent rien du monde qui les entoure; et, au contraire, se font imiter. Ils imposent la sympathie, et ne la reçoivent pas. Ainsi, ils aiment à priori qui les haît, et peuvent, de la même manière, avoir en horreur qui les flatte.

Que résultera-t-il de là? La fondation d'une société où l'on aimera les uns parce qu'ils sont semblables à nous, et les autres parce qu'ils donneront occasion au desir de les assimiler, ou au besoin de sacrifice. Ces derniers mots doivent être maintenant obscurs; mais ils seront éclaircis plus bas.

Nous n'avons pas besoin de dire que cet état sentimental est celui qui crée et maintient les époques organiques ou synthétiques.

L'activité spirituelle peut être déterminée à posteriori, de deux manières, que nous examinerons séparément, parce que leur description nous rendra compte de ce qui se passe dans deux états sociaux différens. Elle peut être déterminée par sympathie, ou simplement par les excitations irrégulières des facultés instinctives. Examinons, d'abord, le premier de ces deux modes.

Le sentiment qui naît par sympathie, est toujours produit par imitation d'un milieu tout formé. S'il est complètement pur de toute influence à priori, il ne peut être déterminé que par les concordances; et il sera non-seulement nul, mais hostile vis-à-vis de toutes les discordances qu'il ren-

contrera. Parce que les hommes seront seulement sympathiques, ils trouveront des antipathies nombreuses : en effet, il s'agit ici, primitivement, de rapports purement sensuels, d'une harmonie charnelle en quelque sorte, où l'habitude règne en souveraine ; et soit la moindre différence d'opinion ou de sentir, soit la plus légère diversité de physionomie, ce peu suffira pour blesser l'appareil imitateur, et fonder une séparation infranchissable.

Aussi la sympathie est impuissante à fonder, à elle seule, une société. Pour cela, il faut, ou qu'elle existe comme desir émanant d'une doctrine à priori ; ou qu'elle naisse au milieu d'une société déjà toute faite. Encore, dans ce dernier cas, où elle est dépourvue de toute intervention de spontanéité spirituelle, voici ce qui lui arrivera.

Le sentiment existera chez un grand nombre, avant de recevoir d'un homme sa formule, le mot qui le fera social, au moins, pour quelque temps. Toujours, et invariablement, cette formule renferme une affirmation et une négation ; elle nomme un mal qui fait souffrir, et en nie, en maudit la cause apparente. Par suite, elle crée une unanimité d'efforts, qui s'aiment entre eux contre un obstacle qu'on haît. Du premier coup elle engendre l'antagonisme. Voyez Wicleff ; voyez Luther !

En effet, l'imitation sympathique ne peut amener la création d'un mot social nouveau que dans

le cas où elle vient sommer, et mettre en évidence une contradiction existante; que dans le cas où elle vient mettre au milieu des hommes un moi collectif, vis-à-vis d'un non moi. Il n'en serait point ainsi, si le bonheur était général. L'imitation ne serait alors qu'harmonie et bienveillance, et puiserait dans la foule sans engendrer autre chose qu'une satisfaction de plus : car, nous le répétons, la sympathie n'éprouve rien qui ne soit déjà hors d'elle.

Quelles sont les conséquences dernières réservées à une société fondée d'après cet unique principe? Il arrivera que l'effort de lutte terminé, le cercle sympathique ira, pour chacun, se rétrécissant jusqu'au point où il sera formé, dans sa plus grande extension, de l'enceinte de la famille. Et cela est inévitable; car une minime variété que la plus faible manifestation individuelle de spontanéité est capable de créer, suffit, dans cette direction, pour constituer une discordance énorme qui sera vivement sentie, et deviendra une cause d'isolement : de telle sorte que la division entre les hommes se multipliera jusqu'au degré où chaque individu deviendra un petit centre d'attraction, et de répulsion, un point d'antagonisme, n'ayant de volonté et d'amitié, que celle qu'il acquiert par les sens; de haine, et de colère que celles qu'il puise dans les passions de l'égoïsme. »

Cet état sentimental est celui qui engendre et

pousse les époques de réformation et de critique. Il est, ainsi qu'elles, imitateur, insurrectionnel, détériorateur, et se termine à l'égoïsme.

Lorsque le sentiment n'est que l'expression des impulsions instinctives, il ne peut être revêtu que d'une seule formule; c'est celle des intérêts égoïstes. En effet, les besoins d'où il émane tout entier, sont d'abord, et principalement ceux de conservation, puis ceux de quelques plaisirs, dont un des plus vifs et des plus recherchés, est celui qui a pour conséquence la conservation de l'espèce. Le manger, le vêtir, etc., en forment donc la base principale; viennent ensuite les sales appels sexuels; puis enfin, les appareils d'expression, et de sympathie, demandent, passagèrement, quelques faibles satisfactions, qui leur sont accordées comme des distractions seulement, lorsque dorment les autres instincts qu'on appelle positifs, parce qu'il leur faut consommer de la matière pour appaiser leur faim.

Une formule des intérêts de conservation, peut encore entretenir parmi les hommes, une vie jusqu'à un certain point sociale, en créant un égoïsme commun pour une certaine masse d'entre eux. Mais, comme à tout égoïsme, il lui faudra la condition d'un non moi; en d'autres termes, les intérêts de conservation ne peuvent soutenir l'ag-

grégation humaine, que par la présence du fait de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Or, dans tout ce qui ne sera pas l'acte même de conservation ou d'exploitation, il n'y aura rien de commun; tout sera irrégulier, intermittent, fugace, comme les appétits eux-mêmes. L'homme s'abandonnera à l'excitation passagère qui lui sera présentée, changeant, presqu'au jour le jour, étant tantôt une opinion, tantôt une autre, véritable bête mûe par l'appétit qui s'éveille, par le regard, le toucher, l'odeur, etc. Alors, en réalité, l'être social n'existera déjà plus.

Que l'intérêt d'exploitation de l'homme par l'homme disparaisse! et la vie sauvage recommencera.

Ce sentiment est celui qui préside aux dernières périodes des époques critiques.

## V.

Ainsi, une synthèse sentimentale ne peut être créée qu'à priori, par un acte spontané et pur de l'esprit. Bien plus, c'est du point de vue seul d'une synthèse de ce genre, qu'un sentiment spécial peut recevoir un nom; autrement, chaque activité partielle n'est plus qu'un des instincts bruts qui animent la bête; autrement, l'appareil si compliqué, que nous avons examiné, n'est plus qu'une machine

dont les mouvemens sont sans relation entre eux, sans conscience, sans nom, sans souvenir!

La synthèse spirituelle du sentiment constitue ce qu'on appelle, parmi les hommes, la morale. C'est en effet, du point de vue de celle-ci, que tous les actes dont nous nous occupons, reçoivent une signification, et prennent une place dans la mémoire, comme bons, ou comme mauvais. Elle est engendrée du dogme, comme il est engendré de l'unité d'action spirituelle; de telle sorte qu'elle est la formule générale qui réunit toutes les puissances affectives dans un desir commun, et d'où émane le but ou le devoir de chaque faculté spéciale; de telle sorte qu'elle satisfait en même temps à l'égoïsme et au dévouement.

En effet, l'esprit domine la chair ou crée le sentiment moral, en donnant une volonté d'amour qui fait prédominer les besoins de sympathie, et d'épanchement, sur les appétits instinctifs, et de conservation, et en donnant un desir qui subordonne les inspirations égoïstes, qui se puisent dans le temps, à un égoïsme d'espérances infini. Ces deux effets ne peuvent ressortir que d'un dogme religieux, offrant toutes les conditions que nous avons exposées plus haut. Examinons.

Tout sentiment, abstraction faite de sa formule, commence par être un desir. Or, le desir se transforme inévitablement en espérance, ou passe au doute, et se change en désespoir.

Espérer, c'est déjà être heureux; alors tout ce qu'il y a de bienveillant et de sympathique en nous, est mis à l'aise. On a d'ailleurs besoin d'épancher sa joie, de ne point espérer seul : car c'est agrandir le cercle de son bonheur, en créant autour de soi un concert d'êtres animés du même sentiment, où nos sympathies vibrent à l'aise, où notre bien-être s'accroît par l'imitation même de l'harmonie qui nous entoure.

Lorsque le desir n'est pas satisfait, lorsqu'il doute, ou n'a pas d'espoir, alors il devient douleur; il tourmente l'individu; il le rend irritable à ce point, que le moindre contact l'agace, et lui fait mal. L'homme possédé ainsi par un desir sans espoir, se reploie sur lui-même; il est tout à sa souffrance : le bonheur des autres le met mal à l'aise; il devient égoïste et haineux.

Tout desir, lorsqu'il souffre, inspire une semblable disposition de sentiment. Plus il est vaste, et regrette d'objets, plus il occupera de place dans la vie, et plus il aura de force pour faire un méchant.

Ainsi, dans l'intérêt individuel de l'homme, et dans l'intérêt social, il faut que la formule morale impose un desir qui puisse être toujours une espérance assurée. Or cela n'est possible qu'au point de vue religieux, puisque le présent n'est qu'un point toujours mobile, qui change, à chaque instant, de place, entre le passé et l'avenir, et qui ne

peut servir à fonder autre chose que des probabilités douteuses.

C'est en effet en fondant dans l'homme, un desir, immortel, que l'esprit domine l'égoïsme instinctif, par l'égoïsme supérieur d'une espérance plus assurée et plus étendue.

Ce n'est aussi que du point de vue religieux, que la pensée morale peut opérer charnellement une synthèse sentimentale, en faisant prédominer les besoins de sympathie et d'expression sur les appétits de conservation; et de cette manière créer une volonté d'amour et d'épanchement qui formera le but constant de la vie, et qui ne sera effacé que par momens, lorsque les faims de l'appareil végétatif viendront à parler.

Afin d'apprécier exactement comment l'effet est produit, nous allons examiner ce qui arrive suivant que domine l'un des systèmes de sens dont il s'agit en ce moment.

Lorsque les sentimens de conservation individuelle prédominent, c'est l'égoïsme, c'est l'excitation de chaque moment qui passe. Alors il n'y a pas d'autre but passionné que celui du plaisir; d'autre intérêt, que l'intérêt industriel. L'amour, lui-même, n'est qu'une faim d'un sexe pour l'autre; la paternité qu'un instinct. Tout desir n'est autre chose qu'une volonté d'appropriation à ses plaisirs.

L'émotion sympathique, lorsqu'elle ne se con-

vertit pas en antipathie, tourne toute entière au profit des impulsions instinctives. On ne ressent d'elle que ce qui est en rapport avec la passion présente. Est-on malheureux, la vue du mal est une consolation ; autrement, on ne le voit pas ; et l'on ne ressent que les spectacles que l'on desire imiter pour son propre compte, dans l'intérêt de ses appétits personnels. Il est cependant quelques formes sympathiques, où les égoïstes peuvent s'imiter les uns les autres, de manière à faire un seul corps ; ces formes sont celles de la peur, de la jalousie, et de la haine, celles de toutes les mauvaises passions.

L'égoïsme placé vis-à-vis des autres égoïsmes, n'est jamais en état de sécurité ou de paix. Les exigences de tous sont les mêmes, et par conséquent elles se contredisent d'homme à homme, et sont toujours prêtes à entreprendre les unes sur les autres. De là cet état de crainte et d'hostilité, de là ces prétentions vaniteuses, ces fiertés repoussantes ; de là, enfin, la défiance, comme phénomène général, et comme conclusion.

Il n'en est plus ainsi lorsque la volonté fait prédominer l'appareil sympathique ; alors l'activité sentimentale est d'aimer, la passivité est de ressentir bienveillance, et pitié.

L'amour, en effet, charnellement parlant, n'est qu'une concordance parfaite entre plusieurs individualités. C'est l'assimilation complète de plusieurs personnalités les unes avec les autres.

Alors chacun se fait le moi de plusieurs ou de tous, et, à ce titre, pousse la passion pour ses semblables au degré où il en est capable pour lui-même.

Le dévouement est le raisonnement de l'amour passé à l'état de réalisation. Aussi, pour l'homme qui aime, le dévouement est un besoin rationnel; et lorsqu'il ne peut se témoigner en rendant des services, il cherche à se montrer encore par des sacrifices. On a vu, bien des fois, l'amour de Dieu inspirer de tels besoins de démonstration, que des hommes allaient sacrifier leur vie, et ce qui leur était encore plus cher, leurs enfans et leurs femmes. Aussi a-t-on appelé ces actes vœux et témoignages.

Le dévouement tient à deux causes : l'une est une haute puissance de spontanéité, où l'esprit domine, et entraîne tout; l'autre est une large et vive organisation sympathique. Aussi, le dévouement, chez certains hommes, apparaît spontanément; c'est une partie de ce que les chrétiens ont appelé la grâce. Chez d'autres, c'est le grand nombre, le dévouement suppose toujours que celui qui l'opère, vit dans un autre, qu'il a assimilé son existence à celle de quelqu'autre au point de souffrir ou d'être heureux pour lui, de calculer à l'égard du plaisir, et de la joie qu'il projette de donner, comme si ce plaisir et cette joie devaient revenir à lui-même; de se dire, je serais heureux, qu'on fît cela pour moi, je vais le faire pour lui.

Le dévouement confond tellement la vie d'un individu avec celle de l'existence qu'il aime, que l'homme se sacrifiera complètement, mourra sans éprouver aucune crainte de la mort; parce qu'il vit dans un autre, il lui suffit de penser que celui là vivra, pour sentir sa chaire immortelle; à son dernier instant même, il est heureux de tout le bonheur que son sacrifice va procurer.

Pour un tel dévouement, il faut que l'homme aime puissamment.

Or, l'amitié dans le temps peut, sans doute, être définie une concordance parfaite entre plusieurs individualités; quelquefois un appétit des uns pour les autres: mais d'un homme à une société; mais, d'un homme envers des hommes avenir; mais le bienfait donné en échange du mal, ce n'est plus cela; un amour doué d'une telle volonté est tout spirituel, et ne peut ressortir que d'une foi ferme et arrêtée que la croyance religieuse est seule capable de produire.

## VI. — DES BEAUX-ARTS.

Ils émanent directement de l'activité de la portion de l'organisme sentimental de l'homme, que nous avons appelée expressive. Quoiqu'on veuille, quoiqu'on fasse, toute manifestation expressive, est l'effet d'un sentiment qui se meut en nous. Aussi, on pourrait étudier comment le système dont il s'a-

git, entre en fonction, tantôt sous l'influence d'une idée *à priori*, ou toute morale, et tantôt sous celle d'une conception *à postériori*, ou purement charnelle, c'est-à-dire sollicitée par quelque particularité de l'appareil excitateur. Mais cet examen est inutile: nous avons assez insisté dans les paragraphes précédens, sur ce genre d'études, pour être autorisés à nous en dispenser ici.

Le sentiment a d'autant plus besoin de se manifester extérieurement, qu'il est plus synthétique: en d'autres termes, plus la pensée qui nous émeut est élevée, et embrasse d'objets; plus nous souffrons de ne pouvoir la faire partager. Une haute passion morale ne peut consentir à l'isolement, ou à la solitude: il faut qu'elle s'épanche, il faut qu'elle trouve des sympathies. Il y a bien peu d'hommes d'une constitution sentimentale assez robuste, pour nourrir long-temps une idée qui reste inintelligible pour les autres. Aussi tous les sentimens larges engendrent le prosélytisme; et l'on a remarqué que leur impulsion était d'autant plus énergique, qu'ils approchaient plus de la religion; il en est tout autrement des conceptions égoïstes; la plus étendue de celles-là borne son cercle à un ou deux individus; il lui suffit d'une ou de deux sympathies; encore l'on en rencontre souvent qui n'ont besoin d'être partagées par personne; elles vivent en parasites, jouissant des autres, sans rien rendre en échange des plaisirs qu'on leur procure.

Les moyens ou les voies par lesquels le sentiment passe d'un homme dans un autre, et par lesquels la modification organique, qui constitue la passion, est transportée d'un seul chez tous, sont aussi fixes, aussi invariables, dans leur nature essentielle, que les symptômes même par lesquels se révèle la présence du sentiment. Sans doute, la seule pensée froidement transmise par une parole sans accentuation, peut agir sur les hommes qui sont doués d'une organisation sentimentale supérieure; mais cette aptitude à sentir avec passion est entièrement exceptionnelle. Aussi la pensée ainsi sèche, et froide, ne suffit pas au grand nombre pour l'animer; il faut que le sentiment lui soit traduit avec l'appareil de tous les signes auxquels on reconnaît son exaltation, de telle sorte que les facultés sympathiques des spectateurs soient saisies par tous leurs sens, et qu'elles n'aient plus qu'à imiter.

Nous appelons *Art*, l'ensemble des moyens par lesquels on fait que le sentiment passe de l'état de conception à celui de réalisation; en d'autres termes, par lesquels il se propage sympathiquement. Or, ainsi que nous venons de le dire, l'art ne varie point dans ses élémens; ceux-ci sont constamment les mêmes, car ils consistent dans la reproduction des divers signes par lesquels l'inspiration sentimentale se manifeste extérieurement, et par lesquels le système sympathique inhérent à

l'organisme humain émeut, et est ému, dans toutes ses sources, dans toutes les racines par lesquelles il puise, et communique, dans le monde environnant. Aussi, toutes les variations que l'on remarque, aux différentes époques historiques dans, les œuvres de l'art, sont la traduction de modifications dans les sentimens qui les inspirèrent.

L'art doit être envisagé sous deux aspects généraux; savoir : à l'état de synthèse, c'est-à-dire dans son principe de généralisation; et, dans ses moyens de détail. Nous allons nous arrêter un instant à cette étude.

Nous nous occuperons, ensuite, de rechercher la valeur de ses œuvres, suivant qu'elles ont été engendrées à priori, et faites synthèses, ou qu'elles ont été produites à postériori, de sorte qu'elles seront réduites à n'être plus qu'une des formes expressives de détail, répondant, conséquemment, à un sentiment de l'ordre inférieur.

En général, il n'y a œuvre de l'art, que là où respire une forme des passions humaines.

Mais le principe de généralisation ou de synthèse est tout autre chose; *il faut que l'œuvre entière soit faite homme, et l'homme élevé au plus haut degré d'expression qu'on lui connaisse;* de telle sorte que la pensée de l'œuvre se présente, et dans son unité pour saisir l'être spirituel, et en même temps, revêtue de tous ses détails d'ex-

pression charnelle, pour s'emparer de l'appareil sympathique. Voyons des exemples :

Qu'on se figure un homme doué de cette puissance supérieure de desir, et de cette grandeur harmonique de facultés d'expression, qui font les artistes créateurs, un de ces hommes poètes dans toute l'énergie antique du mot, lorsqu'il s'élance du sein de la foule, pour lui inspirer sa pensée. Son geste a suffi pour commander l'attention : il parle ; le son de sa voix, l'enchaînement des paroles, leur accentuation, leur rythme, tout a le même sens : c'est, en même temps, de la musique, de la poésie, de l'éloquence, et du drame. L'expression de la face, les gestes, le costume, en sont également de fidèles interprètes ; c'est de la peinture, de la sculpture, de l'architecture combinées. Le peuple qui l'entend est-il rebelle à la première parole ! alors il retourne sa pensée, il l'étend sous tous ses aspects ; il la raconte de cent manières ; en un mot il l'individualise mille fois, afin d'atteindre tous les individus qui l'écoutent.

Dans le moment que nous supposons, le poète révélateur n'est autre chose qu'une pensée revêtue de toute son ardeur sentimentale, et de toutes les formes par lesquelles les sympathies sont émues, et l'enthousiasme introduit dans les cœurs. Or, appliquez la division du travail à cet acte ; décomposez-le pour en confier les parties aux artistes ; vous y trouverez tout l'ensemble qu'on nomme

beaux-arts, sans qu'il en manque un seul; bien plus, vous pourrez y reconnaître l'ordre de dépendance suivant lequel ils se touchent, et s'engendrent les uns les autres. Ainsi l'un fera un monument; l'autre mettra l'artiste en peinture, ou en marbre; l'autre traduira la pensée en paroles harmonieuses et rythmées, il l'écrira en vers; un autre y joindra de la musique; un autre en fera un drame. Cependant, sous toutes ces formes, la pensée primitive, et son but, resteront toujours les mêmes; bien plus, l'unité spirituelle se reproduira, en elles, par une unité matérielle, dès l'instant où, au lieu de vouloir isoler chaque production, on voudra les combiner pour en faire une seule œuvre. Toutes ces expressions ne sont donc exactement que des parties d'un seul mouvement, une décomposition de l'acte artiste; et l'unité dans l'art, n'est que sa figuration matérielle. C'est pour cela, que les moyens de l'art n'ont point été inventés, mais seulement étendus, et perfectionnés. Ils sont inhérens à notre nature, et de tous les temps de l'humanité.

Mais examinons l'œuvre synthétique elle-même; voyons comment l'artiste fait pour donner à sa conception une existence matérielle. D'abord il habille le sentiment d'un vêtement architectural; il lui donne, ainsi, le geste, la stature, toute cette expression extérieure qui impose aux sympathies; puis sur cette draperie, ou ce costume de pierre, à l'intérieur, et à l'extérieur, il grave, il

peint, il écrit de mille manières, toutes les pensées dont il doit contenir la mémoire, et dont il semble qu'il ait été agité ou ému : enfin, sous ce vêtement il met une âme ; il fait parler, chanter et agir le sentiment ; en sorte que l'enveloppe de pierre est à ce drame, ce que notre corps d'homme, et son vêtement, sont aux passions qui nous animent.

L'œuvre dont nous venons de tracer l'idée, est un temple ou une cathédrale ; cependant l'architecte n'a fait que peindre monumentalement, et dans des proportions colossales, tel qu'il le conçoit, le poète révélateur dont nous détaillions, tout-à-l'heure, l'action. Il a donné à une pensée, un geste avec un costume, une histoire avec toutes ses variétés, une voix retentissante, harmonieuse ; enfin il a fait vivre un monde d'idées sous cet amas arrangé de pierres. Si nous jettons, en effet, les yeux sur toutes les œuvres dont nous admirons les proportions sévères, et le caractère absolu, nous verrons, malgré leurs variétés apparentes, le cachet synthétique que nous cherchons à reconnaître. Examinez une de ces cathédrales qu'on appelle si improprement gothiques ; c'est Christ aimant, et bon, qui appelle ses fidèles dans ses bras pour s'y fortifier de son amour, et joindre leurs prières aux siennes ; lorsqu'il les a reçus dans son sein, alors, il leur raconte sa vie, celle de ses saints apôtres, les encourageant contre le mal par le tableau de ses souffrances, les excitant au bien

par l'espérance d'un avenir de récompense; puis, bientôt, il dit, il chante avec eux; alors, ce grand monument tout entier, avec ses cloches retentissantes, ses martyrs peints, et sculptés, les chants qui l'ébranlent, et qui se modulent dans ses voûtes, ce grand monument tout entier est une prière adressée à l'Éternel; c'est un homme qui implore; il semble Christ sur la croix, et qui crie: Pardonnez-leur, mon père.

Étudiez un poème, mais un poème pur de toute imitation; vous y trouverez encore décrite cette synthèse en quelque sorte architecturale dont nous parlons. Ici, le monument, est un drame; la voix est la parole rhytmée et musicale, c'est le vers. L'unité est moins visible, et moins puissante, parce qu'elle est moins ramassée, et dépourvue de plusieurs de ses moyens d'expressions : quand même on y joindrait le luxe des vignettes, ainsi qu'on le faisait au moyen âge; quand même on aurait réservé pour lui, la parole presque vivante de l'hiéroglyphe, ainsi qu'on le faisait en Egypte pour les choses sacrées; le regard n'est plus saisi avec la même violence, et les sympathies dominées avec une semblable énergie; bien que ce soit toujours le même appareil monumental.

Examinons, par exemple, l'enfer du Dante, œuvre dont ce poète, comme on sait, n'a point conçu l'idée première, et dont la pensée remonte à une époque où le sentiment religieux était encore

tout entier. C'est un cône immense, et profond, un abyme si grand, qu'il ne pourra jamais être rempli, un trou, où la mort jette les espérances, et les joies de ce monde, les ambitions, les fiertés, les confiances égoïstes. Autour de ce cratère qui doit l'engloutir, tourne, et tourbillonne le cercle des vies mondaines; c'est une danse de méchans, et de fous, qui s'énivre, et s'éblouit de son mouvement, et dont l'ivresse, à tout moment, jette quelqu'un dans l'abyme d'où l'on ne sort pas. Du fond, et des parois, un seul cri s'élève; c'est l'avertissement, c'est la moralité de l'œuvre.

D'autres fois, c'est dans une vie d'homme que le poète synthétise, et détaille un sentiment; mais toujours il encadre cette vie entre un passé, et un avenir monumental, l'enfermant ainsi dans une enceinte mystérieuse et gigantesque, dont elle est un des élémens.

Ainsi une synthèse d'art, donne toujours à la pensée, un geste par le quel elle commande l'attention. Ce geste est, à lui seul, un monument, et une enceinte dans la quelle le sentiment se dramatise en se mouvant sous toutes ses faces, se répétant dans toutes ses expressions. Enfin ce monument tout entier est doué d'une puissance harmonisante, qui inspire la pensée morale par sympathie; en même temps, qu'il est un signe pour l'esprit.

Or, puisque la pensée qui constitue la synthèse,

est celle qui établit entre les diverses manifestations artistes, un rapport, tel qu'il en résulte un tout unique, il est facile de comprendre que toutes les pensées ne sont pas douées de cette propriété, et que les seules capables de donner une telle unité passionnée à l'assemblage de tant de parties diverses, sont celles qui peuvent être faites hommes, ainsi que nous le disions plus haut.

L'unité sentimentale peut être exprimée de deux manières, sous forme descriptive, ou figurative; mais sous ces formes isolées, ce n'est point une synthèse d'art. En effet, celle-ci n'existe qu'à condition de saisir à la fois l'âme, et l'appareil imitatif du corps; or, la première des deux formes ne peut se faire imiter qu'en attaquant directement l'esprit et en passant par lui; la seconde, au contraire, frappe immédiatement sur les sympathies. Suivant que c'est l'un ou l'autre de ces deux modes qui est employé, tels ou tels arts acquièrent la prédominance. Mais, nous le répétons, l'effet n'est complet, et l'art entier, que dans le cas où les deux moyens sont réunis en une seule œuvre. Ainsi, par exemple, le temple envisagé à part de toutes les cérémonies qui doivent y habiter, le temple n'est que la forme figurative d'une pensée sentimentale; les paroles qui viennent l'animer, le drame éducateur qu'on y représente, étudiés également isolément, ne constituent aussi que la forme descriptive. L'œuvre n'est entière,

que lorsque le temple est rendu vivant par les cérémonies qu'il est destiné à enceindre. Dans le premier cas, c'est un cadre sans toile, ou un paysage sans figure; dans l'autre une toile sans cadre, ou une figure sur un fond noir.

Aussi les arts ne peuvent être ramenés à l'état de synthèse parfaite, que par la croyance qui construit des temples pour y prier, et y enseigner les saints exemples; autrement, c'est un monument ou un poème.

Nous avions besoin de nous livrer à ces considérations, afin que l'on pût bien comprendre comment une pensée qui pourra engendrer une œuvre synthétique, peut être exprimée artistement, sans que la synthèse d'art elle-même existe.

Nous ne nous dissimulons pas que dans la définition de la synthèse expressive, que nous venons d'essayer, il doit rester quelque obscurité. Elle n'est pas telle cependant quelle ne puisse être complètement résolue par le premier de nos lecteurs, à l'aide de la réflexion. Dans la généralité, (page 274), d'ailleurs, notre définition est rigoureusement vraie; et tout ce que nous avons dit ensuite n'a eu pour but que d'y appeler l'attention, et d'en montrer la valeur. Pour élucider entièrement la question, il faudrait un traité spécial sur les beaux-arts. Or, ce n'est point ce que nous voulons faire ici; nous nous proposons seulement d'en établir les bases philosophiques, d'indiquer les principes de

la nouvelle théorie générale, qui est nécessaire à leur progrès; en un mot, d'en fixer l'origine physiologique, de manière à établir les prodrômes de l'étude historique à laquelle nous devons nous livrer plus tard, dans le but d'en faire apercevoir l'avenir.

Au reste, nous allons nous arrêter un instant à examiner, chaque bel art dans son individualité particulière. Ce sera le moyen d'achever, autant qu'il nous est possible ici, la description de l'acte par lequel sont produites les synthèses dont il s'agit, et par conséquent d'exposer le mode synthétique des combinaisons artistes. Pour bien faire comprendre une idée, il faut la présenter sous plusieurs faces; c'est ce qui convient surtout dans le sujet que nous traitons.

Les divisions actuellement établies dans les procédés artistes, les dénominations attribuées à chacun d'eux, représentent plutôt des manières techniques, que des différences réelles et fondamentales. Ainsi, le mode descriptif est fondé, peut-être, sur une seule faculté vraiment organique d'expression. Tous les procédés qui le composent, hormis celui qui consiste à dramatiser une idée, n'existent que par des emprunts faits au mode figuratif. L'art du vers, par exemple, n'est autre chose que l'art de rendre musicale la simple parole, en la soumettant à la mesure et au rythme. La poésie, et nous nous servons de ce mot dans l'acception qu'on lui

donne depuis deux mille ans, car, nous n'entendons plus, aujourd'hui, par poète ni un révélateur, ni un inventeur; la poésie n'est autre chose qu'une description qui figure des actes, à l'aide des vers; dans la haute antiquité, on faisait de la poésie à l'aide des descriptions peintes en hiéroglyphes; plus tard, on fit de la poésie à l'aide de la parole figurative, mesurée, rythmée; la langue de cette époque, le grec par exemple, était tellement mélodique, que la dire simplement était déjà chanter; nos langues ne sont plus les mêmes; elles tendent à un autre genre de perfection, c'est celle de la précision, et de l'exactitude, c'est d'être une simple signification, expression des mouvemens logiques qui se passent en nous. Aussi, pour acquérir la qualité sympathique de la parole ancienne, il faut déjà que nos mots soient soutenus par la puissance de la musique elle-même. Nous ne craignons pas de le dire ici, il arrivera un temps où cette musique, jointe à une prose arrangée pour elle, c'est-à-dire seulement mesurée et rythmée, ou, en d'autres termes, jointe au mode descriptif dans sa simplicité, remplacera la poésie versifiée. Cela est déjà possible aujourd'hui.

On peut décrire une synthèse artiste; mais l'exposition, simplement parlée, d'une œuvre, est une narration qui ne s'adresse qu'à l'esprit; en sorte que l'émotion sentimentale ne peut presque naître dans le spectateur, que par un acte de sa volonté,

et par réflexion. Il en sera tout autrement si la parole est revêtue de l'accentuation musicale, et si l'on s'est appliqué à peindre des actes qui provoquent l'imitation; les sympathies seront mises en jeu dès le début. De cette manière, l'auditeur sera saisi, en quelque sorte, spirituellement, et charnellement jusqu'à un certain point.

Il faut donc admettre l'existence d'un art descriptif, mais secondaire, mais incomplet; bien que les conditions auxquelles il existe soient de joindre à son principe qui est le dramatisme, de joindre, autant qu'il lui est possible, les formes figuratives.

Sous le nom de mode descriptif, nous comprenons la poésie, vers et prose, le drame romanesque ou théâtral, etc..

Sous le nom d'art figuratif, nous comprenons l'architecture, la musique, la peinture, la sculpture, la mimique, etc. La remarque générale, que les arts étaient nommés plutôt d'après leurs procédés techniques, ou leurs méthodes industrielles, que d'après leur principe causal; cette remarque est encore ici applicable. Les sens expressifs, qui en sont l'origine, nous paraîtraient mieux indiqués par les apellations, sentimens de la forme, de la couleur, des sons ou de l'accentuation, et de la mimique. Si l'on recherche en effet quelle est la perfection jusqu'à présent, quels sont, en un mot, nos chefs-d'œuvres dans ces divers genres d'expressions, soit qu'on les voie combinés, ou iso-

lés, on trouve d'abord que les productions de chacun d'eux doivent leur mérite au sentiment de quelque chose de fondamental qui sera la couleur dans la peinture, la forme dans l'architecture, etc.. On s'apperçoit ensuite que chaque art n'est pas le résultat d'une faculté seule mise en jeu, mais celui d'une combinaison dans laquelle une faculté prédomine; ainsi dans l'architecture c'est la forme, et la mimique; dans la peinture c'est la couleur, et la mimique, etc.

Ainsi, dans les beaux-arts, il n'y a pas œuvre sans combinaison, il n'y a pas de production qui soit le résultat de l'activité d'une seule faculté artiste. Autrement, ce ne sont plus des effets d'art; ce ne sont plus que des signes qui excitent une faim de l'économie, ainsi qu'un aliment provoque l'appétit, ou des choses qui s'adressent à un usage industriel. On comprend donc que là, comme dans tout autre ordre de faits, il y a synthèse de plus en plus haute, au fur et mesure que l'œuvre est le résultat de la combinaison d'objets plus nombreux; et qu'enfin la synthèse absolue est celle qui les comprend tous en une seule manifestation.

Au reste, l'effet que l'on désigne vulgairement sous le nom d'harmonie, est l'œuvre que nous venons de décrire sous celui de synthèse.

La théorie de l'art doit être faite par définition de lui-même. C'est la mise en évidence, et l'accep-

tation à titre de principes, des conditions même de son existence comme puissance expressive.

Aussi, l'on doit considérer les règles classiques actuellement admises, comme très incomplètes; et il faut remarquer, en effet, qu'elles n'ont guidé les artistes que dans des travaux d'un ordre très secondaire. Le génie, dit-on, change, et refait les règles. Ce mot proverbial n'est pas exact; loin de là, lui seul, mû par le sentiment de l'art complet, leur a été fidèle jusqu'à ce jour; et parce qu'il venait toujours les appliquer dans un temps où il y avait seulement intelligence des détails, on l'a pris pour un créateur.

Les règles actuellement en vigueur ont le vice de varier suivant les parties de l'art qu'on examine; elles ne sont point les mêmes lorsqu'il s'agit soit du mode descriptif, soit du mode figuratif: en sorte que le poème, et le drame théâtral, ont chacun une poétique particulière, et qui diffère encore de celle admise en architecture, si toutefois l'on peut dire qu'il y ait ici autre chose qu'une habitude d'imitation. Parmi les principes reconnus par l'école, un seul est exact, et vrai, c'est celui de l'unité d'action, qu'il serait plus exact de généraliser sous le titre d'unité de but, pour indiquer que c'est une seule pensée qui doit diriger l'artiste dans la construction de son œuvre.

Pour nous, nous pensons que l'artiste, qu'il

s'agisse d'une œuvre descriptive ou figurative, doit enfermer sa pensée mère, dans une enceinte architecturale en quelque sorte, qui déjà la reproduise et en soit le symbole; puis la mimer, la dramatiser, et la peindre sous cette enveloppe grandiose dont il l'a revêtue, de manière à ce que nulle individualité sympathique ne lui échappe, et nul mode antipathique ne lui manque.

Les pensées qui ne se prêtent point à ces conditions d'unité, de ton, et de mouvemens, ne sont point des pensées d'art.

Chaque partie de l'art, ou chaque bel art envisagé séparément, doit donc donner lieu à deux ordres de considérations théoriques, et d'observations historiques: les unes ayant trait à leurs relations réciproques de subordination; les autres, toutes spéciales, toutes techniques, ayant pour but d'établir le meilleur système d'expression propre à chacun d'eux.

L'ordre de subordination des parties de l'art, change en raison du sentiment qu'il s'agit de faire valoir. Il y a des arts généraux en quelque sorte, il y en a d'individuels. Ainsi, dans les époques organiques de l'humanité, l'architecture acquiert la prédominance parmi les modes figuratifs; elle subordonne complètement à ses convenances, la peinture, la sculpture, et même tout le système de cérémonies dramatiques dont elle doit être le manteau. Au contraire, dans les époques critiques,

elle perd toute son importance. Son rôle se borne à servir d'abri, ou à donner du relief à quelqu'une de ces figurations qui étaient auparavant ses humbles esclaves. Il en est de même de la musique. C'est que ces deux arts jettent plutôt dans l'homme une disposition, qu'une pensée; c'est qu'ils ne particularisent pas comme les autres. Leur influence est toute de préparation; et aussi leur puissance ne pouvant descendre à des proportions mesquines, il résulte, de leur intervention, une ouverture ou un prodrôme qui écrase ce qui le suit. Aussi faut-il dire que l'architecture, et la musique sont, des beaux-arts, ceux qui ont le plus besoin des idées religieuses, et qui sont le plus antipathiques aux sentimens étroits.

Nous ne nous occuperons point d'étudier le meilleur système d'expression propre à chaque partie de l'art. Ce sujet nous entraînerait trop loin.

Faut-il avant de terminer ces propositions théoriques, examiner la réalité du principe que les anciens considéraient comme générateur de l'art; faut-il rechercher l'origine du beau. Les considérations physiologiques auxquelles nous nous sommes livrés, doivent avoir suffisamment résolu la question. Le beau, dans les arts, est ce qui se fait imiter, et aimer, ce qui entre dans les sympathies humaines.

Et cela est organiquement déterminé. En effet, toutes les formes sur lesquelles les hommes de

tous les temps, et de tous les lieux, sont unanimes, sont celles qui se rapportent à une fonction, et qui sont aussi les plus convenables à son exercice : toutes les formes sur lesquelles on diffère, sont celles que la pensée, et le progrès engendrent. Il faut remarquer d'ailleurs que le beau n'est presque jamais reproduit dans une œuvre un peu complète, sans être mis en contraste avec le laid. Or, personne n'a dit, je crois, que le laid fût un type : ses formes sont cependant aussi rigoureusement déterminées, et variables dans les mêmes cas, que celles de son opposé ; il le définit ; pendant que l'un excite l'imitation, l'autre la repousse. En un mot, le beau absolu, ainsi que l'entendaient les anciens, est variable au même degré que l'instrumentalité de l'homme elle-même.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire dans ce paragraphe, qu'il ne peut y avoir création d'art, que du point de vue à priori. On ne conçoit pas en effet comment, autrement que par un acte de la centralité spirituelle, serait émise une unité. Une œuvre d'art est un signe, ou mot mis en pierre ou en sons ; et l'esprit seul peut nommer. Au contraire, d'après l'examen auquel nous nous sommes livrés, il est évident que dans le mode de génération à postériori, loin qu'il dût y avoir la moindre harmonie entre les diverses manières expressives, chacune d'elles serait réduite à sa simplicité gros-

sière, isolée de tous ces emprunts sympathiques qui la font si puissante; tellement qu'à peine pourrait-elle remuer chez un autre, un appétit déjà existant, dont elle serait cependant l'exacte manifestation extérieure. Voyez quelqu'une de ces représentations sales, qu'on étale dans nos rues : elles sont capables de se faire imiter, d'exciter l'appétit, mais seulement chez celui dont la faim est ouverte : autrement elles dégoutent et repoussent. Eh bien! chaque expression, réduite à sa simplicité, fût-ce un cri de douleur, ou de joie, un hurlement de colère, fût-ce un geste enthousiaste, chaque expression ne provoquera sympathiquement que ceux déjà prêts à sentir.

Aussi, il n'y a art véritable que dans les époques synthétiques de l'humanité. Ailleurs, il n'y a plus que des imitations.

Aussi, il n'y a pas de création véritablement artiste qui ne soit morale, et socialisatrice. Ailleurs, il n'y a plus que des figurations qui n'ont d'autre mérite que d'être des copies plus ou moins vives d'actes humains, indifférens, bizarres, ou sales.

Lorsque les hommes sont placés dans la voie à priori ou spirituelle, tout, chez eux, jusqu'à leur vie, est œuvre d'art. Toute production émane de la pensée morale, et en est comme une harmonie détachée, un retentissement significatif.

Lorsqu'au contraire les artistes s'abandonnent

au seul mouvement sympathique, ils deviennent purement imitateurs dans l'exactitude du mot. Ils imitent d'abord quelques parties des grands monumens qui frappent leurs yeux; puis, ils baissent en même temps que leur époque, ils descendent à des copies de plus en plus mesquines, de moins en moins humaines. Ils arrivent à peindre avec amour, jusqu'à la nature morte, ils deviennent enfin, comme on le dit, l'expression de leur siècle.

Lorsque l'artiste en est venu là, il ne trouve plus à satisfaire sa première condition d'existence, celle de faire vivre une passion humaine dans chaque expression, ailleurs que dans la représentation de deux sortes de sentimens; ceux qui émanent des passions inférieures, des instincts les plus bruts, et qui sont excitables par la représentation directe des actes qu'ils appellent, tels que l'appétit sexuel, l'appétit de diverses jouissances paresseuses et égoïstes; et ceux qui émanent de nos antipathies, et se figurent en caricatures. Ces hommes ne savent plus qu'individualiser.

Les beaux-arts généraux échappent à cette dégradation, parce qu'ils ne s'y prêtent pas. L'architecture disparaît, et devient l'art de construire. La musique est plaquée à des scènes indignes d'elle; mais elle ne s'y marie que comme bruit, ou pour les contredire. Partout, le procédé technique n'est plus un moyen, il devient un but. C'est alors que les artistes cherchent à créer un type du beau et

du vrai; et ce qui est bien remarquable, leur beau, c'est quelque chose de technique; leur vrai, c'est l'exactitude imitatrice; tant, à ces époques, l'intelligence de l'art est perdue!

Enfin, ce qu'on désigne, dans les âges analytiques ou critiques, sous le nom de beaux-arts, n'est autre chose que les formes techniques imaginées dans l'âge synthétique précédent, pour servir d'expression au sentiment. Et c'est pour cela aussi que les noms par lesquels nous les désignons, sont tous tirés ou indicatifs du procédé industriel qui leur est inhérent. Ainsi, l'architecture est l'art de construire; la musique est l'art de marier des sons; la poésie c'est l'art de versifier ou de conter en vers, etc. Quant au principe fondamental et générateur de chacun d'eux, il a été découvert dans l'âge antérieur : et c'est de lui qu'on l'a reçu. Pour la vérification de cette observation extrêmement grave, puisqu'elle prouve par les faits, que l'art ne peut être engendré qu'à priori, nous renvoyons nos lecteurs à l'histoire. Là, ils verront que chaque époque organique est caractérisée par une innovation capitale, et dans les formes, soit descriptives, soit figuratives, et dans les procédés techniques eux-mêmes.

## SECTION DEUXIÈME.

---

### DE L'ACTIVITÉ LOGIQUE, OU DU RAISONNEMENT, ET DES SCIENCES.

Avant d'entrer dans notre sujet, nous éprouvons le besoin de prévenir nos lecteurs, afin qu'ils résistent au sentiment que devra d'abord leur inspirer la nouveauté des idées qui vont leur être présentées; que leur impression soit bienveillante, ou hostile, nous les prions de réfléchir. Les choses nouvelles ont également à craindre et la faveur, et les préjugés; l'une les adopte, sans les étudier; les autres les repoussent, parce qu'elles en sont contrariées.

Il faut songer à la position où nous sommes; disciples d'une idée toute nouvelle dans le monde, celle du progrès universel, il nous faut refaire la classification entière des principes généraux aujourd'hui adoptés; car ils émanent tous d'une conception complètement opposée à la nôtre.

Il y aura d'ailleurs, moins d'innovation qu'on le croirait au premier abord : nous avons moins créé, qu'opéré des déplacemens, fait des changemens dans l'ordre, et le siége, des facultés, et des fonctions. A cet égard, nous invoquons le témoignage des érudits, de ceux qui possèdent encore l'ancienne science, et qui savent comment elle a engendré les nouvelles.

Nous avançons hardiment, parce que nous avons foi entière dans la vérité de notre point de départ, et que nous sentons que nous ne faisons que marcher dans ses conséquences; parce que nous nous sommes assuré qu'il y a unité dans notre œuvre, tellement que l'ensemble de ce livre n'est que le développement d'une seule pensée; tellement que si l'on admet son premier mot, inévitablement, plus vite, ou plus lentement, on sera conduit où nous sommes.

Lorsque nous avons commencé l'exposition qui est contenue dans la section précédente, nous n'avons pas éprouvé la crainte qui nous saisit maintenant. Elle renferme, sans doute, des choses qui n'ont pas été dites, mais elles sont tellement mêlées à d'autres, que tout le monde admet par sentiment ou par raison, que nous avons cru leur intelligence, et leur fortune faciles. Il n'en est pas de même dans le sujet que nous abordons. Nous osons le dire, c'est le plus difficile, le plus aride, et le plus chargé de préjugés; c'est aussi

celui où il y a le plus de connaisseurs superficiels, qui prétendent juger. Ici, il y a des écoles à combattre. Dans les questions de sentiment, depuis long-temps il n'y en a plus. Aussi, nous demandons un peu de cette attention froide qui est d'usage dans les sciences, de cette attention qui écoute bien, et qui juge sans partialité.

---

## I.

Nous avons, dans la première partie de ce chapitre, donné l'idée générale de l'instrumentalité logique : nous avons vu qu'il était le résultat de l'organisme nerveux, tout entier; de telle sorte que, dès qu'un mouvement y était introduit, il se propageait suivant des voies nullement arbitraires, mais, au contraire, rigoureusement déterminées. Nous avons vu encore que le mouvement logique offrait trois caractères successifs : le premier, qui est celui de besoin, et qui donne origine au sentiment; le dernier, qui est l'acte de motricité terminale; enfin, l'état intermédiaire, dont nous allons surtout nous occuper ici, c'est celui qui tient le plus d'espace, et dure le plus de temps; c'est en effet par lui que l'impression primitive se transforme en une conclusion quelcon-

que. Cet état, nous l'appellerons particulièrement mouvement rationnel.

Néanmoins, on ne peut rendre compte du phénomène scientifique, envisagé dans son intégrité, qu'en exposant l'activité de l'appareil logique lui-même. En effet, ce que l'on appelle sciences, et rationnalisme, n'est jamais autre chose qun'une classification de faits, ou de conséquences successives, établie dans une vue presque toujours pratique, sur un thème donné par le sentiment. C'est parce que l'on a voulu considérer le raisonnement comme un acte complètement isolé de tout autre, dans sa primitive origine, que l'on a été dans l'impossibilité de concevoir ses modes les plus importans; que, dans l'impuissance d'expliquer ses phénomènes les plus communs, on a été obligé de recourir à l'hypothèse de facultés qui n'existent pas; qu'enfin, l'on en est encore à se disputer sur la meilleure méthode d'invention, et d'investigation. Nous faisons cette remarque seulement dans l'intérêt de démontrer la rigueur de notre exposition, et afin qu'on ne nous reproche pas d'avoir traité de l'unité humaine à propos de sciences; car, nous n'avons pas voulu nous diriger par ces réflexions, à l'examen critique de ce qu'on enseigne aujourd'hui sur le raisonnement. Après nous avoir lu, on fera cette critique aussi bien que nous-mêmes.

L'appareil logique, représenté, ainsi que nous l'avons déjà dit, dans l'encéphale, est mis en activité à priori ou à postériori. Dans le premier cas, c'est la centralité spirituelle de l'homme qui agit; alors chacun des mouvemens de l'appareil reçoit un nom, au fur et mesure qu'il passe.

Dans la seconde manière d'être, dans le cas où l'impulsion vient d'un besoin de détail qui n'est pas encore nommé, et qui par suite n'est pas encore transformé en desir, le mouvement logique n'est autre chose que la circulation nerveuse, d'où résultent le trouble, le malaise, la maladie quelquefois, qui tourmentent l'individu.

Quant à une impression simple, qui frapperait un des sens externes, tels que la vue, le toucher, etc., si elle n'a pas de nom, elle n'a évidemment aucune chance pour engendrer un mouvement logique. Elle n'est en effet ni une douleur, ni une excitation instinctive. Pour qu'un contact de cette espèce soit senti, il faut que l'individu veuille l'apercevoir, ou en d'autres termes le cherche. C'est à cause de cela, que les hommes restent des milliers d'années sans voir les faits les plus communs, et qu'ils ne les perçoivent, que lorsqu'en vertu d'une théorie, ils vont au devant.

En définitive, l'activité logique, et rationnelle, est le résultat des rapports de l'âme avec les phénomènes nerveux; et, parce que les phénomènes nerveux s'engendrent dans une succession organique-

ment déterminée, la logique a une normalité absolue, dont l'esprit n'est pas le maître.

La conclusion d'un mouvement logique est de deux espèces; c'est une volonté motrice, ou c'est un acte de conservation dans la mémoire. Il n'y a en réalité que ces deux genres de fins. En effet, soit que la volonté empêche, ou produise un mouvement expressif, ou musculaire, ou propre à un système spécial d'organes, elle donne toujours lieu à un fait de motricité.

L'acte en vertu duquel le résultat de l'activité logique devient un fait de mémoire, est celui qui est le fondement du rationnalisme, et des sciences. Aussi nous allons nous arrêter un moment pour en préciser la nature. L'existence du souvenir suppose d'abord une modification dans l'état nerveux. Il est facile d'en préciser anatomiquement la nature. Elle consiste, en effet, tout entière en une augmentation continue de sécrétion de névrosité dans le point du système qui constitue l'aptitude, objet de la mémoire. Cependant il n'y aura encore là qu'excitabilité plus grande, disposition extrême à agir toujours; en un mot, existence de toutes les circonstances organiques, d'où résulte ce qu'on appelle habitude ou facilité; mais rien de ce qui constitue un signe ayant valeur spirituelle, susceptible d'être transmis par la parole, et l'écriture, etc. Il faut, pour que la mémoire soit, qu'il y ait réaction de l'esprit sur les points où la névrosité

est augmentée. Cela est si vrai, que l'on observe que le souvenir des choses passées, n'a jamais lieu, que par une influence à priori, ou en d'autres termes, que dans les cas où l'esprit s'est placé sur le terrain où il peut trouver ce souvenir. C'est à cause de cela encore, que la mémoire scientifique n'existe qu'à condition de ces formules qui abrégent les faits, et les concentrent sous un signe. La vraie mémoire est donc l'effet d'un acte double qui consiste dans l'intervention de l'âme sur une modification matérielle antérieurement produite.

C'est à la physiologie spéciale à exposer en détail ce phénomène. Nous en avons dit assez ici, pour l'usage que nous devons en faire.

Les conséquences à tirer des lois organiques dont nous venons de parler, sont très nombreuses. Il en résulte d'abord, que la perfection de l'appareil logique, quant à la rapidité, à la précision, à l'ensemble de ses mouvemens, est un résultat de l'éducation, c'est-à-dire de l'action prolongée de la spontanéité pour le mettre en jeu. Plus il a fait, plus il peut faire. Ce n'est, au reste, ici qu'une manifestation d'une loi physiologique propre à tous les appareils, loi gymnastique en quelque sorte, en vertu de laquelle le développement de chaque partie est en raison de l'activité à laquelle on l'a soumise.

Les dispositions organiques se transmettent à un certain degré, et presque toujours des parens

à leurs enfans ; en sorte qu'après plusieurs générations nourries dans un même système et une même activité logique, les hommes qui naissent reçoivent un organisme prédisposé dans le même sens; ils sont originairement meilleurs et plus intelligens. Sans doute, ils n'ont pas acquis une seule aptitude de plus; mais leurs facultés sont plus puissantes, plus excitables, plus énergiques.

Il résulte encore de la manière dont la mémoire s'établit, que la connaissance des théories anciennes, et des découvertes antérieures, ainsi que des raisonnemens auxquels elles ont donné lieu, est le moyen des théories nouvelles. En effet, il résulte de la pratique de ces œuvres intellectuelles, soit comme raisonnement, soit pour le souvenir, une disposition organique particulière, en un mot, création d'un instrument nouveau. L'instrument est parfaitement préparé, tellement qu'il suffit d'un acte spontané de l'esprit, pour qu'il produise une conclusion ou une généralisation nouvelle, faite avec ces élémens mêmes trouvés à l'aide des théories anciennes.

C'est par là que l'on peut expliquer comment les théories engendrent le terrain de celles qui doivent leur succéder, et les commandent, de telle sorte qu'elles s'enchaînent les unes aux autres. C'est par là, et par là seulement que l'on peut rendre compte du phénomène de l'invention à priori. Le phénomène se réduit à une véritable

sensation spirituelle; l'âme, après avoir cherché, sent une généralité nouvelle de rapports, et la nomme; exactement comme dans une minime circonstance, elle perçoit, et nomme un besoin de l'organisme. A cet égard, appelez-en à ceux qui ont produit, dans leur vie, un de ces actes à priori. Ils vous diront qu'ils n'ont point conscience de la route qu'ils ont suivie pour inventer; que la découverte n'est pas le fait d'un raisonnement; mais, que depuis long-temps, ils apercevaient une lacune, un vide; ils éprouvaient le besoin d'une solution; et qu'un jour, sans qu'ils fussent préparés, ils ont tout d'un coup senti le rapport et le mot nouveau; ils ont été frappés comme d'un éclair de vérité

Enfin, notre définition explique comment il n'existe pas de mémoire sans formule spirituelle, c'est-à-dire sans signe ou sans théorie. En effet, l'aptitude nerveuse ne constitue qu'une excitabilité plus grande, une habitude; et rien de plus, etc.

Lorsqu'on fixe, ainsi que nous le faisons ici, son attention sur l'organisation de l'homme, on est frappé d'admiration. Tout y est fait, même l'individualité, dans l'intérêt de la vie sociale, et du progrès. On s'étonne de l'aveuglement de ceux qui ne veulent y voir que les hasards d'un aggrégat matériel, et d'une mécanique sans âme. En effet, tout ce qui existe socialement, est le fait de l'esprit. Rien n'est transmissible d'un homme à un

autre, par la parole, l'écriture, que revêtu du signe spirituel : dans la conscience de l'homme lui-même, il n'y a de réalités que celles des signes. Ainsi tout se tient ; l'individu ne peut savoir qu'à condition qu'un autre ait su, ou saura ; et déjà, dans cette vie, le moi spirituel n'existe que par ses contacts avec les moi spirituels qui l'entourent.

## II.

Les besoins qui sollicitent l'activité de l'appareil logique, sont de deux espèces ; l'un vient de l'organisme rationnel lui-même, lorsqu'il demande à dépenser l'énergie qu'il a acquise dans le repos.

On l'a appelé instinct de savoir, curiosité. Il est d'autant plus exigeant, que par suite d'un usage antérieur, l'instrument a acquis un développement physique plus considérable.

Mais ce besoin bien qu'impérieux, bien que ses appels aient pour sanction le malaise de l'ennui dont la prolongation devient une maladie, ce besoin est le moindre de tous ceux qui excitent l'activité scientifique.

L'homme, pour agir, quelque soit l'œuvre qu'il entreprend, a besoin de savoir ; il resterait immobile, s'il ne prévoyait atteindre par ses efforts un résultat déterminé ; sans une probabilité quelconque sur le succès des moyens qu'il emploie, il n'entreprendrait rien, quelque fût d'ailleurs la

violence du desir dont il serait possédé. L'ignorance et le doute sont mortels pour nous; avec eux, nous désespérons, et nous ne pouvons vivre: car pour satisfaire le plus simple de nos appétits, ne faut-il pas avoir calculé des actes, être certain de leur appropriation; enfin, ne faut-il pas agir sur un monde que nous ne pouvons changer? Aussi c'est là l'origine de la plus énergique, et de la plus puissante des impulsions scientifiques.

Les satisfactions que réclame ce besoin, sont déterminées par leur but même; les problèmes posés, comme les solutions qu'il exige, sont fixes: en effet, les questions sont relatives au monde qu'il s'agit de modifier; elles sont demandées en vue d'une pratique. Leur vérité sera donc facilement vérifiée; c'est en les appliquant, qu'on appréciera leur justesse. Aussi, la pratique est le moyen le plus sûr de vérification pour toutes les hypothèses rationnelles.

Il est une raison plus profonde encore, en vertu de laquelle certaines solutions sont inévitablement demandées, avec une telle vivacité, qu'il n'y a pas de repos intellectuel possible avant qu'elles soient obtenues. Cette dernière raison est inhérente à l'organisme rationnel lui-même. Expliquons-nous. Nous avons dit que le mouvement logique consistait, en quelque sorte, en une circulation de ganglions en ganglions, tellement organisée, qu'une modification parcourait nécessaire-

ment, et invariablement, toujours, la même voie. La loi de ce mouvement, ou, en d'autres termes, l'ordre dans lequel se succèdent chacune des interventions ganglionaires qui y prennent part, n'est connue et n'est réalisable ou applicable, qu'autant qu'elle est nommée. Or, tant que tous les phénomènes partiels qui composent une période rationnelle de ce genre, ne sont pas convertis en signes, il y a sentiment chez l'homme d'une lacune, d'un vide à combler; perception d'un problème à résoudre, et activité dans ce sens. Plus l'appareil aura été exercé, plus cette perception deviendra claire, exigeante. Ainsi, c'est autant par suite des conditions organiques du raisonnement, que par un effet de l'activité constante de la spontanéité spirituelle, que l'homme sent le besoin de certaines solutions, et ne s'arrête pas qu'il ne les ait obtenues. Le nombre des termes qu'il doit atteindre, et l'ordre de succession suivant lequel il les saisit, deviennent l'origine du mode de progression de chaque spécialité intellectuelle.

L'activité logique et rationnelle doit être étudiée dans ses propriétés, dans son mode, et dans ses produits. Les paragraphes suivans seront consacrés successivement à l'examen de ces trois questions.

III.

Un être ne peut jamais manifester autre chose que les propriétés qui le constituent. Quelle que soit la position où on le suppose, l'agent auquel on le soumette, on n'en obtiendra rien au-delà des qualités qui le caractérisent; quels que soient, en un mot, le nombre et la variété des combinaisons auxquelles on le mêle, il ne participera dans aucunes d'elles, qu'en raison des forces qui le font être.

Ce principe est incontestable en logique, comme en fait. Nous venons ici l'appliquer à l'homme lui-même.

L'homme n'exprime jamais, soit en signes, soit en actes, rien au-delà des élémens mêmes de son activité. Tous ses efforts paraissent tendre à un seul but, celui de posséder, et d'exprimer le plan graphique de son être.

En effet, l'œuvre scientifique tout entière, le meilleur plan encyclopédique, est virtuellement organisé en lui; en sorte que la fin de nos travaux sera de représenter exactement, en signes transmissibles, la systématisation que nous portons avec nous. C'est là cette vérité absolue au point de vue humain, dont la recherche est le sujet de la progression. Sous ce rapport, il est complètement juste de dire que l'homme est un petit monde. Il ne peut, en effet, rien sentir, rien com-

prendre du monde extérieur, il ne peut rien créer non plus en théories, en abstractions, au-delà des possibilités qu'il possède comme aptitudes; il ne peut percevoir enfin de rapports autres que ceux qui sont établis dans son organisme. Sans doute, il se passe autour de nous, dans le milieu où nous vivons, une multitude d'effets qui ne tombent point sous nos sens; ceux-là sont pour nous comme s'ils n'étaient pas; nous les ignorons: mais bien plus, il est certain qu'un grand nombre de phénomènes sont en réalité tout autres qu'ils nous paraissent. Or, nous le répétons, que nous importe! il nous suffit de posséder un instrument approprié au rôle que nous sommes appelés à jouer sur cette terre, et dont nous ne pouvons douter; car, à chaque moment, nous avons l'occasion de vérifier les calculs qu'il nous fournit, les probabilités qu'il nous donne, et de nous assurer ainsi non-seulement qu'il ne nous trompe pas le plus ordinairement, mais encore que ses erreurs, lorsqu'elles ont lieu, ne dépassent jamais des limites dont nous sommes prévenus à l'avance.

La propriété la plus générale qui se manifeste dans les phénomènes logiques, est le rapport d'activité à passivité, rapport qui n'est autre chose que la relation d'influence qui ne cesse d'exister entre notre spontanéité spirituelle, et notre matière nerveuse.

L'existence de cette dualité est présente dans

tout ce que fait l'homme, dans tout ce qu'il pense, tout ce qu'il sent, tout ce qu'il exprime. C'est ce qu'on appelle le sentiment ou le principe de relation de cause à effet, et réciproquement. Il est en effet impossible que le fait qui forme le fondement de notre activité, ne constitue pas notre mode le plus général de sentir, de raisonner, et de parler. Cette aptitude doit être considérée comme le sens le plus sûr et le plus vaste de ceux que nous possédions; car c'est celui qui comprend tous les autres.

Le sentiment de cause à effet, ou en termes plus brefs, le principe de causalité, est l'origine de toutes les sciences, soit théologiques, soit métaphysiques, aussi bien que naturelles; et en effet, les sciences dans leur dernier progrès, ne sont autre chose que la connaissance de toutes les relations de cause à effet existantes; en d'autres termes, elles consistent dans la possession d'une formule qui exprime la loi de génération des phénomènes.

Le rapport de cause à effet, par des modifications successives qu'il reçoit du milieu dans lequel il se manifeste, engendre les sentimens des relations, qu'on désigne sous les noms de comparaison et jugement à priori et à postériori, synthèse et analyse, généralités et particularités, etc., dont nous nous occuperons bientôt lorsque nous traiterons des méthodes.

Lorsqu'on examine isolément les deux élémens de cette propriété de logique générale, on trouve d'une part l'élément actif, ou la spontanéité, de l'autre, l'élément passif, ou l'instrumentalité nerveuse. L'activité isolée de chacun d'eux est l'origine des principes intellectuels secondaires.

Le fait de l'activité pure engendre le principe et le sentiment de l'unité absolue, qu'on appelle aussi, l'être, le fini, le point, etc. : nous ferons remarquer que le sentiment de cette unité est tout spirituel; c'est celui d'une existence sans étendue, dépourvue de toutes qualités matérielles, et représentant exactement ce qu'on entend en mathématique par unité, et par point.

Le fait de l'activité engendre encore la manifestation d'un autre principe, c'est celui de l'infini; c'est-à-dire le sentiment qui représente l'activité absolue ou sans limites. Ces deux absolues, celle d'unité et celle d'infini, ne sont que la manifestation des propriétés de l'être spirituel lui-même.

Le fait de la spontanéité agissant dans l'espace de l'instrumentalité nerveuse, engendre le principe des relations qui s'établissent par succession, telles que celles de durée, d'espace, de comparaison, etc.

La propriété que nous avons désignée sous le nom de principe de causalité, se manifeste surtout d'une manière évidente dans la création du lan-

gage. Celui-ci, en effet, dans l'origine, n'exprime que des relations d'une activité génératrice, à des activités successivement plus inférieures, et agissant les unes sur les autres jusqu'à un terme dernier qui est l'inertie absolue.

Les principes de l'unité, et de la succession, se manifestent surtout dans l'invention des mathématiques, dont les axiômes générateurs ne sont autre chose que leur reproduction aussi rigoureuse que possible.

## IV.

Après avoir étudié les principes qui dominent l'activité scientifique, il faut examiner cette activité en elle-même, pour rechercher les procédés suivant lesquelles elle opère; c'est-à-dire pour déterminer ses méthodes. Celles-ci ne sont autre chose que les modalités générales du mouvement de l'appareil logique lui-même.

Nous avons vu qu'un phénomène logique entier présente trois périodes, celle de desir, celle de rationnalisme, celle de motricité.

Ces trois mouvemens composent aussi l'acte scientifique complet; seulement elles ont un caractère spécial, en raison de leur but.

L'hypothèse qui préside à tout travail de science, n'est autre qu'un desir; elle peut, en effet, toujours être représentée par ces mots: je voudrais

que cela fût. Le mouvement de rationnalisme pur qui succède est une œuvre de réflexion; en d'autres termes, il consiste tout entier dans une opération de déduction, d'où ressort la comparaison de l'hypothèse avec les faits, et la classification de ceux-ci, c'est-à-dire, l'établissement des relations qu'elle satisfait, des détails et des actes qu'elle contient et qu'elle engendre. Dans la durée de cette élaboration, le principe de causalité intervient; il en est l'absolue. Ces deux premières opérations sont ce qu'on comprend, parmi les savans, sous le nom de théorie.

Enfin, la troisième période qui forme la conclusion logique, est la vérification, soit par expérience, soit par observation, soit par pratique.

Il faut remarquer, en ce lieu, que l'attention, phénomène considéré par l'ancienne idéologie comme une faculté primitive, n'est qu'un résultat de l'existence de la théorie elle-même, une conséquence de l'hypothèse. En effet, il n'y a attention chez l'homme, que par suite d'un desir, ou en vue d'un besoin de vérification; c'est pour cela qu'elle n'est dirigée toujours que dans un sens déterminé, et qu'elle voit seulement dans les limites de l'hypothèse qui la meut.

Le mouvement que nous venons de décrire, constitue la méthode générale humaine; il est un, et ses périodes sont tellement nécessaires les unes aux autres, tellement liées, qu'on ne comprend pas

comment il serait possible d'obtenir un résultat quelconque, dans le cas où l'on en rejeterait une seule. Cependant l'école admet comme constituant des méthodes essentielles, divers procédés, telles que ceux *à priori*, ceux *à posteriori*, *la synthèse*, *l'analyse*, etc. Ces noms n'indiquent que des temps, des modes secondaires de la méthode générale que nous avons exposée; pour s'en assurer il suffit de les définir. Par *à priori*, on entend le mode où l'on part d'en haut, c'est-à-dire de l'hypothèse, pour descendre aux conclusions dernières. Par *à posteriori*, on désigne l'opération contraire, celle où l'on procède par en bas, c'est-à-dire, où l'on induit de l'observation, ou de l'expérience, une généralité. Par synthèse on entend l'acte par lequel on généralise, c'est-à-dire, on groupe des faits sous une hypothèse. Par analyse, on indique l'acte opposé, celui de particulariser.

Ces divers modes de travail, envisagés isolément, sont évidemment incomplets; car ils se supposent et se commandent inévitablement les uns les autres. On ne peut, on ne doit donc appeler véritablement méthode, que l'opération d'intégralité dont ils sont une décomposition.

Il est facile d'expliquer comment on est arrivé à croire, à certaines époques, que quelqu'un de ces modes constituait à lui seul la méthode scientifique humaine tout entière, et comment on rejetait tous ceux qui n'étaient pas celui adopté, com-

tère sentimental, purs encore de toute détermination motrice ou pratique, constituent *l'œuvre rationnelle ou scientifique*. Ce ne sont plus que des faits de langage, et de mémoire.

Nous avons à rechercher la part qu'occupent dans cette production les deux élémens que nous avons examinés dans les deux paragraphes précédens, savoir: les propriétés logiques elle-mêmes, et la méthode.

L'homme ne peut aborder l'examen des faits qui l'environnent, sans y porter, en même temps, le rapport de cause à effet. Ainsi sa première opération, à leur occasion, sera toujours d'établir une classification dans ce sens; et son intelligence tendra constamment à obtenir une co-ordination universelle de ce genre.

Le but scientifique pur doit donc être défini; la connaissance des relations de causes à effets qui gouvernent toutes choses; en d'autres termes, la tendance constante dans les sciences, a été, et sera de posséder la *loi de génération des phénomènes*. Ainsi, le principe de causalité engendre une constante idéale à laquelle l'humanité est soumise, et qu'elle satisfait de diverses manières, en raison de sa position dans la ligne des termes progressifs qu'elle doit parcourir.

Dans cette formule, loi de génération des phénomènes, interviennent deux principes secondaires de l'intelligence, celui de l'unité, et celui de

la succession. En effet, il est impossible que l'homme se livre à l'étude des faits sans y porter ces deux idées préexistantes. Partout donc, il cherche, et il nomme l'unité; partout il établit la succession. Ainsi, à ses yeux, inévitablement, chaque cause, chaque effet constitueront des unités; chaque cause, chaque effet seront rangés de manière à s'engendrer par succession d'unités.

De là, encore, deux tendances scientifiques constantes, savoir : vers la détermination de toutes les unités, et vers celle de l'ordre de toutes les successions.

Mais il résulte de l'action combinée de ces principes réfléchis sur le monde, deux conséquences immédiates, et primaires, qui méritent la plus grave attention. Ces résultats constituent en effet un fait primordial et invariable de l'esprit humain.

Les principes d'unité, et de succession combinés avec celui de relation de cause à effet, engendrent l'idée de dualité, ou, en d'autres termes, engendrent l'idée d'unité de cause, et d'unité d'effet. Il est facile de comprendre par quel mode rationnel cette conclusion devient nécessaire, et apparaît dès le début de l'activité logique; car la succession des causes, et des effets, est enfermée d'une manière obligatoire entre deux termes finis, savoir : le principe d'activité, et le principe de passivité. Il est impossible que ces deux termes

ne soient pas posés primordialement. Ce sont eux que l'on appelle aujourd'hui, Dieu, et matière.

Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer, à cette occasion, combien il est ridicule que, dans une époque comme la nôtre, où l'on admet les sensations pour uniques élémens de vérité, on s'obstine à rejeter, comme un préjugé, l'existence de Dieu, lorsque ce fait est cependant la sensation du sens logique, de ce sens qui est non-seulement le plus général de tous ceux que nous possédons, mais encore le plus sûr, puisque sans lui tous les autres seraient comme s'ils n'étaient pas. Au reste, aujourd'hui, il semble qu'on se soit donné le mot pour contredire la raison : pendant que les uns nient Dieu, d'autres nient la matière, comme si ces deux termes n'étaient pas rationnellement correlatifs, et pouvaient exister isolément. En vérité, qui vous donne le droit de décider quelque chose, si ce n'est votre aptitude rationnelle? alors soyez donc fidèles à ses lois !

De l'intelligence de la dualité, il résulte donc la division du domaine scientifique en deux terrains unitaires, celui de l'activité et des causes, et celui de la passivité et des effets. Et cette division, il faut le remarquer, n'est en réalité que l'expression de deux faits généraux, et sensuels : l'un purement logique, l'autre percevable par le contact du monde externe, et interne.

C'est par l'emploi de la méthode, que l'esprit tente de combler la lacune immense qui existe entre ces deux unités, qui posent, l'une un principe actif, l'autre un principe de passivité et d'inertie. Lorsque l'on part des causes, pour chercher l'ordre successif à l'aide duquel l'effet dernier est produit, on procède à priori ou par synthèse; lorsqu'au contraire on part des derniers effets, pour remonter aux causes, on procède à posteriori, ou par analyse, ou par expérience, ou par observation. En réalité, dans ce dernier mode, on ne fait que vérifier ce que l'on avait trouvé par la voie précédente; car on ne peut chercher le système des causes que par hypothèse, et l'on ne peut vérifier l'hypothèse que par l'expérience.

L'emploi de la méthode conclut à la production d'une dualité de faits dont l'une correspond particulièrement au mode par hypothèse, et se rapporte au terrain des causes, et l'autre répond directement au mode par expérience et par observation, et tient au terrain des effets. On appelle la première théorie, et la seconde pratique. En effet, le but général de la théorie, c'est de trouver la loi de génération des phénomènes; et le point de vue général pratique des sciences est de prévoir. Ces deux points de vue se rapportent tellement dans leur fin, qu'ils ne peuvent être satisfaits que simultanément; et ils représentent rigoureusement, comme produits, les deux principaux modes d'in-



vestigation logique, l'hypothèse et l'expérience; car, ils se servent, l'un l'autre, de moyen de vérification.

## VI.

Lorsqu'on transporte ces considérations de physiologie individuelle, à la physiologie sociale, lorsque de l'examen des facultés d'un homme, on s'élève à celui des facultés de l'humanité, et qu'on recherche leurs lois, dans leurs actes ou leurs produits, on retrouve une identité parfaite, sauf les différences d'énergie, et de durée.

L'humanité, comme l'homme, est poussée à l'œuvre scientifique par le besoin de connaître, et par celui de prévoir. Elle est soumise aux mêmes nécessités logiques, mais avec cette différence, que pourvue d'une vie dont la durée est indéfinie, et toujours active, elle ne s'arrête point, ainsi que l'individu, sur une solution temporaire des problèmes rationnels qui lui sont inhérents, mais se sert de chaque découverte comme d'un degré pour parvenir à une éducation plus complète.

Les propriétés logiques constituent les formes absolues des actes de l'esprit humain.

Le principe de relation de cause à effet, engendre deux idées fondamentales, celle de Dieu, celle de matière, et le problème des relations par lesquels ils se touchent. Ce sont là les constantes intellec-

tuelles où s'élèvent les grandes variations historiques, et se manifestent les tendances de l'esprit humain.

Ce principe engendre donc les variations dans le langage et les sciences.

Le principe d'unité et de succession engendre les idées corrélatives de fini et d'infini dans la cause et dans l'effet; les variations qui se montrent à cette occasion manifestent les tendances mathémathiques.

Ainsi que nous l'avons vu en traitant des généralités de la physiologie sociale, les lois de l'instrumentalité logique gouvernent l'activité de l'humanité. Un acte complet de cette instrumentalité constitue, nous le répétons, un âge logique entier; et il est la même chose qu'un acte complet de méthode, puisqu'il se compose d'une manifestation sentimentale, d'une opération rationnelle, et d'une œuvre de réalisation, ou de pratique; de telle sorte, qu'au point de vue rationnel où nous sommes placés dans ce paragraphe, ce grand mouvement qui, depuis le premier moment de la conception *à priori*, jusqu'au dernier de l'analyse, dure quelques mille ans, qui débute par la fondation d'une synthèse sociale, et se termine par une synthèse conçue au point de vue seulement individuel, n'est qu'un seul acte scientifique. C'est là une vérité que nos lecteurs apercevront difficilement du premier coup; on est, en effet, aujourd'hui trop préoccupé de détails, pour voir comment,

au milieu d'eux, au milieu de toutes les doctrines spéciales qui paraissent les co-ordonner, ou en gouverner l'étude, ce n'est cependant qu'une seule généralité qu'on poursuit, un seul but qu'on cherche à atteindre. Malgré cette difficulté, les quelques mots suivans pourront, peut-être, éclaircir notre pensée.

L'œuvre logique commence du jour où le dogme est révélé; il ressort en effet de celui-ci, la foi en en une certaine relation de cause à effet. Cette croyance, pour nous servir du langage des savans, est la grande hypothèse qui sera le point de départ de l'immense action rationnelle qui va suivre. Le dogme ne va scientifiquement jamais au-delà de la détermination, et de la qualification de principes généraux dualitaires, c'est-à-dire de la caractérisation de la causalité et de la passivité. Il reste donc une immense lacune à combler, et un long travail à faire, non seulement pour trouver le système des relations à l'aide desquelles l'activité absolue agissait, agit, et agira sur l'inertie; mais encore, et d'abord, pour apprécier la nature de l'activité divine, et celle de la passivité matérielle. Nous nous occuperons, dans un instant, en traitant particulièrement du rationnalisme, de décrire comment cette unité d'œuvre et de but se décompose en divers temps, et en plusieurs systèmes de travail différens en apparence. Maintenant, pour quelques momens encore, nous poursuivrons cette

exposition du mode par lequel un âge logique se convertit en un âge scientifique, ou un acte de méthode.

La croyance dogmatiquement inspirée aux savans, leur fait desirer que tels problèmes existent, et par suite les conduit à la découverte des faits scientifiques; elle fait plus encore : elle leur donne le desir, à l'occasion de chaque question, que quelque chose soit; ainsi, non seulement cette croyance engendre l'attention, et la dirige vers la recherche des existences propres à combler l'espace qui sépare la cause de son dernier effet, mais encore elle engendre toutes les solutions hypothétiques que chaque sujet peut appeler. Soit, donc, qu'un terrain scientifique, une collection de faits, nous aient été donnés par les travaux antérieurs, la foi nous fournit les premiers desirs hypothétiques, ou les premières doctrines, pour rendre compte de ces faits; et soit que l'espace se trouve complètement vide, elle produira encore les premières hypothèses nécessaires pour le remplir.

Les hypothèses s'engendrent dans l'ordre de toute œuvre *à priori*, c'est-à-dire en descendant du général au particulier. De telle sorte, que le travail scientifique d'un âge logique, suit une marche régulière, toujours la même, facile même à saisir, non seulement dans l'ordre successif des révolutions générales qui en changent l'aspect, mais

même dans le mouvement intérieur, et relatif, de chaque spécialité.

Au fur et mesure qu'une hypothèse est produite, et cependant après qu'elle a été complétée par la découverte, et l'élucidation de tous ses corollaires, la vérification, c'est-à-dire la pratique, commence. Il arrive donc un jour où l'œuvre hypothétique entière est soumise à cette étude expérimentale, et la généralité mise à l'état d'analyse. C'est le moment, du dernier système qui ressort, par suite d'une série de transformations successives, de l'à priori primitif. Dès ce moment, aussi, les sciences deviennent stériles.

En étudiant le rationalisme pur, nous allons préciser les révolutions générales que subissent les sciences dans un âge logique.

Le mouvement rationnel, ainsi que nous venons de le voir, entre dans le mouvement logique de l'humanité, en succédant à l'acte sentimental; car chaque desir n'est autre chose qu'une hypothèse scientifique.

En conséquence, le rationalisme offre, dans la durée d'un âge logique, trois grandes périodes principales, qui correspondent aux trois actes sentimentaux principaux, qui signalent le passage d'une société, de la synthèse à l'individualisme.

La première époque rationnelle est l'état théologique; nous appellerons la seconde état ontologique; et nous nommerons la troisième et dernière,

physicisme ou positivisme. Nous allons les examiner l'une après l'autre, afin d'exprimer, autant qu'il nous sera possible, leurs caractères scientifiques particuliers, et de faire voir comment ils se tiennent entre eux.

Le *théologisme*, en tant qu'œuvre scientifique, comprend tous les travaux qui tendent à la solution des problèmes sur la nature de Dieu, et sur l'acte de la création. Ces problèmes sont nombreux; car il ne s'agit pas d'expliquer les phénomènes naturels, mais de rendre compte de tout ce qui intéresse l'homme moral et social. Il faut définir Dieu, déterminer ses attributs; de cette solution, dépendra la vie politique de la société religieuse tout entière. En effet, suivant que tel ou tel attribut sera considéré comme ayant la prédominance, le monde humain sera conçu d'un point de vue nouveau, et remué, et organisé dans cette direction particulière; enfin, suivant l'attribut auquel le rationalisme décernera la primauté, ou la supériorité, l'œuvre génésiaque devra être envisagée sous un aspect différent. Dans l'étude de la création, il s'agit de démontrer, sinon toujours de trouver, comment rationnellement Dieu peut être prévoyant, et l'homme libre; comment Dieu peut être bon, et le mal exister; pourquoi l'opposition du bien et du mal a été créée; pourquoi l'âme immortelle est jointe à un corps périssable, etc. Ces problèmes sont tous susceptibles de plusieurs so-

lutions; or, en raison de celle qui sera adoptée, la vie morale des hommes, et l'organisation politique varieront du tout au tout, c'est-à-dire du bien au mal; il suffit, pour un si grand résultat, d'un dissentiment sur une question.

Là, comme dans tout autre sujet, il n'y a qu'une seule direction pour arriver à la vérité; aussi n'y a-t-il là, en même temps, qu'un seul bon système de raisonnement, un seul qui soit progressif, un seul qui soit utile, un seul qui, tôt ou tard, devra triompher. Les erreurs ont été, et seront, sans doute encore, très nombreuses; mais il semble qu'elles doivent être faites, comme pour servir de moyen de vérification: elles ont été toujours très nuisibles; toutes les sociétés passées, qui en ont adopté quelqu'une, en ont grandement souffert; elles ont même tellement mal fait, qu'elles paraissent aux yeux de l'historien, ainsi que des anomalies fâcheuses et retardataires, des empêchemens maladifs au développement de l'humanité. Mais, pour juger les doctrines qui touchent la morale et la politique, est-il un autre moyen de vérification, que le bien ou la douleur qu'elles font aux hommes? La souffrance, dans les solutions de cet ordre, est le signe de l'erreur, comme le bien-être celui de la vérité.

Le travail théologique ne succède jamais immédiatement à la révélation qui commence une époque organique. Il n'apparaît qu'assez long-temps

après, postérieurement à un mouvement sentimental qui dure, quelquefois, plusieurs siècles, pendant lesquels la foi se propage, et se fonde: l'œuvre de science, ne vient qu'après l'œuvre morale.

Il en résulte que les savans se servent, pour résoudre et pour poser les difficultés rationnelles, des solutions sentimentales admises dans la période précédente. Chaque axiôme moral n'est en effet admissible qu'à certaines conditions rationnelles; celles-ci sont, nécessairement, établies comme hypothèses, du jour où il a été reçu lui-même; en sorte que lorsque le savant cherche à démontrer l'hypothèse, non-seulement il peut employer, comme moyen de preuve, le principe moral qui fut le point de départ du problème qu'il élucide, mais de plus il discute la valeur même du principe, et sa vérité en discutant l'hypothèse. Ainsi l'erreur scientifique devient une erreur morale, et réciproquement.

La science de l'histoire est donc un élément de première importance, même en théologie! La position morale de l'humanité est une révélation de sa logique elle-même. C'est là qu'il faut chercher l'autorité vraiment universelle, car cet état moral suppose, et commande, irrésistiblement, certains raisonnemens; tellement que nulle solution ne sera acceptée, qu'à condition de se rapporter aux exigences sentimentales.

L'époque ontologique succède au théologisme,

et elle procède directement de lui. Elle comprend les travaux qui ont pour but de rendre compte des phénomènes naturels, du point de vue théologique. Les savans cherchent, alors, à former la théorie de l'action des forces secondaires, de celles qui régissent le monde phénoménal et meuvent les masses, et les molécules matérielles. Il n'est point question pour eux de rechercher la nature de ces forces, car elle leur est donnée par la foi, par l'histoire même de l'acte créateur de Dieu. Ici commence donc le travail des savans spéciaux.

Cette époque scientifique nous paraît rigoureusement mériter le nom d'ontologique. En effet, pour rendre compte des phénomènes, les lier et les coordonner entre eux, on essaye diverses hypothèses de forces créées, et on les compare aux faits, ou bien on cherche des faits pour en prouver la valeur. L'expérience leur est-elle contraire, ce qui arrive le plus souvent, on les modifie, on les étend par des ajoutages hypothétiques; on les resserre, ou, on les remplace par d'autres. Le résultat constant de ce travail est l'acquisition de nombreux faits nouveaux; car chaque supposition nouvelle détermine l'attention dans une direction particulière; elle est une occasion de découverte. Le mouvement scientifique offre donc une activité, et une variété, d'une vivacité extrême; c'est un véritable agiotage d'idées et de faits. Cependant, les changemens qui s'opèrent ne sont jamais que des

modifications ou des multiplications. Ils ne sortent point des limites qui leur sont fixées du point de vue théologique. A la fin des époques de ce genre, le terrain des sciences est complètement changé, et encombré de théories et d'expériences.

Le travail que nous décrivons occupe l'époque des âges logiques que l'on désigne suivant le degré d'avancement des sociétés humaines, sous les noms de polythéisme, de scolastique, ou d'étude des causes secondes, etc..

Cependant, les spécialités deviennent immenses; les sciences possèdent un monde de faits, et dès-lors elles sont quelque chose par elles-mêmes; elles forment une richesse, indépendamment même de l'activité spirituelle qui les a engendrées. D'ailleurs les hypothèses qui les ont produites, et sous lesquelles on essaye toujours vainement de les comprendre, ont été tellement modifiées, qu'elles ont perdu leur caractère primitif et originel. Ajoutez à cela que les détails sont si nombreux, si sensibles, qu'il reste à peine à l'esprit le temps de voir autre chose. On ne sait plus bientôt comment ils ont été acquis; on croit qu'il sont par eux-mêmes; de telle sorte qu'il suffit d'ouvrir les yeux pour les apercevoir. Alors, la coordination manquant, ou étant trop faible, ce n'est plus qu'une matière qui demande un ouvrier pour la mettre en œuvre.

Mais rien de nouveau ne sera produit avant

qu'une pensée morale vienne mettre l'esprit en mouvement. On restera à remuer cette matière stérile, tant qu'une volonté d'innovation ne sera pas inspirée de sentiment. Ainsi, pour découvrir comment, de l'ontologie, les savans passent au physicisme, il faut examiner le mouvement social lui-même.

Or, la pratique de la théologie, est la politique et la morale; comme les pratiques des théories sur les forces secondaires sont l'hygiène, la médecine et l'industrie. Il arrivera donc, parce que la théologie a été la première achevée, qu'elle sera la première convertie en système social, et la première vérifiée et jugée en raison du bien et du mal qu'elle produira parmi les hommes. Ainsi, c'est au fond, contre elle que s'élèveront ces premières sympathies, qui ne sont cependant excitées que par le malaise social, et aussi, c'est en discussions théologiques que ces sympathies se convertiront d'abord.

Alors le flambeau de la réforme est allumé; et le doute vient troubler la tranquillité des savans spéciaux: le désordre qui existe dans le domaine scientifique leur est expliqué, il leur apparaît plus grand même qu'il n'est en réalité; ils ont eu trop de foi dans les anciens; ils ont, sous leur direction, procédé suivant une mauvaise méthode. On se met donc à l'œuvre pour changer.

La réforme des sciences ne peut avoir lieu si-

multanément par un seul acte, et d'un seul coup; cela pourrait arriver sans doute, mais seulement par l'intervention d'une nouvelle hypothèse générale. Or, une pensée d'un tel ordre d'universalité, ne peut venir qu'à priori; et tout ce qui a lieu, en ce moment, revêt le caractère de son origine; tout se meut à postériori. Chaque spécialité opère donc sa révolution à part; et le changement qui a lieu dans le sein de chacune d'elles en particulier, ne va pas même au-delà d'une modification dans l'ordre de classification des phénomènes.

Cependant, il résulte du fait même, que chaque révolution est opérée séparément, en vue seulement des exigences que présentent les faits de détail dans les diverses branches des connaissances naturelles; que les spécialités sont isolées les unes des autres plus que jamais; qu'elles n'ont plus le moindre rapport entre elles, pas même celui de l'hypothèse; en sorte qu'en réalité, le désordre s'est accru; en sorte qu'il est évident que l'état des sciences est faux : car, loin d'exprimer l'harmonie qui existe, en réalité, dans le monde phénoménal, il n'offre qu'un ensemble de relations contradictoires. Dès ce moment, il y a une solution qui est demandée; la question de l'unité dans les phénomènes est posée; le besoin en est vivement senti. Toutes les fortes intelligences se mettent à l'œuvre pour satisfaire à ce problème, et trouver le secret de l'harmonie phénoménale.

Alors, inévitablement, il se trouvera un savant à priori, un Pythagore, ou un Descartes, qui viendra enfin résoudre la question en posant les bases du physicisme. Il commencera par en appeler à la méthode, c'est-à-dire, à sa propre capacité rationnelle. Il s'isolera, pour un moment, de tout ce qui a été écrit, et fait, afin de saisir le point de vue scientifique le plus pur, et plus général. Le monde, s'écriera t-il, n'est qu'un vaste système mécanique; c'est de la matière et des propriétés motrices dont on peut représenter les combinaisons par celles des nombres, dira Pythagore; c'est de la matière, et du mouvement, dira Descartes.

Telle sera la nouvelle unité physique, qui devra diriger les sciences pendant plusieurs siècles. Bien que uniquement fondée sur une pensée de mécanique matérielle, cependant, elle n'engendre pas inévitablement des conclusions purement matérialistes. En effet, à toute machine, il faut un auteur; et aussi les savans qui inventèrent la formule dont il s'agit, en appelèrent tous à Dieu, pour rendre compte de la force initiale qui fut mise dans les masses et les molécules de la matière. Il est facile d'en comprendre la raison: en remontant à cette hauteur, ils sont obligés d'assister par l'esprit à un commencement; et il leur est impossible; car telle est la logique humaine, il leur est impossible de ne pas reconnaître la nécessité d'une vo-

lonté initiale. Ces hommes ne sont que savans, parce qu'ils cherchent seulement, dans l'œuvre de l'Être suprême, le côté matériel, ou physique, parce qu'ils ne cherchent pas le but moral de cette création, parce que, en un mot, ils ne sont pas occupés d'y trouver une solution à un intérêt social. Mais ces hommes ne sont pas athées. La négation de Dieu vient plus tard, et par ailleurs.

Cependant, la grande hypothèse physique est trouvée : on cherche à coordonner les faits avec elle, en commençant d'abord par les plus généraux, ceux qui paraissent embrasser tous les autres, tels que les faits astronomiques, puis successivement tous ceux qui paraissent devoir être compris par eux.

Le physicisme engendre deux directions de travail; l'une que nous appellerons naturaliste, l'autre matérialiste.

Les savans qui suivent la première, ne quittent pas le point de départ de vue; en sorte qu'ils n'abandonnent ni la pensée de création, ni ne perdent la conscience du mode suivi pour inventer les hypothèses de physique secondaires; et par suite, ils se gardent d'y attacher une valeur de réalité absolue. Ils descendent aux détails, mais sans oublier la généralité. Ces savans forment, en quelque sorte, le corps des purs théoriciens : en effet, toutes les grandes inventions qui signalent la période que nous examinons, sortent de leur

sein : ils ne mêlent, d'ailleurs, rien des passions sociales de leur temps à leurs spéculations scientifiques ; en sorte qu'ils ne rejettent, et n'admettent, ni une conception, ni un fait, par colère, ou par complaisance.

Cette classe est d'abord la moins nombreuse ; mais après un siècle ou deux, surtout après que la seconde direction scientifique, celle que nous allons examiner à l'instant, est devenue stérile, elle compose presque tout le monde savant.

Quand, du point de vue de la continuité de la vie humanitaire, on examine la fonction de ce genre de travaux, on trouve qu'il est tout de préparation ; car, c'est là que se fait le terrain scientifique où viendra s'établir le dogme futur. Car, à regarder de haut, le physicisme, ainsi conduit, ne se présente que comme un effet de la division du travail. C'est l'étude des effets, cultivée d'une manière spéciale ; car d'autres, pendant ce temps, s'occupent de théologie. Les deux grandes classes de sciences qui représentent la dualité humaine, sont cultivées séparément, pour être prêtes à être réunies un jour par une parole religieuse nouvelle.

Les savans, qui suivent l'autre direction, sont ceux qui, considérant les faits comme quelque chose d'existant par soi-même, veulent en induire une théorie générale ; ainsi que nous l'avons déjà vu plus haut, leurs efforts ne peuvent atteindre au-delà d'élever un phénomène de détail, ou tout

au plus une spécialité, au rang de fait universel. Ainsi, ils tombent dans l'erreur, et doivent y tomber : et aussi leur œuvre n'a qu'une valeur temporaire, purement critique, et une durée en rapport.

En effet, le dernier résultat de leurs efforts, est une conclusion complètement contraire à celle que donnait la direction ontologique. On cherche à faire tout rentrer dans le matérialisme, jusqu'au point d'essayer d'en déduire des théories sociales. Ainsi, les sphères matérielles qui, dans les périodes antérieures, étaient considérées comme créées en vue d'une fin morale, et pour la vie sociale des hommes, sont, dans ce mode de la période dont il s'agit actuellement, envisagées comme principales, comme créatrices en quelque sorte; l'homme n'est qu'un phénomène inférieur, et la vie sociale un intérêt individuel. Tel est l'état scientifique qui correspond au dernier terme de l'époque critique: dès ce moment, aussi les sciences deviennent stériles dans cette direction. Il n'y a plus que le naturalisme qui offre de la fécondité.

Nous terminerons ici l'exposition des généralités que nous croyons nécessaire à l'intelligence du rationalisme humanitaire. Si nous voulions pousser notre étude plus loin, nous serions obligé d'entrer dans des détails qui feraient perdre de vue le but que nous poursuivons dans ce livre. Cependant nous croyons utile d'offrir à l'attention de

nos lecteurs un résumé des considérations que nous leur avons présentées dans ce sixième paragraphe; toute la philosophie des sciences est, en effet, enfermée dans ce tableau du mouvement rationnel de l'esprit humain. C'est un acte complet de la méthode scientifique, aggrandi, grossi en quelque sorte, et montré tel qu'il est en toutes choses, et chez tous les hommes.

Nous avons vu qu'un âge logique présente trois périodes scientifiques : la première caractérisée par les travaux théologiques; la seconde toute occupée de recherches et de perfectionnemens ontologiques; la troisième consacrée au physicisme. Chacune de ces périodes, à l'instant où elle se termine, c'est-à-dire à l'instant où l'on a conquis la solution du problème qui en formait le but, est remplacée, non seulement par l'ordre de travaux scientifiques qui doit logiquement lui succéder, mais encore par une œuvre pratique immédiate. Ainsi, l'époque théologique donne lieu, de suite, à une pratique politique conforme à elle-même; et le système théocratique s'empare de la société, en même temps que l'ontologie envahit les écoles. Le gouvernement, dont il s'agit disparaît, au moment même où les écoles s'arrêtent dans le perfectionnement de la métaphysique. En conséquence, à l'époque ontologique, succède une pratique sociale, et des pratiques spéciales, purement ontologiques, qui viennent remplacer le théocra-

tisme; et, c'est en même temps aussi, que commence l'élaboration du physicisme. Cet enchevêtrement des périodes logiques secondaires, est tel, qu'il attache l'âge logique qui passe, à celui qui lui succède. Ainsi, la première période, la période morale, des doctrines religieuses, répond toujours à la pratique du physicisme. Le premier obstacle que la morale nouvelle ait à vaincre, est le matérialisme sensuel légué par l'âge antérieur.

Chaque période pratique est un véritable travail de vérification à l'égard de la période scientifique qui l'a engendrée. Ainsi, jusqu'à ce jour, la science théologique, jugée par l'application, s'est trouvée mauvaise, et a été rejettée; de même, la politique ontologique (c'est celle qui nous gouverne aujourd'hui), et la politique matérialiste, ont été toujours repoussées. Or, chacun de ces mouvemens, qui viennent ainsi briser une organisation sociale mal raisonnée, est le fait d'un sentiment moral. Ainsi, c'est l'amour des lois de Dieu, la foi en une loi révélée, qui engendre et gouverne la théologie. C'est par haine, contre les applications d'un mauvais raisonnement théologique, et par amour des promesses qu'il n'a su réaliser, ou qu'il contredit, que les sociétés se jettent dans un autre ordre de raisonnemens et de pratiques; qu'elles essaient du physicisme en science, et de l'ontologie en politique. Toujours, le même sentiment, qui fait sortir l'humanité d'une période de

pratique, est celui qui commence une nouvelle période d'investigation scientifique.

En effet, aux yeux de l'humanité, il n'y a point de vérité hors le but qui lui est assigné, ou en d'autres termes, hors de sa raison d'exister. Une science qui nierait ce que le sentiment affirme, c'est-à-dire négligerait les exigences de l'existence humanitaire, serait fausse; les hommes n'en ont même jamais accepté de pareille. Aussi, que fait la science, et que doit-elle faire? Elle ne peut, elle ne doit que prouver et éclaircir le but de l'humanité. En effet, celle qui a essayé d'opérer une autre fonction, n'a jamais compté pour quelque chose dans la mémoire des hommes.

## SECTION TROISIÈME.

### DE LA MOTRICITÉ, ET DE LA CONSERVATION.

#### I.

L'acte spirituel n'est complet, et n'existe qu'à condition d'être réalisable et transmissible; en un mot, qu'après avoir reçu une forme matérielle: en d'autres termes, il n'y a point œuvre, rien n'est acquis pour l'homme, à moins d'être fait signe,

c'est-à-dire à moins d'avoir reçu un corps, ou d'être rendu matérialisable. Or, la matérialisation, en quelque chose que ce soit, n'est qu'un effet de mouvement; ainsi la motricité se retrouve présente, nécessairement, dans tous les modes de notre activité. En effet, l'unité de l'âme ne pouvait être reproduite charnellement que par l'intervention de tous les modes de la successivité corporelle, à l'occasion de chaque fait spirituel.

La motricité est l'élément de la conservation au point de vue spirituel, et au point de vue matériel; car, au point de vue spirituel, il n'y a conservation, qu'à condition qu'il y ait transmission; et, au point de vue matériel, qu'à condition que le mouvement vienne de nous. En effet, une idée est morte, si elle n'est pas reçue par d'autres; un corps vivant devient cadavre, à l'instant où il cesse de lutter contre le milieu où il est placé, et où il subit l'action des lois du monde qui n'est pas lui.

La motricité et la conservation peuvent donc être étudiées sous deux aspects: sous celui de la matérialisation des faits spirituels, et sous celui de la durée corporelle ou physique. Nous nous bornerons ici, à les examiner d'une manière générale, d'abord sous leur manière d'être individuelle; nous verrons ensuite quelles sont leurs formes sociales.

Il est inutile de nous arrêter sur les moyens de conservation spirituelle; nous nous en sommes suffisamment occupé dans les deux sections pré-

cédentes. Nous n'avons plus qu'à traiter spécialement de l'instrument de la conservation physique, pour en chercher la théorie.

La conservation corporelle ou animale de l'individu, et de l'espèce, dans sa valeur purement individuelle, est fondée sur trois faits : la résistance, la nutrition, et la génération.

On nomme résistance le fait général de l'organisation physiologique, en vertu de laquelle l'animal constitue comme un monde à part, qui est à l'abri des changemens physiques et chimiques qui se passent dans le milieu environnant. Ainsi l'homme a une température propre qui ne varie pas au-delà de certains termes; par suite les phénomènes chimiques et physiques se passent dans des limites constantes. Un appareil tout entier est destiné pour maintenir cet état thermométrique interne. Lorsque la résistance cesse, le corps vivant est changé en cadavre : la mort n'est autre chose que l'abandon du corps animal à l'empire des lois de la chimie, et de la physique brutes.

La nutrition comprend les changemens, et les modifications moléculaires qui s'opèrent dans les profondeurs de l'économie animale, et d'où résultent les diverses aptitudes à agir. Elle consiste dans le mouvement par lequel des matériaux sont introduits en nous, transformés à notre usage, et expulsés après avoir servi. Ses premiers appareils sont les organes buccaux, pectoraux, et abdomi-

naux; en d'autres termes, il débute par la respiration, la mastication, et la digestion, etc. Le troisième mode de conservation est celui qui a lieu par génération.

La satisfaction de ces trois premières conditions d'existence, est impérieuse, et sollicitée par des appétences d'une énergie, et d'une importunité irrésistibles. Leurs besoins sont rendus sensibles à l'âme, dans toutes leurs variétés, et par des appels dont l'intensité diffère en raison même de leur importance pour la durée de la vie individuelle. Ainsi l'appétit sexuel peut être complètement silencieux; il varie suivant les âges, et le sexe; il est plus exigeant chez le mâle que chez la femelle, etc.

L'homme ne peut répondre à ces exigences de conservation, qu'en agissant sur le monde extérieur; ainsi pour obéir à la première, il faut le vêtir, le domicile, le chauffer, etc.; à la seconde, il faut les alimens, les boissons, les odeurs, etc.; aussi, sommes-nous pourvus d'un instrument d'action vraiment physique; nous voulons parler de l'appareil locomoteur. Ce dernier engendre une impulsion nouvelle que nous devons ranger dans celle de conservation, l'action lui est nécessaire; il en résulte le besoin de mouvement, le besoin d'user ses forces sur le monde extérieur, qui se satisfait aussi bien de l'action désordonnée de la promenade, de la course, ou de la danse, que d'un effort opéré dans un but utile.

Tel est l'appareil entier de conservation organisé chez chaque individu. Il forme une sorte d'unité autant par la nature des actes qu'il exige, et qu'il est apte à produire, que par la synergie physiologique qui existe entre toutes ses parties. Nous ne nous arrêterons pas davantage à l'étudier, il serait inutile de nous occuper ici de choses que nos lecteurs trouveront dans le premier livre de physiologie. Il nous suffira de remarquer deux faits, c'est que cet appareil est, ainsi que nous l'avons déja dit, l'origine de ce que l'on appelle égoïsme; tellement, que pas une seule de ses modalités ne manque chez les hommes qu'on taxe de ce vice; et que les spéculateurs qui ont voulu faire la philosophie des sens suivant leur langage, ont été forcément entraînés à écrire la théorie de l'égoïsme. Cela démontre au delà de ce qui est nécessaire, l'espèce d'unité que nous disons exister dans cet appareil.

## II.

Nous allons nous élever à l'étude de la motricité et de la conservation sociales. Nous allons en décrire les conditions; la théorie que nous allons exposer doit être désignée sous le nom d'économie politique.

Dans l'humanité, comme dans l'individu, la motricité est l'élément de conservation au point de

vue spirituel, et au point de vue matériel. En effet, la durée et la vigueur d'une société dépendent de celles de son but commun, c'est-à-dire de sa doctrine d'activité. Il faut donc que l'association charnelle, dont il forme le lien, soit faite, autant que possible, supérieure à toute espèce de contradiction physique, et invincible dans sa durée morale; en un mot, puissante, et, s'il est possible, immortelle d'esprit et de corps.

La vie d'une société suppose deux ordres d'institutions; celles relatives au temps, et celles relatives à la durée; les unes qui comprennent, en quelque sorte, son organisation en profondeur, et les autres qui se rapportent à son activité dans l'étendue des siècles, au plan de son mouvement, dans la succession des générations. Pour satisfaire à ces deux conditions dans le fait de la conservation, il faut un appareil de résistance sociale, destiné à agir dans le temps, et de plus un mode de transmission autant de la doctrine du but social, que des instrumens mêmes de résistance.

Ainsi voilà retrouvées, dans le fait humanitaire, les conditions mêmes du fait individuel : la société, comme un homme, n'existe qu'à condition que l'acte spirituel, déposé dans son sein, soit fait signe ou matérialisé et rendu transmissible.

Une doctrine n'est matérialisée et fait signe, que du moment où elle a engendré une organisation sociale, et elle n'est transmissible, que du moment

où elle a engendré un enseignement. Alors, il y a réellement un corps social qui peut agir, se mouvoir, et durer.

Pour qu'une doctrine devienne une société, il suffit que chacun des modes d'activité dont elle contient le principe, soit fait hommes, c'est-à-dire représenté par une institution destinée à le reproduire comme fonction du corps social.

Cette œuvre de réalisation, comme toute manifestation de la spontanéité humaine, est soumise aux conditions de durée et d'espace, à la loi physiologique de successivité. Nous devons attirer l'attention de nos lecteurs sur ce fait; car c'est de la manière dont il se passe, que se déduisent, plus tard, la légitimité des pouvoirs, et les droits des diverses classes de citoyens.

L'ordre dans lequel se suivent les créations dont doit résulter l'organisme social, n'est point arbitraire : c'est celui de la succession logique elle-même. Les différens termes de la matérialisation d'une doctrine s'engendrent comme conséquences les unes des autres, en partant de l'à priori primitif, et en suivant rigoureusement la marche de leur génération logique.

Comment, en effet, pourrait-il en être autrement? Puisqu'une doctrine nouvelle n'est qu'un à priori nouveau, on ne peut procéder à sa réalisation que d'une seule manière, c'est-à-dire en descendant de la généralité aux détails; puisqu'une

doctrine nouvelle n'est qu'un but nouveau d'activité, on ne peut instituer les moyens, avant d'avoir institué le but lui-même.

L'ordre de génération dans l'espace, devient l'ordre de subordination dans le temps. Ainsi, supposons que ce soit par le sentiment que l'œuvre commence, c'est par la science qu'elle continue; c'est par la force physique qu'elle s'achève, etc. Chacun de ces modes d'activité sera institué au fur et à mesure qu'il se manifestera; et lorsque la création entière sera achevée, ils seront subordonnés les uns aux autres, suivant l'ordre dans lequel ils ont été engendrés; en effet, la légitimité du pouvoir, dans les temps passés, ne fut toujours qu'un droit d'aînesse.

En résumé, un système social n'est, au point de vue où nous sommes placés, autre chose qu'une hiérarchie de fonctions, une organisation du travail; en effet, il contient la détermination en nature et en nombre, des fonctions et des œuvres nécessaires à la vie collective, et la classification hiérarchique de chacune d'elles, en raison de leur importance en vue de la fin à accomplir.

La conservation du corps social ne peut s'opérer que par la résistance au monde humain qui lui est extérieur, par l'entretien des individus qui remplissent les fonctions, et, dans l'espace, que par la transmission des fonctions, c'est-à-dire des doctrines et des forces.

Trois systèmes d'institutious répondent nécessairement à ces trois buts; nous allons dire quelques mots de chacun d'eux; car ils varient du tout au tout, c'est-à-dire du bien au mal, en raison du degré d'avancement de la société

*I.*

La solidité du corps social contre les attaques extérieures et intérieures, est le résultat de la mise en œuvre de deux forces, la force spirituelle, et la force physique, ou l'énergie militaire. La première est, sans contredit, la plus puissante des deux, puisqu'elle seule suffit pour engendrer une société. Elle grandit au fur et mesure que l'humanité se perfectionne, et, ainsi, la nécessité de la seconde devient de moins en moins nécessaire, et celle-ci même s'amoindrit à chaque pas de la civilisation.

Un collectisme, vigoureusement constitué, ne peut manquer de s'étendre, et de grandir par la conquête. C'est la conséquence directe de l'énergie même de sa résistance. En effet, vaincre, c'est subalterniser.

Lorsqu'on examine les histoires que nous possédons du mouvent des âges logiques, on voit que c'est la force morale, ou spirituelle, qui commence les sociétés, et s'organise la première; elle engendre, et subordonne à sa direction l'énergie militaire. Toutes les fois que la puissance spiri-

tuelle subit quelque modification, celle-ci ne tarde pas à être matérialisée; c'est-à-dire que l'organisation sociale est changée suivant ces nouvelles exigences. On voit, aussi, que la force spirituelle, pour exister, et pour produire des actes, n'a pas besoin d'être représentée en chair, en quelque sorte, par une institution quelconque, qui commande et dirige; il suffit qu'elle ait été enseignée, et qu'elle soit vivante dans l'intelligence des individus qui composent l'être social. Mais il n'en est pas de même dans le fait du perfectionnement. On ne peut attendre la satisfaction de cet intérêt, que de l'action d'une institution. Le progrès cesse sur ce terrain, du jour où l'institution est détruite; en sorte que bientôt la société devient immobile dans le système qui a été le signe de la dernière transformation morale opérée sous l'influence de l'organisation spirituellle précédente.

Le jour où une société cesse d'agir comme corps, soit spirituellement, soit physiquement, le jour où elle n'opère plus de conquêtes, elle est morte; elle ne tarde pas à se réduire à une simple réunion par contact d'intérêts individuels.

Ainsi, le seul moyen de maintenir le corps social, quand il a vaincu toutes les résistances extérieures et intérieures, c'est d'y introduire le progrès. Alors, l'action de transformation ne cesse de s'exercer dans toutes les directions. C'est parceque cela n'a pas été encore fait, que, par le passé,

les sociétés les plus vigoureuses ont péri du jour où elles n'ont plus eu d'ennemis.

Est-il nécessaire de dire, en terminant ces courtes remarques sur les lois de la résistance sociale, que c'est au point de vue de celle-ci, que doivent être établies toutes les institutions d'action; est-il nécessaire de faire remarquer que l'existence des détails, leur prospérité même, dépendent directement de la solidité et de la vigueur du principe d'activité qui est en tête de l'association. Ces institutions ont été engendrées par lui, elles ne vivent que par lui; leur intérêt particulier leur commande donc de tout sacrifier à son salut, s'il est un instant en péril. Les moyens internes de conservation du corps social, sont la discipline et le travail industriel.

La discipline est le fait par lequel l'organisation sociale, ou le mouvement hiérarchique des fonctions, est maintenu, et rendu souple et facile. Elle est représentée par un règlement : le nom moderne de celui-ci est constitution, et charte. Sa vigueur est soutenue soit par la force, soit par le sentiment du devoir, et la foi dans ses supérieurs, et quelquefois par tous deux en même temps. Il est presqu'inutile de dire que le premier de ces liens est faible lorsqu'il est seul, et qu'il devient presque nul, dès l'instant où le second cesse d'exister; enfin, qu'il ne manque pas d'être brisé, si la foi lui devient contraire.

Toujours la hiérarchie des fonctions est une

hiérarchie de capacités et de services. Lorsqu'il n'en est plus ainsi pour l'un des degrés, celui-ci disparaît. C'est ce dernier mouvement, allant en se multipliant et se propageant sur toutes les parties de l'échelle fonctionnelle, qui constitue les périodes critiques qui occupent la fin des âges logiques.

## II.

L'industrie est le moyen de conservation des individus qui forment la chair sociale; par suite, la production, et la distribution des produits industriels, ont été réglementées et faites en vue de l'intérêt que la société attachait à la conservation des diverses fonctions; de telle sorte que l'ouvrier, proprement dit, pouvait avoir la plus petite part dans ce qu'il avait produit.

L'industrie, au point de vue social, n'est qu'une subdivision de l'hygiène ou de la science de conserver les hommes. C'est en se plaçant sur ce dernier terrain, qu'on peut comprendre comment il est possible de l'organiser comme fonction, et qu'on peut voir quelle extension elle doit acquérir pour être complète.

L'industrie envisagée comme science hygiénique, commande un règlement général de salubrité d'où résulteront les travaux qui ont pour but de modifier le climat et d'assainir le sol; d'où résulteront les exercices et les pratiques qui donnent la santé aux individus; le système des secours mé-

dicaux à distribuer aux maladies ; enfin la loi de population, etc.; pendant qu'envisagée seulement comme moyen de formation des richesses consommables, elle n'a besoin que d'un règlement général de la distribution ou d'échange, et d'un règlement de la production.

## *III.*

La transmission des fonctions, c'est-à-dire des doctrines et des forces, est le moyen de conservation de la société dans les espaces séculaires.

Cette transmission s'opère par trois moyens : par la génération qui fait l'homme ; par l'éducation qui fait l'homme social; par l'élection, l'instruction, et le don des forces, qui font l'homme fonctionnel.

La prévoyance sociale s'applique au fait de la conservation par génération, par l'institution du mariage. Elle est d'ailleurs aidée et poussée à cet établissement par les instincts qui ont été donnés à l'homme et à la femme; savoir : instinct de paternité et de maternité, instinct jaloux de parens entre eux et à l'égard de leurs enfans, et réciproquement, etc. Le mariage et la monogamie sont un besoin tellement primitif, et tellement puissant chez l'homme, qu'il suffit de laisser les deux sexes également en liberté, pour qu'ils les pratiquent; et que ce fut une des tendances qui se manifestèrent par les plus énergiques réclamations dans les sociétés passées.

Le mariage est la bâse de la société, car il est l'élément de sa chair à venir. Aussi, ne peut-on apporter trop de soin dans le règlement des conditions qui lui sont imposées. La force spirituelle et physique des générations futures en dépend en grande partie.

L'éducation est le moyen de conservation et de transmission spirituelle. C'est par elle qu'on fait durer le sentiment du but d'activité sociale; c'est par elle qu'on soutient et nourrit la volonté et la vigueur morale des nations. Aussi, son affaiblissement est le premier signe de la décadence des peuples.

L'éducation ne comprend pas seulement l'enseignement donné à l'enfance, mais encore tous ceux qui peuvent ressortir de l'exemple. Ainsi elle se sert des excitations des arts, des récompenses, et des peines, pour inculquer profondément sa pensée, et ressaisir l'être moral par toutes les voies.

L'éducation doit donner aux hommes l'intelligence de leur existence terrestre; leur apprendre d'où ils viennent, et où ils vont; de manière à enseigner à chacun le système de ses devoirs, et la théorie de ses actes.

L'éducation est toujours matérialisée socialement par une institution qui en reproduit fidèlement toutes les révolutions.

Au point de vue de la conservation de l'unité sociale, l'élection ou l'attribution des fonctions aux individus, suppose toujours l'instruction, et

elle entraîne avec elle le don des forces ou des instrumens de travail.

Dans les divers âges de l'humanité, l'élection a toujours été établie d'après la méthode qui paraissait la plus propre à assurer l'instruction. Ainsi, dans un temps, l'héritage fut universellement considéré comme le meilleur moyen ; dans un autre, ce fut le vote des anciens, des hommes les plus capables de juger ; dans certains faits, ce fut l'initiation ; dans d'autres, l'examen ou le concours ; dans d'autres, encore, c'est le crédit, etc. A cet égard, il y a une tendance que ce n'est pas ici le lieu d'examiner.

L'instruction, en effet, est l'aptitude fonctionnelle elle-même. C'est par elle que se transmet, et se conserve le dépôt des richesses spirituelles de toute espèce, jusqu'à celui des procédés mécaniques les plus simples.

Remarquons que l'instruction diffère de l'éducation, en ce sens, qu'elle ne fait que des individus spéciaux, et nullement des hommes sociaux. Aussi l'instruction n'est point l'occasion d'une tendance générale unitaire ; on n'y cherchera point une seule série, une seule signification : on n'y trouvera que l'accroissement ou l'amoindrissement de plusieurs séries de procédés spéciaux qui la composent. Elle ne donne pas lieu, comme l'éducation, à une tendance unique qui se rapporte au progrès général de l'humanité.

L'usage de l'instrument de travail découle nécessairement de l'instruction : le don de cette force est donc une suite de l'élection.

L'instrument de travail donne lieu à deux ordres de prévoyance : celle relative à sa formation, et celle relative à sa conservation.

L'instrument de travail est humain, ou brut ; nous donnons ce dernier nom à toute matière vivante ou non, qui n'est pas homme.

On doit considérer comme instrument humain de travail, relativement à une fonction, toutes celles dont l'activité lui est subordonnée.

C'est ici que se rapporte encore la question de la population, mais seulement comme question d'intérêt productif.

Les tendances modificatrices qui se manifestent dans la vie de l'humanité à l'occasion des instrumens de travail, sont extrêmement curieuses. Ainsi, il fut un temps où des classes d'hommes étaient rangées dans la classe des instrumens bruts. Le moyen de formation de cette classe était la violence, etc. Il n'est pas moins utile de rechercher les tendances qui se sont manifestées à l'occasion des instrumens que nous appelons bruts aujourd'hui.

En exposant l'ordre de génération des institutions sociales de conservation, nous en avons donné la théorie générale ; celle-ci, en effet, ne peut jamais être autre chose que le système des

rapports à l'aide desquels on constate comment les détails sortent de l'unité et y retournent. En attribuant à cette théorie le nom d'économie politique, nous nous sommes attendu à blesser les préjugés admis, et à trouver pour adversaires la plus part de ceux qui font profession de la science qui en porte le nom. Nous aurions pu chercher un mot nouveau pour en habiller notre pensée; mais nous aurions manqué notre but, qui était d'attirer l'attention en choquant les habitudes intellectuelles reçues. Nous allons parcourir les titres les plus généraux, parmi ceux sous les quels on traite ordinairement de la richesse sociale, et nous espérons démontrer que nulle part il n'y a solution, sans l'intervention des principes que nous avons exposés. Au reste, si nous avions voulu seulement nous emparer d'un mot qui nous convenait, il nous suffisait de faire observer que le nom d'économie politique fut créé, et long-temps employé pour désigner l'art politique, la science de l'organisation sociale tout entière; c'est depuis peu d'années seulement qu'on s'en est servi pour désigner la théorie spéciale de la production et de la distribution des richesses industrielles. Mais entrons en matière.

Il n'y a point de travail sans but; et c'est le but qui détermine la valeur comme la nature de l'œuvre. Or, l'activité humaine ne peut avoir que l'un des deux objets suivans; l'individu, ou la société. La valeur nous sera donc donnée par l'un ou par

l'autre, car, entre ces deux intérêts, il faut choisir.

A la moindre réflexion, il sera évident que le but social est supérieur à celui qu'on voudrait faire émaner de l'individu. En effet, celui-ci n'est homme, que par la société; toutes ses forces, sa vie même, il les doit à la société; enfin, il passe, et l'humanité est immortelle. Ainsi ce sera le but social qui jugera de la valeur des travaux, comme de celle des travailleurs.

En fait, il en est ainsi. En se mettant dans la voie opposée, on brise avec l'histoire, l'on ment à la face des siècles; on se fait ignorant, au point de dire que l'économie politique est une découverte moderne; comme si, dans toutes les sociétés, il n'y avait pas eu une théorie des richesses sociales ; on ne peut plus trouver de valeur aux travaux qui ne se mangent pas dans le siècle qui les voit naître; on ne comprend point comment le dévouement est le principe des richesses les plus solides ; on ne sait plus dire pourquoi les efforts militaires ont été à la tête des efforts industriels; le pouvoir éducateur de l'humanité devient un fainéant, etc. Enfin on n'est pas en état d'esquisser une seule série historique exacte.

Au point de vue du but social, au contraire, toutes les définitions sont rigoureuses et faciles : de là, nous pouvons dire que tout acte a pour fin une conservation; que la conservation doit être envisagée sous deux aspects principaux, comme

sociale, et comme individuelle; que cette dernière s'opère par l'industrie; que la richesse est la base de la sécurité, et que par suite elle est principalement intellectuelle; que la valeur des hommes doit être comptée en raison de leur utilité en face de l'intérêt social; que le salaire industriel doit être en raison de l'intérêt que la société porte à la conservation des individus, etc.

Il nous est même facile d'expliquer pourquoi les économistes modernes ont fait erreur sur toutes ces questions. Ils ont choisi pour juge de la valeur, le besoin individuel. A cause de cela, ils ont enfermé leur vué dans l'étendue qu'occupe en durée, en variété, la vie d'un homme; ils n'ont trouvé, et ne devaient trouver que l'égoïsme; ils en ont fait la théorie, car ils ne pouvaient apercevoir dans ce petit espace, le vaste mouvement moral qui pousse l'humanité dans les siècles, et roule les révolutions. Ils ont calculé les chances des égoïsmes en contact : en un mot, ils ont engendré une statistique de notre temps, et se sont efforcés d'en faire une vérité.

Il est résulté de là un mal grave. Lorsque la science est vraie, elle est morale; parce que la leur était fausse, elle a été odieuse et nuisible. Il n'y a pas une douleur dont on souffre et dont on meurt, pas une dureté de cœur qu'ils n'aient autorisées et justifiées. Quelques-uns cependant ont reculé devant la logique de leurs principes; mais leur pro-

bité les a rendus inconséquens; et aussi les savans n'ont pas tenu compte de ce qui devait leur paraître une erreur.

Il faut remarquer, au reste, que l'emploi du but social, comme criterium de la valeur du travail, est infiniment plus favorable aux individus, que l'intérêt particulier invoqué par les économistes du jour; une seule réflexion suffira pour le prouver: au point de vue social, on est contraint aujourd'hui de procéder du principe de l'amélioration du sort des classes pauvres; au point de vue individuel, on procède de cet autre: *Laissez faire à chacun*, qui peut se traduire par ces autres mots: *Il ne faut point changer les hasards qui sont en puissance*.

C'est aussi par déduction du principe social, que doit être établie la division du travail. Examinons, en effet.

Il est impossible, d'abord, en toutes choses, de diviser le travail autrement que du point de vue du but qu'on se propose d'atteindre; c'est toujours l'œuvre qu'il s'agit de produire, qui sert de synthèse pour déterminer la nature, l'étendue, et l'ordre des opérations de détail dont elle doit être le résultat.

Or, tout en admettant la valeur absolue de ce principe, il semblerait, au premier coup d'œil, que la division du travail pourrait s'établir autrement que comme conclusion du but commun d'activité, et

autrement qu'à titre de procédé opératoire de l'œuvre sociale; il semblerait qu'elle pourrait se former successivement dans chaque spécialité, au fur et mesure que celles-ci viendraient prendre place dans l'activité collective. Dans cette opinion, on admettrait que chaque besoin particulier vient, à son tour, appeller la production qui lui est appropriée, et donner ainsi une synthèse pour diviser les travaux qui sont nécessaires pour lui donner satisfaction. Mais il est facile, avec un peu de réflexion, de s'assurer que rien de pareil ne peut avoir lieu, lorsqu'il y a société. En effet, si on examine comment un collectisme commence, on voit se constituer, en premier, le but d'activité qui le fait être; si l'on examine un collectisme qui dure déjà depuis un certain temps, on ne trouve plus qu'un mouvement qui se continue d'après certaines lois, et où il n'est pas un besoin particulier qui ne soit compris et mené; il ne sera pas même possible de découvrir la place où mettre une nouvelle spécialité de travaux, à moins qu'elle ne soit contenue en germe dans le but social lui-même; en sorte qu'on ne fera alors que deviner les activités qui devront un jour en sortir.

A ces raisonnemens, on objectera un fait; c'est-à-dire, l'exemple de ce qui se passe aujourd'hui. En effet, le travail paraît très divisé, et l'on ne voit pas le principe général qui a présidé à cette division. Nous pourrions faire remarquer d'abord que

cette division est loin d'être parfaite; loin d'être même, en beaucoup de choses, ce qu'elle fut dans d'autres temps. Mais, il y a une réponse directe à cette apparente objection. Notre époque succède à celle du moyen âge, le principe de la division du travail qui régnait alors a disparu; mais, les conséquences restent, et sont destinées à vivre encore long-temps. La découverte de la poudre à canon, celle de l'Amérique, celle de l'imprimerie, etc., les progrès physiques, chimiques, etc.; toutes ces découvertes qui n'ont que quelques siècles, et sont considérées généralement comme d'heureux hasards, ne constituent pas des spécialités de travaux en dehors du principe social chrétien qui régnait au moyen âge; spirituellement, elles en découlent directement.

Une société, en effet, ne pourrait admettre un travail qui ne serait point en rapport avec son but final, c'est-à-dire virtuellement contenu dans sa doctrine d'activité; quelle que soit la spécialité que l'on veuille choisir pour exemple, elle donnera toujours lieu à l'une des deux remarques suivantes : ou elle est utile, ou elle est superflue; or, elle sera l'un ou l'autre, en raison de ce qu'elle entrera comme partie dans l'œuvre sociale, ou qu'elle restera en dehors.

En résumé, il n'y a que deux modes imaginables possibles pour l'établissement de la division du travail; l'un à priori, l'autre à postériori.

Dans le premier, on procède de haut en bas, du but général aux spécialités, du collectisme aux individus. De cette manière, rien de ce qui est nécessaire à l'œuvre n'est oublié; et l'unité se retrouve partout.

Dans le second, chaque besoin viendrait séparément demander satisfaction, et donner lieu à un travail qui lui correspondrait directement. Ainsi, du besoin d'un abri, se déduirait l'effort pour construire une maison, etc. Mais l'existence de ce mode, est purement hypothétique; nous n'en connaissons point d'exemples. Peut-être pourrait-on en rencontrer seulement dans la vie de quelques peuplades sauvages.

L'échange est une conséquence directe de la division du travail; et le salaire en est le moyen et le signe. Il est donc impossible que le principe social, régulateur des travaux, et de leur valeur, ne s'y manifeste pas.

En effet, les révolutions qui se font dans les signes du salaire ou de l'échange, ne sont que des reflets des révolutions spirituelles générales. Ainsi il est facile de remarquer comment l'invention de la monnaie a mis tout homme en état d'acquérir, jusqu'à un certain point, un pécule représentatif de ses propres efforts, ou au moins de leur excès; or cela était impossible dans l'organisation sociale où le salaire émanait directement de la fonction, où existait le mode d'échanger le produit contre le

produit; il est encore facile de voir comment une nouvelle tendance se montre dans cet ordre de faits : par l'invention de nouveaux signes, la valeur morale, et intellectuelle, tend, elle-même, à devenir monnaie.

C'est par l'échange que se balancent, et s'utilisent, les productions de diverses natures; et cela même a fait dire qu'une société n'était qu'une institution d'échanges. Aussi, en réalité, c'est au centre de l'échange que se trouve le réglement de la production, et de la distribution, lorsqu'il y en a un; et c'est aussi là où se manifeste le plus matériellement, et le plus immédiatement, pour les individus, la nature, et la tendance du but collectif.

Il nous reste à parler d'une troisième et dernière question économique, celle où peut-être on commet le plus d'erreurs, parce qu'on s'est obstiné à l'étudier seulement du point de vue du droit individuel, ou des passions égoïstes, et non du point de vue social, qui, cependant, la gouverne aussi positivement, que toutes celles que nous venons d'examiner. Nous voulons parler de ce qui est relatif à la formation, la conservation, l'accroissement, et la distribution des instrumens de travail.

On appelle de ce nom, et aussi de celui de capital, toutes les forces que le producteur trouve prêtes à servir; ces forces sont spirituelles, animées, vivantes, préparées, naturelles, ou brutes. Parmi ces instrumens de domination sur le monde

extérieur, les plus puissans sont, sans contredit, les produits intellectuels et moraux. En effet, on possède de nombreux exemples de destructions complètes de toutes les autres richesses, après lesquelles il ne restait aux hommes qu'un développement intellectuel de plus; ce dernier seul a toujours suffi pour engendrer, en moins de temps, plus de matière travaillée, qu'il n'en avait existé dans l'époque industrielle précédente. Cette classe d'instrumens supérieurs, forme ce que nos modernes appellent les richesses immatérielles. Mais ayant l'œil fermé sur tout ce qui est intervention sociale, ou collectisme, et ouvert seulement à l'observation des individualités et des détails, ces économistes n'ont point aperçu l'analogie existante entre cette espèce d'instrumens, et ceux qu'ils nomment matériels. Ils n'ont donc dû tirer de cette analogie aucune conclusion, soit quant à la définition des limites de la propriété individuelle, soit quant à la transmission du capital destiné à servir de moyen de production, etc. Tous les enseignemens historiques qui sont si nombreux, et si clairs dans ces questions, sont restés clos pour eux.

La nécessité de l'intervention sociale, pour l'accroissement, et la conservation des richesses intellectuelles, est chose évidente, au point qu'il est inutile de chercher à la prouver. Nos économistes ont vu qu'aujourd'hui il n'y avait rien de semblable; ils ont trouvé bien ce qui existait aujourd'hui.

Les instrumens du matériel du travail sont de deux espèces: les uns sont les agens intelligens, les hommes; les autres sont des moyens vivants, ou bruts; des hommes ont fait, et font encore partie de ces derniers. Il s'agit, dans l'intérêt de conservation, de les préparer, de les conserver, et de les accroître. Or, si, dans ces intérêts, la pensée et la prévoyance sociales sont mises de côté pour laisser faire à l'individu, il arrivera que chacun d'eux sera satisfait le moins possible, et quelquefois pas du tout; en effet, la préparation sera faite au hasard, et de la manière la moins intelligente possible; la conservation sera contrariée par les calculs de l'égoïsme; il en sera de même de l'accroissement; car, tout acte de conservation, et d'accroissement est un don gratuit fait aux générations qui viendront après nous, un sacrifice de nos jouissances personnelles fait au bien être de nos successeurs; et l'individualisme en est incapable, puisque son élément est le moi, et son but, encore le moi. Heureusement, pour ces intérêts, que jusqu'à ce jour, aux époques où la prévoyance sociale en a été chassée, l'égoïsme de famille, les sentimens de chaque père pour chaque enfant, ont entretenu quelque étincelle de ce sacrifice nécessaire qui diminue le présent en faveur de l'avenir.

On pourra s'assurer de la vérité de nos réflexions, en examinant chaque instrument de travail en particulier. En effet, s'agit-il des agens intelligens, il

faut leur donner le plus haut degré d'aptitude possible par une instruction spéciale; il faut les conserver le plus long-temps possible, par une pratique bien entendue de l'hygiène; et, nous l'avons déjà dit, nous entendons par hygiène le système entier de conservation de l'individu. Dans ces questions, nos économistes ont mis le hasard à la place de la prévoyance; et, c'est pour cela qu'ils ont été forcés de raisonner sur des hommes, comme on calcule à l'égard des choses brutes, disant que lorsque le hasard amène trop d'ouvriers sur le marché, leur valeur baisse, et par suite leur salaire; c'est pour cela qu'ils ont cru que la population était trop considérable, et qu'ils ont conseillé la suppression de tous soins hygiéniques pour les pauvres, afin que la misère en tuât le nombre; que tous les massacres d'hommes leur ont paru chose utile! etc..

En se plaçant sur le terrain d'une tendance sociale, ce mode de raisonner fait horreur: on voit alors que le mal existant est une impulsion à un effort progressif, et qu'il a cette conséquence, précisément, parce qu'il est un mal sans justification, produit d'une mauvaise organisation politique. Au point de vue d'une prévoyance collective, toutes les questions d'ailleurs changent d'aspect; il ne s'agit plus de savoir comment des ouvriers rendus inutiles par leur nombre, meurent par la faiblesse de leurs salaires; il s'agit de faire en sorte

qu'il n'y ait pas d'hommes inutiles ; il ne s'agit pas de compter sur la faim, la peste, la guerre, la prostitution, pour diminuer la population; il ne s'agit pas de justifier le mal : on examinera et on étudiera comment le globe peut nourrir une population vingt fois plus nombreuse que celle qu'il possède ; comment la culture morale des hommes borne la fécondité du mariage ; on verra que cette culture spirituelle est une condition de stimulation, nécessaire à une bonne division du travail ; plus, en effet, le travail appproche de sa perfection, et, par conséquent, la division arrive à son dernier terme, plus chaque profession est fastidieuse et court risque d'être exercée sans zèle, et sans vigueur. De là, la nécessité d'un attrait moral qui donne au travail le caractère d'un mérite, le plaisir d'une bonne action ; l'ouvrier a besoin d'avoir connaissance de l'ensemble de l'œuvre, pour savoir de quelle importance est la sienne, et se relever à ses propres yeux, et s'exciter par la vue de la grande opération dont il est un des moteurs. Enfin, s'agit-il de conservation individuelle? Ce soin paraîtra d'abord un devoir social sur lequel la discussion n'est point permise ; et, de plus, un intérêt industriel : en effet, rien ne perfectionne un homme, dans une profession, comme le long exercice ; chaque année passée dans le travail, ajoute à son habileté première ; en sorte que plus la vie d'un ouvrier est longue, plus cette vie est productive. D'ailleurs,

lorsque cette vie est abrégée, la société perd énormément par le temps qu'elle est obligée de dépenser pour l'éducation, et l'instruction de nouveaux ouvriers.

Nous terminerons ici cet examen critique du prétendu système économique actuellement adopté; nous croyons avoir suffisamment indiqué comment il ne constituait en son entier qu'un moment de la vie économique de l'humanité. Nous ne dirons plus que quelques mots sur la cause qui a fait que tant d'hommes éminens sont tombés dans des erreurs aussi graves, et aussi répugnantes, que quelques-unes de celles dont nous avons parlé.

Tous ces hommes furent élèves de l'école critique du dix-huitième siècle; ils procédèrent *à postériori*, c'est-à-dire par l'observation. Celle-ci ne pouvait leur montrer autre chose que ce qui existait de leur temps; ils y virent donc un état particulièrement industriel, particulièrement individualiste, et des existences actives, dont le lien détruit depuis plus de trois siècles, avait complètement disparu. Tout était égoïsme et hasard dans le mouvement qu'ils étudiaient. En conséquence, lorsqu'ils réduisirent en théorie ce qu'ils voyaient, celle-ci ne put qu'être un reflet fidèle une statistique raisonnée de tous les vices, de toutes les contradictions qu'offrait la société. Ainsi ces hommes se trompèrent, non par vice de cœur, mais par vice de méthode.

## IV.

Il nous reste à nous occuper du mouvement qui constitue la politique d'un âge logique.

Du jour où il y a révélation d'une doctrine sociale nouvelle, l'œuvre commence. Ce sont d'abord quelques disciples qui viennent convertir la société à leur foi, en la prenant homme à homme. Leur unique puissance, est la manifestation de la conviction qui les anime; entrant dans un monde qui leur est hostile de toutes parts, ils ne peuvent lui résister que par le martyr, et le changer, et l'amener à eux, qu'en lui apportant la pensée d'immenses bienfaits. Cependant, dans le sein de ces disciples, le besoin d'une action, d'un mouvement d'ensemble, enseigne une discipline; la différence des œuvres à opérer simultanément, commande une première division du travail, une première hiérarchie, que justifie, et aide d'ailleurs, la différence des aptitudes. Quelles sont les œuvres principales à opérer simultanément? La direction, la prédication, le raisonnement, enfin la vie matérielle. Toutes ces exigences de leur position exceptionnelle, reçoivent une satisfaction, non pas au bout de quelques jours, mais après quelques années, et souvent seulement après quelques générations écoulées. L'unité de direction s'établit, mais ce n'est pas toujours sans contra-

diction ; c'est d'elle cependant que dépend l'unité de prédication, et de raisonnement. Il y a des hérésies, des schismes, qui se manifestent sous toutes ces formes, et par lesquels s'élabore d'abord le dogme, puis ensuite sa représentation comme institution spirituelle.

La doctrine nouvelle, après ne s'être long-temps soutenue que par la conversion et le martyr, acquiert une force de résistance matérielle dès l'instant où elle s'est fait un peuple suffisamment nombreux; alors, sa puissance de conservation s'accroit du pouvoir de conquérir et de s'imposer matériellement. C'est le moment d'une seconde période de croissance. Dans cette œuvre d'action physique, les mêmes besoins de division du travail que nous avons vu plus haut, se reproduisent ; il faut direction, hiérarchie, discipline : on satisfait à ces exigences par des moyens qui varient, en raison de la position de l'âge logique, dans la durée de la vie progressive de l'humanité.

Cependant les hommes d'action ne savent trop accorder aux représentans de la doctrine spirituelle qui les fit naître ; ils leur sont dévoués jusqu'à la mort. D'un autre côté, les représentans de la pensée sociale, ne savent non plus trop faire pour leurs défenseurs et leurs soutiens, jusqu'à fermer les yeux sur la conservation des habitudes, des prétentions, et des usages, qu'ils tenaient de la civilisation précédente.

A cette époque, et pendant sa durée, les hommes de l'esprit, dont tous les efforts avaient été dirigés uniquement dans le but de se faire un peuple, et qui, par suite, avaient accepté chacun, tel qu'il était dans sa vie matérielle, pourvu qu'il reçût la pensée générale qui les animait, ces hommes de l'esprit commencent à déduire de leur croyance les détails dont elle est pleine, et essayent de les appliquer à la société. De ces conséquences, les unes sont nouvelles, ou entièrement du domaine spirituel; elles s'établissent facilement; les autres sont en contradiction avec l'état social ancien, et sont pour le changer; celles-ci éprouvent de la résistance: de là des luttes partielles de l'unité contre les individus, luttes dans lesquelles l'esprit l'emporte en général par la puissance même de la foi, luttes dont il peut aussi résulter des schismes. Mais le prêtre commence à regretter d'avoir trop donné au moment où il accepta des soutiens matériels; et aussi l'homme d'action commence à craindre pour lui, et reçoit ainsi les premières atteintes de l'égoïsme.

Pendant que la vie intérieure de cette société nouvelle est ainsi occupée de créations nouvelles, et de disputes modificatrices et amélioratives, la sécurité se produit successivement tant par l'extension de la conquête spirituelle, que par l'aggrandissement des élémens de conservation matérielle.

Il est impossible que les deux agens de conservation n'attribuent pas ce calme extérieur, cette aisance sociale, à eux-mêmes. Ils ont l'histoire ou la tradition de leurs efforts, ils y voient l'avantage et les raisons de leur système hiérarchique. Leur volonté de conservation tourne alors sur eux-mêmes; elle s'applique à maintenir l'organisation qui les régit. Dès ce moment, la société politique s'immobilise; un changement, dit-on, serait une faute, un mal, un crime.

Cependant, pour les hommes, vivre c'est toujours agir. La sécurité extérieure, engendre une activité intérieure énorme. Ce n'est pas seulement l'esprit qui travaille partout, et remue, et fermente dans toutes les parties du système social qui, jusqu'à ce jour, n'avaient été que des instrumens matériels, obéissans; ce sont les spécialités nouvelles que la doctrine a créées, qui se peuplent, grandissent, et acquièrent de l'importance. Tous les germes déposés, pendant la période précédente, dans le champ social, se développent, jettent des branches, sortent de terre, et préparent des fruits imprévus. Pour satisfaire aux besoins de nouveauté qui vont naître, il faudrait que l'organisation sociale ne vécût point des traditions de son premier jour, et s'ouvrît en quelque sorte pour les comprendre; mais, il n'en a pas encore été ainsi: elle pèse sur cette végétation dont elle est le premier auteur; elle pèsera sur elle, tant qu'elle ne sera pas

assez forte pour le soulever, et le jeter de côté.

D'un autre côté, et c'est une conséquence même de l'organisation humaine, qui ne peut qu'être dévouée, ou égoïste, qui ne peut que veiller ou dormir, les hommes ont fait, de ce qui ne fut que leur fonction, une propriété, un moi; ils sont devenus exigeants, susceptibles; ils ont pris ce qui fut leur devoir, pour un droit. Qu'arrivera-t-il dans un tel état des esprits?

Les divers élémens de la hiérarchie seront attaqués successivement, et renversés avec une vîtesse qui sera en raison même de leur degré de puissance, en raison de leur force de résistance aux besoins nouveaux, en raison, enfin, de l'opposition qu'ils offriront aux égoïsmes qui leur ont été subordonnés par l'organisation ancienne; c'est-à-dire dans l'ordre inverse de leur institution. Au début de ce mouvement, finit la période organique, et commence l'époque critique.

Le mouvement critique ou désorganisateur, se manifestera donc par la résistance d'abord, puis par l'insurrection de quelqu'un des élémens situés au premier rang des pouvoirs conservateurs.

Cependant, jamais, si la foi était encore entière, jamais il ne se trouverait un homme qui osât penser à s'élever contre une supériorité qu'il a été élevé à révérer, et à craindre, comme représentant, sur terre, Dieu lui-même. Quelque grand même que fût son égoïsme, celui-ci lui conseillerait le

sacrifice de son bien-être terrestre, dans l'espérance de celui qui l'attend dans la vie éternelle. Mais il y a deux espèces de foi, celle dans les hommes, et celle dans la doctrine : la première peut être affaiblie à des conditions qui sont en partie matérielles, et dont la production n'est pas très difficile ; la seconde ne peut être atteinte qu'à la suite d'évènemens spirituels très compliqués. Le doute attaquera donc d'abord les hommes ; il ne viendra mettre en oubli la doctrine que long-temps après.

Le doute, à l'égard du pouvoir souverain, est engendré par deux causes : l'une est l'extension des lumières ; l'autre est le mal que cause l'immobilisation de l'organisation conservatrice. L'accroissement des lumières consiste tout entier dans une connaissance plus générale du dogme, qui se répand jusque dans la classe des hommes particulièrement destinés aux œuvres d'action matérielle. La sécurité qui s'est établie sur la fin de la seconde période, leur laisse le temps de se livrer à cette culture intellectuelle ; et ils y sont excités d'ailleurs par les premières atteintes de l'intérêt personnel, qui les pousse à chercher en vertu de quel droit leurs supérieurs leur imposent tel ou tel genre de sacrifice. Or, du moment où l'on discutera ses devoirs, l'obéissance sera ébranlée, et bientôt remplacée par la révolte.

Le mal que cause l'immobilisation de l'organisation conservatrice, consiste tout entier en ce que

l'on ne peut, ni ne veut donner la place qu'elles méritent, et demandent, aux activités nouvelles que la pensée dogmatique a engendrées en dernier, et qui sont devenues plus puissantes, de jour en jour, au point de former un peuple, depuis que la société s'est trouvée assez forte pour vivre principalement de sa vie intérieure. Ce mal peut se propager par sympathie, jusque dans les classes qui ne souffrent pas, mais à condition, cependant, que déjà elles doutent de la perfection de l'arrangement social. Or, les seules qui soient dans cette position d'esprit qui permet l'introduction du sentiment imitateur, les seules, sont les supériorités de l'organisation conservatrice, soit dans l'ordre spirituel, soit dans l'ordre matériel.

Ainsi, inévitablement, c'est le pouvoir secondaire dans l'ordre de la hiérarchie primitive qui se révolte; il a pour appui la conjuration de tous les intérêts égoïstes semblables au sien, et la force des besoins nouveaux qu'il promet de satisfaire. Il l'emportera donc dans la lutte qu'il engage. La victoire lui donnera la souveraineté. Alors commencera la période des gouvernemens temporels.

Bien des accidens partiels varient l'aspect de cette grande révolution. La société peut être rompue en plusieurs nations, elle peut jeter autour d'elle, sous divers chefs, et pour divers buts, des fragmens qui deviendront des peuples, etc.; ensuite, bien des accidens viendront troubler, dès

leur début, toutes ces souverainetés temporelles: en effet, dès l'instant où il n'y a plus d'unité spirituelle instituée, c'est-à-dire conservatrice, il y a liberté pour toutes les interprétations qui se feront sectes; liberté à toutes les critiques qui restent sur le terrain des doctrines; et il en résultera inévitablement de nombreuses discussions armées, et des fractionnemens hostiles; mais ces événemens ne troublent nullement la régularité du mouvement de désorganisation; il continue à marcher suivant la loi que nous avons établie plus haut: elles en modifient et en décorent seulement les détails.

Pour continuer à suivre la ligne des révolutions critiques, il faut maintenant nous transporter dans le sein des nations, ou des souverainetés temporelles.

Au jour où des hommes se firent chefs, et levèrent l'étendard de la révolte, ils promirent de donner place aux besoins nouveaux qu'ils appelaient à leur secours. Mais, dans cette fin, il eût fallu savoir inventer: et nous avons vu que lorsqu'on procède à postériori, on ne sait qu'imiter. Après la victoire, la société nouvelle ne peut donc que s'asseoir dans des formes copiées de l'organisation passée, en mettant de côté seulement tout ce qui se rapportait directement à l'existence d'un pouvoir spirituel indépendant, et attachant l'œuvre religieuse, comme attribut, au pouvoir de conservation matérielle.

Ainsi, il n'y a de moins que l'unité de doctrine, et bientôt, par suite, il y aura, aussi, la foi. Les besoins nouveaux, dont nous avons déjà parlé, ne sont pas satisfaits. Ils vont donc devenir l'élément de dissolution de ce premier état critique.

Nous croyons nécessaire de dire quelques mots pour expliquer ce que nous entendons par cette expression : besoins nouveaux. Toute doctrine spirituelle nouvelle vient commander un progrès de deux espèces ; d'une part en apportant une nouvelle pensée sur le but des hommes sur la terre, et en commandant, par suite, un changement fondamental dans leur condition commune ; sous ce rapport elle est un immense bienfait : de l'autre part, elle contient une théorie nouvelle qui doit engendrer comme conséquences, des découvertes nombreuses, soit quant à l'organisation, soit quant à la nature des travaux ; sous ce rapport elle est l'origine d'un grand nombre de spécialités, et d'œuvres, qui n'existaient pas dans les époques antérieures de civilisation ; elle est la source de richesses nouvelles. De là, deux ordres d'impulsions progressives, deux ordres de besoins qui resteront en souffrance, tant que l'organisation sociale n'aura pas été réformée de manière à leur donner satisfaction. Si l'on examine attentivement la marche d'un âge logique, on s'expliquera facilement comment ces besoins ne sont pas compris dans l'institution primitive : en effet, dans les pre-

mières périodes, tous les efforts sont dirigés vers la conservation et l'extension de la doctrine; c'est même, pendant ces périodes, que les masses sont enseignées, et apprennent quels bienfaits elles ont droit d'attendre, et inventent les nouvelles formes et les nouvelles richesses. Ce n'est donc que dans les périodes secondaires, que nous allons parcourir, que le travail de réalisation s'opère. Nous voyons d'ailleurs, ici, la manifestation de la loi morale imposée à l'humanité, loi qui veut que le bienfait ne soit obtenu que s'il est conquis; c'est-à-dire compris ou mérité. A cette condition seule, en effet, il peut être utile.

Les troubles qui agitent la vie des nations constituées au point de vue de la conservation temporelle, sont en effet purement civils, et purement industriels. Ce sont des besoins de détails qui poussent l'insurrection, et qui n'ont de commun entre eux que le but même de leur hostilité. Comme ils ne peuvent se donner place qu'en changeant le mode d'élection du pouvoir; qu'en mettant à leur discrétion la force qui en est indépendante; en un mot, qu'en se faisant souverains, ils invoquent cette liberté matérielle, dont le nom est comme le cachet du dernier terme des époques critiques. Lorsqu'enfin ils ont triomphé, tout ce qui était au combat reste en place, libre en ce sens, qu'il n'est gêné que par la résistance de ses voisins, et qu'il se meut suivant sa force. La société est un ramas de forces

spéciales, ou individualisées, qui roulent mues par les seules lois de leur contact réciproque. Alors les sentimens s'épuisent, et se perdent; la seule œuvre de conservation qui reste, n'est bientôt plus que celle qui a pour but la vie de l'individu. Nous n'irons pas plus loin dans la description d'une dégradation dont nous avons déjà une fois, au commencement de cet ouvrage, présenté le triste tableau. Les événemens de conservation qui la caractérisent, n'offrent d'ailleurs rien qui soit d'un usage scientifique.



## CHAPITRE VI.

### CONCLUSIONS DE CE PREMIER LIVRE.

C'est ainsi, que du doute, nous sommes passés à l'élaboration d'une science nouvelle.

Notre livre est comme nous, enfant du siècle; il procède par analyse, il raisonne, et ne dogmatise pas. Cependant, à travers les détails dont il est encombré, il est facile d'apercevoir le principe unitaire qui l'a produit, et le meut. Toutes les idées que nous avons exposées, sont, en effet, engendrées d'un seul mot, le mot progrès, qui en est, en même temps, le créateur, et la preuve.

Nous allons montrer à nos lecteurs comment ce nouveau verbe est la raison de tout ce que nous avons dit; nous leur ferons ainsi saisir la synthèse de notre travail.

Mais, arrivés à ce point, ils ne sauront pas encore notre doctrine. Le progrès, en effet, n'est qu'une cause seconde. Ainsi, notre pensée ne s'est

point arrêtée là; une conviction scientifique ne nous suffisait pas; il nous fallait conquérir une croyance, une foi, et des devoirs. Notre œuvre, ainsi que notre vie, eût été sans conclusion, si elle ne se fût terminée à une philosophie, et à une espérance, religieuses.

C'est par cette formule que nous terminerons la première partie de notre introduction.

Est-il nécessaire de dire que nous n'élevons pas nos prétentions au-delà de la production d'une philosophie nouvelle! Est-il nécessaire de dire qu'une philosophie se distingue d'une révélation, en ce que la première, dans son vol le plus élevé, n'atteint jamais au-delà de ce que le raisonnement peut actuellement prouver, et par suite est impropre à fonder un avenir social; tandis que la seconde engendre dans l'humanité une spontanéité créatrice! Est-il nécessaire de dire que la philosophie accomplit, suivant les temps, tantôt la fonction de préparation, et c'est celle que nous croyons remplir aujourd'hui, et tantôt la fonction d'application; celle-là, dans notre siècle, ne peut ressortir que du christianisme!

Lorsque l'on connaîtra plus profondément la science de l'histoire, on verra que nos prétentions ne vont pas au-delà des devoirs imposés à tout homme qui pense sur le terrain où nous sommes.

Le mot progrès doit être juge de toutes les pensées qui vont suivre. Toute idée, en effet, con-

tient en elle un nombre déterminé de conséquences logiques; en sorte que par définition elle engendre un système tellement nécessaire, que tout esprit doit le trouver, et le reconnaître. Il sera donc inutile d'allonger notre exposition de démonstrations et de preuves.

Si la réalité du progrès est pour nous, mise hors de doute, la fortune de tout ce qu'il enferme, nous devient aussi une certitude: et, de plus, parce que l'humanité a une logique, à laquelle un homme ne manque jamais impunément, c'est-à-dire sans s'annuler, nous sommes en même temps assurés que toutes les opinions que le progrès ne contient pas, ou qu'il repousse, ne tarderont pas à mourir,

L'idée abstraite progrès entraîne les corollaires suivants: on ne pourrait les en détacher sans la détruire.

Le mot progrès suppose l'existence d'une spontanéité active engendrant d'un principe, une succession d'effets.

Ainsi, il suppose un effort pour convertir le principe en effets.

Il suppose que les effets sont la réalisation du principe.

Il suppose une création comme produit de cette réalisation, et par suite, une existence qui est le sujet, et l'excipient de la création.

Il suppose que le principe est un thème une fois

donné, toujours présent à la spontanéité, sans activité par lui-même.

Il suppose, enfin, que la réalisation est le but, et le terme du progrès.

Ainsi l'idée progrès, n'est complète, qu'autant qu'on admet trois existences indépendantes l'une de l'autre, savoir : une spontanéité qui pousse; une existence passive qui lui est inhérente, et qui contient l'intégralité du but; et une existence, un milieu, qui est le sujet ou l'excipient de la réalisation.

L'activité doit être spontanée; car, autrement elle ne pourrait se mouvoir indépendamment du milieu où elle est placée; elle ne pourrait non plus pousser une progression, c'est-à-dire opérer un mouvement qui commence et qui finit, et qui s'étend, et grandit, en ligne droite; enfin, il n'y a qu'un être libre, c'est-à-dire à facultés illimitées, qui puisse créer d'après un thème.

Le principe, ou le thème à réaliser, ne peut être identique à la spontanéité; car, alors, il y aurait une seule manifestation intégrale, et non succession dans l'acte; et par suite, immobilité. Le thème doit différer en nature de la spontanéité; car il est passif et toujours le même. Ce principe est ce que nous avons appelé organe, instrumentalité nerveuse; ce que Platon appelait le logos, émané du monde archétype; ce qu'il nommait aussi l'idée absolue.

Pour qu'il y eût lieu à réalisation progressive, il fallait que le milieu fût contradictoire au principe, et cependant modifiable. D'une part, s'il n'eût pas été contradictoire au principe, il n'aurait pas été besoin de l'intervention d'une spontanéité qui vînt pousser ce principe; le milieu lui-même en eût appelé la manifestation: de l'autre part, si le milieu n'eût pas été modifiable, le progrès eût été impossible. Or, ces deux conditions, également indispensables, celle de contradiction, et celle de modificabilité, ne peuvent être accomplies que par la passivité dans les lois mêmes qui règlent le milieu.

L'idée progrès suppose encore, que, des actes successifs de la spontanéité, nul se perd, en sorte qu'ils s'additionnent, en quelque sorte, pareillement aux termes d'une progression arithméthique, autant comme actes spirituels, que comme effets. Autrement, il y aurait seulement mouvement sur les divers points d'un espace, et non progrès, c'est-à-dire acquisition d'un but par la conquête de tous ses termes. Ainsi, pour le progrès, il ne suffit pas que la spontanéité soit, il faut encore qu'elle ait la propriété de conserver, et de se souvenir. Il faut, de plus, que le milieu, ou la matière de la réalisation, devienne, de moins en moins contradictoire, et de plus en plus modifiable.

Or, de tout ce qui précède, il résulte que le pro-

grès est une action qui commence et qui finit, et, par suite, qu'elle a été créée dans un but qui est au-delà d'elle-même. Le progrès est donc une fonction, un devoir.

Il résulte encore la certitude d'un mouvement de succession régulier toujours proportionnel, et par suite observable, dont les termes, et les vîtesses avenir sont prévoyables, d'après l'observation des termes, et des vîtesses passées.

De ce que le progrès a un but au-delà de lui-même, et constitue un devoir, il résulte l'idée de bien et de mal spirituel ; et de ce qu'il est un effort, il résulte le fait du bien, et du mal physique.

Si l'opposition entre le bien et le mal n'existait pas, il n'y aurait, en effet, pas lieu à progrès; il n'y aurait point nécessité d'une spontanéité, pour faire un effort indépendant du milieu où elle est placée. Le mouvement ne serait plus en ligne droite ou ascéndante, mais circulaire seulement.

Cependant, dans cette opposition, le mal devait être moins puissant, moins fréquent que le bien; car, autrement, le mal eût été invincible, l'effort toujours annulé, la conquête du but impossible.

Or, le mal étant moins nombreux que le bien, s'il n'y avait eu qu'une seule spontanéité pour former l'humanité tout entière, il serait arrivé que celle-ci se serait arrangée d'un peu de mal, et de beaucoup de bien, et, par suite, aurait renoncé à l'effort.

Il fallait donc que l'humanité fût composée d'individus indépendans, afin que, pendant que les uns se reposeraient dans le bien-être, les autres sentissent le mal.

Malgré cette multiplicité d'êtres, l'humanité ne pouvait cesser d'être une; car tous les individus ont le même but, luttent contre le mal, ont le même devoir; en un mot sont solidaires.

De ce qu'il y a pluralité d'individus, il résulte que chaque point du progrès ne peut être atteint que par le consentement et le concours de tous; en sorte qu'une réalisation n'existe qu'à condition d'un double effort de la part de la spontanéité; dont le premier consiste à nommer l'acte partiel à accomplir, c'est-à-dire à le rendre spirituellement transmissible et conservable; et le second est sa matérialisation. Ainsi, toute conquête est méritée, car elle est le fait d'un effort de la part de chacun.

Le mal devra cesser, le jour où le thème entier sera nommé et matérialisé; alors, le progrès humain sera fini; les spontanéités seront comme si elles n'étaient pas, sans occasion d'agir : notre monde sera parvenu au terme, où il devra être remplacé par un autre.

Telles sont les idées premières qu'engendre par définition, le mot progrès. Elles sont tellement nécessaires, que chacune d'elles suppose toutes les autres; retranchez en une seule, ensemble, et détails, tout est anéanti. Ainsi, d'un seul mot, logiquement suivi dans ses conséquences, on voit sortir un monde; et cette vie terrestre si tourmentée, si mélangée de bien et de mal, que nous souffrons quelques années, cette vie nous est expliquée. C'est une œuvre que nous accomplissons entre le passé et l'avenir, dans un but inconnu, immense, infini; c'est un devoir que nous venons remplir; un mérite que nous conquérons. Cette vie n'est plus une œuvre morte, sortie de la boue le matin, pour y rentrer le soir, qui roule en aveugle dans les ténèbres de la matière. Non, elle va libre au grand jour de l'esprit, sous l'œil de celui qui lui a donné une tâche, afin qu'elle fût. Nous ne sommes plus seuls sur cette terre, sans personne qui nous comprenne, et nous ait aimé, et nous aime. Chacun de nos efforts, si petit, si pauvre qu'il soit, vaut quelque chose et sert; il est reçu et compté; la raison, la science, c'est le dévouement; l'erreur, la folie, c'est l'égoïsme. Que personne donc ne désespère de sa faiblesse! avec des grains de sable, on peut combler un abyme si grand qu'il soit. Que personne ne craigne de jeter un effort dans le néant! Dans le monde, nulle vîtesse donnée ne se perd, et reste sans tracer sa route; il n'y

a que ceux qui ne donnent rien, et vivent de ce qu'ils reçoivent, qui ne laissent point de nom dans l'espace.

Ainsi, toute la logique de notre univers, son âme, en quelque sorte, est enfermée dans le mot progrès. Nous avons essayé de l'en faire sortir par définition. Sans doute, un jour, quelqu'un peindra le tableau, que nous avons à grande peine, et incomplètement esquissé. Il joindra à nos lignes, ce qui leur manque, la couleur, et la netteté. Que vivement nous regrettons de ne pouvoir leur donner ces avantages! Nous le sentons, notre exposition n'a pas cette clarté qui va au cœur, et porte la conviction dans les esprits rebelles. Nous ne chercherons point cependant à remplacer par des commentaires, cette vivacité et cette force d'évidence, que nous n'avons su trouver. Nous aimons mieux nous confier à la volonté de nos lecteurs. La logique se sent, et se comprend, comme la plus petite passion, par ce qui veut sentir et comprendre. Nous n'ajouterons que quelques mots sur les idées secondaires enveloppées dans celle de progrès.

Ces idées secondaires sont au nombre de trois; celle de spontanéité; celle de principe, ou thème, contenant le but; celle de milieu pour la réalisation du but.

L'idée de spontanéité est celle d'une force existante par elle-même. Mais évidemment elle n'entraîne pas nécessairement celle d'activité; car on

ne peut concevoir une action, sans y associer l'idée d'un résultat ou d'un effet. L'action suppose donc, toujours, l'existence au moins d'une dualité, c'est-à-dire la présence de deux substances, dont l'une agit sur l'autre, ou qui agissent toutes deux, en même temps, l'une sur l'autre. On ne peut concevoir un effet, autrement que comme conséquence d'un pareil contact, c'est-à-dire, double au moins. D'ailleurs, cet effet peut différer complètement des élémens dont il émane.

Ainsi, la spontanéité, conçue à l'état d'isolement absolu, existe, sans doute, toujours, comme substance, *per se*; mais elle est alors comme si elle n'était pas. Pour agir, il faut qu'elle ait un sujet d'action; il faut qu'elle soit mise dans une relation dualitaire.

A ce point de vue on conçoit très bien ce qu'on doit entendre par la création de l'homme; c'est la spontanéité mise en état d'agir. Sans cette occasion donnée, elle serait comme morte.

Parce qu'une spontanéité est une force existante par elle-même, on ne peut concevoir qu'elle ait jamais commencé, et qu'elle doive jamais finir, autrement que dans les relations qui lui sont données.

L'action de la spontanéité est purement spirituelle; c'est le mot, c'est l'unité, c'est la volonté ou le libre arbitre. Ces qualités, en effet, sont les seules qu'il soit impossible de trouver dans l'idée

matière, les seules facultés, même parmi celles qui se rencontrent dans le milieu où nous vivons, qui soient radicalement contradictoires à cette idée matière, les seules, enfin, qui puissent se conserver et se transmettre seulement de spontanéité à spontanéité; leur activité constitue l'œuvre spirituelle proprement dite.

La spontanéité a mémoire, mais seulement mémoire spirituelle. Comment, en effet, cette mémoire spirituelle, qui nous est démontrée par le fait, serait-elle ailleurs?

Or, de tout cela, il résulte que la spontanéité conserve quelque chose des actions qu'elle a produites; c'est la mémoire. Ainsi, par l'action, elle devient un souvenir, et reste telle à jamais.

Il en résulte encore, qu'une spontanéité pourrait être plus forte, ou plus faible, c'est-à-dire pourrait mettre dans ses actes une vertu spirituelle plus grande, ou plus faible, plus ou moins d'unité, plus ou moins de mots, plus ou moins de volonté. Ainsi, par l'intervention d'une spontanéité supérieure, élue en quelque sorte, pourrait s'expliquer l'apparition des hommes verbes, des révélateurs, des hommes qu'aujourd'hui l'on nomme génies.

L'intervention des spontanéités n'est logiquement nécessaire, que pour pousser une série d'actes en ligne directement ascendante, et croissante, au milieu d'un monde fatal; pour engendrer un mouvement en ligne droite, à travers un mouve-

ment circulaire. Telle est la logique, et telle est aussi le monde créé; car, c'est parce que nous avons découvert dans la réalité que cette double direction de mouvemens existait, que nous avons été forces de reconnaître qu'elle était donnée par des forces de nature opposées. Cette réflexion nous ramène à l'examen des deux autres existences qui forment le sujet de l'activité spirituelle.

L'ordre providentiel, ou la progression, qui est la même chose, ne pourrait exister dans cette lutte entre une force libre, et une rotation aveugle, si un thème, un but n'était présent à la spontanéité. Ce thème ne pouvait être actif, car, alors, à quoi eût servi la spontanéité; d'ailleurs, dans ce cas, il eût été libre, et par conséquent n'aurait rien offert de certain dans ses effets. Il fallait donc qu'il fût passif, à un certain degré, c'est-à-dire incapable de changer de mouvement par lui-même: et cela fut établi ainsi.

Or, ce thème eût été, devant la spontanéité, comme nul; il n'eût été, parce qu'il était toujours semblable à lui-même, qu'un obstacle de plus à vaincre; il n'eût enfin imposé aucune obligation d'ordre, et de succession, s'il n'avait été attaché à cette spontanéité, comme instrument d'action. etc.

L'œuvre de spontanéité est, en définitive, une création. Pour la trouver possible, il faut admettre que le milieu, où il s'agit de produire des phénomènes nouveaux, est quelque chose déjà, mais

incapable de changer l'ordre de ses mouvemens par lui-même. Ainsi, c'est moins contre lui, que contre les forces brutes qui le font rouler fatalement, que la spontanéité est en lutte. Elle ne peut modifier ce milieu, qu'en se rendant maîtresse des forces qui le meuvent, et en changeant leurs relations, ou leur ordre de coordination. De cette manière, on conçoit que le milieu, parce qu'il est soumis à des forces passives, c'est-à-dire qui n'existent pas par elles-mêmes, commence par résister, et successivement finisse par être changé.

Nous ne poursuivrons pas plus loin cet examen logique; nous en avons dit assez pour ceux qui voudront continuer l'œuvre; trop pour les indifférens et les aveugles.

Il est impossible, cependant, de sortir de ce sujet, sans penser aux conclusions morales de tout ce que nous venons de dire.

L'homme passe sur la terre, mais il emporte la mémoire de ce qu'il a fait; elle est immortelle comme lui. Dans le milieu spirituel où il arrive, ce n'est plus un homme qui entre, mais un souvenir, une œuvre, un acte de la grande création dont il fut un moment l'instrument. Là, se trouvera son mérite, sa récompense, ou sa peine. Un souvenir, en effet, ne peut s'individualiser que par ses contacts avec ceux qui ne sont pas lui, un être ne peut avoir sentiment de lui-même, que par ses rapports avec les autres. Or, comment un souvenir peut-il

valoir quelque chose dans la chaîne éternelle des œuvres humaines, s'il n'est pas celui d'une œuvre en série avec celles qui ont été produites; s'il ne rappelle rien qui ait été fait, rien qui ait été engendré, il est nul devant le passé comme devant l'avenir : s'il ne contient que du mal, il est nul encore; car, ou il est celui d'une œuvre rétrograde et qui fut déjà, ou celui d'une œuvre nuisible, c'est-à-dire hors de série. Ainsi, parce que tout dévouement engendre, et donne, tout dévouement produit existence, et sentiment dans le monde spirituel; et parce que l'égoïsme reçoit seulement et consomme, ailleurs il se trouve sans contact, nul après mourir, comme avant d'avoir vécu.

Tous les axiômes précédens ont pour preuve, et pour principes, les nécessités de la logique humaine. Ainsi, c'est toujours par impossibilité d'une autre conclusion rationnelle, que nous avons posé et abordé la solution des questions. Nous avons préféré ce mode, parce que, bien qu'il soit le plus difficile à faire comprendre, il est certainement le plus pur et le plus complet, parce qu'en définitive il est le plus assuré du succès, et enfin parce qu'il est le plus court.

Cette manière de procéder offre certainement quelque chose d'étrange, aujourd'hui, que pour démontrer le fait rationnel le plus petit, et le plus simple, on accumule des masses d'observations, d'expériences; aujourd'hui que, par exemple, il

faut des volumes pour prouver qu'un homme sans pain, sans vêtemens, sans coucher, humilié, découragé, vit moins long-temps que l'homme abondamment pourvu, et content de lui-même. Notre manière de procéder est la bonne; et toutes les fois qu'on a fait autre chose que remuer des idées apprises, et varier les formes et les aspects d'une vérité depuis long-temps connue, toutes les fois enfin qu'on a fait quelque chose de grave, on a procédé ainsi, allant droit au but, par pur engendrement logique. La précision et la rigueur des mathématiques tant vantées tiennent uniquement à ce que l'on a conservé l'habitude de se borner au raisonnement pur, qui est propre à la spécialité. Là, au lieu de commencer par l'erreur commune, en soumettant la logique humaine aux faits, on marche conformément à la réalité, en subordonnant les faits à la logique. Espérons qu'il en sera bientôt de même dans le langage universel.

Comment un homme, avant d'avoir vu, a-t-il pu connaître et enseigner les six jours de la genèse? C'est par voie logique. Supposez qu'il fût venu dans le dernier siècle, raconter comment il était impossible, logiquement de concevoir que le monde fût devenu ce qu'il est, autrement que par une succession de périodes de perfectionnement, et de complication croissante; on se fût moqué de lui. Pour que les enfans de ce dix-huitième siècle vins-

sent à croire ces choses, il a fallu leur en crever les yeux.

Nous sommes bien hardis, sans doute; nous nous compromettons grandement, en marchant ainsi au rebours des habitudes de notre siècle: Mais il y a long-temps, déjà, que nous sommes entrés dans cette voie; nous avons commencé du jour où nous avons voulu faire œuvre utile. Il y a conviction profonde chez nous; si nous doutions, nous serions ce que vous êtes, humbles serviteurs ou ennemis craintifs de toutes les admirations, de toutes les sottises, et de toutes les stérilités d'aujourd'hui. Mais il faut finir ce livre.

Tout ce que nous avons dit peut être enfermé dans la formule de philosophie religieuse suivante :

« Dieu a associé l'homme à la création, il lui a préparé un domaine, afin qu'il le conduisît à des destinées plus hautes.

« C'est une parole de Dieu, qui fait l'humanité : c'est une pensée qu'il y a déposée, afin qu'elle s'y multipliât, s'y développât, et devînt ainsi, par elle-même, plus nombreuse, plus belle, et plus majestueuse. Un mot de cette pensée immense est chacun de nous. Après être né, avoir vécu, il retourne près de Dieu pour prendre place dans sa mémoire infinie, et y représenter son existence terrestre tout animée encore.

« Dieu a donné une espace et un temps, afin que l'homme pût créer; il a borné l'espace et le temps,

afin que les hommes pussent mériter devant lui.

« Dieu a créé le bien et le mal, afin que les hommes fussent libres : il a voulu les hommes libres, afin qu'ils pussent s'aimer : il a établi un ordre invariable dans les choses, afin qu'ils pussent apprendre, et prévoir : il a fait un monde inerte, afin que les hommes pussent aussi donner le mouvement : il a différencié les hommes, afin qu'ils fussent nécessaires les uns aux autres, et que tous pussent donner, et recevoir. »

# INTRODUCTION

## A LA SCIENCE

# DE L'HISTOIRE.

## LIVRE SECOND.

## GENÈSE.

### PROLÉGOMÈNES.

#### DES CONSTRUCTIONS ENCYCLOPÉDIQUES.

Nous avons terminé le livre précédent, en montrant que le progrès était le mot d'un nouveau système encyclopédique. Nous avons cherché cette démonstration dans la seule étude de la puissance du mot lui-même. Ce mode est, sans contredit, le plus irrécusable, le plus sûr, le plus entier de tous ceux que l'on peut employer; mais il n'est probant qu'aux yeux des hommes habitués aux matières abstraites, qu'aux yeux de ceux qui ont le temps de s'appesantir sur une idée. Notre

conclusion, c'est-à-dire la pensée générale de notre introduction pourrait donc rester encore enveloppée pour la majorité de nos lecteurs, si nous ne la présentions de nouveau, sous une forme visible, et en quelque sorte revêtue d'un corps. C'est ce que nous allons faire dans ce livre, par l'esquisse des faits engendrés par la puissance progressive.

L'histoire dont nous allons nous occuper est une genèse. Il n'est, en effet, possible d'établir une encyclopédie, que du point de vue génésiaque; et il n'est, aussi, qu'un seul moyen de décrire le progrès, c'est d'exposer la série des créations successives qui ont produit le monde passé, et préparent le monde à venir.

Jusqu'à ce jour, il n'y a que trois modes de généralisation encyclopédique, et nous ne croyons pas en effet qu'il y en ait d'autres possibles : dans l'un, la généralisation est établie du point de vue de la matière; dans l'autre, du point de vue de l'homme; dans le troisième, du point de vue de Dieu. Nous ne nous arrêterons pas pour faire remarquer que chacun de ces modes est le fait d'une période, d'un âge logique. Nous ne nous occuperons pas non plus de fixer la valeur, c'est-à-dire, la position de chacune de ces périodes : ce n'est pas ici le lieu d'un pareil travail. Nous nous bornerons à les décrire.

Lorsqu'on procède du point de vue matérialiste, on ne fait autre chose que prendre une spécialité des sciences naturelles, pour en faire une généralité, et y subordonner toutes les autres. Le système fameux du baron d'Holbach, n'est pas autre chose; c'est un essai d'expliquer l'univers brut, vivant, et humain par la théorie de la physique. Ce mode est incomplet, en ce qu'il ne comprend nullement la vie sociale, et qu'imparfaitement la vie humaine, en ne saisissant de l'homme que ses appétits les plus grossiers. Il est stérile, parce que ne pouvant servir qu'à classer les connaissances acquises, il se trouve incapable d'engendrer aucune hypothèse nouvelle : or, en sciences, ce sont les hypothèses qui amènent les découvertes. Comment, en effet, produirait-il des pensées nouvelles, lui, qui est composé tout entier, généralité et détails, de conséquences, c'est-à-dire, de cette matière de faits et de théories, qui résultent des recherches opérées sous l'influence des doctrines qui lui sont antérieures, ou qui lui sont opposées en principe. Enfin ce mode conclut à un système faux; car il établit comme principe et comme réalité incontestable, un fait faux, savoir, l'éternité du phénomène; or, il est certain que le phénomène est sans cesse changé : il résulte donc de là, qu'il ne peut comprendre l'ordre immense des faits qui appartiennent au progrès.

Lorsqu'on procède à une généralisation du point

de vue de l'homme, on cherche à classer les connaissances humaines sous le titre des facultés qu'on suppose les avoir engendrées. Ainsi firent Bâcon, et d'Alembert son continuateur. Il est évident que ce mode est entièrement artificiel, ou transitoire, comme on le dit aujourd'hui, propre à une époque où l'on n'ose plus croire qu'à soi-même. Ce mode est mauvais, parce qu'il a pour principe de classification, un système variable; son œuvre, en effet, doit être bouleversée autant de fois que le sera la théorie des facultés humaines. Ce mode est mauvais, parce qu'il est stérile; en effet, il est impossible qu'il donne lieu à la moindre question scientifique, qu'il fasse apercevoir le plus grossier désideratum, lui qui n'a d'autre but que de donner un cadre pour enregistrer les faits acquis. Enfin, ce mode est mauvais, en ce qu'il ne fournit pas les moyens de comprendre toutes les parties des connaissances humaines.

A. Comte, dans ces dernières années, a essayé de constituer une encyclopédie du même point de vue, mais en l'élargissant; au lieu des facultés de l'individu, il s'est servi des facultés de l'humanité. Voici en quelques mots, comment il a procédé : car, attendu que sa théorie est moins connue, nous ne pouvons, ainsi que nous avons fait plus haut, nous borner à l'indiquer par le nom de l'auteur.

L'humanité, dit-il, s'est servi de trois méthodes; la théologique, la métaphysique, et la posi-

tive : l'histoire de ses progrès n'est autre chose que l'histoire même de son activité dans l'espace et dans la succession de ces trois méthodes ; elle n'a encore appliqué la positive qu'à la plus petite partie de ses actes ; mais l'usage de celle-ci sera universel dans l'avenir ; alors, les hommes auront atteint leur dernier terme de perfectionnement. Or, vient-il ajouter, il est d'observation, que dans le mouvement par lequel s'opère le passage d'une méthode à l'autre, chaque science fait sa révolution isolément ; de telle sorte que l'on peut déterminer, d'une manière certaine, dans quel ordre chaque spécialité est modifiée, c'est-à-dire établir la vîtesse de progression dont elles sont relativement douées.

Ce raisonnement sert de point de départ à la classification encyclopédique d'A. Comte ; et, en conséquence, chaque science est classée, en raison du rang qu'elle occupe, quant à sa vîtesse progressive : l'astronomie est en tête ; et la science sociale à la fin. On voit que la méthode positive, ou l'observation, constitue l'unité de ce mode. L'auteur, au lieu de prendre pour moyen de coordination une faculté de l'esprit, s'est servi du procédé même de l'instrumentation intellectuelle.

Nous ferons la critique de ce mode encyclopédique par les argumens qui nous ont déjà servi. Ce n'est pas ici le lieu de prouver que A. Comte a pris pour l'histoire du genre humain, celle d'un

âge logique; qu'il a mis, au dernier rang, la science qui commande, et, par suite, crée toutes les autres, la science sociale, qu'il a comptée en tout comme nulle, la méthode à priori ou par hypothèse; enfin qu'il écarte, de prime abord, et sans examen, toute doctrine religieuse, etc.. Seulement, comme cet auteur est un de nos prédécesseurs dans la carrière que nous suivons, c'est vis-à-vis de lui que nous expliquerons les argumens critiques que nous n'avons fait que mentionner plus haut. D'ailleurs, cette argumentation nous servira de transition naturelle à ce que nous avons à dire du troisième mode encyclopédique, qui est le nôtre. Nous nous adressons ici particulièrement aux savans, car c'est eux surtout que nous désirons convaincre; afin qu'ils soient amenés enfin à réparer le mal que leur incrédulité, et, tranchons le mot, leurs préjugés de scepticisme leur ont fait commettre.

Dans toute science, quelle qu'elle soit, fût-ce la plus positive, soit une science de langage comme la mathématique, soit une science d'observations comme l'astronomie, il y a d'innombrables inconnues, les unes évidemment fermées aux moyens et aux efforts de la spécialité elle-même, les autres qu'il est possible d'éclaircir, et qu'à cause de cela nous appellerons lacunes, ou *desiderata*. S'il en est ainsi dans chaque spécialité, à plus forte raison, cela est-il, lorsqu'on envisage toutes les spécialités

simultanément. Il n'est pas, nous le croyons, nécessaire de donner des preuves de l'existence d'un fait qui est avéré pour tout homme qui a étudié sérieusement une branche quelconque de nos connaissances. Nous remarquerons seulement qu'il y a partout une inconnue de même genre, en ce qu'elle est fondamentale; c'est celle qui fait qu'une certaine somme de phénomènes forme une classe à part; inconnue, qu'on déguise soit sous le nom de force, soit sous le nom de propriétés. Ainsi, pour citer une opposition caractéristique, il y a une différence fondamentale entre ces aggrégations qu'on appelle corps bruts, entre ces organisations passives qui obéissent toujours au mouvement qu'ils reçoivent, et les corps qui se meuvent spontanément.

Indépendamment de cette grande inconnue que l'on touche par les sens, mais dont évidemment les sens ne peuvent nous donner le secret, il y a dans toutes les spécialités des lacunes nombreuses d'où résultent des contradictions qui repoussent. Ainsi, en astronomie, la nécessité du vide pourque la théorie de l'attraction puisse être considérée comme vraie, et la nécessité du plein pour l'explication d'une autre classe nombreuse de phénomènes, ceux des ondes lumineuses. Ainsi, encore en astronomie, la vérité de la loi Newtonienne veut la constance de l'état phénoménal actuel: et il est prouvé par la géologie, que le système plané-

taire a subi de nombreuses révolutions qui nient cette fixité dans la même loi de mouvement etc.; ainsi, dans les sciences des corps organisés, on euseigne un système d'action des tissus, qui est en opposition formelle avec le système de leur nutrition, c'est-à-dire avec la théorie de l'assimilation et de l'élimination. En effet, on attribue aux tissus, des fonctions dont la continuité égale la durée de la vie; et quand il s'agit d'assimilation et d'élimination, on établit que chaque tissu change continuellement dans ses élémens intimes: nous citerons encore une autre opposition capitale en physiologie: c'est celle qui existe entre la théorie de la circulation que l'on considère comme un fait purement mécanique, et la théorie de la nutrition que l'on établit comme un résultat des propriétés des tissus, etc., etc..

Mais, il est évident que ces dernières lacunes peuvent être comblées par de nouvelles découvertes; elles accusent seulement notre ignorance sur les faits naturels. Il est vrai que lorsque ces desiderata seront remplis, sans doute, il en apparaîtra de nouveaux; de telle sorte que l'œuvre de perfectionnement scientifique ne devra point cesser.

Or, comment procéder à la solution des difficultés que nous offrent ces contradictions qui se répètent sur tous les degrés du savoir humain? Il n'est qu'un moyen; et c'est par l'émission d'hy-

pothèses qui soient capables d'engendrer de nouveaux systèmes d'expériences. En effet les hypothèses anciennes ont été épuisées à produire nos richesses actuelles : pour accroître notre fortune scientifique, il faut recourir à une invention de nouveaux instrumens du même genre: il faut nous servir de la méthode qui a déjà tant de fois réussi ; c'est ainsi, constamment ainsi, que l'on a fait dans le passé qui nous a laissé le puissant héritage dont nous sommes si fiers.

Mais, aucune des doctrines encyclopédiques que nous avons examinées, n'est capable d'ouvrir une pareille source d'inventions: car, elles se bornent toutes à enregistrer des richesses acquises; ce sont des moyens de dresser des nomenclatures; aussi leur but principal est de rendre, autant que possible, invisibles les lacunes existantes en réalité. Enfin, parce qu'elles sont artificielles, et cette assertion ne nous sera pas contestée, car leurs auteurs en font l'aveu; ces doctrines ne peuvent conduire à rien qui touche la vérité naturelle, inconnue, qu'il s'agit, pour nous, de trouver.

On comprendra, cependant, qu'il ne peut y avoir effet encyclopédique, dans la rigueur du mot, que par un système, qui, en même temps qu'il comprend et coordonne toutes les connaissances acquises, saisit aussi, et met en saillie toutes les lacunes, en plaçant, là ou chacune d'elle existe,

une hypothèse. De cette manière, l'ensemble scientifique présente, non plus, ainsi que cela se rencontre dans toutes nos nomenclatures, une série de contradictions et de négations absolues, mais une concordance harmonique qui est en rapport avec ce qui existe, qui imite la réalité, et, par suite, ouvre la source d'expériences la plus rapprochée de la vérité, qu'il soit possible à l'homme de concevoir.

Il est facile de s'assurer qu'on ne peut atteindre un effet de ce genre, que par une doctrine de création, c'est-à-dire, par une doctrine religieuse.

Afin qu'on continue à nous lire, et que l'on veuille bien faire attention à l'argumentation assez abstraite qui va suivre, nous rappellerons que tout homme qui a fait œuvre de génie dans les sciences, est parti de ce point de vue; ainsi, dans les sciences mathématiques, et des corps bruts, Descartes, Newton, Léibnitz; et dans les sciences des corps organisés, Buffon, Haller, Bonnet, Lamark, Cuvier. Qu'on se donne la peine d'étudier dans leurs œuvres, la marche de leur esprit, et l'on verra que tous procédèrent par le mode génésiaque. Maintenant que le respect dû à ces grands hommes nous assure l'attention, nous allons rentrer dans notre discussion.

Il est impossible de fonder un système unitaire conforme, au moins en apparence, à la réalité, autrement qu'en établissant en série les différentes

spécialités, et les plaçant dans l'ordre hiérarchique suivant lequel elles se lient et s'engendrent. Or, ce sera là une difficulté infranchissable, si vous ne placez au début, une création, et ne supposez agissante pendant la durée, une force créée qui donne l'unité, le lien, l'harmonie à toutes ces parties que vous voulez grouper; et cette force, inévitablement, sera une définition de ce qui constituait au commencement de votre travail, la grande, l'universelle inconnue, en un mot une définition de la volonté créatrice. De là, alors, découleront facilement toutes les hypothèses destinées à combler les lacunes secondaires. Autrement que par ce moyen, comment pourriez-vous unir tant de faits épars? Car, au point de vue où nous sommes placés, chaque science n'est plus qu'un fait. En procédant, ainsi que nous venons de le dire, vous ne ferez pas autre chose, que ce que vous aviez fait lorsque vous vouliez construire quelque petite encyclopédie partielle, une astronomie, une physique, une physiologie : vous supposerez une force agissante; et, si par vérification, vous trouvez qu'elle rend bien compte des choses observées, si vous trouvez encore qu'elle vous révèle des vérités nouvelles, et vous conduit à des découvertes, vous prononcerez que la formule est exacte.

C'est ainsi, que tout homme, qui a fait une généralisation encyclopédique utile, a procédé, et

devait procéder; et c'est également ainsi, que hors du point de vue religieux, il n'y a que vanité et stérilité.

Nous n'avons, jusqu'à ce moment, parlé que d'une encyclopédie dans laquelle on aurait seulement en vue d'opérer une coordination scientifique. Mais ce n'est là que la moitié du but qu'il s'agit d'atteindre, et la moitié la moins importante. Les sociétés vivent plus encore de morale, que de la science et de ses applications. Pour qu'une encyclopédie réponde à son titre, il faut qu'elle embrasse tous les modes d'activité, et de besoins de l'humanité envisagée comme société et comme individus. En effet, l'œuvre de cet ordre ne doit pas seulement être féconde, en ce qu'elle ouvre une source aux perfectionnemens de nos connaissances; elle ne doit pas seulement être utile et commode, en ce qu'elle donne à chacun une vue de l'ensemble, et en ce qu'elle permet au savant spécial de savoir exactement à quelle œuvre générale il travaille, en poursuivant l'étude de la branche particulière où il est enfermé, chose absolument impossible aujourd'hui; elle doit encore servir de bâse à l'éducation qui fait l'homme et le citoyen: et pour tous ceux placés au point de vue le plus universel, cette dernière fonction est sans contredit la plus importante des trois. Que serait-ce, en effet, humainement parlant, qu'une science qui ne serait pas sociale, qui ne serait pas humaine? ce ne

serait qu'un jeu puéril, bon pour amuser nos loisirs, étranger à nos intérêts et à nos devoirs. D'ailleurs, parce qu'il y a unité dans l'univers, parce que toute partie est fonction de l'ensemble, il est impossible qu'un travail de la nature de celui dont nous nous occupons, soit vrai ou s'approche seulement de la vérité, s'il n'engendre une somme de conséquences morales ou sociales, en rapport avec l'importance du rôle que l'humanité accomplit sur la terre. La plupart de nos savans du jour, semblent au contraire avoir la prétention d'être le moins hommes possible : ils n'ont pas réfléchi que c'etait positivement une prétention à l'erreur; heureusement que leurs instrumens scientifiques, c'est-à-dire leur intelligence, et ses facultés, sont humains; en sorte qu'ils ont fait moins mal, qu'ils n'annonçaient vouloir le faire.

Lorsque dans la construction encyclopédique, on ne cherche que le but scientifique, on est conduit inévitablement, ainsi que nous l'avons vu, à nommer, au début de l'œuvre, une volonté créatrice. C'est ainsi que firent Descartes, et Pythagore son analogue chez les anciens. Mais, on n'obtient par ce travail qu'une formule purement mécanique. Expliquons nous : au commencement, dit-on, la volonté divine a mis certaines forces, certaines propriétés dans la matière; et de là le monde est sorti tel que nous le voyons. On explique donc l'universalité des phénomènes, par la définition

des forces, et des propriétés qui ont été créées ; et c'est là l'encyclopédie. Cependant dans la fondation de cette grande construction on a oublié l'humanité; aussi on ne peut, on ne pourra que posséder une formule de mécanique. Dieu, en effet, n'a été envisagé que comme créateur de mouvemens matériels, et nullement comme fondateur de morale; Dieu n'a été vu que comme puissance physique initiale, et non comme volonté sentimentale, etc. Or, lorsque cette théorie sera mise à l'œuvre dans l'atelier scientifique, lorsqu'on en exprimera toutes les hypothèses, et qu'on les soumettra à la vérification de l'expérience, et de l'observation, il arrivera nécessairement que les savans spéciaux n'auront en vue que l'aspect même qui y domine, c'est-à-dire l'aspect physique, et ne chercheront et ne trouveront qu'une démonstration, celle de l'univers mû par des forces mécaniques. Telle a été, en effet, la conséquence de toutes les généralisations de la nature de celles dont il s'agit; toujours la conclusion a été un matérialisme plus ou moins enveloppé.

Lorsqu'au contraire, la pensée sociale est présente à l'esprit généralisateur, immanquablement elle sera, dans l'hypothèse de création, unie au but scientifique lui-même, ou plutôt confondue avec lui; à tel point que toute hypothèse secondaire sera revêtue des qualités que l'homme, en raison de la doctrine qui le fait citoyen, devra

sentir dans les phénomènes qu'elle sera chargée de comprendre, et d'expliquer. Ainsi, toute pensée sociale repose sur la définition du bien et du mal au spirituel et au matériel, sur la définition du dévouement, et de l'égoïsme. Il arrivera que la théorie entière sera empreinte de cette définition, mais il faudra qu'elle en soit pénétrée de manière à ce que le sacrifice soit présenté non seulement comme devoir ou comme fonction, mais encore comme le meilleur calcul.

C'est là, la vraie encyclopédie; et c'est là aussi ce qu'on appelle vraie religion.

Il est superflu d'insister sur le caractère nécessairement religieux que revêt la pensée encyclopédique, dès l'instant où elle comprend le sentiment social. Il n'est point de savant qui ne soit déjà d'accord avec nous. Il suffisait, dans le but de ce livre, de montrer qu'une doctrine génésiaque était la condition d'existence indispensable d'une encyclopédie, et qu'encore l'œuvre n'était complète, que si le rôle social des hommes y était contenu, expliqué, et commandé. Nous croyons l'avoir fait.

Nous allons maintenant prendre les faits que nous possédons, les exposer d'ensemble, comme manifestation de la formule générale par laquelle nous avons terminé le livre précédent. Partout où nous trouverons des lacunes, nous les comblerons par des hypothèses. Ainsi nous offrirons le

tableau des problèmes que le mot progrès introduit dans les théories scientifiques de tous les ordres, et dont il demande la vérification.

Dans les choses que nous dirons, la plupart sont déjà démontrées pour nous d'une manière irrécusable; nous possédons, à leur égard, tous les genres de preuves que l'esprit le plus difficile, le plus sceptique de nos jours pourrait exiger; nous n'avons pour quelques autres, que les probabilités qui résultent de leurs liens logiques avec les premières. Nous ferons donc comme ces géographes, qui, chargés de dresser la carte d'une terre nouvellement découverte, et incomplètement reconnue, se servent du tracé des rives parcourues, pour esquisser la ligne des côtes qui restent à relever. Mais, nous aurons soin de faire distinguer sur notre plan, les points où notre route est établie sur une reconnaissance positive, et ceux où elle est dessinée d'après une donnée seulement probable.

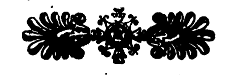
L'histoire des œuvres produites par la force progressive, ne sera autre chose que la narration des engendremens de formes par lesquels le monde d'abord, puis l'humanité ont passé.

On reconnaîtra qu'il y a deux lois sensibles pour nous, dans la rigueur du mot, et que nous devons considérer comme l'expression la plus générale des phénomènes dans lesquels nous passons : l'une est celle qui exprime ce mouvement

dans lequel chaque effet devient cause, et chaque cause a été effet; mouvement qui fait l'objet des encyclopédies purement scientifiques: l'autre est celle qui exprime l'engendrement, c'est-à-dire cette émission de germes tous indépendans les uns des autres, se développant isolément, et qui n'ont d'autre relation entr'eux que celles que l'esprit de Dieu y a mis, et que l'esprit de l'homme peut y saisir. La première est nécessairement circulaire, fatale; elle est de telle nature que, nous pouvons nous en rendre maîtres en grande partie, et en saisir la direction. La seconde est progressive; où elle va, d'où elle vient; nous ne le voyons! Entre chacune de ses manifestations, il n'y a point, comme tout à l'heure, de lien matériel; ici l'effet n'est jamais cause. Le rapport est une relation de progression qui n'existe que vis-à-vis la mémoire, et l'intelligence. Dans ce mouvement nous ne sommes maîtres de rien, que de ce qu'il nous a donné pour le développer, lorsqu'il nous créa comme germe.

On peut se représenter ces deux lois par le signe hiéroglyfique que les anciens Égyptiens avaient imaginé pour exprimer l'opposition de l'esprit, et de la matière; un cercle, symbole du mouvement fatal, traversé par un serpent symbole du mouvement spontané.

Une encyclopédie religieuse doit comprendre ces deux lois, sous une seule qui est la volonté de Dieu.



# CHAPITRE PREMIER.

## GÉOGÉNIE.

Nous nous proposons d'exposer dans ce chapitre, l'histoire de la formation de l'écorce du globe, et des êtres vivans qui l'ont habité. Dans la première partie, nous donnerons une idée générale des faits qui ont servi de bâse à notre travail et à nos hypothèses; dans la seconde, nous essaierons de les peindre.

## PREMIÈRE PARTIE.

Trois grands faits scientifiques ont été reconnus dans les temps modernes; grands puisqu'ils ont donné lieu à la formation de trois nouvelles branches dans les sciences naturelles, et que chacun suffit à l'activité d'une classe spéciale de savant. Ces faits sont ceux qu'on désigne sous les noms de géologie, d'anatomie comparative, et d'embryogénie.

Chacun d'eux répond à une hypothèse émise antérieurement. La géologie est née des doutes exprimés sur l'histoire biblique des jours de la création : on voulait la montrer fausse, et l'on trouva les preuves de sa vérité, ou, au moins, d'une vérité analogue. L'anatomie comparée sortit de la critique de l'hypothèse de l'échelle des êtres de Buffon, et de Bonnet : elle vint démontrer que tous les animaux ne différaient que comme termes plus ou moins avancés du développement d'un germe primitif, qui paraissait créé pour aboutir à l'homme. L'embryogénie déjà aperçue par Aristote, fut le fruit de la vérification de l'hypothèse de l'évolution de l'œuf ; elle fit voir que chaque animal n'arrivait au développement organique qui le caractérise, qu'en passant par tous les degrés des formes qui lui sont inférieures, et qui constituent l'état définitif des espèces moins élevées dans l'échelle. Elle fit voir enfin que l'homme était le terme le plus avancé de ce développement.

Ces trois faits se répondent les uns aux autres, et, en même temps, s'appuyent. La géologie nous présente l'histoire des milieux dans lesquels apparurent, avec toute leur puissance, chaque terme de développement du germe animal. L'anatomie comparée nous présente vivants sous nos yeux des exemplaires de toutes ces formes passées : l'embryogénie enfin confirme le tableau de l'ordre de progression des formes animales, depuis la plus

simple jusqu'à celle de l'homme, en nous faisant appercevoir tous les degrés d'organisation par les quels chaque être doit passer pour atteindre son état définitif. Il résulte de cette étude que, la force qui a produit les époques géologiques, agit encore chaque jour, dans le sein de l'œuf fécondé, pour produire les divers organismes qui vivent sous nos yeux, et que classe l'anatomiste, et le naturaliste.

Il est nécessaire de nous arrêter un instant, pour caractériser ces trois faits, dans l'intérêt de ceux de nos lecteurs aux quels ces matières sont absolument étrangères.

La géologie comprend l'étude des terrains qui forment l'écorce du globe, et la recherche des débris des êtres organisés qui y sont enfouis. Elle exige donc l'intervention de deux classes de savans spéciaux, savoir : des géologues proprement dits, et des naturalistes. Le géologue privé du secours de l'anatomiste, reconnaît que l'écorce du globe a été formée en plusieurs temps, et sous l'influence de circonstances très différentes. Il trouve superposés les uns aux autres, et par couches d'une épaisseur variable suivant le lieu qu'il examine, des terrains durs, friables, mous, mobiles, formés les uns par voie mécanique, les autres par voie chimique, les autres par voie aqueuse ou ignée, résultant d'autres fois du travail d'êtres vivans, mais toujours produits sous l'influence de forces dont la plupart n'agissent plus, et qui sou-

vent, n'ont agi qu'une seule fois. Ces couches se recouvrent, mais ne reposent pas étendus en lits réguliers et parallèles, au contraire, tantôt un lit horizontal est recouvert par un autre qui fait angle avec l'horizon, et réciproquement; tantôt un banc qui ondule, ou s'élève en montagne, ou se creuse en vallées, sert de base à une couche unie; etc.

On remarque que les lits de formation mécanique, ou d'eau douce, ou d'eau de mer, alternent en quelque sorte, comme pour accuser le passage du globe à travers les évolutions les plus étranges. Et soit qu'on s'élève sur les plus hautes montagnes, soit qu'on descende dans les plaines les plus basses, on retrouve ces lits arrangés de telle sorte qu'on peut dire jusqu'à un certain point, pourquoi il en est qui réellement enveloppent le globe, et pourquoi d'autres présentent des interruptions dans leur continuité; car, dans quelque contrée que l'on aille, en Amérique comme en Europe, en Asie comme en Afrique, on retrouve le même ordre de superposition dans les couches.

De ces observations il résulterait, que l'écorce de la terre a été produite en plusieurs temps; et que chaque temps a commencé par un bouleversement du globe incompréhensible suivant les lois astronomiques actuellement admises.

Mais, lorsqu'on examine la nature même des divers terrains superposés, il en résulte une autre conclusion générale très importante, et qui se lie

avec la seconde classe d'observations géologiques dont nous allons parler. On a remarqué qu'au fur et mesure que les formations sont plus modernes, elles sont moins solides, moins massives, moins liées en quelque sorte; ainsi à partir des terrains primordiaux, et métallifères, il y a décroissance dans la puissance des formations de l'ordre brut : il en résulte que la force des créations de ce genre a été en diminuant, en même temps que croissait celle que nous allons examiner, et dont la présence se manifesta par les phénomènes de végétation et d'animalisation.

Lorsqu'on combine les résultats de l'observation botanique et zoologique, avec ceux de l'étude des terrains, on acquiert alors les moyens d'une caractérisation tout-à-fait positive. De ces terrains, en effet, il en est qui ne contiennent aucun débris d'espèce ayant vécu, et d'autres au contraire, qui en sont semés ou formés. On remarque qu'il y a, a peu près, superposition alternative, entre les couches vides de traces de vie, et celles qui en sont empreintes : ainsi il y a eu des époques végétales et animales, séparées par d'autres purement minérales.

En étudiant ensuite les débris qui signalent certaines formations terrestres, on voit qu'au fur et mesure qu'on s'enfonce plus profondément, et que par suite on va analyser une roche d'une époque plus reculée, on rencontre des restes qui accusent

des êtres d'une organisation de moins en moins puissante, c'est-à-dire, moins capables d'agir sur le monde extérieur, et moins capables de résister à des modifications dans le milieu où elles existaient.

On reconnaît manifestement, que les premiers animaux sont uniquement des analogues à la classe de ceux dits aujourd'hui invertébrés, puis ensuite des poissons, des reptiles, et enfin des mammifères; on reconnaît que les premiers végétaux sont des acotyledones, des monocotyledones, puis enfin des dicotyledones. L'homme est plus moderne que toutes ces créations. De cet examen, il résulte donc que la force de la vie végétale et animale, a été en croissant sur le globe, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours, et que la formation de chacun de ses termes, a été le fait d'une période géologique, qu'on pourra, un jour, nettement déterminer. Il résulte encore de la combinaison de l'étude des débris, et des terrains, unie à celle des conditions connues de l'existence particulière de chacun d'eux, la possibilité de reconstruire approximativement, et de peindre les diverses époque des la terre.

L'anatomie comparée recherche la loi des rapports de progression existans entre les différens types vivants du germe animal, et du germe végétal. Elle remarque d'abord, que l'animal diffère du végétal par la possession de son appareil loco-

moteur, et de son appareil nerveux. En effet, le végétal le plus perfectionné, est organisé de telle sorte, qu'il résiste jusqu'à un certain point au milieu qui l'entoure; il présente, sous une forme élémentaire, tous les phénomènes de nutrition propres à l'être animé; ainsi, il absorbe, s'assimile; il respire, il a des appareils de secrétion et d'excrétion; enfin, il a un appareil générateur à l'aide duquel il reproduit son semblable, etc.; cet ensemble de fonctions, que l'anatomiste désigne sous le nom de végétatif même chez l'animal, prouve que l'être dont il s'agit, est l'organisation qui précède directement le mode d'existence que nous allons examiner.

L'organisation vivante qui comprend un appareil locomoteur et un système nerveux, offre d'innombrables variétés; elles sont au nombre de plusieurs milliers. Un coup d'œil jeté sur l'ensemble, y fait reconnaître un certain nombre de types, ou de classes; mais nous citerons seulement ici, les divisions dont la géologie et l'embryogénie, sont parvenues à établir positivement les analogues.

Le système animal est divisé par la plupart des anatomistes, en animaux vertébrés et en invertébrés; sous ces deux premiers titres significatifs, d'une différence capitale, on a établi un grand nombre de subdivisions qu'on a appelées classes. Il n'est pas nécessaire de pénétrer plus profondément en histoire naturelle, pour apercevoir que

chacune de ces divisions et subdivisions, a pour but d'indiquer, et indique réellement, un terme d'une progression animale, où la position est déterminée par le nombre et l'énergie des fonctions dont est pourvu l'organisme. La relation des divers termes de la série zoologique, est fondée sur des bases telles, qu'il ne peut rester le moindre doute sur son exactitude. Il y a, sans doute, encore discussion sur quelques détails de la nomenclature; mais la généralité est incontestable. Or la progression qui vit aujourd'hui sous nos yeux, s'élève en partant du point le plus bas, jusqu'au point qui est le plus haut, de la manière suivante : on trouve d'abord les invertèbrés qui renferment : 1° les animaux rayonnés; 2° les animaux articulés; 3° les mollusques; puis les vertèbrés qui renferment, 4° les poissons; 5° les reptiles; 6° les oiseaux; 7° les mammifères. Mais, parce que ces classes entr'elles, et, dans leur propre sein, entre les plusieurs ordres dont se compose chacune d'elles, présentent une relation de progression évidente; il ne faudrait pas croire qu'il existe un lien ou un rapprochement matériel quelconque; tel, par exemple, qu'on pût obtenir par génération, d'une classe, la classe qui lui est immédiatement supérieure ou inférieure. Non, il y a un abîme entr'elles, abîme qui se trouve même entre les variétés qui forment les genres. La série existe réellement; mais elle n'existe qu'aux yeux de l'esprit.

Cette progression zoologique qui vit sous nos yeux, n'a pas été créée d'un seul coup; elle n'a pas reçu vie le même jour. Chaque période du globe, a été marquée par l'apparition d'un terme de cette progression, terme qui fut d'autant plus inférieur, qu'il était plus éloigné de notre temps. Ainsi, chaque classe venant sur la terre dans l'ordre que lui marquait sa position anatomique, toutes ces formes animales se sont successivement accumulées jusqu'à nos jours.

L'embryogénie (1) constituera nous n'en doutons pas, un jour, un des plus puissans moyens de vérification dans les travaux d'anatomie comparée. Maintenant, cette science ne fait que naître (2). Cependant nous savons, par elle, qu'à l'occasion

(1) Les personnes étrangères aux sciences naturelles, pourront facilement prendre une idée de ce qu'on entend par embryogénie, en se rappelant la transformation de la chenille, en chrysalide, et de la chrysalide en papillon, en se rappelant la transformation du têtard en grenouille: l'œuf de grenouille donne naissance au têtard, véritable poisson pourvu d'une nageoire caudale, et de branchies pour respirer l'eau. Ce poisson devient reptile ou grenouille, en perdant sa queue et ses branchies, et en acquerant des poumons, et des pattes, etc. L'embryogénie est donc le passage d'un animal par les formes zoologiques inférieures à celle avec laquelle il doit vivre et engendrer.

(2) Certainement, ainsi que la géologie, elle devrait être représentée à l'Académie des sciences, par l'institution d'une nouvelle classe.

de chaque être, se répète le phénomène qui s'est passé sur le globe lors de la formation du règne animal. Chacun d'eux passe par toutes les formes zoologiques qui sont inférieures à celles dans laquelle il doit vivre, et engendrer. Ainsi le germe de l'homme, dans le sein maternel, se transforme successivement en diverses formes dont la dernière et la plus visible, rappelle celle des annelides; et de-là, il passe à une autre organisation, qui se rapproche jusqu'à se confondre avec celle d'un poisson que l'on a pu nommer (1); plus tard il prend, dans quelques unes de ses parties, l'organisme d'un reptile; puis, le caractère de mammifère s'annonce; et, enfin, il acquiert les formes définitives consacrées à l'humanité. Les animaux autres que l'homme, s'arrêtent, dans l'œuf, à quelqu'une de ces organisations, que nous traversons dans notre vie embryonnaire.

Ainsi, l'embryogénie confirme l'anatomie comparée, et la géologie, et réciproquement celles-ci la vérifient. Ces trois sciences se résument en un seul principe, dont il a été question lorsque nous nous occupions d'encyclopédie. A toute époque géologique, dans toute existence, soit d'un individu, soit d'une classe naturelle, à toute époque embryonnaire, il faut reconnaître la présence active de deux forces; l'une qui règle l'état du mi-

(3) Voyez le répertoire d'anatomie de M. Breschet, 1829.

lieu, l'autre qui conduit les modifications; la première temporelle, circulaire, physique ou naturelle, comme on l'appelle, constante pendant toute la durée d'un phénomène; l'autre génésiaque, progressive, conduisant d'un commencement infini, des résultats, vers un but également infini.

Les produits de ces deux forces, depuis un certain temps, se sont accumulés de révolutions en révolutions, et nous les possédons tous maintenant en puissance sous nos yeux; c'est la position et la forme du globe; c'est son écorce; c'est son état météorologique, chimique, physique, etc; ce sont les êtres vivans, qui en peuplent la surface, etc. On s'est demandé souvent pourquoi subsistaient tant d'animaux inutiles ou nuisibles à l'homme, et l'on se fût épargné la question, si l'on eût voulu réfléchir, que sans doute, la Genèse qui nous apporta, est nécessaire pour soutenir notre vie.

Les trois faits que nous venons d'examiner, n'en forment, ainsi qu'on a pu le voir, en réalité, qu'un seul : et c'est sur lui que nous avons fondé les divisions genésiaques, que nous mettrons sous les yeux du lecteur, dans la seconde partie de ce chapitre.

Mais ce n'est là que la moitié de notre travail, la division de la création en jours, établie, ainsi qu'elle l'est, sur des bases irrévocables, est sans doute d'une grande fécondité philosophique, et

géologique ; cependant elle ne constitue point encore une doctrine génésiaque, c'est-à-dire une de ces généralités hypothétiques qui ouvrent une carrière nouvelle aux spécialités scientifiques. Nous en avons osé une; et il nous reste à présenter les raisonnemens principaux, par les quels elle acquiert un certain degré de probabilité, et se montre digne d'être vérifiée. (1)

Il est impossible que des révolutions aussi considérables aient eu lieu à la surface du globe, sans que lui même ait subi de profondes, d'immenses modifications, sans qu'il ait été remué dans toute sa masse; en effet, le géologue trouve des traces qui accusent, tantôt des soulèvemens ou des affaissemens de terrains énormes, auprès des quels les effets volcaniques les plus violens de nos jours, ne sont que des jeux; tantôt des mouvemens d'eau effrayans d'étendue et de puissance; tantôt des changemens de température d'une brusquerie et d'une opposition mortelle; tantôt des modifications chimiques incompréhensibles, etc.

(1) Nous avons exposé la pensée générale de cette hypothèse à l'occasion de la première édition de l'ouvrage de M. Cuvier sur les animaux fossiles. Ce grand savant répondit dans la deuxième édition de son discours préliminaire: cette hypothèse a été, autant que nous nous souvenons, mentionnée deux fois antérieurement par M. de Mairan d'abord, puis vers 1806 dans les annales du muséum d'histoire naturelle.

Or quelles espèces de révolutions pouvons nous concevoir, qui soient de nature à affecter la terre dans sa masse ? il en est deux ; l'une physique ou de position ; l'autre chimique, ou de composition : occupons nous d'abord de la première.

Nous présentons, de suite notre hypothèse : nous supposons que le globe subit périodiquement un changement de position ou une révolution sur lui même, telle, qu'il en résulte que deux points de l'équateur deviennent pôles ; et que les pôles deviennent deux points de l'équateur ; en d'autre termes, un tournoiement sur lui même, de telle espèce, qu'il donnera lieu à un équateur nouveau qui coupera, à angles droits, l'équateur ancien. Voilà l'hypothèse : maintenant, passons en revue les faits qui la rendent probable, et les raisonnemens qui écartent la critique qu'on pourrait élever, de prime abord, contr'elle, au nom des théories admises.

Il est démontré expérimentalement, et par l'observation, que sous la ligne équatoriale, le globe éprouve un soulèvement énorme, effet du mouvement circulaire au quel il est soumis, effet de la force centrifuge suivant l'expression de Descartes : ce soulèvement présente son cordon le plus élevé, toujours sur la ligne qui répond à l'écliptique, et de ce point culminant s'abaisse vers le nord, et le sud, au fur et mesure qu'on se rapproche des lignes tropicales.

Or, si la terre éprouve le mouvement de rotation sur elle même, que nous avons indiqué, il devra arriver, chaque fois, que le cordon central du soulèvement équatorial deviendra une zône de montagnes allant d'un pôle à l'autre, et coupant la terre en deux, ainsi qu'une grande cordillière qui l'entourerait en traversant les nouveaux pôles et le nouvel équateur.

Ce seul phenomène admis, on explique ces fonds de mers mis au jour, et portés à des hauteurs immenses au-dessus du niveau des eaux salées actuelles, pendant que des sols qui n'avaient d'autre atmosphère que l'air, sont immergés, et viennent, encore tout chargés des traces de la vie aérienne, se recouvrir des débris de la vie aqueuse et marine : on explique, les mouvemens d'eau et de galets, et les brusques changemens de température; on explique les grands chaînons montagneux existants; car aujourd'hui, ces mouvemens auraient eu lieu déjà bien des fois; on explique l'obliquité ou le parallèlisme de certaines couches, etc.

On a déja acquis une grande preuve en faveur d'une théorie, lorsque l'on a trouvé que non seulement elle était appropriée à une classe nombreuse de faits, mais encore qu'elle les expliquait : nous possedons ce genre de preuve en faveur de notre hypothèse : il en est encore d'autres, que nous allons mentionner.

La hauteur des montagnes les plus élevées

reconnues au thibet, dans ces dernières années, ne dépasse guère 12 mille mètres; et partout ailleurs, la hauteur moyenne est de 4 à 5 mille mètres au-dessus du niveau de la mer; admettons que la profondeur des eaux soit égale, nous touverons une moyenne qui nous présente entre la base sous-marine, et le sommet de ces inégalités, une distance de huit à dix mille mètres; et, dans les cas exceptionnels, de 24 mille mètres. Or, on s'est assuré, qu'aujourd'hui le globe, à l'équateur, offre en diamètre 41,320 mètres de plus que partout ailleurs. cet accroissement de diamètre nous explique la possibilité de cordillères de 20,610 mètres existantes de chaque côté, c'est à dire de plateaux aussi élevés qu'aucun de ceux que nous possédons. Passons à une autre observation.

Il est certain, depuis l'époque la plus reculée des traditions astronomiques, que l'écliptique se rapproche de l'équateur. On a reconnu la vîtesse de ce mouvement; elle est de 47" 55' par siècle. On a constaté, par ces observations, l'existence d'un mouvement qui, s'il est supposé constant, doit un jour amener les deux pôles à former deux points de l'équateur. Il est vrai que l'on soutient que ce mouvement n'est qu'une nutation plus étendue, et plus lente qu'une autre. Nous examinerons, bientôt, cette objection. Admettons, maintenant, provisoirement la constante de cette marche, afin

que nous puissions dire comment on peut en déduire une preuve en faveur de notre hypothèse.

Admettez que le globe ait, une première fois, roulé droit sur son axe, puis plus tard, qu'il se soit incliné de manière à ce que l'écliptique fît un angle de 22° avec l'équateur. Dans cet état d'inclinaison première, vous trouverez que l'angle, au lieu de décroître, devait chaque jour s'ouvrir davantage, jusqu'au moment où la révolution de la terre étant complète, le globe revint à rouler droit sur son axe, en présentant, comme nous l'avons exposé plus haut, un équateur nouveau, coupant perpendiculairement une zône montagneuse, qui tenait la place de l'espace tropical antérieur. Alors, supposez une première inclinaison, et vous trouverez que pendant la durée de celle-là, l'écliptique doit se rapprocher de l'équateur, jusqu'au moment où, après avoir été confondue avec lui, elle commencera à s'en écarter de nouveau. Or, d'après la géologie, notre globe est au sortir d'une révolution qui n'est pas très ancienne : nous devons donc nous trouver aujourd'hui dans le mouvement qui rapproche l'écliptique de l'équateur.

Il nous reste, pour achever notre coup-d'œil sur les changemens de position que le globe peut avoir subis, à discuter l'objection qu'on élève pour nier la constance d'un mouvement circulaire qui rapproche, et puis écarte l'écliptique de l'équateur. On prétend, et l'on se fonde sur un calcul con-

forme aux exigences de la loi de l'attraction; on prétend que ce mouvement n'est qu'un simple balancement, qui a lieu de telle sorte, qu'après avoir continué pendant un certain temps dans un sens, il s'arrête, et se dirige dans le sens contraire. Nous opposerons d'abord à cette assertion, un argument purement rationnel, mais irrésistible suivant nous.

Les observations qui ont été l'occasion de la découverte de la loi newtonnienne se rapportent toutes à l'état phénoménal actuel. En conséquence, tant qu'il s'agit de calculer sur ce qui appartient à notre durée phénoménale, les observations et la loi sont vraies; mais il n'en est plus de même, lorsqu'il est question des circonstances qui ont produit le phénomène lui-même dans lequel nous vivons. La loi newtonnienne, tout exacte qu'elle paraisse, n'exprime autre chose que l'étude d'un fait secondaire, savoir le monde tel qu'il est; mais elle ne se rapporte nullement à l'expression de la cause inconnue, et plus générale, qui conduit les révolutions par lesquelles notre globe a passé. Ainsi la loi de l'attraction n'est qu'une loi d'un ordre inférieur, et subordonné. Tout le prouve d'ailleurs, car elle suppose la constance de l'état phénoménal actuel; et il est démontré que cet état n'est que transitoire. Sans doute, elle rend, en partie, compte des faits astronomiques et physiques; mais elle n'explique pas de même les faits

physiologiques, etc. Au reste, il est facile de comprendre que toute théorie fondée sur l'observation de l'actualité, ne peut être vraie que relativement à cette actualité même. On ne doit donc point se laisser arrêter par la barrière de la formule newtonnienne, lorsqu'il s'agit de spéculer sur la géologie.

J'ajouterai qu'il n'est pas bien certain, à mes yeux au moins, que dans le calcul par lequel on s'est efforcé de démontrer que le mouvement de l'écliptique vers l'équateur, n'était qu'un temps d'un balancement qui devait être éternel, on ait tenu compte de toutes les causes de perturbation. Le calcul était très-difficile; les élémens qui lui servaient de matériaux étaient très-nombreux, et on a procédé par généralisation. Or, il est à craindre que la pureté de la généralisation ait été altérée par la confiance dans une opinion préconçue. C'est peut-être un calcul à vérifier. Supposons, cependant, qu'il soit exact. En histoire naturelle, de ce que deux faits existent, contradictoires l'un à l'autre, au moins en apparence, il ne faut pas conclure que l'un des deux est faux : loin de là, il faut reconnaître seulement la preuve d'une lacune, et y chercher l'occasion d'une hypothèse qui supprime la contradiction. Il est probable qu'il en est ainsi dans ce cas : c'est ce que nous allons tâcher de montrer à l'instant, en nous occupant des changemens de composition du globe.

On a reconnu, dans ces derniers temps, que la lumière, la chaleur, l'électricité, le magnétisme n'étaient que des effets différens d'une même cause matérielle; et c'est dans cette direction que travaillent aujourd'hui les savans les plus avancés. On a été plus loin : on a supposé que la différence existante dans les corps simples reconnus par la chimie était l'effet de la présence d'une quantité donnée de cette cause, que nous nommerons électro-magnétique, dans chaque molécule de la substance qui est absolument inerte, ou de la matière proprement dite. La science possède déjà beaucoup de raisons de croire à la réalité de cette seconde hypothèse. Ainsi, dans le monde physique, il y aurait deux substances matérielles, l'une active, l'autre passive; la première déterminant toutes les formes, toutes les propriétés, tous les mouvemens; la seconde inerte, douée seulement de réceptivité (1). Il est facile de voir quelles sont les conséquences d'une pareille théorie.

Il en résulte d'abord qu'il est, dès ce jour, prouvé que le système du feu central doit être abandonné, et converti en une doctrine de l'électricité centrale, etc. Ainsi la chaleur interne du globe, les tremblemens de terre, les volcans, etc., comme les aurores boréales, les aérolithes, etc.,

(1) Il est bien remarquable que les savans les plus avancés dans cette direction, soient des chimistes et des physiologistes.

seraient des effets de l'électro-magnétisme. Cette généralité aura l'avantage de comprendre toutes les anomalies qui restent inexplicables dans l'opinion actuellement admise.

Lorsqu'elle sera achevée, il en résultera que la loi newtonnienne ne sera plus qu'un corollaire d'une loi plus générale. On conçoit même que celle-ci, après avoir compris la formule astronomique et physique, pourra donner une autre formule de même rang, pour les phénomènes physiologiques.

Cette théorie de l'électro-magnétisme rendra également parfaitement intelligibles les variétés d'états chimiques qui ont passé sur le globe. En effet, une grande révolution dans la position géologique ne peut avoir lieu, sans un mouvement considérable dans l'état électrique. Or, on comprend très-facilement que le principe actif qui a formé les corps simples que nous connaissons, en se combinant de diverses manières avec les parties de la matière inerte, puisse, les circonstances changées, en engendrer mille autres. On comprend aussi qu'il impose à la masse terrestre une direction quelconque, lorsque, par exemple, les conditions thermomètriques ne sont plus les mêmes, etc. Ainsi, les variétés qui se voient, et que les géologues reconnaissent, seraient explicables dans leurs causes secondaires.

Nous termerinons ici les réflexions scientifiques

dont nous avons cru nécessaire de faire précéder notre géogénie. Il ne nous resterait plus qu'à insister, pour faire remarquer que nous n'avons traité que de la cause seconde des phénomènes que nous allons décrire : mais nous pensons que cela est inutile ; car, dans le sujet que nous allons esquisser, la main de Dieu est partout visible.

Notre travail pourra paraître hardi philosophiquement; il l'est bien plus scientifiquement. En effet, philosophiquement, il est exact; car sa généralité est vraie ; scientifiquement, au contraire, il pose une multitude d'hypothèses : aussi nous ne doutons pas qu'il ne renferme beaucoup de fautes sous ce dernier rapport. Mais ce n'est pas parce qu'aujourd'hui on ne saurait absolument les éviter ; nous sommes convaincus, que si tout ce qui nous manque était assuré à quelqu'un, le temps, la sécurité, les matériaux, il lui serait possible de faire, sur ce sujet, un livre dont la généralité serait à peu près incontestable.

## DEUXIÈME PARTIE.

---

**Je vais maintenant raconter comment Dieu fit avancer les destinées de la terre, et voulut que l'homme fût produit...**

---

Au commencement du monde, qui est le nôtre, le globe fut profondément ému, une force nouvelle vint agiter, changer, et féconder la matière.

Alors il se gonfla et fut ramolli dans toute son épaisseur; sa masse était rouge et chaude; elle bouillonnait dans tous les sens; car elle était violemment tourmentée par le mouvement du principe formateur qui cherchait à se faire corps, et créait les élémens nouveaux.

Lorsque les élémens furent créés, le principe des changemens futurs fut enfermé dans la matière comme un germe qui attend une fécondation.

Alors le mouvement s'appaisa, et les élémens et les corps s'endormirent successivement dans l'ordre de leur solidité, et de leur moindre fusibilité; les plus puissans d'abord se refroidirent, et se reposèrent; les vagues de gneiss se durcirent, et ce fut

le noyau du globe; puis les micacites, les talcites, les granits, les porphyres. Ensuite les richesses métalliques, en se refroidissant, coulèrent dans les lits inégaux que leur offrait cette mer de pierre, et s'y déposèrent.

L'atmosphère, qui n'était qu'une fumée épaisse, se purifia; les vapeurs minérales descendirent en poussière, et les eaux en pluies; l'eau vint remplir les cavités restées vides, et y former des lacs chargés de sels de chaux, d'alumine, de silice, de magnésie, de potasse, de soude, de cuivre, de fer, tenus en dissolution les uns par les autres, et par des acides de chlore, de souffre, d'azote. L'air devint pur, transparent, et mobile; le vent et les nuages parurent, et la terre enfin réfléchit les rayons du soleil et la lumière du ciel.

La terre alors était semblable à une géode retournée; ronde; hérissée de cristaux de toutes sortes, les uns taillés en aiguilles, les autres en étoiles, ailleurs en pyramides ou en colonnes; semée de brillans de toutes couleurs, blancs, rouges, bruns, verts, violets, tantôt transparents, tantôt ternes, séparés entre eux par des plaques d'un noir brillant ou obscur. Les mers ressemblaient à des couches de teinture, irrégulièrement déposées sur la surface du globe, et non encore séchées; c'était un fluide épais, filant, tenace, qui ne présentait point partout une masse homogène, mais qui était divisé par plaques, en étendues liquides de nature,

de couleur, et de densités différentes. De temps en temps, l'immobilité de cet océan épais était troublé par des bouillonnemens qui laissaient échapper des masses de vapeurs colorées.

La terre eût alors présenté à un œil humain l'aspect effrayant d'une nature brute, étrange et redoutable.

---

La terre était sphérique, et tournait sur son axe qui formait un angle droit avec l'équateur. Le ciel était pur, les jours égaux aux nuits. Les pôles n'avaient ni nuits, ni jours, mais un crépuscule qui ne cessait point. Nulle part il n'y avait ni été ni hiver; une seule saison régnait, et l'air de printemps soufflait partout : chaque climat avait son printemps, ici, chaud et humide; là, tempéré; plus loin, frais ou froid. Les vents étaient réguliers, et chargés de pluies douces aux midis, et de chaudes brumes vers les nords.

Les pluies accumulèrent leurs eaux dans le fond des vagues découvertes des gneiss et des granits, et dans toutes les cavités où la mer n'était pas : elles y formèrent des étangs et des lacs. Alors, dans cette eau immobile, apparurent les premiers élémens de la vie végétale, et bientôt après, ceux de la vie animale. Ce fut d'abord de la matière verte, puis des oscillaires, puis des conferves gélati-

neuses, des némazoaires infusoires, et enfin des polypes. En même temps que dans ces bassins, sur toutes les surfaces granitoïdes mouillées par les brumes et les rosées, la vie commençait aussi à germer; c'était quelques-uns des mêmes hydrophytes, des mêmes némazoaires, et de plus des conferves grisâtres et des lichens blancs, gris ou bruns, qui revêtaient leurs pointes aiguës, semblables à une chevelure d'enfant. Alors les étangs et les lacs débordèrent: la vie qui les colorait, s'écoula, et se répandit, avec leurs eaux; elle descendit jusqu'à l'océan.

Pendant les longues années consacrées à ces ébauches organiques, destinées à servir de pâture aux races plus puissantes qui leur succéderaient, la mer était paisible, et resta soumise à des courans invariables qui échangeaient incessamment les eaux de l'équateur avec celles des pôles; les marées, montant et descendant suivant leurs lois, lavaient les pieds des pics qui s'élevaient çà et là, en îles hautes ou larges.

Ainsi, successivement, toutes les eaux de l'océan mirent en contact les solutions pesantes qui les chargeaient. La mer devint le théâtre de nombreuses réactions et précipitations chimiques; elle forma, avec les matériaux qui en résultaient, des bancs dans son fond et de larges dépôts sur ses rives. Elle laissa tomber des quarts, et des fragmens micacés ou talqueux; puis les premiers

schistes, et les premières chaux du marbre; alors, elle fut plus salée que calcaire, que siliceuse et alumineuse; elle devint transparente, et ressembla presqu'à une eau de nos jours.

A ce moment, la vie végétale s'épancha dans son sein, et son fond se peupla de nombreuses fucoïdes, pendant que la flore terrestre, aidée par des pluies plus abondantes, créait de nouvelles familles sur les rives des îles protogines. Le sol meuble des dépôts formés par l'océan, s'implanta des racines de nouveaux végétaux : c'était des fougères et des calamites de diverses tailles.

Peu de temps après, quelques siècles peut-être, la vie animale commença dans le sein des eaux salées. Leur surface se couvrit d'innombrables tribus d'animaux gélatineux, de toutes formes et de toutes grandeurs, se multipliant par rupture, les uns nageant isolés, les autres par paires, les autres en longs chapelets; puis vinrent les polypes nageurs, les méduses aux couleurs brillantes. La multitude de ces êtres nouveaux était si grande et si variée, qu'elle couvrait la mer comme un voile vivant, et lui formait un vêtement à reflets qui en changeait l'aspect. Les profondeurs des eaux se peuplaient aussi; les bois de fucoïdes, qui en hérissaient le fond, se remplirent d'holoturies rampantes; et les zoophytes commencèrent à construire leurs habitations calcaires, à pousser leurs branches pierreuses, et à garnir le sol marin d'une

forêt dure, qui, toujours montant et toujours s'élargissant, servit d'attache pour fixer les sels de chaux dont l'eau se dépouillait, et forma la base de nouvelles îles.

Long-temps il en fut ainsi; mais lorsque dans le sable des rives, et des eaux, furent venues les annélides, puis après les mollusques revêtus de coquilles à deux valves, qui ont semé de leurs dépouilles les marbres des polypiers, alors tout devint immobile pendant des siècles; chaque force restant attachée à sa fonction; nul bruit autre que celui des élémens ne troublait le silence de la nature; par moment la voix des orages et des vents, et le grondement qui sortait des profondeurs du granit, comme pour annoncer que la force formatrice veillait encore, et n'avait pas achevé la création de ce jour.

Le globe s'inclina sur son axe.

Alors des masses, qui n'avaient d'autre atmosphère que l'air, furent plongées dans l'eau salée, avec leurs étangs d'eau douce et leur végétation; et ailleurs, des plateaux sortirent de l'océan, élevant sur leur tête, des lacs, à fond sédimenteux plantés de fucus, et chargés de sels; le soleil les dessécha. Des forêts de zoophytes portèrent leurs sommets à l'air; des schistes bleus, des marbres noirs, blancs, rouges, striés, des bancs de quartz, de talc et de mica brillans, étalèrent leurs surfaces au soleil. L'égalité des jours et des nuits, et l'unité

des saisons furent rompues; il y eut des étés et des hivers; il y eut des climats, et la vie végétale et animale fut modifiée selon les climats.

La terre verdoya d'une végétation plus nombreuse et plus variée; des fucus nouveaux naquirent; il n'y en eut plus seulement au fond de l'océan, mais il y en eut de flottans à sa surface. Le règne anima s'enrichit de nouvelles familles. Vinrent les mollusques à coquilles variées, les uns navigateurs comme la nautile, courant sur les vagues au gré du vent et du caprice, les autres rampant sur le sol des eaux. En même temps, aux rives des îles et sur les fucus flottans, apparurent les premiers crustacées, les trilobites aux variétés nombreuses; l'air aussi se peupla d'insectes. Alors il y eut des yeux pour voir le monde.

Tel fut le deuxième jour de notre monde; et un nouvel âge commença.

---

La terre changea l'axe de ses mouvemens diurnes; elle prit de nouveaux pôles et un nouvel équateur. En ce moment, elle éprouva une secousse énorme; tous les rapports électriques et magnétiques furent changés; toutes les puissances qui formaient la nature chimique entrèrent en tourmente; et dans ce renversement de toutes choses, le globe gronda depuis ses profondeurs,

presque comme aux premiers jours du monde : toute sa surface trembla. Alors l'écorce des durs gneiss redevint chaude ; dans certains lieux, elle craqua, s'ouvrit, et à travers de larges fissures, des s'élevèrent colonnes granitoïdes et porphyritiques qui écartèrent toutes les résistances qui pesaient sur elles pour porter leurs têtes, et leurs laves à l'air ; ailleurs, cette écorce brulante jeta ses coulées à travers les marbres et les schistes : les métaux furent remis en fusion, et les eaux en vapeur. Les schistes se feuillèrent et se durcirent, les calcaires se solidifièrent, et leurs vuides aspirérent ou reçurent les métaux liquides qui y formèrent des filons. Mais cette violence d'effervescence première ne fut que d'un moment ; elle se calma ; il semblait que le principe moteur des aations chimiques voulût ménager ses forces afin qu'elles pussent suffir à de longs efforts.

Dans cette révolution, tout ce qui était vivant dans l'ancienne mer, et sur ses rives, avait péri ; il n'échappa que quelques végétaux, habitans de l'ancien équateur, qui s'élevèrent avec lui au-dessus de la rage du feu et des fluides.

Cependant, la terre tournait droite sur son axe qui formait un angle droit avec l'équateur nouveau. Un large ruban de montagnes, un haut et vaste plateau, véritable méridien terrestre, ceignait le globe s'étendant d'un pôle à l'autre. Il n'y avait pas de climats ; car presque partout le sol

était brûlant; la mer, chargée de matières minérales, terreuses, animales, acides, bouillonnait à ne laisser possibilité à aucune vie. Une vapeur d'eau énorme s'échappait de son sein pour s'élever en l'air, et retomber de là en brumes chaudes et en pluies d'orage; l'atmosphère était surchargée d'acide carbonique. Partout, donc, un même climat, une fumée épaisse, un profond brouillard, à travers lequel le soleil eût paru comme un disque rouge.

Alors la vie végétale descendit des cordillières nouvelles, et se répandit sur leurs rives. Elle parut partout où il y avait un sol chaud, ramolli, capable de recevoir des racines, et surtout dans les nombreuses îles que présentaient, au milieu des mers bouillantes, les sommets des formations du jour précédent. Elle revêtit d'une verdure serrée et épaisse les surfaces des bancs schisteux, quartzeux et marbreux; elle occupa surtout les côteaux et le fond de leurs vallées, et les pentes de leurs rivages. Il y eut des végétaux nouveaux. Les nombreuses variétés des fougères anciennes et nouvelles, des prêles, des calamites, des lycopodes gigantesques poussèrent partout avec une vigueur, et une vitesse incompréhensibles: il semblait que cette vie végétale se hatât, et se grandît, parce que son tems devait être court. Tout ce qui fut herbe plus tard, était alors très grand arbre. En quelques mois, ces plantes avaient acquis le

terme de leur vie, et de leur énorme accroissement; et chaque génération morte, tombant en débris, devenait le sol d'une génération nouvelle; et ainsi se formait un terreau, mélange de racines, de troncs, de feuilles, une houille épaisse qui s'exhaussait rapidement, chaque année de plusieurs pieds.

La chaleur des marbres, et des schistes, où reposaient ces dépôts, hâtait leur transformation en houille, et en distillait le bitume qui s'élevait à leur surface. Mais de temps en temps, les convulsions de la nature venaient suspendre la végétation. Par momens la mer qui pressait les rives de ces îles végétantes, jetait ses vagues sur leurs parties basses, et y mettait des couches de marnes, de chaux, de cailloux, et des sels qu'elle tenait en suspension; d'autres fois, haletante et soulevée, elle poussait des montagnes d'eau jusque dans leurs vallées: alors, la vie végétale était suspendue pour un tems, jusqu'à ce que tout ce liquide eût été réduit en vapeur, laissant un lit épais de marne ou de calcaire, qui devenait le sol d'une nouvelle forêt. D'autres fois, des ébranlemens du sol, faisaient couler dans le sein de l'océan, des bancs entiers de cette terre végétale. Sur les montagnes seules, les dépôts s'accroissaient sans trouble.

Il en fut ainsi pendant des siècles; alors les pluies avaient formé sur les îles et sur les cordillières, des étangs et des lacs dans toutes les ca-

vités, des ruisseaux et des rivières sur toutes les pentes. C'étaient des eaux douces et pures, les seules qui pussent alors permettre à la vie de venir dans leur sein. Elles se remplirent d'abord de mollusques, de vers, de nombreuses coquilles lacustres; puis vinrent les premiers poissons : ce furent partout les mêmes espèces, à têtes obtuses, à os cartilagineux, revêtues d'écailles épaisses, et lisses. Pendant que les eaux douces se peuplaient, leur fond aussi se chargeait de verdure. La première fleur s'ouvrit dans leur sein.

L'axe de la terre s'inclina; alors il y eut des îles houillères immergées dans la mer; d'autres qui furent mises à une hauteur énorme au-dessus du niveau de ses plus fortes marées; il y eut des sommets de la cordillière, qui furent plongés dans l'eau; d'autres élevés encore; il y eut des zônes chaudes, froides, et tempérées. L'effervescence cessa partout : toutes choses se reposèrent. Les matières que l'océan contenait en dissolution tombèrent au fond; l'air fut purifié. La vieille végétation fut détruite en grande partie, ici par les eaux qui la recouvrirent; là par le froid; et partout où elle put persister, elle perdit son énergie; ce qui était arbre devint herbe et arbrisseau. Mais, en même tems, elle recommença au fond de toutes les eaux salées et douces que vinrent tapisser de

nombreuses tribus de fucoïdes. Et, sur les flancs des montagnes, germèrent, aux climats tempérés, des arbres verts, des cyprès, au sud, des palmiers ; et sur les bords des rivières de nombreuses liliacées ouvrirent leur calice au soleil. La mer se repeupla de mollusques. Des poissons, de nombreuses nautilles, des ammonites, des méduses de toutes couleurs, nagèrent sur le sommet des flots. Les zoophytes constructeurs recommencèrent leurs travaux ; et l'air aussi reconquit des habitans, et vint à résonner du bourdonnement d'une multitude d'insectes.

Tel fut le troisième jour de notre monde. La terre changea son axe. Les mers furent violemment ébranlées ; elles remuèrent leurs fonds ; en foulèrent la surface, jetant, ça et là, du sable, de la marne, et les quelques galets qu'elles avaient formés ; mais les profondeurs du globe restèrent immobiles. Alors un nouvel âge commença.

---

Le globe roulait de nouveau droit sur son axe ; mais il était ceint par une double zône de plateaux montagneux qui se coupaient à angles droits ; nos Alpes actuelles étaient un des points de cette intersection ; elles étaient équatoriales. Les mers étaient devenues plus profondes ; les

marées plus hautes; les vents moins réguliers; la température des terres était inégale.

Les eaux étaient restées douces ou salées. Elles gardèrent donc leur population; seulement leurs anciens habitans furent modifiés; et il y eut aussi de nouvelles races animales et végétales. Dans la mer, ce furent des poissons, des méduses, des mollusques, qui n'avaient pas encore vécu, d'énormes ammonites, la belemnite allongée; enfin de nouveaux zoophytes se mirent à l'œuvre, pour édifier d'autres montagnes et d'autres îles calcaires. Ainsi de nombreuses tribus d'animaux naissaient dans les eaux, comme une moisson préparée pour la pâture de ceux qui allaient venir. Sur les terres basses, aux rives des îles, les palmiers multipliaient leurs espèces; et les sommets des plateaux montagneux, conservaient et étendaient la population d'arbres verts que leur hauteur avait sauvés. La terre était parcourue de crustacés rampans, et d'énormes insectes battaient l'air de leurs ailes. La vie dès ce jour, essayait des formes pour tous les milieux.

En même tems que toutes ces choses s'étaient faites, il arriva que d'un œuf de poisson sortit une syrène, un axocolt, animal semi-reptile, et semi-poisson, qui respire l'air et l'eau, qui a des pattes pour ramper sur terre, et une nageoire caudale pour se pousser dans l'eau; de ce germe sortit un salamandre, et un batracien; dans leur

premier âge, ils vécurent en poissons, ne respirant que l'eau; et dans le second, ils vécurent en reptiles, ne respirant que l'air. De leurs germes, sortirent les reptiles.

Alors, dans tous les océans et dans tous les lacs, grandirent les reptiles nageurs et carnassiers. De nombreuses espèces d'ichtyosaurus au gros ventre, à la tête énorme, au long museau armé de dents aigues, se reposant le jour, et veillant la nuit, vinrent paître sur la surface des eaux, les alimens que les âges précédens avaient apportés, les poissons, les méduses, les sèches, les ammonites, les nautilles endormies. Des plesiosaurus au col de serpent, au corps de crapaud, et aux nageoires de de dauphin couraient les côtes des continens, et des îles, plongeant, visitant, fouillant à l'aide de leur long col, les boues et les fucus des rives pour y chercher les mollusques dont ils faisaient leur proie.

Il se passa un long espace de temps pendant lequel les ossemens de ces animaux, se mêlèrent aux débris des végétaux, dans les dépôts épais et durs de marnes bleues que les courans charriaient, formaient en couches, ou élevaient en collines.

Enfin la terre s'inclina sur son axe de rotation, il y eut des espaces enfouis sous les eaux, avec leurs débris de végétaux, qui devinrent des stipites; d'autres élevés en l'air; les différences de saisons se prononcèrent; le règne animal et le

règne végétal furent profondément modifiés; de nouvelles espèces parurent.

Les variétés, les genres, les familles se multiplièrent parmi les animaux qui respiraient l'eau, et ceux qui respiraient l'air; la population des poissons, et des reptiles surtout, devint innombrable. Chaque jour, leurs formes se rapprochaient de celles de notre tems; la race de plesiosaurus, et des icthyosaurus était successivement remplacée dans la mer, par des gavials grands comme des baleines: de nombreuses variétés de batraciens, de tortues, de monitors, de crocodiles, de serpens, peuplaient la mer, les eaux douces, ou rampaient sur terre. Le roi du monde ce fut le reptile, comme au jour précédent l'avait été le poisson. L'air aussi eut ses lézards carnassiers, les uns de taille gigantesque, les autres petits et grêles; les ptérodactyles aux pattes de moineau, aux ailes de chauve-souris, sautillaient sur le sol, volaient dans l'air, s'accrochaeint aux arbres et aux rochers, poursuivant les animaux dont il faisaient leur proie.

Tel fut le quatrième jour de notre monde. La terre changea son axe de rotation. Alors, dans certains lieux, les eaux laissèrent leur lit à découvert; ailleurs, elles ratissèrent et lissèrent leur fond, passèrent comme une vague sur de vastes espaces de terrains, entraînant leurs habitans, soulevant tout ce qui était mobile, les sables, les argiles, les craies, tourmentant et mêlant ces dé-

bris, et les laissant tomber, ça et là, tantôt étendus en couches, tantôt en masses formant collines, les unes molles, les autres dures et semblables à un ciment. Ce fut le commencement d'un nouvel âge.

---

La terre était droite sur son axe. Les eaux, les airs, le ciel, étaient ce qu'ils sont aujourd'hui; seulement il n'y avait encore de saisons nulle part: chaque climat était le même toute l'année, également chaud, également froid, également humide. La plupart de nos hauts plateaux montagneux existaient déjà. Il ne restait plus rien des formes gigantesquement bizarres du jour précédent; elles avaient péri dans le naufrage du dernier cataclysme, sauf quelques espèces sauvées, comme pour conserver des types affaiblis des existences antérieures.

L'air se remplit d'oiseaux et d'insectes; la population des eaux salées, et des eaux douces, s'embellit, et se centupla en variétés, et en nombre. Les cétacés à mamelles, les uns carnassiers, les autres herbivores en décorèrent la surface. La terre se planta de végétaux nouveaux, et se vêtit de prairies; les dicotyledonées, les arbres des climats tempérés parurent; et ces vertes prairies, ces riches forêts d'arbres à feuilles caduques, d'arbres à feuilles vertes, de palmiers, furent

remplies de mammifères. Les uns pétrissaient la boue des marais, les autres couraient dans les plaines, et sur les collines; les autres habitaient le sommet des arbres; d'autres nageaint sur les eaux: aux bruits de la nature, qui, jusqu'à ce jour, n'avaient été accompagnés que par des sifflemens et des coassemens de reptiles, se mêlèrent l'harmonie des chants des oiseaux, et la voix des passions animales; et jusqu'au cri de la terreur qui naquit à l'aspect des premiers carnassiers.

La première formation animale fut nombreuse, mais elle devait bientôt mourir presque tout entière; ce fut, parmi les animaux à trompe, ces mégalonix, ces palœotherium, ces anaplotherium, qui n'ont rien laissé de leur race. Les uns broutaient l'herbe, les autres l'arrachaient avec leur trompe. Ils avaient toutes les tailles, toutes les formes, toutes les mœurs: les uns, lourds, nageaient dans les eaux, ou se vautraient dans les boues; les autres, doux et timides, mais légers à la course, bondissaient sur le flanc des collines: les uns, lents dans leurs mouvemens, mais puissans par leur taille, pourvus d'une trompe forte et dure, couverts d'une peau épaisse et rude, armés d'ongles de lion, comme le mégatherium, ne craignaient rien des faibles carnassiers qui couraient alors les forêts. Au milieu d'eux se trouvaient quelques unes des espèces qui devaient subsister lorsqu'ils ne seraient plus, des mostodontes, des tapirs, des rhinocéros.

La terre inclina son axe; alors, ces populations furent, les unes, plongées sous les eaux salées, ou sous les eaux douces; d'autres furent tuées par le froid; et le reste disparut sous la dent des grands, et redoutables carnassiers qui vinrent à naître.

De ce mouvement sortit une génération de mammifères, innombrable, gigantesque, qui envahit le sol; car ceux qui devaient être petits, au jour où nous sommes, furent grands alors. Ainsi, l'énorme mastodonte au poil laineux, tenait la place de nos éléphans; parmi les ruminans, il y eut des élans géans, aussi hauts de taille que notre éléphant, et plus hauts par le bois; parmi les carnassiers, des tigres et des ours grands comme des chevaux; parmi les rongeurs, des lièvres de la taille de nos chevreuils: d'ailleurs, le règne animal était complet, nulle espèce ne manquait ni dans l'air, ni sur terre, ni dans l'eau. Le germe animal, comme une graine jetée dans un sol fertile, et longtems cultivé, luxuriait enfin.

Tel fut le cinquième jour de notre monde, et un nouvel âge commença. La terre changea son axe de rotation. Deux points de l'équateur devinrent pôles; toutes leurs eaux jetées hors de leurs lits, furent saisies par le froid et glacées. En même tems, les océans se soulevèrent, et sortirent de leurs profondeurs, chargés de tous les galets que le roulis des marées avait formés en tant de

siècles ; leur flot passa sur toutes les plaines basses; il coucha des forêts, et les chargea de cailloux et de limon, confondant les produits de la mer avec ceux de la terre; les eaux remplirent les vallées, les fentes des montagnes, les cavernes, d'un ciment formé de marne et de débris de toutes sortes, pierre, galets, animaux, végétaux; ailleurs elles arrachèrent de leur fond des sables métalliques et en firent une poussière dont elles couvrirent de grandes plaines; des rocs de granit, de porphyre, détachés de leurs bâses furent roulés comme de légers cailloux, et jetés sur le sommet des collines. En même temps, l'air tourmenté par le plus violent ouragan, tourbillonnant, et sillonné d'orages, tordit, brisa les espèces qui l'habitaient. Enfin, une voix sortit des profondeurs du globe; la terre trembla; des continents entiers rentrèrent dans son sein. C'est au milieu de cette terrible harmonie, que l'homme naquit, scorté de toutes les races vivantes, de toute la nature brute, qui forment son domaine.

---

Nous avons particulièrement pris pour guides l'histoire des animaux fossiles de M. G. Cuvier, l'excellent essai de M. Brogniart sur la structure de l'écorce du globe, le traité de M. Brogniart fils sur les végétaux fossiles. Enfin nous saisissons cet occasion de remercier M. Réglé, qui a bien voulu mettre son cabinet à notre disposition.

Nous avons rigoureusement suivi, dans notre division des phé-

nomènes de formation du globe en jours généiaques, les principes que nous avions établis dans la première partie de ce chapitre. Cependant cette classification est encore justifiable par d'autres raisons que par des conclusions tirées de l'anatomie comparée, et l'embryogénie. En effet, elle repose, en outre, sur des différences minéralogiques remarquables.

Ainsi, nous, avons compris dans une première époque, la production des gneiss, des micacites, des talcites, des porphyres, des granits, et la préparation, en germe en quelque sorte, de tous nos corps simples actuels; dans la seconde époque, nous avons enfermé la formation des terrains métallifères jusques et y compris les schistes et les calcaires de transition; dans la troisième époque, nous avons placé les terrains houillers, proprement dits, en y faisant entrer tous les lits supérieurs jusqu'au terrain pœcilien de M. Brogniart, inclusivement; dans la quatrième époque, nous avons dû comprendre les formations qui s'étendent depuis les lits sur lesquels est couché le lias, jusqu'au-dessus des terrains jurassiques; enfin la cinquième époque commence aux terrains de transport postérieurs aux créations jurassiques, et finit au terrain de transport plus moderne sur lequel repose le sol qui appartient à l'état phénoménal actuel.

Or, la nature minéralogique, dans chacune de ces époques, diffère assez, pour qu'au premier coup-d'œil on puisse signaler des oppositions remarquables. Ainsi, par exemple, notre chimie peut analyser les formations granitoïdes, mais elle ne peut en faire la synthèse; en d'autres termes elle ne peut recomposer ce qu'elle a détruit: il paraît donc que les forces de formation de ces espèces minérales ont cessé d'exister; et, en effet, il ne s'en forme plus aujourd'hui. Lorsque nous examinons les créations du second jour, nous en voyons encore un grand nombre qui n'échappent pas à notre puissance d'analyse, mais qui sont rebelles à nos moyens de synthèse; quelques autres combinaisons, au contraire, sont parfaitement maniables; cependant aucune formation semblable n'a lieu actuellement sur la terre. Si nous étudions les terrains du troisième jour, même remarque; nulle force pareille à celle qui agissait alors, n'existe maintenant. Enfin, les formations

minéralogiques actuelles n'ont d'analogues dans le passé, que parmi celles du quatrième et surtout du cinquième jour.

Nous avons négligé, dans cet examen, les caractères physiques des minéraux. Or, ils varient entre eux de densité, de tenacité, conformément à la loi que nous avons exposée dans la première partie de ce chapitre, et dont nous devons la remarque à notre ami Boulland; c'est-à dire qu'ils sont d'autant plus solides ou plus liés, qu'ils appartiennent à une époque plus ancienne. Ainsi les gneiss, les porphyres, les granites sont durs au-delà de toutes choses; les mines de métaux ductiles et malléables sont des produits des premiers temps, etc. En conséquence, il n'est pas douteux que les natures minéralogiques concordent avec les natures végétales et animales; nul doute encore qu'il ne fût utile pour la science de ranger ces différences en série; car il est probable qu'il en sortirait le principe d'une classification générale qui manque encore aujourd'hui en minéralogie.

Nous avons, dans l'histoire de chaque jour, divisé le travail de formation en deux termes nettement et vivement tranchés, et, pour cela faire, nous avons supposé un mouvement brusque de la terre par lequel l'écliptique était amené à faire angle avec l'équateur. Cette hypothèse répond à des faits géologiques nombreux dont nous allons indiquer les plus remarquables. Si nous examinons les terrains dont nous avons rapporté la formation au cinquième jour, nous voyons d'abord deux époques animales, 1° celle des palæotherium, 2° et celle des existences plus analogues à celles d'aujourd'hui. Nous trouvons ensuite que les couches dans lesquelles reposent leurs ossemens, sont séparées l'une de l'autre par une couche plus ou moins épaisse de formation marine, au moins, dans les environs de Paris. Ainsi une révolution considérable du globe a marqué le passage des siècles palœothériens, aux siècles des analogues à notre temps. Si nous examinons les terrains du quatrième jour, nous apercevrons des preuves encore plus démonstratives du mouvement terrestre dont il s'agit. Nous verrons d'abord, comme tout-à-l'heure, une brusque modification dans les formes animales, et, de plus, des rapports de terrains qui ne peuvent avoir été produits que par un changement

dans la position du globe. Ainsi, les couches du lias, qui contiennent particulièrement les plesiosaurus et les icthyosaurus, sont recouvertes par des couches d'autre nature, qui tombent sur elles suivant un angle plus ou moins ouvert, ce sont celles dites jurassiques qui renferment les débris des reptiles les plus rapprochés de ceux de notre temps parmi les animaux du quatrième jour, etc.

Les mouvemens du globe dont nous nous occupons, ont été brusques; car, s'il en eût été autrement, on trouverait des terrains transitoires ou de passage, et cela n'est pas. D'ailleurs, ces révolutions qui apportèrent des modifications importantes dans la nature vivante, ont dû ressembler en petit à celles dans lesquelles le globe changeait l'axe de ses rotations diurnes. Tout ce que nous trouvons, atteste que celles-ci furent extrêmement brusques et rapides : peut-être furent-elles achevées en quelques heures. En effet, les brèches, les cailloux roulés, les blocs de transport, les animaux saisis tout vivans par les glaces, montrent qu'elles n'eurent que quelques instans de durée.

En recherchant du point de vue de notre hypothèse, sur la surface actuelle du globe, la marque des grandes révolutions qu'elle suppose; la trace la plus visible, et la plus forte, doit être celle des anciennes lignes intertropicales; car le trajet de l'équateur ancien, doit être indiqué, dans chaque jour géologique donné, par une zône montagneuse, qui s'étend d'un pôle à l'autre. De nos jours, il nous semble facile de trouver la place de cet équateur ancien. Les lignes de terre qui le représentent, sont, suivant nous, les deux Amériques, d'une part, et, de l'autre, la nouvelle Hollande, qui se joint par le groupe des îles de la Sonde, et les presqu'îles indiennes, au plateau du Thibet et de la Haute-Tartarie. Il est remarquable que les deux lignes de terrains que nous venons d'indiquer forment, chacune, un système de plateaux de 40 à 50 degrés de large, séparés l'un de l'autre, à l'Est et à l'Ouest, par un espace de 130°, présentant dans leur direction, du Nord au Sud, une inclinaison Est et Ouest, et des dispositions analogues, etc. Si c'était ici le lieu d'exposer les problèmes de géographie physique qui ressortent de notre hypothèse, nous chercherions,

si le continent Africain, avec l'Europe tout entière, n'est pas un fragment de l'équateur du quatrième jour génésiaque, etc., etc.: mais il serait, si ce n'est irrationnel, au moins oiseux de nous occuper de ces questions secondaires.

# CHAPITRE II.

## GENÈSE HUMANITAIRE OU ANDROGÉNIE.

Nous nous proposons de tracer ici le tableau intégral du développement de l'humanité. C'est la seconde partie du drame génésiaque qu'il nous est permis de voir. Nous achèverons, ainsi, ce que nous avons commencé dans le chapitre précédent. Au point de vue social, en effet, il y a encyclopédie là, seulement, où les hommes trouvent, en même temps, l'histoire de la création du milieu où ils vivent, et l'histoire de leurs ancêtres. Dans tous les temps, les doctrines sociales ont débuté par une genèse du monde, et une généalogie des hommes; par la première, elles difinissaient la fonction à remplir vis-à-vis de Dieu, c'est à dire la loi, et, par la seconde, les devoirs de reconnaissance, et de dévoument, qui liaient l'humanité à son auteur, c'est-à-dire le culte; par la première, elles donnaient l'idée générale; scientifique, et,

par la seconde, l'idée générale d'activité nationale; en un mot, elles comprenaient ainsi toutes les variétés de desirs, de raisonnemens, et d'actions qui sont la vie des peuples; car elles ne peuvent exister qu'à l'occasion de l'un des deux milieux suivans, soit le monde des bruts, soit le monde des hommes.

Nous n'avons, certainement, pas la prétention, dans ce livre, de fonder une nouvelle société; nous ne croyons pas travailler à autre chose, qu'à une œuvre de préparation; mais il faut que celle-ci réponde à la majesté de ce qu'elle précède. D'ailleurs, avec la science de l'histoire, il est possible de construire une encyclopédie, une philosophie universelle, presque pareilles en majesté, et en puissance, aux doctrines que les hommes n'ont pu, jusqu'à ce jour, atteindre que par révélation : et nous voulons faire tout ce que nous pouvons.

Nous verrons, alors que la genèse des hommes est comme celle du monde. L'humanité, comme le globe, a eu des jours séparés par d'effroyables cataclysmes; chacun d'eux fut consacré au développement d'un principe spirituel, comme ailleurs, il fut employé au développement d'un germe matériel; et le mouvement du développement enfermé dans ces diverses époques, fut logique, c'est-à-dire soumis à une sorte de nécessité qui nous rappellera le fatalisme de lois brutes, et organiques, que nous

avons trouvé précédemment. Ainsi, nous verrons les espèces sociales se suivre suivant une progresssion spirituelle, comme nous avons vu se succéder les espèces animales; chacune préparant le terrain à celle qui doit venir après elle. Tout âge, en effet, se termine lorsque la matière sociale est prête à recevoir un germe nouveau : à ce moment, les uns disent que le monde va finir, et les autres attendent, et annoncent, un messie. Mais, la venue de ce germe social nouveau, est, comme les formations géologiques, intégrale, imprévue dans ses formes et dans sa marche, brusque, rapide, inouie, complètement indépendante et de celle qui la précède, et de celle qui la suit : un abîme infranchissable les sépare. Elle ne pourrait leur être unie que par des liens rationnels, et il n'y en a pas. Aussi nos pères ont bien dit, lorsqu'ils ont appelé révélation, l'acte à priori qui commence un âge logique; ils ont bien fait, lorsqu'ils ont adoré chaque révélation à titre d'œuvre divine. Qui oserait en effet, sans ignorance, soutenir le contraire?

Nous suivrons, dans ce chapitre, la méthode que nous avons employée dans le précédent; nous le diviserons en deux sections; dans la première, nous rendrons compte des problèmes historiques, dont nous esquisserons les solutions dans la seconde.

Cette dernière partie de notre travail devra être

considérée comme le plan hypothétique du développement de l'espèce humaine. Sans doute, le lecteur trouvera dans notre exposition, des espaces historiques très étendus, dont l'existence est parfaitement connue, et complètement démontrée; ce n'est qu'en nous basant sur ceux-ci que, nous mêmes, agissant en purs savans, nous avons pu poser nos spéculations. Mais, si plusieurs parties de notre travail sont déjà certaines, le lecteur rencontrera aussi d'autres durées, dont l'histoire devra lui paraitre purement hypothètique, et dont il devra appeler la vérification. Notre ami Boulland leur fournira, dans un deuxième volume qui ne tardera pas à paraître, ces preuves justement demandées, en exposant l'histoire des diverses civilisations qui ont occupé le globe; histoire qui sera scrupuleusement écrite d'après les livres, et les traditions même, qu'elles nous ont laissés.

Nous devons répondre, ici, à une question qui nous sera certainement adressée : pourquoi, nous dira-t-on, pourquoi n'avoir pas présenté, de suite, cette histoire exacte, et venir offrir un exposé que vous déclarez hypothétique? Nous avons eu, pour faire ainsi, plusieurs raisons.

D'abord, nous avons voulu continuer notre introduction comme nous l'avions commencée, c'est-à-dire faire encore passer le lecteur par la route que nous même avions parcourue. Nous croyons que ce mode est le meilleur dans le but que nous

nous proposons, dans celui de l'initier complètement à la connaissance de nos idées, et de lui donner tout, ou presque tout ce que nous possédons nous même, et de problêmes, et de solutions. En effet, conduit par une autre voie, il n'aurait appris que nos résultats, et non les moyens de ces résultats.

Ensuite, en suivant cette marche, nous pouvons présenter le complet de l'hypothèse, et poser, même sur le passé, des probabilités dont nous ne possédons encore, nulle part, les moyens de vérification; nous pouvons enfin montrer notre œuvre à priori. La vérification, au contraire, ne pourrait faire autre chose que raconter les faits; or, tout ce qui ne serait pas déjà fait acquis, resterait inconnu à nos auditeurs; en sorte que l'avantage d'un travail à priori, qui est de provoquer de nouveaux systèmes de recherche, serait perdu pour tout autre que nous. Comme un propriétaire avare, nous conserverions pour nous seuls, la source des inventions : telle n'est point notre devoir ni notre volonté. En définitive, il serait irrationnel de livrer un travail de vérification, avant d'avoir produit l'œuvre à priori, qui lui a donné existence.

Enfin, l'hypothèse a une pureté, une intégralité qui mérite d'être conservée.

L'hypothèse, en effet, non seulement appelle l'attention sur des réalités qui sont restées inaper-

çues, et crée ainsi de nouvelles branches de savoir, mais encore elle seule contient l'unité, et la maintient présente, et toujours souveraine, au milieu du détail des vérifications. Il pourrait arriver qu'une vérification fût erronnée, et, ici, nous n'exceptons pas même les nôtres : or, comment parviendriez-vous à reconnaître la faute, si vous n'aviez pas sous les yeux, l'unité elle-même. Ne devons-nous pas les plus belles découvertes des temps modernes à la présence de l'hypothèse qui commence la Bible, à cette genèse de Moïse refaite par Saint-Jérôme, qui, depuis dix-huit siècles, reste debout vis-à-vis des croyans et des incrédules, comme pour provoquer les premiers à la démonstration, les seconds à la négation, et les pousser tous, par suite, aux belles vérifications dont la science s'est enrichie.

Ainsi, il est conséquent, il est juste, il est utile de continuer notre livre sur la genèse, ainsi que nous l'avons commencé. C'est ici, nous l'espérons, le début d'une longue suite de travaux ; nous ne devons pas tenir compte de quelques pages de plus.

## PREMIÈRE PARTIE.

---

L'homme a-t-il été créé en deux fois; c'est-à-dire, formé d'abord comme corps animal seulement, puis, plus tard, fait tel qu'il est aujourd'hui, en esprit, et en matière? C'est une question importante à résoudre, surtout au point de vue de la métaphysique; car, si l'on parvient à saisir le mode par lequel la spontanéité, ou l'esprit, est descendue dans la matière de l'animalité humaine, l'on connaîtra, certainement, la manière suivant laquelle les hommes s'engendrent comme esprits.

En consultant l'histoire de ce qui s'est passé dans les autres formations, on trouve qu'il est très probable que l'homme a d'abord été créé comme simple animal. En effet, la géologie nous montre que chaque formation a été faite en deux temps; dans le premier, les espèces apparaissent comme des ébauches, sacrifiées pour préparer l'air, les eaux et le sol, à une race analogue, plus puissante, et plus durable, qui occupera la deuxième période. La première durée est séparée de la seconde, par un petit cataclysme, un mouvement

d'inclinaison de l'axe de rotation du globe. Or, dans le jour géologique des hommes, nous occupons maintenant cette seconde durée qui fut toujours consacrée, dans le passé, à la plus grande puissance d'une espèce. Il est naturel de croire que la loi n'a point changée, et, par suite, de penser que l'homme d'aujourd'hui a quelque chose de plus que l'homme qui apparut au début même de notre époque. Au reste, la géologie nous offrira un jour les moyens d'acquérir sur cette question une solution positive que le raisonnement seul ne peut fournir. C'est à l'observation qu'il faut recourir; et, certainement, elle suffira.

C'est ici le lieu de dire quelques mots de l'opinion qui veut que l'homme soit une modification perfectionnée, émanant, par voie de génération, de quelqu'une des espèces animales existant aujourd'hui, particulièrement du genre de l'orang-outang, Certes, c'est une opinion, dont on a peine à s'occuper sérieusement. Le sentiment qui lui donna naissance, suffit pour en donner la valeur; elle fut imaginée, afin d'ôter tout prétexte à la croyance d'une intervention divine dans la création; un semblable but ne mérite pas d'être discuté ici, surtout après l'exposition de la géogénie. Aussi, nous passerons sur ce sujet, pour arriver de suite à l'argument scientifique qui rend manifeste, l'erreur d'une telle assertion; c'est qu'il est

anatomiquement impossible qu'il y ait eu jamais le moindre rapport entre l'homme et le singe; c'est que la possibilité de donner naissance à des hibrides, par voie de rapport sexuel entre les deux espèces, n'existe point; ainsi, la preuve de la moindre analogie ne se trouve même pas ; c'est qu'enfin, si les orangs avaient, par une modification du milieu où ils vivent, été transformés en hommes, on demanderait pourquoi il y a encore des singes de ce genre; etc., etc. Évidemment, l'homme a été créé à son époque géologique, de toute pièce, ainsi que les autres espèces animales. Passons à l'examen d'un autre problème.

Le premier élément, l'indispensable condition de toute société humaine, est le langage. Il est impossible de concevoir le moindre rapport qui mérite le nom de social, sans ce moyen de toute relation. Autrement, il n'y a plus que des rapprochemens de nature animale, des contacts de bêtes que l'appétit provoque, que le geste et le cri instinctif signalent, ainsi que nous en observons, tous les jours, dans nos troupeaux. Sans la parole significative, il ne peut exister de but commun ni en desir, ni en délibération, ni en acte; partant, point d'association. Le langage fut donc le principe de la société, c'est la raison de l'être humanitaire.

Or, le langage n'existe point sans le verbe; et,

qu'est celui-ci! C'est la parole active; c'est le signe de la spontanéité; c'est le signe qui lie; celui, enfin, d'où provient toute phrase, et par suite toute intelligibilité. Otez, en effet, le verbe, même de nos langues actuelles si composées, et grâce à lui, si parfaites: alors, vous n'aurez plus que des sons sans signification, c'est-à-dire sans puissance pour exprimer la pensée.

La première révélation, celle qui commença l'humanité, fut, nécessairement, le don du langage ou du verbe. Nous avons, dans le livre précédent, exposé en quoi consistait la parole. Nous avons dit qu'elle était l'effet de l'action de la spontanéité sur la matière nerveuse, et que, par suite, elle restait le signe des relations entre l'esprit et cette matière. D'après cette définition, il est facile de comprendre comment, la valeur significative restant identique, les mots ont cessé, avec le temps, d'être les mêmes. Comment, enfin, il y a pluralité de langues. Il y a deux raisons pour qu'il en soit ainsi : la première, c'est que le mot est une action arrivée à son dernier terme, celui de la manifestation à l'extérieur : or, cette manifestation s'opère à l'aide d'un appareil musculaire, dont les aptitudes varient en raison des milieux où les hommes vivent : la seconde, c'est que les mots sont d'autant moins simples, que la société où on les recueille, est plus avancée dans la civilisation; ils sont le résultat d'un plus ou moins grand nombre

de combinaisons, qui représentent les divers raisonnemens à travers les quels ils ont passé : cela suffirait seul, sans même tenir compte de la cause exprimée précédemment, pour expliquer comment ils diffèrent suivant la société où l'on étudie leurs formes.

N'y a-t-il eu qu'une seule révélation du langage pour toute la terre? Cette question a beaucoup occupé les philologues; et elle a été résolue affirmativement par tous. En effet, ils remarquèrent dans toutes les langues, une somme de mots racines qui étaient restés les mêmes en tous lieux, sauf quelques légères différences de prononciation. Mais, à nos yeux, et d'après notre définition, parce que cette identité existe, il ne serait pas prouvé que la révélation de la parole n'ait pas été multiple. En effet, la spontanéité formant le signe pour la première fois, ne peut produire qu'une seule espèce de modifications matérielles : or, que cet acte inventeur ait eu lieu une seule fois, ou plusieurs, le résultat sera toujours unique, car ce seront des mouvemens expressifs ou des sons homogènes, qui n'offriront d'autres différences que quelques variations de prononciation.

C'est à la géologie, et à l'histoire, à chercher la preuve de l'unité de la révélation du langage; et c'est aussi un fait que leurs observations peuvent parfaitement atteindre, ainsi qu'on le verra dans le deuxième volume de cette introduction. Nous

pouvons, d'ailleurs, et par avance, en donner une preuve rationnelle de première valeur; c'est celle qu'on doit déduire du principe de la moindre action; cet axiôme devant être considéré comme aussi juste en philosophie, qu'en science mathématique.

Les problèmes, dont nous venons de nous occuper, ne sont point de ceux que la science de l'histoire est appelée à résoudre. Ils se rapportent, en effet, à des temps où il n'y avait encore ni société, ni histoire; et c'est seulement à l'élucidation de ces temps que nos méthodes sont applicables.

Il n'en est pas de même des problèmes que nous allons poser : nous pourrons procéder immédiatement à leur solution, et acquérir à leur égard des probabilités égales à celles qu'un travail analogue donnerait dans toute branche positive des sciences mathématiques, et physiques.

Les problèmes politiques les plus importans et les plus grands, sont intégralement contenus dans ces deux questions historiques : *quel fut le premier état social des hommes; quel sera leur état social avenir ou dernier?* Nous allons montrer comment la méthode historique, décrite dans le livre précédent, parvient à résoudre ces difficultés : nous donnerons ainsi un exemple de la manière de l'employer. Mais, avant, nous allons nous arrêter un moment, pour faire sentir les difficultés de la première des deux questions posées. On pourra juger

par là de la puissance de l'instrument qui parviendra à l'éclaircir; et, lorsque la vérité d'une solution, reconnue introuvable par tout autre moyen, aura été démontrée par vérification dans le deuxième volume de l'introduction, nous aurons acquis une grande preuve en faveur des conclusions que la méthode nous fournira sur un avenir social que nous ne verrons pas, et auquel il est cependant bon que nous croyions.

Tous les peuples ont conservé des traditions qu'ils rapportent à l'état social primitif des hommes. Les monumens les plus entiers qui nous aient été transmis sur ce sujet, sont, incontestablement, les livres de Moïse, le Chou-King des Chinois, les Pouranas des Indous. Nous possédons encore en d'autres langues, quelques écrits qui ont aussi pour but l'histoire des mêmes temps; ce sont les livres d'Hésiode et d'Apollodore, de Sanchoniatan, de Berose, les Eddas, la Voluspa, etc. Or, dès le premier coup-d'œil, qu'aperçoit-on dans ces livres? C'est qu'ils se rapportent tous à l'histoire d'un temps pareil, et que, cependant, ils sont en contradiction évidente sur les faits, sur les dates, sur les successions, et même sur les noms. Vient-on, dans l'espérance de s'éclairer, à consulter les ouvrages, et les nombreux commentaires des savans sur la matière, le désordre et le trouble apparaissent plus évidens encore; en effet, on voit que chaque érudit est entré dans cette étude avec

la pensée qu'il existait, au fond de ce chaos apparent, une vérité; avec la volonté de la chercher dans la conciliation des faits : cependant, après des efforts de travail qui effrayent l'imagination, il n'a réussi qu'à construire un système d'ecclectisme, et à proposer une méthode d'élimination ou d'exégèse. Si plusieurs sont parvenus à former quelque chose qui eût le semblant d'une réalité, c'est seulement à l'aide d'arrangemens, et d'éliminations qu'ils ne peuvent justifier par aucune autre raison que celle-ci : c'est que telle fut leur volonté. En procédant ainsi, on a fait, avec le même fond, tantôt des histoires astronomiques, tantôt des symboles hermétiques, tantôt des théogonies, tantôt des histoires d'hommes, etc.

Jamais les hommes ne quittent un travail, sans l'avoir terminé. Aussi, dans l'impossibilité d'achever celui-ci, comme il semblait devoir l'être, on s'est généralement arrêté aux deux idées suivantes, qui paraissaient dispenser de toute recherche ultérieure sur ces matières, ou qui, du moins, abrégeaient de beaucoup les recherches : la première fut que toutes ces traditions étaient purement imaginaires; et qu'elles se ressemblaient, jusqu'à un certain point, ou parce que leurs auteurs s'étaient copiés, ou parce que l'imagination humaine était la même partout; la seconde idée, celle qui eut le plus de faveur, fut que toutes ces traditions étaient l'écho altéré d'une vérité ancienne

conservée dans le livre d'un seul peuple. Ces solutions pouvaient satisfaire le public, mais elles ne suffisaient pas aux érudits. En effet, d'abord, comment supposer que des traditions extraites du sanctuaire des temples de chaque peuple, qui souvent formaient la base de toute légimité, de toute fraternité chez lui, qui le faisaient nation, en un mot, etc.; comment supposer qu'elles ne fussent que des fables : ajoutez que, souvent, elles parlent de faits, de contrées, etc., qui étaient évidemment inconnus à ceux qui en furent les vulgarisateurs. Ensuite, si elles étaient toutes copiées sur un même, et unique livre, quel était ce livre? Alors, il fallut discuter l'antiquité, et l'authenticité relative des livres qui nous restaient. Il était difficile de savoir, entre plusieurs, le quel adopter; par exemple, était-ce la Bible de Moïse? Mais, manifestement Moïse avait été prêtre égyptien; d'ailleurs, la bible que nous possédons, a été reconstruite en lettres chaldéennes, après la captivité de Babylone; elle était écrite en lettres alphabétiques, et, à cause de cela, elle devait être considérée comme postérieure aux traditions orales, ou hiéroglyphiques, entr'autres aux Kings des Chinois, etc., etc.. Ainsi, les difficultés renaissaient, chaque fois qu'on voulait les résoudre.

Quant à nous, nous avons dû admettre que toutes ces traditions étaient vraies au fond, si ce n'était dans la forme. Notre principale raison,

pour penser ainsi, fut que, si ces écrits eussent été faux, ils ne seraient arrivés jusqu'à nous qu'escortés d'un cortége de négations; tandis qu'il est certain, au contraire, qu'à l'époque de leur publication, ils se trouvaient d'accord avec les vieilles croyances publiques, à tel point qu'ils furent adoptés avec amour par le fanatisme du temps : ils étaient donc véridiques, au moins, comme exposé d'un état social qui avait existé, et dont ils transformaient les traditions orales ou hiéroglyphiques, en langage moderne ou alphabétique. Il nous était facile, d'ailleurs, de nous démontrer à nous-mêmes l'existence d'états sociaux antérieurs à ceux dont l'histoire est certaine. Il était évident, par exemple, qu'en Grèce, en Italie, et dans l'Asie mineure, avant l'importation de l'alphabet, et de l'architecture égyptienne, il avait existé des sociétés qui avaient laissé non-seulement des traditions, mais qui avaient, en quelque sorte, signé leur passage sur le sol, par de nombreux monumens. Nous qui admettons que l'art est toujours l'expression d'une pensée, nous trouvions que les ruines architecturales que chaque société avait laissées sur le terrain où elle avait vécu, parlaient aussi haut, aussi net, et plus positivement, que la plus exacte de nos tables chronologiques. Il est vrai que nous ne pouvions tirer de cet examen qu'une généralité; mais elle nous suffisait pour nous assurer que dans le fond de toutes ces traditions, négligées à cause

de leur obscurité, il y avait une vérité qu'il fallait chercher. Il nous était, en effet, prouvé qu'avant le système des temples Égyptiens, et Indous, il avait existé des formes de construction religieuse toutes différentes, se rapportant à des dogmes et des cultes tout autres; comme il nous était raconté qu'avant les peuples qui avaient bâti en Egypte et dans les Indes, il y avait eu d'autres peuples qui avaient aussi élevé des monumens à une autre croyance.

Il existe, aujourd'hui, vivantes sur le globe, de petites sociétés qui, dans les constructions qu'ils consacrent au culte, rappellent complètement les formes des monumens pélasgiques, celtiques, babyloniens, scythiques, etc., de l'ancien monde. Il y a trois siècles, l'Europe a visité au Mexique, et au Pérou, de grandes sociétés qui avaient exprimé leur adoration religieuse sous les mêmes figures. Il était naturel de penser que l'étude des mœurs, et de l'histoire de ces nations, nous donnerait la clef des mystères des annales primitives de notre continent. En conséquence, nous allâmes étudier les écrits des voyageurs. Nous avons rencontré une grande analogie entre les traditions de ces peuples demi-sauvages, et les narrations grecques, chaldéennes, celtiques, chinoises, etc.

Alors, nous avons été pleinement confirmés dans notre opinion sur la réalité et la valeur de la langue architecturale, et nous avons compris très

bien comment la plupart des érudits ont soutenu que toutes les sociétés émanaient d'un seul peuple, et d'une seule tradition. Mais, les recueils des voyageurs modernes nous livraient des annales aussi fabuleuses, aussi obscures que celles même conservées dans les premiers écrivains de notre vieux monde. Il ne paraissait pas qu'il y eût le moindre éclaircissement à en tirer. Si quelqu'un de nos lecteurs doute de ce que nous avançons ici, qu'il ferme notre livre, et qu'avant d'avoir lu ce qui va suivre, il étudie les origines dont il s'agit: il sera inévitablement conduit à répéter quelque chose de ce qu'avaient fait les savans, ses prédécesseurs; il fera de l'ecclectisme.

Alors, nous avons raisonné avec notre doctrine. Nous avons pensé que l'obscurité, et les contradictions des chroniques primitives, n'étaient qu'apparentes; que ces défauts venaient, non pas de ce qu'elles contenaient, mais de ce qu'on n'avait su ni les interpréter, ni les lire; de telle sorte que, probablement, l'on en avait vu seulement le squelette, savoir: une sèche et aride nomenclature; pendant qu'on avait laissé, sans l'apercevoir, le sentiment qui en faisait l'âme. En effet, il avait dû en être ainsi: on ne peut jamais trouver quelque chose que l'on ne cherche pas; or, nos érudits étaient constamment entrés dans cette étude avec une croyance de leur temps, pour trouver une solution sur quelque problème moderne de

nature et d'origine. Ils avaient donc cherché, dans ces traditions, des choses qui n'y étaient pas, et ne devaient pas y être. Pour être plus heureux que nos prédécesseurs, il fallait, évidemment pour nous, sortir de la voie suivie jusqu'à ce jour, et procéder à l'étude de nos antiquités du point de vue d'une hypothèse nouvelle, et qui ne fût relative qu'à elles-mêmes.

Si, pour trouver cette hypothèse, nous avions été réduit aux ressources de notre propre imagination, il est probable que nous n'eussions pas été plus habile que nos devanciers dans la même carrière. Mais, alors, nous avons trouvé un secours qui leur manquait, celui de la méthode historique, qui pouvait nous donner mieux qu'une hypothèse, c'est-à-dire nous fournir une réelle certitude. Voici comment nous avons raisonné, et, par suite, procédé.

Nous avons invoqué d'abord *la méthode des tendances*. Nous avons pris pour base de notre examen, pour titre de la série que nous voulions construire, la formule la plus apparente sous laquelle se résument les progrès généraux de l'humanité, celle de l'amélioration de la condition sociale des hommes. Ce choix étant fait, nous avons établi les termes de notre progression de la manière suivante :

Nous connaissons, parfaitement, deux âges logiques, intimement liés l'un à l'autre : toutes les parties du mouvement social qui les compose,

nous sont bien connues par l'histoire des nations qui ont marqué leurs diverses époques. Ces deux âges logiques sont celui qui commence en Égypte et se termine en Judée, en Grèce, et à Rome; et l'âge chrétien, dont nous commençons la sixième période. Si quelques doutes pouvaient encore aujourd'hui, après les belles recherches des dernières années, s'élever contre la caractérisation des premiers momens de l'âge Égyptien, nous invoquerions les temps analogues de la civilisation Indoustane dont pas un livre ne nous est échappé. Passons donc, car ce qui est prouvé pour nous, le sera bientôt pour nos lecteurs.

La formule sociale égyptienne disait: *Tous les hommes sont des anges déchus, qui expient sur terre, une faute commise dans le ciel. Le degré de leur misère ici-bas, est mesuré sur la grandeur de leur faute là-haut.*

La formule sociale chrétienne dit: *Tous les hommes sont rachetés*; partant, tous les hommes sont égaux.

La différence de ces deux formules, représente une différence de bien-être pour la masse des hommes, qu'il est facile d'apprécier. De la première à la seconde, il y a progrès évident, et progrès immense.

Tels sont les deux termes généraux de la progression humanitaire que nous connaissons; maintenant, à l'aide de ces deux valeurs moyennes, il

nous faut trouver le terme qui les précède, et celui qui les suit. (1)

(1) Il est, au travail dont nous exposons, ici, le procédé, une objection apparente, mais qui pourrait embarrasser quelques personnes, et à laquelle, à cause de cela, nous devons répondre.

En mathématique, il est établi qu'on ne peut trouver un terme inconnu, que lorsque trois termes, au moins, de la progression ont été donnés. On nous demandera donc, si c'est avec raison, que nous nous contentons de deux termes seulement de la progression humanitaire, pour établir la détermination d'un ou de deux autres termes inconnus.

Nous répondrons qu'il n'en est pas ici, comme en mathématique : dans les questions qui appartiennent à cette science, on ne pourrait pas même reconnaître l'existence de la progression, si l'on ne possédait au moins les trois termes.

En histoire, au contraire, la progression est certaine : il suffit donc de deux termes pour mesurer son mouvement, et parconséquent pour prévoir; il en serait de même en mathématique, si l'on était toujours certain qu'il s'agit d'un progression.

Ajoutons, cependant, qu'il n'est pas douteux que, si nous possédions un plus grand nombre de termes historiques, nous parviendrions à des conclusions soit sur le passé, soit sur l'avenir, bien autrement précises que celles que nous pouvons actuellement obtenir. Un jour, certainement on possédera ce plus grand nombre de termes que nous ne pouvons que desirer maintenant : un jour, certainement l'observation, et l'investigation attentive du passé, l'examen de civilisations encore vierges d'études, accroîtront nos élémens scientifiques. Alors la science de l'histoire acquerera une précision qui en feront la reine du monde. Pour nous, notre tâche est de commencer l'œuvre; le reste est à nos successeurs.

En raisonnant d'après les principes que nous avons exposés dans notrephysiologie sociale, sur l'usage de la méthode des tendances, nous trouvons que le terme premier de la progression, le mot qui a précédé celui de l'âge égyptien, était celui-ci: *Il y a, sur terre, des anges, et des hommes;* en d'autres termes, des immortels, et des mortels; en d'autres termes, encore, des dieux, et des bimanes. Nous n'essaierons pas d'appuyer cette conclusion par des raisonnemens, nous ne dirons même pas qu'elle a été vérifiée d'une manière plus étendue que nous n'aurions pu d'abord le croire nous-mêmes, et qu'on ne le verra encore dans la deuxième partie de ce chapitre. Nous la livrons dans sa forme brute, aux réflexions de ceux qui nous lisent.

Mais, cette conclusion ne constitue que la moitié de la découverte qui nous était nécessaire pour constituer une hypothèse véritablement historique. Nous avons fait alors usage de la méthode logique, et nous sommes parvenus très facilement à former l'ensemble logique probable, que nous exposerons plus bas. Nous avons procédé suivant les mêmes méthodes, pour trouver l'état final de l'humanité. Il est superflu de nous arrêter à en exposer le procédé; car, ce ne serait qu'une répétition de ce que nous venons de dire.

---

# DEUXIEME PARTIE.

## ANDROGÉNIE.

Au commencement, les hommes étaient errans dans les forêts, sans langage, sans lois, sans mariage, sans famille, et sans nom. Ils vivaient en troupes comme des bêtes, et n'étaient en effet que cela. Ces bandes de bimanes se formaient, se grossissaient, se rompaient au hasard : l'imitation et l'instinct étaient, comme aujourd'hui dans nos troupeaux, les seuls moteurs de ces aggrégations d'individus à face humaine. Quelques cris, et quelquelques gestes, suffisaient à exprimer leurs passions et leurs appétits de bête; et à remuer la foule (1).

Ces bandes de bimanes ne devinrent jamais très nombreuses; elles eurent grand peine à se conserver, car elles avaient à lutter moins encore

(1) Toutes les traditions conservent la mémoire d'un état pareil; on le trouve inscrit également dans les traditions hébraiques. Ainsi, Joseph dit, en quelques lignes, que Caïn, après son crime, s'associa une troupe d'hommes méchans, vécut de violences, et bâtit la première ville,

contre une nature sauvage et puissante, que contre le mal que leur faisait la brutalité de leur vie; car les carnassiers destructeurs étaient encore faibles et peu nombreux; et toute la terre verdoyait et fructifiait sous le soleil d'un printemps invariable.

Le premier homme fut celui qui parla. Il fut, dit-on, fils de Dieu et d'une vierge. Il était d'ailleurs de nature divine. Il sortit, dit-on encore, du séjour céleste, pour venir changer les hommes. Sa venue fut annoncée par des signes, dans le ciel, l'air, la terre, et les eaux. L'air se troubla et se chargea de pluie et de feu; il se changea en ouragan et ravagea le sol; la terre remua et trembla; les eaux sortirent de leurs lits et changèrent leur cours. Ainsi, le premier verbe humain parut dans une tempête.

Il annonça ce qui suit: « Au commencement, l'Éternel, Dieu, créa la grande mère. Il forma avec elle le corps de toutes choses: il fit d'abord ce qui est en haut, et ce qui est en bas; puis les ténèbres et la lumière; puis l'air et l'eau, et la pierre. Mais tous ces corps étaient immobiles; alors, pour les animer, il créa des intelligences qui reçurent, pour matière, les uns la lumière, les autres les ténèbres; les uns l'air, les autres l'eau: ainsi, toutes les intelligences créées participèrent de Dieu comme esprits, et de la grande mère comme corps. Ils furent faits mâles et femelles, afin qu'ils pussent se multiplier en esprits et en corps: ils reçurent des

chefs, des lois, et la liberté, afin qu'ils pussent obéir et mériter. La terre resta pour séjour à la grande mère. Alors, toutes choses furent achevées, et toutes choses furent bien, car tout était harmonieusement uni et lié. Mais les esprits des ténèbres envièrent et désirèrent les corps de leurs frères; l'ordre fut troublé par l'inceste et la révolte; la matière du mal fut produite; la grande mère, même, qui avait été l'occasion du crime, en fut entachée; et du péché furent engendrés les hommes mortels et les animaux. Alors commença la distinction entre le bien et le mal, et la guerre des intelligences de lumière contre les géans des ténèbres; et la mort descendit sur la terre. L'Eternel a permis que les dieux de lumière, et de pureté aient envoyé un de leur fils dans un corps d'homme, afin de se multiplier sous forme charnelle, pour combattre le mal et purifier la matière humaine. »

Dans cette narration, tout fut révélation. L'idée et la parole, le mot et le sens, le dogme, et le langage, furent créés en même temps; tout mot était verbe; car, s'il était sujet ou substantif à l'égard de ce qui le précédait, il était actif et verbe à l'égard de ce qui le suivait; un seul n'était que verbe, c'était celui qui avait été prononcé le premier, et par lequel, plus tard, on a désigné, dans les divers idiômes, le nom de Dieu. Ainsi, la langue primitive, et le dogme religieux, ne furent

qu'une seule et même chose, et durent être confondus dans la même vénération.

Cette parole révélée, ne contenait pas seulement le germe de toute société, et de tout langage avenir; elle était encore douée d'une puissance d'incantation jusqu'alors inconnue, et qui suffisait, à elle seule, pour remuer, et soumettre la foule. En effet, c'était un chant accentué et rythmé. Ainsi, ceux même, soit parmi les dieux, soit parmi les bimanes, qui en ignoraient le sens, obéissaient à la séduction de son harmonie musicale : leur sensibilité était saisie, leur brutalité était dominée; et ils accouraient autour de l'incantateur, et obéissaient à son geste, ainsi que les troupeaux à la main qui les nourrit. De ce que la parole sacrée était, en même temps, un chant, il arriva encore qu'elle put se conserver long-temps dans sa pureté primitive.

De cette révélation première fut engendrée la première société; elle se forma, et grandit, et se perfectionna, dans l'ordre des principes enseignés par son divin auteur; elle fut le symbole vivant de sa parole. Elle dut donc revêtir les formes civiles, et politiques, que nous allons exposer.

Comme il y avait deux espèces d'hommes, les uns venus du bien, mortels seulement comme chairs, mais immortels comme esprits, les autres nés du péché, dépourvus de l'âme immortelle; il y eut société seulement pour les premiers : les der-

niers formèrent seulement un bétail, ils furent matière et instrument. On les appela femmes, du nom de leur mère; on les appela foule et troupeau; car ils étaient moins qu'esclaves, et ils restèrent livrés à la promiscuité, comme les bêtes, sans parole, et sans lois. Ces bimanes avaient de plus que dans leur premier état, seulement, des maîtres qui prévoyaient pour eux.

Cependant, la société des dieux mortels fonda, dans son sein, la division des devoirs ou des fonctions, et les lia par une hiérarchie rigoureuse, et une discipline sévère, en imitation de ce qui existait dans le ciel. Il fut dit que chacun occuperait, de naissance, sur terre, la fonction même que tenait son père céleste dans l'univers; car, il avait été enseigné que l'esprit qui aurait bien fait, retournerait, après avoir dépouillé son enveloppe d'homme, pour être heureux dans la cour de son père; pendant que celui qui aurait manqué à son devoir, irait souffrir près des géans des ténèbres et de la gelée. Ainsi furent fondés le droit patriarchal, le droit d'aînesse, la famille, l'hérédité des fonctions, l'ordre d'obéissance, et le culte des ancêtres. L'adultère, le vol, l'envie, l'inceste étaient abominables; car c'étaient les péchés auteurs du mal. Le mariage était un lien redoutable et sévère; il ne pouvait se former que dans le sein même de la famille, et entre immortels. Les tombeaux fu-

rent sacrés ; car ils étaient des lieux purifiés par le séjour des corps qu'avaient habités les dieux.

La prière, le sacrifice, et la devination furent institués. La magie fut inventée.

Alors les nations élevèrent des temples, taillèrent des montagnes, pour qu'ils fussent symboles en même temps de la prière et du sacrifice ; ce furent de grands autels, de hautes pyramides distribuées par étages ; là, chaque classe des immortels venait s'agenouiller à son rang, et demander grâce et puissance, tandis qu'au sommet le pontife roi opérait le sacrifice. Tantôt il agissait aux yeux de tous, élevé sur la pierre de l'immolation ; tantôt l'œuvre mystérieuse était cachée aux regards et enfoncée dans une cavité creusée au sommet de la pyramide. Dieu de la lumière, ô mon père, disait le pontife, reçois pour eux et pour moi la vapeur la plus pure de notre sang ; et toi, Dieu de la force et des orages, reçois ce sang qui nous donne la force ; et toi, ô grande mère, permets que cette chair nous soit propice ; et toi, ô victime sacrée, sois un fidèle interprète de l'amour de nous tous, enfans, pour nos pères célestes ; et toi, ô Dieu, créateur de tous et de tout, accepte nos prières sans mélange, car nous ne pouvons t'offrir en sacrifice rien qui soit digne de toi.

Ainsi le culte fut tout enseignement ; l'autel, lorsqu'il était chargé de ses fidèles, figurait la hiérarchie sociale imitée de la hiérarchie cé-

leste; il figurait aussi chaque homme immortel, car celui-ci avait été créé pour être une image abrégée de l'univers; et, lorsque tout ce peuple agenouillé dressait ses mains au ciel, priait par la bouche du sacrificateur, se dévouait dans la victime, il enseignait la voie de vie et de vertu, le sacrifice.

Les familles avaient des temples; c'étaient leurs tombeaux. Lorsque la vie avait été une purification, lorsque l'immortel était mort dans son œuvre, le séjour de ses restes devenait un lieu pur. Les funérailles elles-mêmes étaient un symbole de sa vie: parce que sa vie avait été un sacrifice, il était traité en victime; son corps était élevé sur un autel, et offert aux dieux d'en haut qui l'avaient formé, et lorsqu'ils avaient repris ce qu'ils lui avaient donné, alors ses os, sa matière, étaient enfouis dans le sein de la terre, la grande mère d'où ils étaient sortis. On disait que les esprits venaient quelquefois visiter les lieux où reposaient leurs dépouilles terrestres; on disait qu'ils aimaient le sang des victimes, et que, sensibles au culte qu'on leur rendait, ils consentaient à communiquer avec les vivans.

Les hommes immortels puisaient dans ce culte la force de combattre et de vaincre, dans la lutte qu'à l'appel de leurs premiers pères terrestres, ils avaient engagée contre la nature brute, et contre l'exemple fascinateur et les passions grossières de

ces bêtes à face humaine, qui étaient accourues autour d'eux. La foi, alors, était l'unique recours, le seul appui de la vie sociale; un instant de doute ou de vanité, ou d'indulgence à la chair, perdait une nation.

Car, alors qu'il fallait agir toujours, et que, cependant, nulle science qui prévît, n'existait, la foi seule, et le dévouement, pouvaient donner le courage d'entreprendre ou d'entrer dans un avenir inconnu; la foi seule, aussi, pouvait créer des moyens de prévoyance, et ce fut elle qui engendra, en effet, l'art devinatoire, l'art augural et les oracles.

Les changemens dans l'air, dans le ciel, et dans les eaux; les vents, les nuées, les orages, étaient-ils, d'ailleurs, autre chose que des actes divins; n'était-ce pas là que vivaient leurs premiers pères? Ces étoiles, ces vents, ces eaux n'étaient-ils pas leurs corps? Et pourquoi eussent-ils été indifférens aux prières de leurs descendans et à leurs projets. Pourquoi donc venaient-ils ainsi? Et la terre elle-même, la grande mère, n'était-elle pas présente en amour, là où elle verdoyait et là où elle enfantait les plus beaux arbres.

Oui, les dieux donnaient des signes; il fallait savoir les interprèter. C'étaient eux qui envoyaient les songes, c'étaient eux qui envoyaient les pressentimens et les desirs vagues; c'étaient eux qui réglaient les sorts.

Alors, ce fut par le sacrifice qu'on procéda aux augurations, au jet des sorts, à la devination des songes. On crut que l'action des dieux se manifestait surtout dans l'acceptation des victimes, et on en connut bientôt les signes. Les forêts aussi donnèrent des présages, car, lorsque le sol était pur de toute œuvre, c'est-à-dire de toute souillure animale, l'intelligence terrestre appelée par le sang et les os des victimes, venait donner une voix aux feuilles de leurs arbres.

Enfin, les dieux inspirèrent des hommes, et, comme pour montrer leur puissance, même de simples immortelles; ils parlaient et répondaient par leur bouche.

La confiance religieuse des nations ne fut point déçue; si l'art augural, et l'art devinatoire les abusèrent quelquefois, c'est qu'ils étaient mêlés de savoir humain, et par suite sujets à erreur; mais les oracles, dictés par les dieux protecteurs eux-mêmes, les oracles ne les trompèrent jamais; car ils furent toujours la pure expression du sentiment, de ce sentiment social qui est plus que la science, puisqu'il en est le père et le juge, de ce sentiment du but, qui fait les peuples, et que, de tout temps, l'on a appelé la voix de Dieu.

Cette même foi dans la puissance de la prière et du sacrifice, qui leur faisait trouver de si fiers conseils lorsqu'ils hésitaient, et leur donnait de l'audace vis-à-vis tous les dangers, cette foi produisit la magie.

Il y avait, disait-on, des prières, des cérémonies, et des invocations si puissantes, que les dieux célestes étaient forcés de venir concourir aux œuvres humaines. C'est par cet art qué furent produits, et le feu, et le fer, et le bronze. C'est par cet art que les champs devinrent fertiles, et les fruits savoureux. C'est encore par cet art, que furent formés les fétiches, et que l'on put attacher à un objet tout un monde d'esprits protecteurs.

Ainsi, la religion était partout; nulle part l'homme ne pouvait agir seul; car partout il touchait un Dieu; en tous lieux, en tous temps, le pouvoir mystérieux était là pour le protéger ou pour lui faire obstacle; mais aussi, parce que la religion était présente en toutes choses, lorsque les nations eurent conquis le pouvoir de faire intervenir les dieux dans leurs conseils, dans leurs entreprises, et jusque dans leurs armes, alors elles se mirent à agir avec une énergie extrême. Jusqu'à ce moment on n'avait attaqué la matière du mal, et engagé des combats, que par devoir et comme sacrifice; maintenant les longs voyages, les chasses, les luttes avec les élémens ennemis, les guerres de toute espèce devinrent des plaisirs.

Alors, on commanda et on entreprit avec confiance les plus redoutables expéditions. Aux ordres émanés du sanctuaire, les braves s'élancèrent dans les profondeurs menaçantes ouvertes autour d'eux, pour y porter la guerre au mal, et étendre

et multiplier la race des dieux sur la surface de la terre. Bien des siècles s'écoulèrent dans ces expéditions avant que le but fût atteint, tant de siècles, que plusieurs nations oublièrent leur origine ou n'en conservèrent qu'un souvenir confus ; et aussi les espaces parcourus furent si étendus, que toute communication fut rompue entre les pères et les enfans, et que plusieurs peuples perdirent même la connaissance de la route qu'ils avaient suivie. Cependant, partout où ils avaient passé, ils avaient signé leur route en y dressant des monumens de leur culte ; ces autels gigantesques, symboles de l'association de prières, et de sacrifices, faite à l'imitation du ciel.

Au milieu des travaux, et des efforts de ces migrations séculaires, les hommes dieux, entièrement occupés de l'œuvre présente, devaient négliger le soin des traditions, et des souvenirs. Cette conservation sortit des mains des hommes, et devint l'attribution des femmes immortelles ; des vierges furent consacrées à ce devoir ; on les appela sibylles.

Ces peuplades voyageuses, ne comprenaient, en effet, que les hommes des fonctions nécessaires à leurs œuvres ; quelques augures, quelques sacrificateurs, des guerriers, et leurs chefs, et leurs familles. Ils traînaient de plus avec eux un bétail d'hommes sans âme. Il n'y avait eu rien de prévu quant aux hautes fonctions de la conservation et

de la direction spirituelle. Toutes les fois, donc, que la communication avec le sanctuaire souverain fut rompue, il fut suppléé à son défaut par des institutions nouvelles. Il arriva, de plus, que le chef de la peuplade fut un guerrier, et que le prêtre n'eut que le deuxième rang. Tel était, en effet, l'ordre qui avait été créé par le pontife-roi à l'origine du voyage.

Cependant, le sanctuaire où reposait le principe de tous ces mouvemens, et d'où sortait ce fleuve d'hommes qui allait inonder la terre, resta long-temps immobile, assis dans le repos de la loi première. C'était une enceinte mystérieuse, impénétrable aux hiérarchies inférieures; le sacerdoce seul pouvait entrer dans la limite formidable; encore il était un lieu secret, accessible seulement aux princes des prêtres. Ce paradis terrestre était disposé à l'imitation de celui qui était au ciel. Comme l'autel, il était un symbole du monde, de la société, et de l'homme immortel: c'était le temple des dieux mortels.

C'est dans le sein de ce sanctuaire que se forma la théologie; il y eut de nombreuses discussions, et, par suite, de nombreux schismes; car, celui qui ne restait pas dans l'unanimité, obéissant, esprit et corps, aux décisions du pontife-roi, celui-là était chassé du paradis; ce dieu déchu allait expier sa faute dans les travaux du peuple, ou bien il fuyait avec sa famille, emmenant avec lui au-

tant de braves et autant de bétail qu'il pouvait en réunir, et allait fonder une patrie à son hérésie. Il y eut de semblables séparations en grand nombre, et elles eurent lieu successivement, suivant l'ordre logique des questions théologiques qui devaient être, et qui furent posées. Elles furent la conséquence d'abord de discussions sur le nombre et la nature des sacrifices, sur le nombre et l'importance des dieux immortels, etc. : pourquoi, disaient les uns, ne pas offrir en sacrifice les fruits de la terre; ne valent-ils pas les victimes! Le travail qui les produit, n'est-il pas méritoire aussi; car ce travail est une douleur que nous nous imposons volontairement, et il purifie la matière. Les efforts que nous faisons, sont aussi rudes que ceux de nos frères, lorsqu'ils vont combattre et chercher les victimes, etc. : pourquoi, disaient d'autres, adorer plusieurs soleils, et plusieurs lunes; c'est le soleil qui est le roi de la lumière; c'est son roi visible. Cessez de croire que ce roi bienfaisant est caché, là-bas, au Sud, dans un sanctuaire impénétrable; et que les astres lumineux ne sont que ses envoyés : ne voyez-vous pas que, lorsque le soleil s'avance, il nous amène toujours, tous les bienfaits de la lumière, et les avez-vous jamais reçus sans lui? etc. Puis, les séparations se firent à l'occasion de discussions de détail; mais, ces dernieres, moindres en importance, ne furent ni aussi complètes, ni aussi hostiles que

les premières; ainsi, l'art augural, l'art devinatoire, engendrèrent la météorologie, ou science des choses d'en haut, la médecine, ou science des songes et des révélations intérieures; et la magie, donna naissance à l'industrie métallurgique: il se forma des enceintes sacrées où toutes ces découvertes devinrent des cultes spéciaux, suivis sous l'invocation de leurs inventeurs qui étaient allés au ciel, et pratiqués par leurs descendans sur terre.

Toutes ces divisions, dont le but était inaperçu aux intelligences de ce temps, étaient les effets directs de l'application logique du dogme révélé à tous les besoins et à toutes les facultés de la société; elles étaient conséquences et progrès; elles commencèrent les premiers protestantismes.

Pour que la critique vînt, il fallait que la matière de la critique fût créée, et elle le fut. Toutes ces divisions dont nous venons de parler, ébranlaient momentanément la foi, et, aussi, furent accompagnées de profonds troubles moraux. Les dieux de la terre oublièrent leurs devoirs: ils désirèrent les filles des hommes; ils furent amoureux des chairs, qui n'étaient que mortelles, et ils en abusèrent. De cet inceste, de ce mélange impur, naquit la matière du mal social, comme dans l'univers elle était sortie de l'inceste commis par les géans des ténèbres; car, il se forma une classe intermédiaire qui n'avait point de place religieuse,

et qui n'était ni homme, ni bête. Lorsque cette classe fut devenue nombreuse, elle exigea dans la société, dans le temple, et dans le monde, une place que l'on ne pouvait lui accorder sans impiété et sans crime. Telle fut l'occasion, et le commencement de la première critique.

Alors, toutes les mauvaises passions trouvèrent un appui. Ceux même qui, jusque-là, avaient été réduits à obéir par impossibilité de se révolter, ceux-là trouvèrent une force prête à les servir. Toutes les fausses doctrines purent espérer des défenseurs.

La grande mère, dirent les premiers, ne fut jamais ni coupable, ni souillée par le péché des esprits des ténèbres. Ce n'est point elle qui a engendré le mal, ce sont les géans des ténèbres seuls; il est injuste de repousser ceux de leurs enfans qui demandent à prier Dieu ainsi que nous, et qui sont purifiés par nos croyances.

Il n'y a ni bien, ni mal, dans le monde, dirent les seconds. La loi imposée par Dieu aux esprits du ciel, comme à ceux de la terre, est la guerre. L'univers vit par le mouvement, et le mouvement c'est la guerre.... Ainsi, le mérite devant les dieux, et les plaisirs qu'ils nous promettent dans les demeures célestes, sont aux plus valeureux et aux plus habiles; le péché, c'est de mourir autrement que par l'épée; car l'enfer est pour les lâches, et le paradis appartient aux braves.

Il n'y a point, dirent les autres, plusieurs Dieux. Il n'y a qu'un seul Dieu qui est tout. Il n'y a donc, entre les hommes, d'autre différence, que celle qu'ils savent se faire.

Enfin, de toutes parts, les égoïsmes surgirent et la guerre remplaça l'harmonie. Tous ceux qui ne périrent pas dans cette lutte de tous contre chacun, et de chacun contre tous, qui remuait et les dieux et les hommes, tous ceux qui surnagèrent, allèrent se former des domaines par la violence des idées, et des armes. De là, vint une multitude de petites sociétés qui n'eurent plus d'autre but d'activité que l'exploitation de l'homme par l'homme, et d'autre industrie que la guerre. C'étaient de petits centres matériels qui n'étaient maintenus, que par la pression exercée sur eux par les hostilités qui les entouraient.

Ainsi, la société s'en allait, livrée à des doctrines stériles, qui ne pouvaient faire plus que de justifier ou de maintenir le mal présent, et qui restaient impuissantes à le soulager et à le changer. Ce n'était plus contre la nature que, les dieux combattaient, mais entre eux, détruisant ce que tant de siècles passés avaient eu peine à former; imposant, par le règne de la force, la promiscuité aux chastes, subalternisant le dévouement à l'égoïsme, mêlant, prostituant une nature immortelle dans le désordre des bêtes (1).

(1) Nous éprouvons ici le besoin d'adresser un mot

L'esprit critique passa sur les sociétés comme un ouragan ou un déluge; il abattit les temples, brisa les sanctuaires, enfouit les traditions; il mêla, et roula, la matière des dieux et des hommes, et la jeta çà et là, et la laissa immobile, comme un sable inerte et sans volonté, attendant le germe de l'arbre qui devait l'abriter et la fertiliser.

Un peuple échappa au déluge : parcequ'il était resté fidèle aux lois de ses pères, il devint le peu-

d'appel à la mémoire de nos lecteurs, afin de détruire les doutes qui auraient pu les saisir devant ce tableau, sans nom, du premier état du genre humain, et les dissiper au moment même où ils naissent.

Qu'ils se souviennent seulement de leurs lectures classiques; des histoires fabuleuses de la Grèce, de l'Italie, de la Celtique, qu'ils se rappellent les récits des voyageurs, ceux de Cook particulièrement, etc., alors dans notre narration, ils ne devront plus trouver qu'une seule chose étonnante, c'est l'ordre que nous avons pu y mettre. Ils satisferont leurs nouveaux doutes à cet égard, en abordant la lecture des livres originaux,

Car il n'est pas, dans notre histoire, un seul récit dont nous n'aurions pu justifier la réalité, et la place, par au moins dix citations. L'époque, que nous avons enfermée dans une narration si resserrée, est, en effet, si large, si riche de faits, les traditions sont si positives, si claires. que notre ami Boulland y a trouvé la matière, et la justification de trois âges logiques complets, ainsi qu'on le verra dans le volume qu'il doit bientôt livrer au public. D'ailleurs, si, d'après le calcul des vitesses progressives, on cherchait à établir la durée de cette époque, on trouverait qu'elle a rempli un nombre très considérable de siècles.

ple élu; par lui, la mémoire des choses passées fut conservée; il inventa l'écriture hiéroglyphique.

Le temps d'un nouveau verbe était venu, l'œuvre de l'ancienne parole était achevée; elle avait produit tout ce qu'elle avait en puissance; les dieux avaient appris aux hommes à parler, mais non à agir. La société allait périr, lorsque le sauveur arriva, et enseigna ce qui suit:

« Au commencement, Dieu voulant aimer, et être aimé, créa la grande mère; puis, avec elle, il forma les intelligences divines, esprits et corps. L'ordre de naissance fut celui de subordination. Le premier des ordres créés fut la trinité sainte, sans laquelle rien ne serait, et rien ne peut être, unité en trois âmes, amour en trois volontés, raison en trois intelligences, activité en trois puissances. C'est avec elle, et par elle, que Dieu produisit toutes les hiérarchies célestes. Chaque degré fut fait mâle et femelle afin d'être une idée de l'univers où tout était né de Dieu, et de la grande mère, et la femelle fut inférieure au mâle, comme la matière au principe. Alors, toutes choses furent bien; mais, parmi les esprits, il y en eut qui se crurent nécessaires au bonheur du tout-puissant, et vinrent à s'aimer plus eux-mêmes qu'ils n'aimaient l'éternel, leur père. Leur âme devint égoïsme, orgueil, fierté, envie; alors, il y eut du mal, du péché, et de la douleur, dans les

demeurres éternelles. Cependant, Dieu eut pitié de leur faiblesse et de leur misère; il voulut qu'ils pussent racheter leur faute, et reconquérir une place dans son amour. Il ordonna à son premier né de créer les sphères mortelles, afin que les anges déchus pussent aller sur terre, expier, par le sacrifice, leur faute céleste. Ainsi fut créé le monde visible, avec la hiérarchie des intelligences qui le gouvernent; et l'ange déchu fut revêtu d'un corps mortel, et reçut le pouvoir du sacrifice, et du choix entre le bien et le mal, entre le dévouement et l'égoïsme. Ainsi, la possession fut établie le signe de la bienveillance de l'éternel envers le coupable; car, ce fut le moyen du sacrifice, et ce fut le don de la puissance pour le faire. »

Alors, il fut établi, comme conséquences à tirer inévitablement, et comme croyances futures, que tous les hommes, tous les êtres qui se mouvaient, étaient animés, et immortels en esprits. Il fallut croire que les âmes séjournaient sur la terre, tant que leur faute n'était pas expiée, passant d'un corps dans un autre, pour mener une vie d'autant moins facile, d'autant plus inférieure, et plus douloureuse, qu'elles avaient été plus souillées de mal, dans les vies antérieures. Le bonheur de la naissance, de la beauté, de la puissance, et la possession de tout ce que les hommes pouvaient aimer et desirer, étaient les signes des mérites acquis par les expiations subies sous les formes dans

lesquelles l'âme avait passé précédemment.

Delà, il résultait que la hiérarchie des devoirs, la hiérarchie des droits politiques, la discipline sociale enfin, serait déduite par observation. Le fait existant devait être admis; la position acquise maintenue; car elle était un droit mérité: mais, aussi, chaque position imposerait des devoirs généraux et particuliers, que l'on ne pourrait enfreindre, sans encourir la crainte de recevoir, dans une autre vie, toutes les douleurs qu'on aurait causées aux autres. En un mot, si l'inférieur devait à son supérieur obéissance, il y trouverait une occasion de mérite, et d'un mérite d'autant plus grand, que l'obéissance serait plus dure; et, si le supérieur pouvait exiger une soumission absolue de ceux qui lui étaient subordonnés, il n'oublierait point que ce haut pouvoir, qu'il avait reçu, ne devait être, pour lui, que le moyen d'un dévouement plus large. Ainsi allait être assuré un ordre social, en même-temps d'obéissance et de protection.

La parole révélée, riche de tant de conséquences nouvelles, et grosse de tant de bienfaits, fut entendue de peu d'hommes; bien petit fut le nombre de ses premiers apôtres. Ils se hâtèrent d'en réaliser les premières conséquences parmi eux, et parmi leurs enfans; ainsi ils appelèrent à eux, par l'exemple d'une vie toute de pureté et

de dévouement, les hommes redevenus grossiers au milieu desquels ils s'établirent. Ils prouvèrent leur foi, en souffrant pour elle; et lorsque le martyr ne leur était pas donné par la colère des barbares égoïstes auxquels ils parlaient; alors, ils se l'imposaient eux-mêmes; ils inventaient des tortures de toute la vie, et se montraient ainsi aux yeux des hommes, comme apôtres, et comme exemples vivans de l'expiation imposée aux habitans de la terre.

La supériorité de leur foi, ses promesses pour tous, sa discipline, le dévouement qu'elle savait inspirer, conquirent les cœurs, et les intelligences, et réunirent en un faisceau spirituel, toutes les sociétés éparses, toutes les nations ou familles que l'ancienne croyance avait poussées et dispersées en Éthiopie, dans la haute vallée du Nil, et dans l'Indoustan, sur les bords du Gange. Alors, il y eut sur terre, deux peuples nouveaux; et, chez l'un et chez l'autre, la société se trouva réglée ainsi :

L'unité sociale, comme doctrine, et comme volonté, resta déposée entre les mains des successeurs des apôtres, qui furent appelés brahmines en Asie, et iéréïs ou sacerdotes en Egypte. A eux, donc, appartint le gouvernement de tous, et de tout. Ils formaient une caste, soumise à une discipline particulière, dont on faisait partie par naissance. Autour d'eux, étaient fixées les nations ou fa-

milles, qu'ils avaient conquises à la foi nouvelle; ils les gouvernaient par des pasteurs spirituels qui administraient la prière et la science; ces nations n'avaient de commun que leur croyance, et n'agissaient ensemble que par l'effet de la volonté du collége sacerdotal. Dans le sein de chacune d'elles, la hiérarchie sociale resta ce qu'elle était, composée de trois classes d'hommes; les chefs ou braves, ceux qui s'appelaient Dieux autrefois; les clients, c'est-à-dire, les hommes nés de l'ancien péché des immortels avec les filles mortelles; enfin, les esclaves qui représentaient ce qu'on avait appelé bétail auparavant. Cette division et ses conditions étaient des faits; elle durent être reconnues. Ainsi, naquirent les quatre grandes castes, qui régnèrent en Égypte, et aux Indes; ainsi que leur première coordination.

Toute position était donnée de naissance; car elle était, toujours, une récompense ou une punition; et toute punition aussi, représentait un degré de la hiérarchie des purifications; car, il y avait, hors de la société, des conditions bien autrement douloureuses, que la plus cruelle de celles qu'un homme pût subir; c'était celle des bêtes errantes et chassées dans les forêts. La possession était le signe visible des mérites acquis, comme elle était le signe de la puissance. Aux princes des sacerdotes, appartenait le pouvoir souverain, et de plus, était promis, s'ils ne déméritaient pas,

le rappel dans les demeures éternelles; aux guerriers, étaient attribuées les jouissances de la force, de la gloire, de la propriété, et des richesses; et, à leur dévouement était attachée l'espérance d'une autre vie plus noble encore, et plus rapprochée du séjour des anges: les cliens étaient libres, ils pouvaient choisir leur maître, leur travail; mais, ils ne pouvaient posséder, et par suite, être ni maris, ni pères, ou avoir à eux une femme, et des enfans, autrement que par le nom, et sous le patronage d'un maître: les esclaves étaient possédés. Les femmes, dans chaque ordre de naissance, suivaient le sort des hommes, mais en leur restant toujours inférieures, ainsi que cela était au ciel.

Sous cette discipline sévère, mais humaine, la société grandit, s'améliora, et devint riche et peuplée.

On construisit des temples, afin qu'il y eût sur terre une figuration du monde, et moral et physique, tel qu'il avait été révélé par la parole sacrée, dans la hiérarchie animée de devoirs, d'amours, et d'espérances qui en faisaient la loi. Le temple fut le type des espérances humaines; rien de ce qu'il contenait n'était visible à l'extérieur; toutes choses étaient enfermées dans un enceinte, qui les dérobait aux regards des hommes du dehors. Un mur haut et nu en formait le contour; sa triste uniformité n'était interrompue que là, où existait la porte qui donnait entrée dans les cours

mytérieuses; et cette porte était un autel de sacrifice, haut, pesant, effrayant le regard et la pensée, sur lequel était peints ou sculptés les difficiles efforts, les terribles dévouemens, par lesquels on sortait du séjour des hommes, et l'on s'ouvrait celui des anges. Cet autel était double ou triple pour enseigner les différentes voies par lesquelles on peut mériter. Ainsi, la vue seule de ce haut mur, et de ces entrées, rappelait aux hommes du dehors, comment le péché leur avait ôté la vue et le bonheur des choses célestes, en les plongeant dans les ténèbres de la matière, et comment aussi ils pouvaient sortir de cette terre rude et triste, pour entrer dans les demeures immortelles.

Lorsqu'on avait été purifié en passant sous la pierre du sacrifice, on se trouvait dans la cour des Dieux visibles, de ceux qui présidaient aux mouvemens des mondes mortels, et aux phénomènes de la nature. Là, chacun trouvait l'arbitre de ses œuvres et de ses travaux dans l'ordre des fonctions matérielles; là, étaient rangés à leur rang, en colonnes immobiles, comme des gardes à l'entrée d'un palais impérial, les dispensateurs des richesses agricoles et industrielles, les rois des élémens, les protecteurs de la vie, les moteurs, les maîtres, les soutiens du monde des choses visibles et changeantes. C'était à eux, nos premiers ap-

puis, que devaient être présentées les premières adorations et les premières offrandes.

Cette cour des Dieux corporels n'était qu'un passage pour arriver à une enceinte plus sacrée, mais dont elle était séparée par un nouveau symbole de sacrifice, un nouvel autel plus large, plus pesant que ceux qui l'avaient précédé. Il était unique, car pour entrer dans la seconde enceinte, il n'y avait qu'une voie, la même pour tous, celle de l'œuvre sociale. Ainsi, pour sortir de l'océan des choses visibles et multiples, pour cesser d'être nombre, et aborder à la rive du salut, il fallait que l'homme comprît le but humanitaire, en devînt moteur, et s'y dévouât.

La seconde enceinte ne présentait encore que des lignes de Dieux immobiles, intelligences intermédiaires entre les princes des élémens et la trinité sainte. C'étaient les messagers des prières d'en bas et des ordres d'en haut.

Pour voir la trinité, première née de la création, il fallait entrer dans le parvis; elle était assise là, sous ses trois formes, entourée de ses serviteurs figurés, le plus souvent, en hautes colonnes, soutenant un firmament peint et étoilé. Au-delà, était un sanctuaire inaccessible aux regards du jour, des hommes, des pontifes même; il était vide. Là, descendait quelquefois la majesté de l'éternel, Dieu, créateur de toute existence.

Ainsi fut représentée la parole révélée; ainsi fut faite temple, figurée en pierre, et écrite sur terre, la pensée dont devait vivre, pendant des siècles, toute société et tout homme.

Cependant la société était arrivée à l'état de sécurité; elle se sentait forte, et assurée du présent; elle se jetta dans l'œuvre d'avenir. Alors, toute l'énergie qui avait été employée auparavant à la construire et à la solidifier, s'épancha dans sa vie intérieure. Elle se mit à agir avec toutes ses facultés et dans toutes ses fonctions. L'organisation spirituelle se perfectionna et s'étendit, en engendrant toutes les divisions du travail qui lui appartenait; le culte, l'éducation, la justice, l'instruction, la science, les traditions. On dressa des autels, et des chapelles aux Dieux des terres et des élémens; on éleva des temples où furent fondés le culte et l'observation de la météorologie et de l'astrologie; d'autres furent consacrées au culte de la médecine et de l'hygiène. L'initiation fut créée, l'ordre et la hiérarchie furent mis en toutes choses. En même temps, les guerriers se signalaient par de grandes expéditions, entreprises, les unes pour conquérir le sol, les autres par religion, pour se faire des populations d'esclaves, afin qu'elles apprissent le sacrifice et vinssent mériter un meilleur sort; d'autres encore pour briser les forces hostiles qui croissaient en dehors de la patrie, et les écraser lors-

qu'elles n'étaient encore qu'en germe; et chaque victoire fut consacrée par l'art, et par l'offrande aux Dieux d'une riche colonne, d'une précieuse peinture ou haute obélisque. La prévoyance coulait du sanctuaire dans toutes les voies de l'activité sociale; d'énormes travaux s'emparaient du sol et l'assuraient à l'industrie. Les marais et les sables étaient fécondés; la terre changeait d'aspect : elle devenait humaine. Les villes grandissaient; des cliens libres accouraient autour des temples prendre le patronage des prêtres : et, ainsi, se fondait l'industrie manufacturière, et se créaient des forces, chaque jour plus nombreuses, pour construire les longs et gigantesques travaux que cet âge a laissés sur le sol où fut sa route.

Comment cette société, si puissante et si liée, vint-elle à se dissoudre? Ce fut par le péché de ses chefs; ils tombèrent dans la faute même qu'ils craignaient le plus; ils faillirent par orgueil. Lorsque toutes les choses que nous avons dites, furent achevées, les princes des prêtres se reposèrent dans la jouissance et l'admiration d'une si belle œuvre; ils crurent leur travail achevé, et s'en glorifièrent. Au moment où l'activité, dont ils avaient allumé le feu, brûlait toutes les intelligences, et poussait toutes les volontés, ils devinrent immobiles, et se firent spectateurs. Alors, tous ceux qui agissaient, et produisaient, même dans les colléges sacerdo-

taux, vinrent à demander quelle était la fonction, le dévouement, l'utilité de ces oisifs possesseurs. Les guerriers, surtout, qui, chaque jour, étaient appelés à faire œuvre d'énergie, ne trouvèrent plus chez eux ni direction, ni conseil qui répondît à leur courage; ils méprisèrent ces prêtres immobiles et sans voix; et l'un de leurs chefs se fit roi des guerriers et des prêtres, subalternisant ceux-ci, afin de les rendre à l'activité et au mouvement. Ainsi la terre d'Egypte devint terre royale, et les pouvoirs du sacerdoce et du glaive furent réunis dans les mêmes mains. Alors le temple fut entouré de remparts; et dans la même enceinte fut contenue la cour du roi, et la cour des Dieux.

Il y eut une longue suite de règnes glorieux. Mais, pendant ce temps, la connaissance du dogme s'obscurcit et rentra dans les sanctuaires; l'obéissance et le sentiment du devoir se perdirent. Les règnes qui suivirent furent donc tourmentés; les dynasties se succédèrent, les unes aux autres, ainsi que des règnes. Des ambitions de pouvoir et de jouissance naquirent de toutes parts dans la nombreuse caste des guerriers : il se forma des seigneuries; les villes qui n'avaient encore appartenu qu'aux temples et aux rois, devinrent des propriétés; il y eut des guerres entre seigneurs, et des guerres entre villes. L'ordre du clergé et l'ordre militaire furent mêlés par l'usurpation des fonctions. Enfin, les barbares du dehors furent appe-

lés par les ambitions rivales, et vinrent accroître la population turbulente, improductive, qui consommait le fruit de tant de siècles. Au milieu de ces luttes, et par une conséquence inévitable, les vaincus chassés du sol de leurs ancêtres, allèrent chercher une patrie sur d'autres rivages, et semer, ainsi, sur les côtes d'Asie et d'Italie, des idées égyptiennes. Il y eut, cependant encore, de temps en temps, de grands rois qui soutinrent, quelques momens, l'unité minée de toute part, et croulante sous les coups et la turbulence de l'égoïsme.

Alors un grand mouvement se manifesta. La guerre des cliens, après avoir long-temps menacé, éclata enfin. Cette population oubliée, chargée du poids de faire vivre toutes ces armées d'hommes, chargée de prévoir pour eux, battue, foulée par tant de guerres, et dans les villes, et dans les campagnes, excitée d'ailleurs par l'injustice si peu religieuse de ces puissans vaniteux, sous l'inspiration du clergé inférieur, demanda des armes pour défendre les travaux, les esclaves, et le bétail qu'elle administrait. Elle les prit.

Ce mouvement redoutable fit taire toutes les querelles dans la caste qu'elle menaçait. La classe des guerriers allait-elle donc être confondue avec celle de ses fermiers, et les nobles familles s'éteindre dans leurs rangs impurs, ainsi qu'avaient disparu les races sacerdotales! On se réunit donc

contre un ennemi commun, et l'on se jeta sur les rebelles. L'insurrection fut terrassée, mais non vaincue. Ce fut le commencement d'une longue lutte. La révolte renaissait sous les coups qui semblaient devoir la détruire. La civilisation allait périr dans cette mêlée destructive; enfin des rois barbares et quelques guerriers égyptiens comprirent la force de ce mouvement, et en firent leur fortune. Ils accordèrent aux fermiers, et aux cliens des villes, le droit des armes et de la défense; ils se placèrent à leur tête, et, partout où cette alliance s'établit, la victoire fut à l'insurrection. Ce fut là le commencement des rois pasteurs en Egypte. La vieille société guerrière fut repoussée vers l'Ethiopie, pendant que la nouvelle nation se reposait dans les belles vallées de la Basse-Égypte. Cependant la guerre ne cessa d'exister entre les deux peuples; elle fut interrompue quelquefois par de longues trèves, mais jamais terminée. Plus les siècles s'écoulaient, plus même la séparation allait croissante et devenait implacable.

Car l'hostilité d'intérêt, qui avait signalé ses premiers jours, fut remplacée par l'inimitié religieuse.

A l'émotion de colère, au sentiment d'injustice, qui avait excité la révolte, avait succédé, parmi les pasteurs, le mouvement des doctrines. Pour justifier leur protestation contre leur ancienne obéissance, ils s'élevèrent contre le sanctuaire et

ses enseignemens; et l'insurrection du clergé inférieur vint sanctionner celle des guerriers rebelles et des cliens. « Pourquoi, disait-on, adorer des Dieux qui ne nous sont rien, et ne nous touchent pas. Selon l'ancienne doctrine, une prière ne peut arriver aux pieds de l'éternel, qu'en passant par toutes les hiérarchies intermédiaires : il faut donc qu'elle soit accueillie, d'abord, par les Dieux visibles, et tout l'avenir promis à nos offrandes et à nos sacrifices, dans cette vie et dans les autres, dépend de leur bienveillance. Bornons-nous donc à l'adoration de nos Dieux visibles, puisqu'ils sont les dispensateurs de toutes faveurs sur terre comme au ciel, et que, sans leur secours, nulle prière n'a d'espérance. » Alors, on remplaca, dans les sanctuaires, la trinité invisible par la trinité solaire, reine des sphères mortelles; et l'on ne mit plus dans les temples qu'une seule pierre de sacrifice. Mais là ne se borna point la conséquence du premier raisonnement de protestantisme. Sa conclusion dernière était la pluralité des cultes, car le Dieu immédiat de chaque sol, de chaque élément ou fonction, était, selon cette doctrine, le véritable maître du bien et du mal pour tous ceux qui étaient nés sous sa loi. Ainsi, la pluralité des cultes engendra le polythéisme en Egypte, ses légendes et ses doctrines. Alors les noms des Dieux barbares purent aussi être introduits.

Pendant que l'unité de croyance se brisait chez

les pasteurs, elle se resserrait dans la vieille monarchie du haut Nil; car elle était devenue une condition de conservation, même pour les intérêts matériels. Il résulta de cette différence de direction un changement dans la puissance relative des deux peuples. Pendant que chez les premiers la force de conservation sociale se divisait, prenant pour chefs, diverses dynasties, et plusieurs Pharaons; chez les seconds, au contraire, l'énergie militaire restait concentrée en une seule main et faisait masse. Ainsi, il arriva, au bout de plusieurs siècles, que les pasteurs se trouvèrent incapables de résister à leurs anciens maîtres. Sans doute, ils soutinrent encore long-temps la lutte; mais ce fut en appelant de nouveau, à leur secours, les Barbares de la Palestine, de la Syrie, de l'Arabie, etc. Le temps était venu, où l'époque protestante devait finir, pour être remplacée par le travail critique. Tout était préparé, car pendant ces troubles, de grands progrès de détail furent opérés dans les sciences et les arts industriels : dès leur début, on inventa l'écriture alphabétique; plus tard, l'astronomie prit naissance, puis la médecine, et les premières théories. La navigation fut perfectionnée.

Le bienfait de tout ce qui venait de se passer sur le sol de la Basse-Egypte, allait être révélé. Il allait devenir visible que les efforts et le travail des pasteurs, tentés dans un intérêt uniquement tem-

porel, frappés, à cause de cela, de stérilité dans tout ce que leur volonté enfermait d'égoïste, opéraient dans une fin universelle et féconde. Il allait apparaître que le but, comme le résultat, de ces agitations, était de rendre les richesses spirituelles de l'Egypte transmissibles aux populations nombreuses qui vivaient encore dans les conséquences de l'âge des Dieux mortels. Il ne restait plus qu'à les disperser, et cela fut fait, ainsi que nous allons le dire.

Les Égyptiens descendirent dans la vallée basse du Nil, menant, avec eux, tous leurs cliens armés; partout, ils attaquèrent en masse, et partout furent vainqueurs. Des anciens pasteurs, les uns périrent sous le fer, les autres s'enfuirent par mer, et allèrent chercher une patrie sur d'autres rives; d'autres se glissèrent, et se perdirent dans la foule des vainqueurs. Le gros des vaincus, et tous les Barbares qui en composaient la force, et l'armée, se réfugièrent dans une île fortifiée nommée Avaris. Ainsi abrités contre la première fureur des assaillans, ils obtinrent la liberté de se retirer, et ils allèrent fonder, dans la terre qui plus tard s'appela Judée, la ville de Jérusalem. Cependant tous les germes du protestantisme religieux, ne périrent pas avec le protestantisme militaire. Ils fructifièrent, et s'étendirent, et menacèrent de se propager encore d'avantage. Il arriva même qu'un

homme, de famille royale, le régent Danaus Armais, troubla l'empire pour cette croyance; il fut chassé. Pour en finir, il fut ordonné que tous ceux qui seraient reconnus entachés de cet esprit, et souillés de cette lèpre, seraient enlevés avec leur famille, et condamnés aux travaux publics. Mais, sous ce régime, les maléficiés restaient en encore relation avec les sains ; ils croissaient en nombre, autant par voie de génération, que par voie de séduction. L'abandon, les violences, le massacre des enfans, ne faisaient qu'irriter le mal. On résolut donc de concentrer cette lèpre sur un point, de fixer cet ulcère, pour en borner les ravages. Par un aveuglement fatal, on donna à ces hommes, un territoire resté abominable, et consacré à Typhon, celui de la ville d'Avaris; et l'on préposa à leur tête, un prêtre de l'ancien temple d'Osiris, leur défenseur fidèle, et leur maître. Il leur donna des lois et un culte. Ces ennemis des Dieux, se voyant réunis dans une position forte, et offensive, appelèrent à leur aide, les réfugiés établis à Jérusalem. Les Égyptiens ne purent d'abord résister à cette double et brusque alliance; ils reculèrent, et lui laissèrent, pendant quelques années, la possession de l'ancien domaine des pasteurs. Revenus enfin de leur surprise, ils chassèrent, pour jamais, de leur territoire, cette lèpre qui la rongeait depuis si long-temps. En quittant la terre d'Égypte, le prêtre-roi des Hycsos d'Avaris, laissa son ancien

nom d'Osarsiph et prit celui de Moïse, et son peuple devint le peuple Juif. Dès ce jour, la terre d'Égypte s'endormit dans le repos d'une conservation paisible. Le mouvement critique continua, mais sous une forme moins visible; ce fut dans le domaine intellectuel, qu'il enferma ses premiers efforts; de là, il vint porter le doute sur les croyances religieuses. Le pouvoir royal accueillit le scepticisme, comme on reçoit un flatteur qui nous sert; car il renversa toutes les barrières qui gênaient ses caprices. La loi des castes céda devant la volonté des rois; et l'antique discipline fut remplacée par la confusion.

Cependant, les fugitifs s'étaient dispersés sur la terre; quelques uns, comme Danaus Armais, avaient été porter en Grèce, l'exemple de leur organisation protestante, tant sociale que religieuse, et étaler des richesses de toute espèce, auparavant inconnues, l'écriture alphabétique, les sciences, les arts, et une industrie toute nouvelle. Ils arrivèrent au milieu des Barbares du premier âge, sur une terre où durait encore la dispute entre les Dieux mortels, et la matière du péché commis avec les filles des hommes. Ils furent admirés, imités; et, d'ailleurs, leurs armes perfectionnées leur donnaient une supériorité qui, aux yeux de ces Celtes brutaux, était le signe d'une supériorité d'origine.

Danaus fonda la première Cité. Elle fut placée sous l'invocation d'un Dieu protecteur, et formée

de trois sortes d'hommes: les nobles, les cliens, et les esclaves. On était de naissance de l'une de ces trois classes. Aux nobles appartenait le gouvernement, le culte, la justice, et le droit de posséder. Les cliens avaient les droits des armes, la liberté du travail, du pécule, et de l'éducation, la participation aux élections, et aux délibérations publiques; mais ils n'avaient pas l'usage de la propriété. Enfin, le sort des esclaves fut adouci, en ce qu'ils purent être affranchis et rachetés. Parceque Danaus n'était qu'un soldat, Danaus supprima la caste sacerdotale; il établit le culte de sa divinité spéciale, et admit le Polythéisme.

L'exemple de cette Cité dut être accepté par toutes les populations qui en reçurent la nouvelle; ce fut le signal d'une révolution; en effet, toutes les classes inférieures trouvèrent à le suivre, l'intérêt d'une amélioration considérable à leur sort; les cliens devenaient des citoyens, et les esclaves, des hommes. Partout, donc, les successeurs des Dieux furent forcés d'imiter les étrangers: un grand nombre même le firent par ambition, et parce qu'ils trouvèrent, dans ce mouvement, l'occasion d'acquérir un pouvoir qu'ils n'avaient pas. Ainsi, la terre se couvrit de Cités; et le culte, et les traditions sacrées du premier âge, furent modifiés pour répondre au changement politique qui s'opérait.

L'adoption des institutions nouvelles fut faite avec tant d'amour, que les Pélasges portèrent l'i-

mitation jusque dans les choses sacrées; comme pour conserver à la civilisation naissante, une empreinte ineffaçable de son origine, la religion fut vêtue du costume Égyptien. Le culte cessa d'avoir lieu sous le ciel; on bâtit des temples couverts, environnés de colonnes, composés d'un parvis, et d'un sanctuaire, ainsi que l'était le saint des saints du temple Égyptien, et à son imitation. Le symbole du Dieu était visible, et livré à l'adoration sous le parvis; mais, dans le sanctuaire, était déposée la table de la loi, et siégeait le conseil des nobles. Ainsi, l'art devint un signe de reconnaissance, et, en même temps, une tradition. A l'exemple, encore, de l'Égypte, on vit s'élever des temples consacrés au culte de la santé, terres d'asyle, où les ennemis même vivaient en paix. On fonda les mystères, et les initiations.

Pendant que cette révolution s'étendait sur tout le sol Pelasgique, en Italie, dans la grande Grèce, sur les côtes d'Ionie, dans l'Archipel, et enfin dans la Hellade, une autre fondation se consolidait en Palestine. C'était celle du peuple de Moïse.

Moïse était prêtre, instruit dans la science, et les traditions antiques; il fonda la nationalité de son peuple sur l'unité temporelle; il établit l'unité d'origine, de tradition, de culte, et d'hostilité contre l'étranger; il le fit matière : à cause de cela, il ne lui permit qu'un seul temple, et qu'un seul livre : à cause de cela, il le divisa par tribus, et le

lia au sol par un réglement sévère sur la transmission de la propriété; et il fit de la conservation des doctrines, des traditions, et des rites, la propriété et l'intérêt égoïste d'une tribu : à cause de cela, il déclara toutes les tribus sorties du même père : à cause de cela, enfin, il défendit les mariages avec l'étranger; et il proscrivit les images, lorsqu'il y en avait partout. Il admit, dans la société, trois classes d'hommes : les prêtres ou lévites; les citoyens, propriétaires du sol, des métiers, et des armes; et, enfin, les esclaves. Ainsi, toute l'organisation qu'il établit, révélait la science d'un génie sorti d'un sanctuaire. Elle réalisa, d'ailleurs, une grande amélioration sociale; car elle fit une nation où il y avait plus d'égalité, et plus d'hommes libres que nulle part ailleurs.

Quel progrès avaient à accomplir les nouvelles sociétés, pour que l'œuvre de l'ancienne parole fût achevée? C'était d'atteindre l'état où les hommes ne seraient plus divisés qu'en deux classes : celle des maîtres, et celle des esclaves. Car, alors, tout ce que la doctrine révélée avait inauguré, serait accompli. Tous ceux auxquels elle avait reconnu un droit de possession, ne fût-ce que celui de disposer de leur propre corps, ainsi que les cliens, tous ceux-là seraient au même rang. Ainsi, il fallait que dans les Cités Grecques, Ioniques, Italiennes, les priviléges vinssent aux prolétaires;

et que, dans la Cité Juive, les droits de la race sacerdotale fussent effacés. C'est ce qui arriva.

Toutes les Cités de ce temps présentèrent, donc, une vie double, l'une intérieure, ou civile, par laquelle le mouvement de transformation finale fut accompli, l'autre, extérieure, et de relation; ce fut par cette dernière qu'elles s'homogénéisèrent les unes aux autres, de telle sorte qu'une partie du vieux monde, c'est-à-dire tout le terrain des Cités, devint un seul empire.

Dans ces deux vies, le mouvement modificateur fut fatal, car il eut lieu suivant les lois des forces et des égoïsmes de la chair.

L'œuvre de transformation intérieure fut le résultat de la contradiction des intérêts fondés à l'origine de chaque Cité, contradiction qui ne pouvait être et ne fut jugée que par l'égoïsme. Dans cette contradiction, la victoire devait toujours revenir aux plus nombreux; ainsi, le pouvoir royal fut envahi par la noblesse, et les priviléges de la noblesse furent envahis par les prolétaires.

L'œuvre d'homogénéisation extérieure fut le résultat de la guerre. Entre les Cités, en effet, il ne pouvait y avoir d'autre relation que celle de l'égoïsme. Qui leur eût appris, en effet, à se dévouer les unes aux autres! Où était le lien qui commandait à leurs passions! Le desir du bien-être temporel avait été leur principe originel; il fut, aussi, le principe de leurs relations politiques: il ne pou-

vait engendrer autre chose que la soif de la conquête, et de la guerre, ou des alliances, dans ce but. Et, cela fut ainsi.

Le succès, dans cette guerre de Cité à Cité, devait revenir aux sociétés qui porteraient au combat plus de discipline, et d'énergie militaire. Or, l'organisation première de la Cité était, évidemment, dans sa hiérarchie, toute militaire, et toute d'obéissance. Chaque ville avait été formée comme un camp de soldats. Ainsi, la force militaire devait diminuer, dans chaque nation, au fur et mesure que s'opérerait la transformation, par laquelle la subordination ancienne irait s'effaçant. Et ce fut, ainsi, que les choses se passèrent.

La transformation intérieure fut achevée d'autant plus vîte, que l'institution de la Cité était plus ancienne.

Dans notre monde occidental, la dernière Cité, fondée parmi les Celtes selon la discipline égyptienne, fut *Rome ;* et ce fut, aussi, la dernière à accomplir la grande révolution par laquelle l'égalité civile et politique fut établie. En Grèce, ce furent Athènes, Sparte, et les villes de Macédoine. Voici comment l'œuvre fut opérée.

La révolution eut lieu en deux temps. Dans le premier, l'égalité civile fut reconnue, et ecrite dans la loi. Dans le second, l'égalité politique fut instituée, c'est-à-dire chaque citoyen déclaré ad-

missible à toutes les fonctions publiques. Ces deux mouvemens furent, dans toutes les sociétés, séparés par une durée de plusieurs siècles. Partout, le premier conduisit au second; mais, il y conduisit d'autant moins vîte, qu'il eut lieu à une époque plus reculée. En effet, partout aussi où il eut lieu, il fut l'occasion d'une reconstitution de l'ancienne discipline gouvernementale; et cette reconstitution fut d'autant plus sévère, d'autant plus serrée, qu'elle eut lieu dans un siècle plus voisin, et ayant plus souvenir des premiers temps de la Cité. Ainsi, en Grèce, Sparte fut une des premières sociétés où, suivant l'expression des aveugles de ce temps, les anciennes mœurs se dépravèrent, les vieilles coutumes, et la vieille obéissance, furent négligées, c'est-à-dire les droits et les devoirs des rois, et des nobles, méconnus; Lycurgue vint rétablir les mœurs; il établit l'égalité civile, mais non l'égalité politique: dans sa constitution, les rois devaient sortir d'une famille, mais ils étaient élus; aux nobles, qui furent appelés Spartiates, appartenaient, avec eux, les droits politiques; les anciens prolétaires furent appelés Lacédémoniens, et pourvus d'un état civil complet. Lycurgue traita même du sort des esclaves, qui conservèrent le nom d'ilotes, c'est-à-dire de matière. D'après cette charte, le bienfait de l'égalité civile fut l'occasion et l'appui, d'une réorganisation de l'ancienne forme politique: et

vigueur fut rendue à la discipline, et à la hiérarchie toute militaire, qui avait menacé de périr.

A Athènes, au contraire, où la reconstitution se fit deux siècles plus tard, Solon, son auteur, trouva les anciennes mœurs, et même les distinctions de famille, presque effacées. Il écrivit donc dans la même charte, les lois de l'égalité civile, et celles de l'égalité politique.

En Italie, il y avait long-temps que, dans presque toutes les Cités, la vie intérieure primitive, avait été modifiée, lorsqu'à Rome, le peuple, un siècle après l'établissement de la charte athénienne, demanda l'égalité civile. Cependant, à ce moment, on était déjà plus éloigné du premier jour de la fondation, qu'on ne l'avait été à Sparte, à l'époque de la constitution de Lycurgue; car, depuis long-temps, il n'y avait plus de rois en tête du sénat. Aussi, à Rome, le mouvement populaire n'interrompit pas un instant, sa marche : entre sa première conquête et sa dernière, il y eut succession, mais non interruption d'efforts.

La république juive, parce qu'elle était d'origine sacerdotale, subit une série de transformations toutes différentes. On vit se reproduire dans son sein, mais en petit, et dans des temps rapprochés, la succession des révolutions qui s'étaient déjà présentées dans la civilisation égyptienne : ainsi, le pouvoir souverain était sorti des mains des pontifes, et devenu la propriété des rois, trois

siècles avant la venue de Lycurgue, dans le Peloponèse : plus tard, la nation fut divisée en diverses factions par des ambitions rivales. Dès ce moment, son territoire fut ouvert aux invasions. Une partie de la Judée fut conquise, une partie des Juifs réduits en captivité; mais, au sein de ces désordres, l'unité de race se conserva comme une légitimité de famille.

Au fur et mesure, dans les Cités, que les prolétaires parvenaient à l'égalité politique, et, par suite, arrivaient à prendre part au gouvernement de la république, le système d'activité primitif était changé. L'esprit de travail, ou, en d'autres termes, l'esprit industriel, qui était celui des prolétaires, subalternisait et remplaçait l'esprit purement militaire qui avait été celui de l'aristocratie guerrière antérieure. Ainsi, la société changeait d'aspect, elle tendait, dès ce moment, à entrer dans une activité plus pacifique; elle était moins intéressée à faire œuvre de guerre; elle en devenait, même, moins capable de jour en jour; mais en même-temps, elle ouvrait un marché où toutes les nations étaient reçues, et un sol où tous les travaux paisibles étaient admis, estimés, et encouragés. Aussi, toutes les Cités qui entrèrent dans cette voie, servirent de centres à l'activité artistique, industrielle, et scientifique de ce temps. A cette époque, Athènes offrit le plus grand exemple de cette transformation. Elle avait été la pre-

mière dans la réalisation de l'égalité politique; elle fut, par cette raison, la première dans la philosophie, dans l'art, et dans la science.

Cependant, en même-temps que ces révolutions intérieures se préparaient, commençaient ou s'achevaient dans le sein de chaque république, l'œuvre d'homogénéisation s'opérait par la guerre. D'abord, une ville devint, par la victoire, souveraine dans un territoire, et, par suite, en quelque sorte, centre d'une province. Ainsi fut Athènes pour les villes de l'Asie mineure et de l'Archipel; Sparte, pour le Peloponèse d'abord, puis pour la Grèce entière; Syracuse en Sicile, Carthage en Afrique; Rome, en Italie : la Macédoine entraîna la Grèce, et alla homogénéiser à l'Europe, et l'Asie, et l'Égypte, etc. Il semblait que chacune de ces nations agît en vue de rendre la conquête définitive plus rapide et plus facile, et de préparer la victoire à à la république, à laquelle était destiné l'empire du monde. Et, ce travail de centralisation, fut conduit ainsi qu'en décidèrent les événemens civils intérieurs. Chaque ville conquérante s'arrêta au moment où l'esprit de travail pacifique pénétra dans le gouvernement avec l'esprit des prolétaires. Il arriva un moment, où Rome était dans le monde occidental, la seule Cité restée dans sa primitive organisation guerrière. Rome devint donc reine du monde occidental. La révolution par laquelle l'égalité civile

fut établie dans son sein, ne fut achevée que longtemps après que l'empire du monde lui était acquis.

Tout ce travail d'achèvement du principe fondé par la révélation en Égypte, tout ce mouvement de discussions civiles et militaires par lequel il s'accomplit, et se fit un vaste et puissant territoire, ce travail se termina sans presque être troublé. Cependant, il s'opérait entre des limites hostiles, entouré des populations barbares du premier âge. Deux fois, seulement, ces masses, qui devaient un jour briser l'unité romaine, deux fois elles poussèrent un flot d'hommes sur le terrain de la civilisation. Une fois, lorsque les Persans envahirent l'Asie mineure, et la Palestine; réduisirent en province l'Égypte, et en ouvrirent, et en brisèrent les sanctuaires; puis allèrent rompre leur rage à Marathon et à Salamine, contre le courage de la population grecque. Cette vague de Barbares, étant repoussée, alla se perdre dans une lutte sur la terre Scythique, sa première mère. Une autre fois, une bande de Celtes des Gaules se jeta sur l'Italie, la traversa comme torrent, passa sur la Grèce, et alla s'épuiser en Asie, abandonnant çà et là, sur sa route, quelques colonies qui se hâtèrent d'imiter la civilisation dans laquelle elles avaient été déposées. Ces deux invasions passèrent trop rapidement, pour avoir quelque influence, et comme un avis pour qu'on se hâtât de s'unir, dans la crainte, et sous la menace d'un si redoutable événement.

Lorsque l'œuvre d'homogénéisation eut été terminée, et que Rome eut ramené à l'unité toutes les parties détachées de l'idée égyptienne, la langue et la loi romaines devinrent la langue et la loi civile du monde occidental; et, en même temps, l'art, la science et la langue de la Grèce devinrent l'art, la science et la langue savante de ce monde. Devant la loi civile, il ne restait plus que deux classes d'hommes, celle des maîtres, et celle des esclaves qui formait les trois quarts de la population. Dans le domaine spirituel, toutes les spécialités étaient achevées : l'idée générale artistique avait été apportée d'Égypte, et on avait perfectionné et poli jusqu'à l'excès toutes ses parties de détail; les prodromes de la philosophie et des sciences avaient été extraits des sanctuaires égyptiens, et on en avait poursuivi et acquis les dernières conséquences.

Alors tout sujet d'activité devint stérile; le progrès n'était possible nulle part. La conquête était terminée, et l'empire même se sentait déjà trop grand; dans le perfectionnement civil, on ne trouvait plus de cause d'impulsion, car tous les hommes libres étaient égaux : dans les arts, l'idée génératrice était épuisée, on en avait extrait toutes les formes imaginables; dans les sciences, toutes les idées générales avaient donné leurs fruits; les hypothèses avaient conquis toutes leurs conséquences; la philosophie se disputait sur deux

thèmes en apparence insolubles, le spiritualisme et le matérialisme : en industrie, le travail des esclaves fournissait suffisamment pour vivre et pour jouir. Ainsi, plus de route ouverte à l'activité où l'on peut créer pour les autres en même temps que pour soi.

L'activité de chacun chercha donc à s'épuiser en satisfactions pour lui même. Généralement on se fit égoïste par impossibilité de ne pas l'être. Le monde romain se fit ivre et infâme; il se rua dans cette sale débauche pour laquelle il n'y a jamais eu de nom dans aucune langue sociale, et dans laquelle il n'y a plus de pudeur, plus de parenté, plus de sexe, plus rien d'humain. On se faisait des jouissances de la mort, comme de la vie des hommes. Il n'y avait donc plus de loi morale, et tout appartenait à la force, même la divinité et les honneurs religieux. Ces hommes, en peu de temps, épuisèrent toute la fécondité de la débauche; alors, rassasiés, ils souhaitèrent plus que l'égoïsme, plus que la terre ne pouvaient leur donner; et se prirent à se plaindre d'un monde qui les enfermait dans le même cercle de choses possibles. Ils éprouvaient un desir immense qui les portait au-delà de ce qu'ils faisaient, cherchant vainement à lui trouver une satisfaction que leur folie n'eût pas déjà usée. Ainsi la jouissance de la chair s'épuise bientôt par elle même, et nous laisse en proie au malaise de l'inactivité spirituelle.

Vis-à-vis de toutes ces débauches, l'esclavage restait sans justification; il n'était plus qu'une injustice du sort ou de la naissance. Mais, d'ailleurs, ce n'était point une position honteuse dont il fallût rougir; il ne faisait souffrir que parce qu'il était une condition d'obéissance, et une privation en face d'une telle profusion de voluptés. En effet, alors que le droit de la force était tout, alors que libre ou esclave, on lui était également soumis; il n'y avait nulle part de rôle humiliant. Il n'y avait malheur, misère, regret, que pour ne pouvoir abuser ni des autres, ni de soi. Aussi, lorsque quelque pensée de révolte s'élevait dans le cœur de l'esclave, c'était seulement par le desir de prendre la place de ses maîtres, et de posséder, à son tour, le pouvoir d'user et d'abuser des choses et des hommes.

La société occidentale était entrée dans une voie sans issue; le mal, où elle vivait, était sans solution : l'insurrection des esclaves ne pouvait faire plus que mettre en d'autres mains la propriété de mal faire. Il y avait nécessité établie de deux classes opposées, entre les quelles la guerre ne pouvait manquer de s'élever, et une guerre sans fin, toujours renaissante, parce qu'elle ne cesserait, elle même, de recréer sa cause. En effet, les esclaves d'aujourd'hui étaient-ils maîtres demain; sous eux, il y aurait de nouveaux serfs, de nouvelles volontés d'insurrection; les maîtres d'hier

retomberaient bientôt dans la servitude, pour essayer encore d'en sortir quelques jours plus tard. Ainsi l'humanité était entrée dans un cercle fatal d'efforts sans mérite, de mouvemens sans innovation, et de luttes sans progrès.

Alors des hommes se prirent à dire que la fin du monde approchait, et que la terre, les hommes et les Dieux allaient rentrer dans le chaos. L'humanité vint à désespérer d'elle même; elle sentit que son salut était au-dessus de ses forces. On allait répétant ce mot du plus pur et du plus fidèle des élèves de Socrate, ce mot de découragement, le dernier de la philosophie grecque : « Lorsque le juste viendra, il sera méconnu; ses vertus lui seront imputées à crime; il lui sera craché au visage; il sera battu de verges et attaché au poteau. »

Partout, même dans le monde barbare, partout on criait malheur! Dans le Nord, parmi les Celtes; à l'Orient, à l'Occident, la voix des vieilles traditions venait, par la bouche des prophètes et des Sibylles, menacer le siècle, et annoncer l'heure de la destruction universelle. Tout ce qu'il y avait de croyance se dressait en désespoir, pour pleurer les destinées d'une société qui s'éteignait dans une dépravation sans issue. Nulle part, presque, on ne prévoyait une parole d'espérance; murés dans la fatalité du mal, comme dans un cachot, les hommes ne pouvaient même penser à jamais voir le

jour d'un espoir nouveau. Mais, à cause de cela même, tout etait prêt pour recevoir le premier mot d'avenir, comme une promesse de salut.

Le terrain de la civilisation allait s'aggrandir, car le sol celtique, comme le sol romain souffraient, en même temps, de la même faim. Le temps d'un nouveau verbe était venu; et, sur chacun d'eux, une tâche particulière allait commencer; à l'un allait revenir la fonction spirituelle; à l'autre l'œuvre de guerre. Voici comment tous deux y furent préparés.

Chez les Celtes, désunis depuis tant de siècles, et dont le dernier centre d'action avait été brisé par les Romains dans les Gaules, il parut un réformateur imposant, digne fils des Dieux mortels du premier âge. Odin vint prêcher et fonder la religion de la guerre : il vint annoncer un paradis, dont seraient bannis tous ceux qui ne seraient pas morts par le fer, et confirma sa parole par son exemple; il mourut frappé de sa propre main. Ainsi fut fondée une nation de soldats invincibles, qui cherchaient dans le combat, pour salaire, la mort; ainsi fut fait le peuple qui devait, plus tard, briser l'empire romain et servir d'épée à l'Église.

En même temps, en Palestine, les prophéties s'accumulaient. Là, parmi les fidèles, brûlaient encore quelques lueurs d'espérance. Là, quelques croyans attendaient le Messie, le sauveur qui leur avait été promis.

Le saint d'Israël qui vous rachètera, s'écriait le prophète juif, le saint d'Israël sera reconnu Dieu de la terre entière. — Qui croira ce que nous annonçons, ce que nous avons vu. — Il croît comme une faible plante qui sort d'une terre aride, sans éclat et sans beauté. — Il est méprisé comme le dernier des hommes, l'homme de douleur. — Il souffre. — Mais c'est qu'il est blessé par nos iniquités, meurtri par nos crimes. — Il est opprimé et affligé, et il n'ouvre point la bouche; il est conduit à la mort comme une victime; on lui perce les mains et les pieds; ils partagent entre eux ses habits, et il se tait comme un agneau dont on enlève la toison. — Ainsi il sera retranché de la terre des vivans, frappé pour les crimes du peuple, et pour expier nos iniquités. — Mais, parce qu'il se sera livré à la mort, parce qu'il aura été mis au nombre des scélérats, parce qu'il aura porté les péchés de la multitude, et prié pour ses bourreaux, la face du monde sera changée, et l'usurpation des méchans sera détruite.

Ainsi, s'était formée, dans l'empire romain, et dans toute l'Europe celtique, la matière de la grande rénovation sociale qui allait venir.

Pendant que l'Asie occidentale, et l'Europe, se préparaient ainsi à l'enfantement d'un monde social inconnu, quelles choses s'étaient passées dans l'Asie méridionale, sur les bords du Gange.

Les destinées Indiennes avaient pris origine dans une parole semblable à celle qui avait créé les sanctuaires de l'Égypte, et elles avaient suivi le même cours. La société s'était assise dans la hiérarchie des quatre Castes fondamentales des Brahmines, des Kschatrias, des Veissias, et des Soudras. La première avait été souveraine d'abord, puis subalternisée par celle des Kschatrias guerriers. Enfin, la révolte s'était étendue, et multipliée jusqu'à l'anarchie, par le soulèvement de toutes les ambitions individuelles. Alors, de la part des Brahmines, il y eut effort pour rétablir l'ordre nécessaire à la vie sociale; et, sous leur influence, quelques classes des Veissias vinrent à prendre les armes; en plusieurs lieux, les guerriers furent vaincus, et des nations s'organisèrent à leur place, dans des systèmes pensés dans les sanctuaires. Ainsi, les divisions, n'engendrèrent point des Cités dans la population indienne, comme cela avait eu lieu parmi les peuples du Nord; et tous les événemens révolutionnaires purent être rappelés dans les traditions sacrées, et rattachés à la parole primitive; le Polythéisme s'établit; chaque secte resta évidemment fondée sur le culte spécial de l'un des Deiotas de la théogonie primordiale. Mais, l'œuvre d'égalisation matérielle, qui en avait été la conséquence ailleurs, se trouva manquée; il y avait donc encore le besoin, et la place, d'un événement d'un ordre nouveau, qui

vint à opérer ce que les hommes n'avaient pas voulu recueillir du travail de la critique.

Parmi les doctrines qui s'élevèrent à l'occasion de ce malaise social, les Indiens n'en accueillirent qu'une seule; et ce fut celle de Bouddha. Il y a deux choses dans le monde, disait-il, l'esprit, et la matière. L'esprit est un; c'est la pensée, c'est la vie, c'est Dieu; c'est la lumière, la cause de tout bien, et de toute existence. La matière est l'origine du mal, c'est la nuit, c'est le chaos, c'est le mouvement, et le désordre. Au commencement, quelques fractions de l'esprit divin sont tombées dans cette matière; et c'est de là que sont venus les hommes, les animaux, les plantes, tout ce qui vit, et tout ce qui respire. Cette éther spirituel souffre d'être ainsi mêlé dans les ténèbres, et l'agitation de la matière; il ne peut s'en séparer, et rentrer dans le sein du tout divin, dont il est sorti, autrement qu'en remportant la victoire sur les passions de cette matière, c'est-à-dire en conquérant le repos, qui est le propre de l'esprit. On obtient ce bonheur, par la contemplation, et le mépris des agitations mondaines. Les hommes sont aidés, dans cette effort de salut, par l'intervention du tout divin lui-même: à certaines époques, sortent de son sein, des émanations, pures de toutes les souillures de la vie matérielle, qui viennent rappeler aux hommes la voie de béatitude. Ces émanations sont appelées Bouddhas.

Ce pantheisme devait réussir parce qu'il admettait, et expliquait toutes les croyances qui s'étaient transformées en superstitions populaires, les incarnations des déiotas, et la métempsychose. Il reconnaissait les différences de castes, et justifiait leurs prétentions; car, la dose d'esprit accumulée dans un homme, pouvait varier. Il répondait au matérialisme qui avait dû naître du trouble jeté dans les croyances par tant de discussions théologiques. Il satisfaisait, au moins moralement, au besoin d'égalité; en ce qu'il mettait le paradis à la portée de tous les efforts. Cette doctrine conquit donc une vaste population; mais, partout, où elle s'établit, elle immobilisa l'humanité.

Ainsi l'œuvre progressive revint, tout entière, au monde occidental.

Ce fut en Judée, sur le sol préparé par les prophéties, et au sein des traditions des plus anciens temps; que naquit le Sauveur, le nouveau verbe, Jésus-Christ, fils de Marie, et de l'esprit saint (1).

(1) Ce serait, en réalité, une profanation, lorsque les évangiles sont dans toutes les mains, d'en essayer une analyse, ou d'en altérer, par une maigre citation, l'admirable ensemble. Nous ne rapporterons donc que quelques principes dont la notation nous paraît indispensable pour rattacher la révélation de Christ à celles qui l'ont précédée, et nous renvoyons à la narration de saint Mathieu, la première qui fut écrite parmi les évangiles, et aussi la plus simple, et la plus pure. A nos yeux, c'est, pour qui sait lire, et comprendre, l'œuvre la plus belle, la plus étonnante que les

Il annonça qu'il ne venait point changer la loi, mais l'achever, et l'accomplir; il venait pour racheter les hommes du péché originel.

Il enseigna qu'il fallait aimer Dieu plus que soi-même, et son prochain autant que soi. Car l'humanité était enfant de Dieu, et tous étaient frères et sœurs.

Au ciel, il n'y aurait ni maris, ni femmes, ni fils, ni pères, mais seulement des anges de Dieu. Or, celui qui voudrait être le premier là-haut, devrait se faire le dernier sur terre; et celui aussi qui voudrait être le conducteur parmi les hommes, devait se faire leur serviteur et leur dévoué.

Ainsi, Christ qui était le premier sur terre, se prisa comme le dernier, et se laissa traiter comme tel. Il fut la victime expiatoire, et pure, qui paya pour tous; et il mourut crucifié. Christ fit de sa vie, et de sa mort, un symbole, une loi, une révélation.

Dès ce jour, il y eut une morale entre les maîtres et les esclaves, entre les hommes et les femmes, entre les pères et les enfans, une morale d'égalité; ce fut celle du dévouement des uns envers les autres, par lequel chacun devait se faire l'esclave volontaire de tous, et de chacun.

Dès ce jour, il y eut une loi morale entre les gou-

siècles aient produit. En vérité, en sortant de cette lecture, on prend en pitié ces pauvres critiques du dix-huitième siècle, et soi-même, et tous les autres, législateurs, artistes, ou savans.

vernans et les peuples, celle encore du dévouement en vertu du quel le plus grand et le plus puissant devait se faire le serviteur des plus petits, et des des plus faibles.

En même temps, la science théologique, et physique fut changée. Devant Dieu, les ames n'avaient ni sexe, ni âge, ni dignité; les ames n'étaient distinguées que par les œuvres opérées pendant leur vie mortelle. Les ames ne venaient plus sur terre pour expier; mais, elles y arivaient pures, libres de choisir entre le bien, et le mal, pour y mener une seule vie, y subir une courte épreuve qui pouvait leur donner la béatitude éternelle. Leur rôle sur la terre, était de lutter contre le mal, de combattre les pompes et les œuvres de l'esprit des ténèbres; car, ainsi qu'on l'avait dit autrefois, il y avait eu des anges déchus; et ceux-ci étaient restés envieux du bien; ils étaient là, pour tenter de précipiter dans le mal où ils souffraient, les hommes créés pour mériter leur place dans l'amour de Dieu. Tels étaient les principes théologiques qui furent reçus les premiers, comme conséquences immédiates de l'Evangile.

En physique, aussi, la science était changée. Le monde, et tout ce qui en décorait la surface, plantes et animaux, était le domaine de l'homme; car les forces qui lui donnaient le mouvement étaient brutes, c'est-à-dire sans sentiment et sans volonté, faites uniquement pour servir et pour

obéir à celui que Dieu avait fait à son image. L'industrie donc, et l'investigation scientifique, étaient libres, et dépourvues de ces entraves que les doctrines antérieures avaient imposées à leur audace. Les erreurs de Moïse furent corrigées.

La société chrétienne commença dès que Jésus eut été crucifié; car elle avait son chef, ses apôtres, et sa discipline nommés, choisis, préparés par Christ lui-même. Elle s'étendit, et se peupla avec une rapidité miraculeuse. La parole de Christ était un germe qui tombait au milieu d'une terre dès long-temps préparée par un long repos, par un long jeûne de croyances; c'était le salut du monde, et l'espoir du pauvre (1). Quel Romain, Quel Grec, d'ailleurs, eût pu résister à la lecture de ces narrations évangéliques, si pures, si bonnes, si simples, si fécondes, et dont nulle poésie, quelque belle qu'elle fût, n'approchait! partout, donc, bientôt il y eut des églises, avec leurs évêques,

(1) Personnè, alors, ne pensait à nier l'existence de Jésus-Christ. Il en est, d'ailleurs, une preuve remarquable, et qui, nous le croyons, n'a pas encore été citée. Les gnostiques, très nombreux alors, puisque St.-Paul disputait contr'eux, les gnostiques dont le mysticisme était interessé à tout ce qui présentait un caractère religieux, non seulement ne nièrent pas Jesus-Christ, mais, bien plus, ils reconnurent en lui un caractère supérieur, et divin; ils en firent l'un de leurs Eons.

leurs diacres, leurs fidèles. Et, partout où il y eut une église, on établit un fonds commun pour les pauvres; un fonds de secours même pour ses ennemis. Là, on rendait à César ce qui appartenait à César, et à Dieu ce qui appartenait à Dieu. Ainsi, le chrétien faisait son devoir de citoyen ou d'esclave, mais de plus son devoir de chrétien. Il recevait son enfant selon la loi romaine, mais cet enfant était baptisé, et, du jour de sa naissance, compté comme homme dans l'Église. Il épousait selon la loi romaine; mais le vrai mariage avait lieu devant l'évêque, et, là, la femme disait oui, ainsi que l'homme; et le divorce n'était point permis; et la femme pouvait rester vierge, sans cesser d'être quelque chose dans la société. Le chrétien vendait et achetait; mais il ne faisait point l'usure, et ne trompait point. L'esclave du chrétien restait esclave vis-à-vis de la loi romaine; mais, vis-à-vis l'Église, il était l'égal de tous les fidèles; il ne pouvait être puni que selon la loi de Christ. Le chrétien payait l'impôt au fisc, mais il donnait ses biens à l'Église: on essaya, même, la communauté des biens; mais, la force de la loi civile s'y opposait, en sorte qu'il n'y eut communauté que par la volonté et le don toujours renouvelé des propriétaires. etc.

Lorsque cette société fut assez nombreuse pour être vue de tous, elle fut la condamnation vivante de l'ancien monde, car elle fit qu'il y eut des infâ-

mes et des justes. Le mal se sentit menacé; l'égoïsme trouva un ennemi, et voulut l'écraser. Alors, commencèrent les persécutions.

Que pouvaient faire les chrétiens? ils ne pouvaient que prouver leur foi; ils furent martyrs; et, là même où ils auraient pu résister les armes à la main, ils choisirent, comme un témoignage plus sûr et plus utile au triomphe de la vérité, celui de mourir pour leur croyance; ils jetèrent donc leurs armes, et se laissèrent tuer. Tout ce sang versé, toutes ces douleurs données en échange de la justice, fructifièrent. Personne n'ignora quelle était la voie de la vertu, et du dévouement, et quelle était celle du mal. Il y eut séparation entre les bons, et les méchans. L'égoïsme s'était tué lui-même; car, il ne peut durer nullepart qu'en se faisant hypocrite.

Et, ces martyrs ne servirent pas seulement à propager la foi; ils en firent la science. En effet, pendant que l'Église travaillait à convertir le monde, elle s'occupait aussi de construire la doctrine chrétienne. Chaque secte philosophique qui entrait dans son sein, apportait sa question; et toutes, successivement, vinrent apporter la leur. En outre, partout où une lacune existait devant quelqu'esprit que ce fût, elle était ouverte; car, par le christianisme, les hommes devaient tout savoir. Alors, la discussion s'élevait, et les évêques s'assemblaient sous la présidence soit d'un métropo-

litain, c'est-à-dire de l'évêque de l'église établie la première dans une province, soit sous celle du pape. Ces réunions étaient difficiles, souvent gênées par la distance, empêchées par la persécution, et la misère. On délibérait devant l'autel sous l'invocation et l'aide de Dieu. Quelle puissance, quelle souveraineté dans les décisions n'avaient pas, alors, les évêques qui avaient subi le martyre; pouvaient-ils errer, ceux chez qui la foi avait été si forte! Ainsi furent établis la théologie, et le droit, et la discipline. Ainsi fut décidée la question de la trinité divine: elle fut définie Dieu le père, créateur; Christ, sa parole, son verbe, consubstantiel au père, éternel comme lui, et cependant différent, car il était émané de lui; le Saint-Esprit, émané de l'un et de l'autre, consubstantiel, car c'était l'éternelle doctrine de vérité.

Trois siècles s'étaient écoulés depuis la mort de Christ, trois siècles d'efforts, et de luttes, et de discussions; et y il y avait, sur le sol romain, plus de chrétiens que de payens. Le quatrième siècle achevait son premier quart, lorsqu'un César, Constantin, saisit, pour fortune et pour gloire, le christianisme; il le fit, avec lui, asseoir sur le trône impérial; et, afin de briser pour jamais avec l'ancien monde, il donna à l'empire une capitale nouvelle.

Alors, tous les égoïsmes qui avaient refusé la

conviction chrétienne parce qu'elle était pauvre, et persécutée, devinrent intéressés à prendre le manteau de la foi triomphante. Ainsi, dans leurs mauvais penchans même, ils trouvaient l'obligation du bien. Mais, l'égoïsme est ingénieux au mal. L'Arianisme venait de naître, et tous ces gens se firent Ariens. Or, l'arianisme niait, fondamentalement, la divinité de Jésus-Christ. Devant lui, Jésus n'était qu'un prophète : il pouvait donc être suivi d'un autre; sa loi, et ses exemples, pouvaient, un jour, être changés; ils n'étaient donc pas tellement obligatoires qu'ils ne pussent être modifiés par la raison humaine. Or, qu'est-ce que la raison humaine, vis-à-vis une doctrine de dévouement, ce n'est jamais que la raison de l'égoïsme. Tous les égoïstes se firent donc Ariens, et, du jour où Constantin fut empereur ; l'Arianisme fut puissant,

Mais, misérables, disaient les chrétiens, ce n'est qu'à condition de croire que Christ est Dieu, que le monde peut être sauvé. N'est-ce pas, par cette croyance, qu'il a été conduit où il est : et, encore, est-il parfait; est-il bon seulement ! Or, celui qui ne croit pas en Jésus, fils de Dieu, celui-là ne pratiquera pas le christianisme : celui-là est pis qu'un payen, car il est hypocrite, et porte le trouble parmi les fidèles. Anathème donc, et excommunication sur vous !

Cependant, Constantin sentait que l'unité toute

matérielle de l'empire romain, retenue avec tant de peine et toujours prête à se rompre depuis plusieurs siècles, ne pouvait être rétablie, et conservée, que par l'unité spirituelle. En conséquence, il convoqua les représentans de l'intelligence, afin qu'on rédigeât, en corps de lois, les doctrines de théologie, de jurisprudence, et de discipline, établies dans l'Église. Trois cent-dix-huit évêques, sans compter les prêtres, les diacres, les acolythes, et les députés du pape, vinrent de toutes les parties du monde chrétien, et se réunirent, en concile, à Nicée; et, après avoir invoqué Dieu le père, le Fils, et le St.-Esprit, et les Saints-Apôtres, ils firent cet acte fameux, bâse et fondement de la doctrine catholique. Enfin, ils condamnèrent Arius. . . . . . . . . .

Il semblait, alors, que l'arianisme allait disparaître: mais, Constantin, qui s'était fait le glaive des décisions du concile, ne protégea que ce qu'il comprit, et laissa agir l'arianisme en paix, aussitôt que celui-ci eut changé les mots de son symbole; et lorsqu'il vint à mourir, surtout lorsque vint Julien, l'apostat, Julien, le rétrograde, qui vit dans cette hérésie le moyen de briser le christianisme qu'il haïssait, l'hérésie poussa des racines puissantes, elle eut aussi ses évêques et ses conciles. . . . . . . .

La cause du christianisme, contre l'arianisme, était celle de la civilisation même. Entre eux, se

discutait la question du dévouement et de l'égoïsme. La guerre devint violente, et terrible. Cependant, la supériorité resta aux catholiques, grâce à une institution nouvelle, toute puissante sur l'esprit du peuple. Il s'était formé, en Égypte, une classe d'anachorètes, qui, de là, se répandit sur le reste de la terre chrétienne; c'étaient des hommes, et des femmes, qui avaient trouvé dans la vie du monde, même la plus chrétienne, trop de joie, trop de dissipation, et qui allaient chercher dans le désert une vie de martyre, de contemplation et d'étude, et qui allaient se livrer à la conservation des mœurs des premiers chrétiens. Qui aurait osé, et pu les soupçonner de quelque ambition, ou de quelque faiblesse? Personne n'y pensait: or, tous ces hommes anathématisaient l'arianisme; tous étaient catholiques. Ainsi, une institution qui était née du desir de la perfection individuelle, devint une institution de conservation de la foi, dans l'intérêt de la société.

Les empereurs de Constantinople comprirent, trop tard, les dangers de l'arianisme; encore, ce fut l'égoïsme qui leur donna cette intelligence; ils sentirent que l'unité échappait de leurs mains. Trop tard, donc, ils prêtèrent aide à son extirpation; car l'hérésie avait eu le temps de se faire un peuple. On bannit, on exila ses chefs, et l'on se fia à la douceur pour changer le cœur de ceux qui n'étaient que trompés. L'esprit du mal s'en

alla de l'empire pour chercher les moyens de dominer par la force, là où il n'avait pu vaincre par l'intelligence. Mais, en partant, il laissa un fils aussi dangereux que lui; il engendra le Nestorianisme. Celui-là, aussi, permettait de croire que Jésus n'était pas le dernier prophète; car il admettait que Jésus, fils de Marie, avait été Christ, seulement parcequ'une personne de Dieu avait bien voulu résider en lui. Ainsi, l'égoïsme ingénieux sut donner une nouvelle forme à la même négation. Mais, alors, l'œil était ouvert, et le Nestorianisme fut chassé.

Alors, entre lui et l'arianisme, il y eut émulation pour trouver des ennemis à la terre chrétienne. Le Nestorianisme s'épancha en Perse, et se fit un pape à Mosul; et l'Arianisme courut vers le Nord chercher des soldats. De là, la guerre des Persans contre les Grecs, et les invasions des Barbares. Car, les Ariens, dépossédés, avaient été chercher un glaive chez les Barbares qui, depuis long-temps déjà, frappaient aux portes de l'empire Romain. Elles leur furent ouvertes par ces hérétiques: et, tous les chefs de guerriers qui réduisirent en royaumes le sol romain, furent Ariens. En moins d'un siècle, presque toute l'Italie, la Hongrie, l'Illirie, la Bourgogne, l'Aquitaine, l'Espagne, toute la côte d'Afrique devinrent possessions Ariennes.

Christ, verbe de Dieu, Christ, l'apôtre de l'é-

galité, allait-il donc être chassé du monde? La civilisation allait-elle s'arrêter, et s'abîmer dans les ténèbres de l'égoïsme? puisque l'œuvre romaine croûlait de toutes parts, et l'œuvre spirituelle était ternie; puisque, dans Constantinople même, le christianisme n'existait plus que de nom, et de forme. L'arianisme y avait passé, et son incrédulité avait pénétré tous les pouvoirs; il régnait au fond des cœurs: le christianisme n'était plus qu'un drapeau.

L'humanité fut sauvée par le Pape, évêque de Rome, et par la France. L'un fut la tête, l'autre fut le bras.

Car, au milieu de l'envahissement général, une seule terre était restée vierge des Barbares Ariens: c'était le sol situé dans les Gaules, entre la Meuse et la Loire. Les évêques catholiques de ces contrées choisirent, parmi les chefs de Barbares, un roi qui était, ainsi que son armée, resté pur de toute hérésie; ils lui donnèrent une femme, une religion, leurs soldats gaulois et romains, leurs villes, la couronne de France, et le titre de fils aîné de l'Église. Clovis en fut, en effet, le fils aîné; et, dès le premier jour, il commença la guerre contre les Aquitains et les Bourguignons, et fournit les moyens de convertir à la foi, la Grande-Bretagne.

Parce que la France fut la fille aînée de l'Église, elle fut la seule nation où il n'y eut qu'un droit,

et qu'une jurisprudence : le droit et la jurisprudence canoniques. Pendant qu'ailleurs il s'établissait deux droits, celui des Barbares, et celui des Romains, en France, il n'en fut fondé qu'un seul, celui des évêques, celui qui était la conséquence du christianisme.

Pendant qu'en France se formait et se disciplinait le noyau de soldats qui devaient reconquérir le monde au catholicisme, le Pape ne cessait de travailler à rallier spirituellement les parties que la violence de la conquête séparait matériellement. Il encourageait la résistance des évêques catholiques contre les persécutions Ariennes. Il recueillait, publiait et sanctifiait les noms des nouveaux martyres de la foi; car, en plusieurs lieux, les persécutions des premiers temps furent renouvellées. Il négociait avec les rois Barbares, afin que liberté fût donnée au culte évangélique. Il ordonnait des missions. Il veillait à la conservation des doctrines, des livres, des sciences, et de l'industrie, même que l'esprit satanique des envahisseurs ruinait, et perdait à plaisir; à cet effet, il créait des couvents, les uns consacrés à la conservation et à la copie des manuscrits, les autres à l'enseignement, les autres à la culture des terres et aux travaux manuels. Il inventait l'art catholique, donnait l'idée de la cathédrale, trouvait la musique chrétienne, et perfectionnait la liturgie. C'est par ces œuvres, plus encore que par le droit

qu'elle tenait de son fondateur, St.-Pierre le premier Pape, que l'Eglise de Rome devint la mère, la nourricière, et la reine du Catholicisme.

C'est ainsi que le sixième siècle de l'Église s'acheva, et que vint le temps où l'Arianisme et le Nestorianisme donnèrent leur dernier fruit. Ce fut Mahomet et l'Hégire. Mahomet s'annonça comme le dernier des prophètes : il proclama l'unité de Dieu, et de pouvoir. Il se fit pontife et roi; il émit le Coran. Mais, cette œuvre, n'était point inspirée d'en haut. Elle fut donc, en ce qu'elle contenait de moral, imitée des évangiles, et, d'ailleurs, produite par parties selon l'exigence des circonstances, et selon les besoins, et les passions du moment; et, à cause de cela, elle fut empreinte du fatalisme qui l'avait engendrée. Le Coran était destiné à tenir lieu d'évangile, aux faibles; par lui l'hypocrisie de l'Arianisme fut détruite; et il y eut un Christianisme pour l'Orient, tel qu'il pouvait le comprendre.

Le mahométisme sortit d'Arabie. Il envahit les populations où avaient passé, et s'étaient reposées, les hérésies de Nestorius et d'Arius; il s'en empara avec une rapidité, qui eût été miraculeuse, si l'on n'avait su que c'était un frère qui venait s'asseoir parmi ses frères. En Orient, il conquit tout d'un coup, la Perse; en Occident, il fit siennes la Syrie, l'Égypte; de là, il courut la côte d'Afrique, passa en Espagne, et franchit les Pyré-

nées, et poussa ses colonnes jusqu'aux bords de la Loire. Là, se terminèrent ses conquêtes; la hache française lui brisa la tête. Aussi il ne put passer par la France, pour aller chercher ses frères Ariens de Lombardie, et de Hongrie. Il ne le put pas d'avantage en passant par Constantinople, car il fut arrêté en Asie par la résistance et la ténacité des Grecs chrétiens. Cependant, un immense territoire appartenait à cette religion ennemie du Christ: et une seule volonté disposait de tous les peuples qui l'habitaient, et pouvait les masser là, où elle déciderait un effort; en outre, l'égoïsme qui avait brisé toute unité construite dans l'arianisme, amoindri toutes ses victoires, et modéré sa puissance, cet égoïsme n'existait plus parmi les Musulmans; il avait été effacé par la croyance au fatalisme. Ainsi une force énorme pesait sur le catholicisme.

Alors, le monde sorti de la révolution apportée par la parole de Christ, se trouva divisé en trois peuples, en trois langues : la langue Latine, la langue Grecque, la langue Arabe. Ainsi furent mis en puissance trois systèmes d'application de l'idée civilisatrice, proportionnés aux trois degrés d'intelligence sociale qui devaient se rencontrer. Chaque système eut une mission, et chaque mission eut une destinée différente.

Le mahométisme arrêté, de toutes parts, vers le Nord, se rejeta sur l'Orient, et le Midi; il pé-

nétra dans les Indes, envahit ses archipels, et conquit les populations noires de l'Afrique.

Le schisme Grec, schisme moins pour des différences de discipline ecclésiastique, et de liturgie, que par la soumission des primats de son église au pouvoir impérial, schisme, par ce qu'il n'y eut, sur son territoire, jamais nettement indépendance entre les deux pouvoirs spirituel, et temporel, en sorte que, par suite, le premier ne fut jamais libre; le schisme grec devait, après avoir enseigné les Arabes, perdre l'empire de Constantinople, pour se réfugier dans le Nord, et aller civiliser la Russie.

L'Occident devait être le vrai sol catholique; là devait fructifier le germe chrétien, là devait être conquis pour l'humanité tout entière, le progrès promis par l'Évangile: et cela devait être parce qu'il ne lui avait pas été donné un instant de sommeil, parce que l'esprit, séparé de la matière, ne cessa de le remuer, de le maintenir actif. L'immobilité, qui est la tendance de la chair, ne put s'y établir.

Chacune de ces langues, et dans une fin commune, forma un point attractif où vinrent s'engouffrer et s'homogénéiser tout ce qui restait des civilisations du premier âge; Huns, Bulgares, Danois, Suédois, Saxons, Slaves, Russes, Turcs, Tartares, etc.; et lorsque les Barbares ne venaient pas d'eux-mêmes, attirés par l'espérance du pillage et de la domination, on alla les chercher.

Après le pape, la France se trouva seule chargée des destinées temporelles de l'Occident; car, seule, elle était catholique. Elle saisit cette mission avec ardeur, et s'y prépara en se donnant, pour chef, un roi de nouvelle race, sorti de celui qui avait vaincu les Arabes aux bords de la Loire; et le pape la bénit et la confirma dans son entreprise, en sacrant cette seconde dynastie. Alors, on se mit à l'œuvre. Ariens, et Mahométans, et Barbares, furent confondus dans la même haine. La guerre et la destruction furent poussées sur eux dans tous les sens.

Le grand empereur de la mission catholique des Français fut Charlemagne; car il confirma, étendit, ou acheva tout ce qu'avaient commencé ses pères, et il donna à l'Europe le mouvement temporel qui devait la guider dans les siècles suivans.

Par lui, Rome fut affranchie des prétentions de Constantinople, et la couronne papale ne fut plus feudataire au temporel, que d'un pouvoir qui reconnaissait sa souveraineté spirituelle. Le royaume Arien des Lombards fut détruit, et divisé en comtés catholiques. L'Allemagne fut assurée dans la foi, ou convertie jusqu'à sa double limite payenne du côté de l'Elbe, et Arienne en Hongrie; elle fut divisée en duchés, en marquisats, et en comtés; et ses provinces nommées; enfin, la guerre contre les Mahométans fut poussée jusqu'en Espagne; la division fut semée comme un germe

de destruction parmi ces Sarasins ; le petit centre chrétien resté libre dans cette contrée, les Asturies furent secourues, et il y eut une marche d'Espagne. Partout, le glaive avança à la suite de l'Église ; il vint achever ce que les missions n'avaient suffi pour mettre à fin. En même-temps, en France, les couvens, seuls asiles qui restaient aux richesses intellectuelles, et à la pureté chrétienne, furent multipliés. Chaque cathédrale, et presque toutes les abbayes reçurent une école. Le culte fut perfectionné, et enrichi. Enfin, une législation commune, administrative et civile, fut étendue sur l'immense sol conquis. Les conciles provinciaux, et généraux furent régularisés. Outre les conciles sous la présidence des métropolitains ou archevêques, il y eut, sous la présidence de l'empereur, des conciles de tout l'empire ; les laïcs y furent appelés pour s'instruire aux discussions des évêques. Là, furent votés, et expliqués, ces capitulaires fameux qui donnèrent une destinée commune aux intérêts temporels, quels qu'il fussent, qu'on venait de fonder. La justice des plaids fut régularisée : aux ecclésiastiques appartenaient les punitions morales ; aux laïcs les punitions pour les fautes à la discipline temporelle.

A la mort de Charlemagne, l'empire français se brisa en morceaux. Mais, la pensée de l'œuvre temporelle catholique y était si puissamment empreinte, que nul fragment ne put exister, qu'à

condition d'en être animé. Cette pensée était devenue un égoïsme, et, comme telle, une loi hors de laquelle il n'y avait point de vie possible. D'ailleurs, les forces de l'empire ne furent pas libres d'agir, seulement, les unes contre les autres: elles étaient continuellement détournées par la nécessité de résister au monde d'ennemis qui pressait les frontières. Ce n'était plus seulement les Ariens qui menaçaient, et attaquaient incessamment vers la Hongrie, et les Mahométans vers le midi en Italie, et en Espagne; c'était, en outre, les restes des populations barbares du premier âge, les derniers fils d'Odin qui avaient appris par les invasions de Charlemagne qu'elles avaient un ennemi redoutable à combattre, et qu'il leur fallait vaincre, si elles ne voulaient périr. Et de là une guerre sans relâche, non-seulement vers l'Elbe et la Vistule, mais des irruptions sur toutes les côtes. Ces hommes du nord vinrent, à plusieurs reprises, porter le pillage, et le meurtre, jusqu'au cœur de la France: mais, là, enfin ils trouvèrent la foi catholique, et ils reçurent une province aux mêmes conditions qu'avaient acceptées, autrefois, les Francs, lors de leur admission dans les Gaules. Les Normands se firent Français, et catholiques.

Pendant toutes ces guerres, la supériorité temporelle revint toujours au chef de soldats qui rendit un service catholique, c'est-à-dire un service

qui tournât au profit de tout ce qui était chrétien. C'est, ainsi, et par cette raison, qu'une nouvelle dynastie monta sur le trône de France; c'est ainsi qu'un guerrier français d'Aquitaine devint roi d'Arragon en Espagne. C'est ainsi, et par cette raison, que des guerriers français de Normandie allèrent fonder dans le midi de l'Italie, et en Sicile, des duchés et un royaume, en chassant les Sarasins; c'est ainsi, encore, que les Français, sous la conduite de Guillaume de Normandie, et d'un évêque choisi par le Pape, allèrent conquérir l'Angleterre.

Enfin, après trois cents ans d'une agitation militaire sans relâche, le sol de l'Europe était assuré au Catholicisme. La Hongrie et la Pologne lui appartenaient; et le flambeau de la conversion était allumé, pour ne plus s'éteindre, en Danemarck, en Norwège, en Suède, et jusqu'en Islande. La paix était établie même sur les autres frontières. D'un côté, c'était la domination de l'Église grecque; et de l'autre, le Mahométisme, qui avait cessé d'être envahisseur; il était réduit à la défensive.

En effet, l'empire grec de Constantinople, longtemps placé comme une digue chrétienne entre deux océans barbares, avait été battu des deux côtés par des flots de guerriers, les uns venus du Nord, les autres du Midi. Mais, chaque flot qui venait frapper ses flancs, emportait, en se retirant, quelque chose de sa civilisation. Aux Ara-

bes, donc, la Grèce avait donné la science, l'art de la dialectique, et, par là, introduit chez eux le germe du doute, et des schismes; aux Bulgares, et aux Russes, elle avait donné l'écriture, et la croyance grecque. Cette œuvre faite, elle ne fut plus qu'une barrière qui empêcha que le travail du christianisme, dans le Nord, ne fut troublé par le contact du Mahométisme.

Et aussi, les enfans du Coran étaient devenus, de jour en jour, moins capables d'entreprendre sur leurs voisins. L'unité des premiers temps s'était brisée; les schismes, nés de la science importée de Constantinople, et l'ambition, née de la guerre, avaient divisé l'empire musulman. Tous les généraux s'étaient faits rois. Sans doute, l'unité eût encore pu subsister par l'obéissance à un seul pouvoir spirituel; mais, il s'était élevé plusieurs califes; d'ailleurs, dans une population où régnait le principe de l'indissoluble union des deux pouvoirs, et de toutes les fonctions directrices dans les mêmes mains, il devait arriver que toute séparation selon la matière serait un schisme, et entraînerait une séparation selon l'esprit. En outre, le mahométisme fut aussi appelé à résister aux Barbares, et à les homogénéiser; les Turcs vinrent envahir ses provinces de Perse, et porter le trouble jusqu'aux bords de l'Euphrate et aux pieds du Liban. Ainsi, toutes choses tendaient à laisser à l'Europe le temps de s'occuper d'elle-même.

Mais, l'Europe n'était point préparée à faire œuvre pacifique: c'était un camp de soldats. L'Église seule était organisée pour opérer d'autres travaux que ceux de la guerre. Il fallait donc qu'elle intervînt, et avec une autorité énorme, une autorité capable de rompre une habitude de près de six siècles, et de briser toutes les résistances. Autrement, cette énergie militaire qui s'était, jusqu'à ce jour, usée en grande partie sur les ennemis du Christ, allait se tourner sur elle-même, et s'employer à détruire l'édifice qu'elle avait servi à construire. Or, il se trouva que l'Eglise était en mesure d'exercer cette utile domination.

En effet, au milieu de tout ce mouvement de combats qui avait occupé le huitième, le neuvième, le dixième, et la première moitié du onzième siècle, l'Église était restée debout, et dans son unité; elle avait cru en puissance. S'il arriva, plusieurs fois, que, quelque part, un évêque, et, une fois, le Pape lui-même, à Rome, oublièrent leurs devoirs, jamais le scandale ne dura long-temps; si, quelquefois, un ecclésiastique fut chassé, par violence, de son siége, jamais à cause de cela, et ainsi qu'un prince temporel, il ne perdit son titre, et ne manqua d'être rétabli: car le corps entier de l'Église se soulevait pour ses droits, comme pour ses devoirs, et il savait, alors, toujours trouver un bras pour exécuter ses décrets. D'ailleurs, les conciles provinciaux ne cessèrent de se réunir et

de veiller à la discipline, en sorte que, parmi les prêtres, le devoir eut toujours la majorité. En outre, de saints solitaires, des missionnaires dévoués, ne cessèrent de pratiquer l'exemple d'une vie pure, et de prêcher la foi et les vertus chrétiennes; on avait même essayé, pour la première fois, le pouvoir de l'excommunication pour des actes purement moraux, et on avait réussi à vaincre les passions même des princes.

Il ne restait donc plus au Pape qu'à déclarer, authentiquement, la suprématie du glaive spirituel, sur le glaive temporel.

Et, l'Église pouvait compter pour soutenir son entreprise, sur un appui énergique en dehors d'elle même, qui ne pouvait manquer de lui venir aussitôt qu'elle le voudrait. Il se composait de l'immense multitude des petits vassaux, et des serfs, attachés aux seigneurs; et des corporations d'ouvriers, libres ou serfs, groupés autour des églises cathédrales, et autour des abbayes. Cette population semblait avoir été oubliée par le pouvoir temporel; l'Église seule s'en était occupée; elle leur avait donné tous les droits qu'elle pouvait donner, ceux des sacremens; toute l'égalité dont elle pouvait disposer, l'égalité établie devant l'autel, et dans son sein, à l'image de celle qui existe devant Dieu. Dans cette population, la partie la plus intelligente, et la plus dévouée, devait être celle qui vivait à l'abri des immunités de

l'Église; ces corporations ouvrières des villes et des bourgs, disciplinées à l'imitation des couvens, et formées des descendans des serfs rachetés aux Barbares et des hommes qui étaient venus chercher sécurité pour leurs travaux sur les terres protégées par la Croix.

Depuis quelques années, déjà, l'Europe oscillait incertaine, et sans direction; et ce temps avait suffi pour que tout ce qui était éclairé de cœur ou d'esprit, vint à désirer quelque chose de semblable à ce qui allait arriver. Tant que l'œuvre guerrière avait été, en majorité, une œuvre de dévouement, les hommes d'armes avaient été entourés d'un respect, d'un amour, et d'une reconnaissance qui s'était étendue des pères aux enfans, et qui s'attachant aux noms mêmes, avait permis, commandé l'hérédité des fonctions. Le sentiment public avait excusé leurs erreurs mondaines, et jusqu'à leurs fiertés de race et de position. Mais, maintenant, que cette œuvre guerrière devenait, en majorité, un œuvre d'égoïsme, On commença à haïr ce que l'on avait admiré; et l'on ne vit plus qu'oppression et injustice dans des positions qui ne pouvaient être justifiées qu'à titre de droits héréditaires, et à titres personnels. On applaudit donc à l'attaque que l'Église commença contre cette noblesse.

Les sucesseurs des âpotres entrèrent dans la voie révolutionnaire, en posant en principe, et

prenant pour manifeste, que les membres du corps Européen devaient obéir à l'Église, ainsi que, dans l'homme, les organes charnels obéissent à l'esprit. Cette pétition à la souveraineté universelle, et absolue, n'était que le symbole temporel de la mission toute d'enseignement que l'Église devait, en définitive, accomplir; car, pour mener son entreprise à bien, elle n'avait ni soldats, ni trésors; ainsi elle ne pouvait réussir que par l'assentiment public, en appelant, en quelque sorte, chacun à choisir, entre elle, et ses ennemis, à l'occasion de chacune de ses tentatives; et il fallait en conséquence qu'elle fît en sorte que son but devînt celui du plus grand nombre; il fallait faire que laïcs, bourgeois, et paysans comprissent ce que comprenaient les prêtres, et, en effet, celà fut fait ainsi.

Grégoire VII, fut le grand Pape de cette mission, après en avoir été le conseiller. C'etait un homme sorti du peuple, fils d'un obscur charpentier. Ainsi que Charlemagne, il imprima à l'Église un mouvement tellement énergique qu'il ne pouvait cesser, que lorsque son but serait accompli: ses successeurs sur le trône pontifical furent forcés d'entrer dans la route qu'il avait ouverte, et ils y furent maintenus tantôt par devoir, tantôt par raison, tantôt par intérêt, même lorsque l'intelligence de l'œuvre qu'ils opéraient, fut perdue.

Alors l'Europe fut agitée pour des discussions

purement spirituelles, de dogme, de morale, ou de droit civil et canon. La résistance des égoïsmes établis, se manifesta par la guerre, et fut vaincue par les croisades.

D'abord, la loi chrétienne fut rendue commune à tous. Nul, empereur ou serf, ne put s'y soustraire. Et le peuple apprit que tous étaient égaux devant la loi de Jésus-Christ.

L'oppression fut frappée d'excommunication, et réprimée. Et le peuple apprit que toute fonction était une charge, ou un devoir envers les inférieurs.

La corruption, la vénalité des charges et des bénéfices, sous le nom de simonie, furent anathématisées, et arrêtées. Et le peuple apprit que le droit aux fonctions émanait seulement du mérite ou de l'élection, et point de naissance ou de fortune.

Tous les travaux pacifiques furent protégés. Ainsi l'université grandit et prospéra sous l'aile de l'Église, et en même temps l'étude du droit canon et civil, des belles lettres, et des sciences naturelles. Les communes se peuplèrent et s'enrichirent, et particulièrement celles d'évêchés; et quelques unes devinrent de puissantes villes: l'industrie et le commerce y naquirent; ils en sortirent tout armés, et s'étendirent: tous les germes, enfermés dans l'idée chrétienne, commencèrent à se développer. Et, l'Église fit en sorte que chacun des faits nouveaux qui venait à naître, devint une insti-

tution, et fut doué de force, de manière à pouvoir se soutenir par lui-même.

Et pour confirmer l'œuvre de moralisation protectrice des intérêts du plus grand nombre, l'art catholique s'étendit sur toute cette population. Il engendra ses plus belles formes; il rebâtit toutes les cathédrales, toutes les villes, et vint mettre un souvenir de l'Église dans chaque détail de la vie privée. En même-temps un nouvel ordre religieux se répandit en Europe, et son institution révéla le but nouveau de l'Église; il en fut la milice fidèle, soumis aux Papes, tant que ceux-ci le furent à leur mission. Ce fut le premier auquel il fut défendu de posséder aucune richesse temporelle. Les frères mineurs furent appelés à faire, ainsi que St-Paul, œuvre d'enseignement et de prédication, et à vivre de leurs propres mains.

Et, pendant que les hommes de paix et de travail étaient ainsi rendus à la liberté, et protégés dans leur activité; carrière fut ouverte aux hommes de guerre, carrière de dévouement, et d'expiation. La croisade fut prêchée.

La France suivit les papes dans cette direction révolutionnaire; en Italie même, les Français furent leur premier appui. Les fils aînés de l'Église méritèrent, encore cette fois, ce nom glorieux, le plus beau que pussent recevoir des guerriers au moyen âge. Ce fut en France que fut établie, sous le gouvernement du pape, la première université

de l'Europe, école commune de toutes les sciences théologiques et temporelles, pour toutes les nations; à cause de cela, elle fut appelée la fille aînée de l'Église. Ce fut en France, que fut prêchée et formée la première croisade au tombeau de Jésus-Christ. Aussi Jérusalem et les villes de Syrie, plus tard même Constantinople et les villes de Grèce, etc, furent des seigneuries françaises. Ce fut en France, que les rois commencèrent cette guerre de détail contre les seigneurs, pour l'indépendance des communes, guerre qui devait se terminer par leur émancipation complète. Enfin, il y eut deux langues en Europe, l'une savante et religieuse, ce fut le latin; l'autre temporelle et guerrière, ce fut le parler roman, le premier idiome français.

Tout le temps pendant lequel le mouvement imprimé par le fils du charpentier, gouverna l'Europe, fut une époque de création, d'activité dans toutes les directions, et d'espérance pour tous. Il y eut alors sur terre une justice au-dessus du droit de la force, une justice dont la puissance était uniquement fondée sur l'assentiment commun; il y eut, chez tous les hommes, sensation d'avancement, assurance d'un meilleur avenir pour leurs enfans : les sentimens guerriers furent sanctifiés en recevant directement la loi de l'Église; ils prirent par leur contact avec les légats du pouvoir spirituel, et puisèrent dans l'exemple des ordres

religieux et militaires, ce caractère de générosité chrétienne, qu'on ne saurait désigner par un autre nom que par celui de chevaleresque; les hommes d'armes apprirent à respecter et à défendre le faible, à avoir pitié de l'ennemi vaincu. D'un autre côté, l'industrie fut relevée; elle prit part aux victoires des Croisés, à la gloire qui s'obtient par le courage, et sa grandeur fut celle de l'Église. En même temps, les savans se multiplièrent, et l'on vit poindre l'aurore de toutes les découvertes qui devaient éclore à la fin du quatorzième et dans le quinzième siècle. Quant aux formes de l'art, elles furent toujours une œuvre de premier jet : aussi elles acquirent, tout d'un coup, une perfection, une originalité, qui n'ont pu être dépassées et qui n'avaient encore eu rien d'égal.

Ce ne fut pas, sans de nombreux efforts, que les successeurs de St.-Pierre parvinrent à jeter tous ces germes de richesse présente, et de grandeur à venir, au sein de la société européenne. Tous ceux qui avaient possession d'un droit personnel, d'user et d'abuser, s'élevèrent contre eux. Ce fut la moitié de l'Italie, sous le nom de Gibelins; ce furent surtout et d'abord les empereurs; ceux-ci voulaient un pouvoir spirituel complaisant à leurs passions, et ils s'en firent un. Mais, entre ces prétentions méchantes et la bienveillance, et la justice de l'Église, le peuple jugea; et les empereurs furent abaissés. Ce fut ensuite un roi anglais, qui

voulut faire de la souveraineté, un droit sans devoir. l'Église, à l'aide du peuple, l'abaissa encore. Ainsi, dès son début dans la carrière, le pouvoir spirituel eut d'implacables et de puissans ennemis; mais il avait alors pleine conscience de son œuvre; il était pauvre et sans propriété assurée, comme ceux qu'il protégeait.

Deux siècles plus tard, il n'en fut plus ainsi. Alors, enrichi des contributions de toutes les églises d'Europe, seigneur suzerain, selon le droit féodal, de plusieurs vastes royaumes, pouvant solder les rois et les ducs, il régnait par la terreur. Il poursuivait toujours le même travail politique, mais, trop souvent, comme une fortune appartenant au saint-siége; les jouissances et les grandeurs de la chaire lui en firent oublier le sens et le but. Enfin, le sacré collége crut que le savoir des cours valait plus que la piété, et il apprit au monde, en forçant un saint vieillard à se démettre du trône pontifical, comment un pape pouvait être déposé. Et ces successeurs des apôtres condamnèrent, et punirent comme hérétiques, et après long examen, les frères mineurs qui vinrent opposer à leur luxe, l'exemple de Jésus-Christ et des apôtres, qui, disaient-ils, n'avaient rien possédé en propre. Dans toutes ces choses, que vit le peuple; lui qui ne pouvait juger comment l'œuvre que poursuivait l'Église romaine lui serait utile encore, fut-elle même conduite par des im-

pies, ainsi qu'elle l'était alors par des aveugles! Le peuple vit dans le haut clergé une puissance seigneuriale semblable à celles contre lesquelles il luttait depuis long-temps, et, en conséquence, il se retira de la querelle; ainsi le pouvoir pontifical se trouva avoir perdu ses forces, et il tomba à la merci des intrigues et des ambitions de famille. Bientôt, lui-même, vint faire en sorte qu'on fut obligé de douter de lui; il dépouilla son caractère sacré et universel; il se fit nations. Pendant un demi-siècle, l'Église offrit le scandale de deux papes, l'un résidant en Italie, l'autre en France. Ainsi, le pouvoir éducateur renonça à la souveraineté spirituelle, il appela le peuple à douter, et à choisir entre ses représentans; dès ce moment, la voix de Dieu fut celle du peuple, et non plus celle des papes. En outre du sommet, le mal descendit vers la base; il alla souiller tous les degrés de la hiérarchie. Le doute, partout, tue le devoir, anéantit la morale, et ne laisse vivre que l'égoïsme. Aussi le corps entier de l'Église fut troublé par de nombreux scandales, et, en mille lieux encore, le peuple, ou le pouvoir temporel, furent obligés d'intervenir. Les rôles étaient changés.

Alors, un homme se mit à dire, en Angleterre, que le pape n'était point sur le trône de St.-Pierre, mais que cet élu de Dieu était quelque part ailleurs caché dans la foule. Cet homme était Wiclef. On voulut le forcer au silence. Alors, ne croyez point

à ces seigneurs, à ces prêtres abandonnés aux pompes de Satan, s'écria-t-il; vous ne devez ni obéissance, ni foi, à des hommes qui sont en état de péché mortel. Et à ce cri, les paysans d'Angleterre s'assemblèrent sous la conduite du prêtre J. Vallée, et commencèrent à brûler les châteaux, et à chasser le haut clergé. Ils furent exterminés; mais Wiclef resta debout et dans son sentiment: il recourut à l'épée des faibles, au raisonnement. Il fut condamné à Londres; mais que pouvait un concile national? La puissance de ses jugemens restait enfermée dans les limites du pays. Aussi, la pensée de Wiclef fut reprise dans toute son énergie, par Jean Hus, en Bohème, à l'université de Prague.

La même pensée, d'ailleurs, se manifestait partout, mais sous une forme moins incisive et plus catholique. L'université de Paris, les ordres religieux, tous les rois, les principaux évêques, s'efforçaient de ramener l'Église à l'unité. Enfin, cela fut fait, dans le commencement du quinzième siècle, mais, par une insurrection: deux fois des conciles forcèrent des papes à se démettre.

Ainsi fut brisée la succession de St.-Pierre et de Grégoire VII. Inutile fut l'habilité des deux conciles; inutiles furent le crime de la condamnation de Jéan Hus, et la cruauté de son supplice. Le mal n'était pas détruit, parce que le schisme qui en avait été le signe avait fini, et parce que les récla-

mations qui lui avaient répondu étaient éteintes. Il n'y avait que deux noms remplacés par un seul. L'égoïsme resta debout sur le trône pontifical, et dès ce jour, en effet, il y eut une nouvelle dynastie de papes, qui ne surent effacer aucun des abus créés pendant le schisme, mais en usèrent comme d'une souveraineté temporelle; qui ne comprenant plus que les formes, de protecteurs des idées et du progrès, devinrent protecteurs des usages. Enfin, la gloire du trône pontifical devint, comme celle des couronnes royales, le jouet des hasards qui y appelèrent tantôt des hommes honnêtes, tantôt des hommes indignes.

Alors, le mouvement n'étant plus donné par en haut, vint par en bas; et toutes les choses nouvelles, bien qu'engendrées du dogme chrétien, prirent le caractère critique. Toute innovation, aux yeux d'un pouvoir qui en avait tant produit, fut presque un scandale, comme la découverte de l'imprimerie en 1450; fut une défaite comme la découverte de l'Amérique en 1493. Chaque jour, donc, il trouvait une attaque; et chaque jour aussi éclairait une défection. Ainsi, les communes dispersées en cent contrées, qui avaient long-temps vécu sous la protection de St.-Pierre ou de ses ministres, se faisaient villes royales; l'université de Paris se mettait sous la protection du roi. Les églises même tendaient à se nationaliser. C'est que le peuple avait le sentiment chrétien dans le cœur, et il avait soif de le réaliser; et ne comp-

tant plus sur l'Église, il l'espérait des rois. En effet, les rois devinrent les seuls appuis de l'unité sociale dans chaque nation; et dans le but d'une unité plus européenne, quelques-uns même tentèrent de fonder la monarchie universelle; mais, ce fut en vain, car l'Europe était emportée vers une association plus parfaite et plus haute. Quant au clergé, il avait donné sa démission; il ne comprenait plus du christianisme, que ce qu'il contenait d'égoïste, le salut de l'individu par la perfection individuelle.

La fortune de la France suivit celle des papes; elle fut abaissée en même temps que la gloire des successeurs de St.-Pierre; elle perdit ses seigneuries de Palestine et de Syrie, celles de Constantinople et de Grèce. Les ducs et les comtes de son propre territoire s'abandonnèrent aux suggestions égoïstes de leurs passions; ils lièrent les bras de leur mère, et essayèrent de la prostituer à l'étranger. L'affreux inceste ne fut point consommé. Une vierge, Jeanne d'Arc, sauva la France; et scella de son sang la couronne sur le front de ses rois, et la fille aînée de l'Église fut relevée.

Dans le reste de l'Europe, les idées jetées par Grégoire VII devinrent des faits. Les communes s'affranchirent; en Italie, et en Suisse, sous le nom de républiques; ailleurs, sous le nom de villes anséatiques; ailleurs, sous leur propre nom. Les mahométans furent chassés d'Espagne, les universités se multiplièrent, l'industrie grandit et devint

puissance; elle alla chercher de nouvelles routes de commerce; elle sonda la mer du nord; elle poussa ses vaisseaux jusqu'aux Indes en doublant le Cap de Bonne-Espérance; elle ouvrit l'Amérique aux idées chrétiennes.

En Orient, dès que l'œil des Papes fut détourné de la terre mahométane, le christianisme cessa de combattre. Et bientôt les Musulmans redevinrent envahisseurs; ils furent arrêtés un instant dans leurs conquêtes, lorsque les derniers flots des races barbares du premier âge, les Tartares, vinrent à s'étendre parmi eux; mais, lorsqu'ils les eurent homogénéisés dans une pensée religieuse commune, alors, ils se jetèrent sur l'Europe grecque, et s'emparèrent de Constantinople.

Ainsi, près de cent ans s'étaient écoulés; le mot réforme était dans la bouche de tout le monde, prêtres et laïcs; et nul n'avait cependant proposé encore de but aux efforts du corps européen; le monde chrétien se tourmentait donc comme un homme atteint d'un mal dont il ne connait pas le remède. Chacun s'était fait un droit du devoir que les autres devaient remplir à son égard; et tous les droits étaient devenus des égoïsmes qui tendaient à se faire place. L'organisation catholique pesait comme un fardeau sans utilité. Personne ne pouvait espérer en Rome; car, depuis l'extinction du schisme, elle n'avait rien donné, que l'exemple d'une ambition princière, et de prétentions sans

dévouement; les peuples même avaient été obligés de se garantir par des conventions particulières à chacun d'eux, par des pragmatiques, des concordats, des réglemens, contre l'avidité de cette cour qui, des droits de souveraineté fondés autrefois dans un intérêt spirituel, faisaient un usage purement temporel. Nulle idée n'était sortie de son église qui pût inspirer la nouvelle activité catholique dont on sentait le besoin. Les forces des hommes ne recevant plus d'écoulement, n'ayant plus de lit commun, s'épanchaient en diverses voies, tantôt dans celle des intérêts personnels; et, lorsqu'elles étaient encore dévouées, elles s'épuisaient en sacrifices, pour des rois, des nations, des cités.

Enfin, au commencement du seizième siècle, un moine, inspiré de colère à la vue d'un clergé qui faisait argent, et joie, des choses sacrées, inspiré de ce cri *Réforme* qui sortait de la bouche de tous les hommes de cœur et d'intelligence, de ce cri tant de fois prononcé en vain, même par des papes, Luther en appela de l'Église, aux écritures saintes; il en appela du jugement des évêques, au jugement des princes et du peuple; de la raison des papes, à la raison de tous; de la richesse et du luxe des ecclésiastiques, à la pauvreté de Jésus-Christ. Un long, et puissant écho lui répondit. Les princes, et les villes libres du nord de l'Allemagne, et de la Suisse, la Suède et l'Angleterre plus tard, firent leur fortune de cet appel; ils s'insurgèrent contre la

cour de Rome, saisirent ses biens, et ses dîmes. Alors, l'Europe fut partagée en deux partis, celui des novateurs, et celui des résistans, et troublée pendant un siècle et demi, par de grandes guerres et de grandes révolutions qui avaient la réforme pour but. Mais, ces guerres conduisaient à un résultat. Car, le protestantisme, en donnant le mot pour briser l'organisation catholique du moyen âge, n'avait pas donné celui de la réorganisation européenne. Aussi, chaque révolution et chaque guerre était mue par une nouvelle doctrine d'organisation sociale. D'abord on essaya les monarchies et les municipalités, selon l'ancien système; puis on essaya des monarchies représentatives de diverses sortes; et des municipalités bourgeoises. En quelques lieux, le peuple des campagnes vint demander une place grande comme sa multitude. Mais, les temps n'étaient pas venus; nul ne l'avait encore compris: il fut donc remis à sa place; seulement, presque partout, il sortit des liens du servage.

Nulle contrée ne resta immobile dans ce mouvement, même parmi celles qui demeurèrent encore attachées à l'Église romaine. Car, partout les monachies se fortifièrent, et mirent leur domination temporelle au-dessus et en dehors du pouvoir de Rome. Il fut dit que des familles étaient royales par élection de Dieu, et par conséquent héréditairement souveraines, au temporel, ainsi que l'Église au spirituel.

Tels furent les événemens qui brisèrent l'unité européenne : voici quels furent ceux qui préparèrent la réorganisation de son unité future.

La France fut agitée des troubles qui remuaient le corps européen. Elle en jugea la portée. Elle vit qu'ils prenaient naissance dans une idée san fin, dès qu'elle cessait d'être critique, dans une idée qui ne pouvait créer que des individualités, et incapable de former une masse. En conséquence, elle repoussa cette idée ; et lui résista par une ligue de tout son peuple. Ainsi, la nation qui avait, la première, nié le pouvoir des papes, dès qu'il fut empreint de personnalité et d'injustice, rejeta l'insurrection parcequ'elle ne pouvait conduire qu'à l'égoïsme. Le pays premier d'université, le pays premier dans les sciences temporelles et le rationalisme humanitaire, repoussa le protestantisme. Il se mit à faire œuvre d'intelligence. Il sembla, pendant plus d'un siècle, s'être immobilisé dans la seule recherche des moyens de réaliser la doctrine chrétienne. Enfin, un jour, croyant avoir découvert ces moyens, il se leva ; il brisa tout ce qu'on avait respecté jusqu'à ce moment, tout ce qui était maintetenant inutile, noblesse, bourgeoisies privilégiées, aussi bien que droits ecclésiastiques ; il appela tous les hommes au festin d'une nouvelle société politique ; il proclama la liberté, l'égalité, et la fraternité universelle ; il proposa à l'Europe la fédération et l'association. A cet appel de la fille aînée du catholicisme, le monde entier s'ébranla ; tout fut changé,

partout, dans le sens des mêmes espérances. Mais la France n'a pas encore fini sa révolution, et le monde non plus.

Ainsi se sont écoulées cinq époques du christianisme, trois furent particulièrement ecclésiastiques; la première fut celle de la fondation morale de l'Église, la seconde fut employée à la discussion du système d'organisation qui lui était nécessaire; et la troisième fut consacrée à la fondation du pouvoir spirituel catholique. Trois autres époques, particulièrement civiles, devaient suivre; la première occupée par l'enseignement des applications sociales de la morale chrétienne; la seconde agitée par le travail et les essais d'une organisation politique conforme aux saintes théories émanées de l'Évangile; la troisième sera celle de la réalisation de la doctrine apportée par Jésus; et ce sera le règne de l'association, et la dernière période du christianisme . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Un jour arrivera enfin, où l'humanité aura accompli sa tâche. Alors, un autre monde paraîtra; et la volonté de Dieu sera faite.

FIN.



# TABLE DES MATIÈRES.

## ERRATA.

Page 23, ligne 25 : qu'ils vivent; ajoutez *de leur travail*.

Page 32, ligne 4 : elle vend, etc.; mettez au pluriel.

Page 212, ligne 3 : au lieu de qui lie le présent; lisez : *qui lie le passé*.

Page 290, ligne 22 : au lieu de vives; lisez *vraies*.

Page 293, ligne 12 : au lieu de qu'elles; lisez *qu'ils*

